



NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY  
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation







ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

LA PRÉSENTE ÉDITION DÉFINITIVE  
DES  
ŒUVRES COMPLÈTES DE GUSTAVE FLAUBERT  
A ÉTÉ TIRÉE  
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE  
EN VERTU D'UNE AUTORISATION  
DE M. LE GARDE DES SCEAUX  
EN DATE DU 30 JANVIER 1902.

---

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE NOUVELLE ÉDITION  
50 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE CHINE.

---

*Cette nouvelle édition de la correspondance de Flaubert contient,  
publiée pour la première fois,  
le texte intégral des lettres à Louise Colet.*

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
GUSTAVE FLAUBERT

---

# CORRESPONDANCE

---

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE

---

TROISIÈME SÉRIE

(1852-1854)



PARIS  
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

---

MDCCCXXVII

*Tous droits réservés*

CONSTITUTIONAL HISTORY

OF THE UNITED STATES OF AMERICA  
FROM 1776 TO 1865  
BY  
JAMES H. COOPER  
NEW YORK  
1865

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS  
1865

ONULB

# CORRESPONDANCE

DE

GUSTAVE FLAUBERT.

---

337. À LOUISE COLET.

*En partie inédite.*

[Croisset] Lundi soir, 1 heure de nuit  
[27 juillet 1852].

J'en aurais encore pour quinze grandes journées de travail à revoir toute ma première partie<sup>(1)</sup>. J'y découvre de monstrueuses négligences. Mais je t'ai promis pour la semaine prochaine de venir; je ne manquerai pas à ma promesse. Ce ne sera pas lundi, mais mercredi; je resterai une huitaine. Nous devons aller à Trouville (où ma mère a besoin) vers le 15. Si je ne reviens pas exprès pour ton prix, chose que je ne puis te promettre, je viendrai te faire une petite visite dans les premiers jours de septembre, quand je ne serai pas encore bien en train et que le scénario de ma seconde partie sera bien retravaillé. Voilà sept à huit jours

<sup>(1)</sup> De *Madame Bovary*.

que je suis à ces corrections, j'en ai les nerfs fort agacés. Je me dépêche et il faudrait faire cela lentement. Découvrir à toutes les phrases des mots à changer, des consonances à enlever, etc. ! est un travail aride, long et très humiliant au fond. C'est là que les bonnes petites mortifications intérieures vous arrivent. J'ai lu mes vingt dernières pages hier à Bouilhet qui en a été content; pourtant, dimanche prochain je lui relis tout. Je ne t'apporterai rien; avec toi j'ai de la coquetterie, et je ne te montrerai pas une ligne avant que je n'aie complètement fini, quelque envie que j'aie de faire le contraire. Mais c'est plus raisonnable; tu n'en jugeras que mieux et n'en auras que plus de plaisir si c'est bon. Encore une longue année !

J'ai reçu l'eau Taburel, l'article et la poudre. Pourquoi la poudre ? Je me sers depuis des années d'odontine de Lepelletier, qui est une très bonne chose. Enfin je vais user de cette poudre en ton honneur.

Les vers du *Pays* sont parus<sup>(1)</sup>. (Merci pour nous deux, ma pauvre chérie.) Un journal de Rouen les a reproduits le lendemain. Hier j'ai été voir à Rouen une ascension aérostatique de Poittevin<sup>(2)</sup>; c'est fort beau. J'ai été dans une vraie admiration. — De tes deux pièces de vers, il n'y a de vraiment *bon* que le milieu de la *Place-Royale*<sup>(3)</sup>; la fin est bien molle. Pourquoi donc ne donnes-tu pas plus cours à ton talent pittoresque ? Tu es plus pittoresque et dramatique que sentimentale, retiens

(1) Poème sur Pradier. Voir *Correspondance*, II, lettres 329, 332.

(2) Aéronaute, qui au cours de quelques unes de ses ascensions, exécutait les exercices d'acrobatie les plus périlleux.

(3) Poème dans *Ce qui est dans le cœur des femmes*, I vol., 1852.

cela; ne crois pas que la plume ait les mêmes instincts que le cœur. Ce n'est pas dans le vers de sentiment que tu réussis, mais [dans] le vers *violent* ou *imagé*, comme toutes les natures méridionales. Va donc dans cette voie franchement; il y a, dans cette pièce de la *Place-Royale*, de charmantes choses, comme rareté et compréhension plastique, et qui sont à toi, au moins qui sont neuves. Dans quatorze à seize mois, quand j'aurai un logement à Paris, je te rendrai la vie dure, va, et je te traiterai virilement comme tu le mérites.

Oui, c'est une étrange chose que la plume d'un côté et l'individu de l'autre. Y a-t-il quelqu'un qui aime mieux l'antiquité que moi, qui l'ait plus rêvée, et fait tout ce qu'il a pu pour la connaître? Et je suis pourtant un des hommes (en mes livres) les moins antiques qu'il y ait. A me voir d'aspect, on croirait que je dois faire de l'épique, du drame, de la brutalité de faits, et je ne me plais au contraire que dans les sujets d'analyse, d'anatomie, si je peux dire. Au fond, je suis l'homme des brouillards, et c'est à force de patience et d'étude que je me suis débarrassé de toute la graisse blanchâtre qui noyait mes muscles. Les livres que j'ambitionne le plus de faire sont justement ceux pour lesquels j'ai le moins de moyens. *Bovary*, en ce sens, aura été un tour de force mouï et dont moi seul jamais aurai conscience : sujet, personnage, effet, etc., tout est hors de moi. Cela devra me faire faire un grand pas par la suite. Je suis, en écrivant ce livre, comme un homme qui jouerait du piano avec des balles de plomb sur chaque phalange. Mais quand je saurai bien mon doigté, s'il me tombe sous la main un air de mon

goût et que je puisse jouer les bras retroussés, ce sera peut-être bon. Je crois, du reste, qu'en cela je suis dans la ligne. Ce que vous faites n'est pas pour vous, mais pour les autres. L'Art n'a rien à démêler avec l'artiste. Tant pis s'il n'aime pas le rouge, le vert ou le jaune; toutes les couleurs sont belles, il s'agit de les peindre. Lis-tu l'*Ane d'or*? Tâche donc de l'avoir lu avant que je n'arrive, que nous en causions un peu. Je t'apporterai *Cyrano*<sup>(1)</sup>. Voilà un fantaisiste, ce gaillard-là, et un vrai encore! ce qui n'est pas commun. J'ai lu le volume<sup>(2)</sup> de Gautier: piteux! Par-ci par-là une belle strophe, mais pas une pièce. C'est éreinté, recherché; toutes les ficelles sont en jeu. On sent un cerveau qui a pris des cantharides. Érection de mauvaise nature, comme celle des gens qui ont les reins cassés. Ah! ils sont vieux tous ces grands hommes, ils sont vieux, ils bavachent sur leur linge. Ils ont fait tout ce qu'il faut pour cela, du reste.

Sois tranquille, le jeune homme aura son paquet, non pas par moi (ça pourrait être jugé partial), mais par Bouilhet qui s'en charge.

J'irai après-demain à Rouen pour toi et huit jours après nous nous verrons donc! Comme je te serrerai dans mes bras avec plaisir, comme je t'embrasserai! Adieu, chère Louise bien-aimée, mille baisers sur les yeux et sous le col.

Je te rapporterai tous tes livres et journaux. Je t'écrirai samedi ou dimanche pour te dire le jour précis de mon arrivée.

---

(1) Voir *Correspondance*, II, p. 353.

(2) *Émaux et Camées*.

## 338. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*Dimanche soir, 11 heures [1<sup>er</sup> août].

Après-demain, à cette heure-ci je serai avec toi.  
Attends-moi, mardi, vers 9 ou 10 heures.

J'ai retrouvé la pièce des *Yeux*<sup>(1)</sup> et te l'apporte.

A toi, à bientôt.

Ton G.

Ce sont de bonnes lettres, cela, n'est-ce pas ?  
quoiqu'elles ne soient pas longues. J'écrirai la pro-  
chaine avec moins de plaisir.

Mille baisers encore.

## 339. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

9 heures du soir [4 août 1852].

Je tombe sur les bottes (expression que je t'ex-  
pliquerai).

Dieu ! que c'est mauvais, que c'est mauvais !  
J'en suis gêné. Et les orgues de barbarie qui n'ar-  
rêtent pas !

J'y suis depuis 3 heures. Je sors pour aller  
dîner. Duplan vient à 10 heures.

Je travaillerai tard cette nuit.

Adieu, mille baisers. A demain, le plus tôt pos-  
sible, mais je veux te porter *tout* achevé.

(1) Poème inédit de Louise Colet.

340. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*Mercredi, minuit. [1<sup>er</sup> septembre].

Chère et bonne Louise, j'ai été tantôt à Rouen (j'avais à y chercher un Casaubon à la Bibliothèque) et j'ai rencontré par hasard le jeune Bouilhet chez lequel je devais aller ensuite. Il m'a montré ta lettre. Permetts-moi de te donner, ou plutôt de vous donner un conseil d'ami et, si tu as quelque confiance en mon flair, comme tu dis, suis-le; je te demande ce service pour toi. Ne publie pas la pièce qu'il t'a adressée. Voici mes raisons : elle vous couvrirait de ridicule tous les deux. Les petits journaux qui n'ont rien à faire ne manqueraient pas de blaguer sur *les regards de flamme*, *les bras blancs*, *le génie*, etc... *et la Reine!* surtout. Ne touchez pas à la Reine deviendrait un proverbe. Cela te ferait du tort, sois-en sûre. S'ils étaient bons, ces vers, au moins; mais c'est que la pièce est assez médiocre en elle-même (je la connaissais et ne t'en avais point parlé pour cela). Tu t'es d'ailleurs révoltée toi-même contre cette association du physique et du moral que je trouve ici outrée et même maladroite.

Qui ne vante nos vers qu'en vantant nos beaux yeux. On vous associerait dans un tas de charges. La pièce, étant la plus faible jusqu'à ce jour que Bouilhet ait faite, lui nuirait (songes-y un peu) et, quant à toi, à part la petite gloriole d'un instant de la voir imprimée, te ferait peut-être un mal plus sérieux. Il n'avait point réfléchi à tout

cela et riait seulement de ta résolution. Nous sommes convenus qu'il t'en referait une plus sérieuse et plus publiable. Tu es une très belle femme mais meilleur poète encore, crois-moi. Je saurais où en aller trouver qui aient la taille plus mince, mais je n'en connais pas d'un esprit plus haut quand toutefois le ..., que j'aime entre parenthèses, ne le fait pas décheoir. Tu vas te révolter, je le sais bien; mais je te conjure de réfléchir et, plus, *je te supplie* de suivre mon avis.

Si tu avais toujours eu un homme aussi sage que moi pour [te] conseiller, bien des choses fâcheuses ne te seraient pas arrivées. Comme artiste et comme femme, je ne trouve pas cette publication *digne*.

Le public ne doit rien savoir de nous. Qu'il ne s'amuse pas de nos yeux, de nos cheveux, de nos amours. (Combien d'imbéciles accueilleront ces vers d'un gros rire!) C'est assez de notre cœur que nous lui délayons dans l'encre sans qu'il s'en doute. Les prostitutions personnelles en art me révoltent, et Apollon est juste : il rend presque toujours ce genre d'inspiration languissante; c'est du commun. (Dans la pièce de Bouilhet il n'y a pas un trait neuf; on y sent, en dessous, une patte habile; voilà tout.)

Console-toi donc et attends une autre pièce où tu seras chantée mieux de toute façon et d'une manière plus durable. C'est une affaire convenue, n'est-ce pas?

Si quelqu'un t'outrage là-dessus, comment répondre? Il faut pour ces genres d'apothéoses une œuvre *bors ligne*. Alors ça dure, fût-ce adressé à des crétins ou à des bossus. Sais-tu ce qui te

manque le plus, à toi? le *discernement*. On en acquiert en se mettant des éponges d'eau froide sur la tête, chère sauvage.

Tu fais et écris un peu tout ce qui te passe par la cervelle, sans t'inquiéter de la conclusion; témoin la pièce des *Fantômes*<sup>(1)</sup>.

C'était une belle idée et le début est magistral, mais tu l'as éreintée à plaisir. Pourquoi la femme spéciale, au lieu de la femme en général? Il fallait, dans la première partie, montrer l'indifférence de l'homme et, dans la seconde, l'impression morne de la femme. Si ses fantômes sont plus nets, c'est qu'ils ont passé moins vite; c'est qu'elle a aimé et que l'homme n'a fait que jouir. Chez l'un c'est froid, chez l'autre c'est triste. Il y a oubli chez l'un et rêve chez l'autre, étonnement et regret. C'est donc à refaire.

Voilà que tu deviens bonne. Ce qui t'est personnel est plus faible maintenant que ce qui est imaginé (tu as été moins large en parlant de la femme que de l'homme). J'aime ça, que l'on comprenne ce qui n'est pas nous; le génie n'est pas autre chose, ma vieille: avoir la faculté de travailler d'après un modèle imaginaire qui pose devant nous. Quand on le voit bien, on le rend.

La forme est comme la sueur de la pensée; quand elle s'agite en nous, elle transpire en poésie.

Je reviens aux *Fantômes*. Je garderais jusqu'au § III et je ferais un parallélisme plus serré. Il faut aussi que l'on sente plus nettement les deux voix qui parlent. En un mot ta pièce (telle qu'elle est)

(1) Voir ce poème à l'Appendice.

est au début large comme l'humanité et, à la fin, étroite comme l'entre-deux des cuisses.

Ne te laisse pas tant aller à ton lyrisme. Serre, serre, que chaque mot porte. La fin des *Fantômes* bavache et n'a plus de rapport avec le commencement. Il n'y a pas de raison avec un tel procédé pour t'arrêter; il ne faut pas rêver, en vers, mais donner des coups de poings.

Je ne fais point de remarque marginale sur la seconde partie, parce que presque rien ne m'en plaît; mais ce qui me plaît c'est ta bonne lettre de ce matin. Tu m'as dit un mot qui me va au cœur : « Je ferai quelque chose de beau, dussé-je en crever. » Voilà un mot, au moins. Reste toujours ainsi et je t'aimerai de plus en plus, si c'est possible. C'est par là surtout que tu seras mon épouse *légitime* et fatale.

Bouilhet va s'occuper des journaux de Rouen. Ce sont des brutes, des ânes, etc... Faire un article sérieux dans l'une de ces feuilles, c'est du temps complètement perdu de toute façon. Est-ce qu'on lit à Rouen ?

Je voulais faire de toi un portrait littéraire, si je l'avais pu toutefois, non pas à la Sainte-Beuve, mais comme je l'entends. Il m'aurait fallu pour cela te relire en entier; ce serait pour moi un travail d'un bon mois. C'est comme pour *Melaenis*, j'y ferai un jour une préface. Quoi qu'il en soit, si tu me trouves dans un journal de Paris une grande colonne, je t'y dirai des douceurs sincères. Mais quant à Rouen, outre que la chose me répugne *parce que c'est Rouen* (comprends ça), cela ne te servirait à rien, ne te ferait pas vendre un volume, ni apprécier d'un être humain.

Comme l'histoire de Babinet<sup>(1)</sup> m'a amusé! Que je te remercie de me l'avoir envoyée! [...]

A propos de Babinet il me vient des idées sur son compte. On ne prête pas (dans les idées du monde et il faut songer qu'il n'y a que nous qui ne les ayons pas, les idées du monde), d'ordinaire dis-je, on ne prête pas à une femme le *Musée secret de Naples*, c'est-à-dire un album lubrique, pour des prunes. Cela fait entre le prêteur et l'emprunteuse un compromis (pardon, je ne voulais pas faire de calembour, c'est un terme de droit). On a un petit secret qui vous lie, et concernant l'article, qui pis est. Donc ne t'étonne pas si Babinet, un de ces jours, fait quelque tentative. Tout l'Institut viendra s'agenouiller sur ton tapis, c'est écrit. C'est, du reste, une belle liaison d'idées qu'il a eue. Il cherchait l'*Ane d'or*. « Je ne le trouve pas, s'est-il dit; voyons, qu'est-ce que je lui apporterais bien? De l'antique et du sale, tout ensemble. Ah! le *Musée secret*. » Et il l'a mis dans sa poche.

Le Capitaine<sup>(2)</sup> est un farceur. Un homme comme lui ne s'ébouriffe pas de deux ou trois mots grossiers que j'aurai pu dire. Il a voulu causer et voir ta mine.

La lettre de Madame Didier<sup>(3)</sup> m'a assez amusé! Ce fragment de pamphlet qu'elle cite a peut-être raison. Nous avons peut-être besoin des barbares.

(1) Physicien et astronome français, membre de l'Institut. Mêlé au monde littéraire, il fréquentait beaucoup chez Louise Colet, qui lui dédia son poème *Sat Morituro*.

(2) D'Arpentigny. Voir *Correspondance*, II, lettre n° 306.

(3) M<sup>me</sup> Didier tenait sous le Second Empire un salon littéraire où se rencontraient les écrivains et orateurs de l'époque.

L'humanité, vieillard perpétuel, prend à ses agonies périodiques des infusions de sang.

Comme nous sommes bas ! et quelle décrépitude universelle !

Les trois XXX dans ta lettre, au bout du nom de David, me donnent à penser. Est-ce qu'il ressemblerait au roi musicien de la Bible que j'ai toujours suspecté d'avoir pour Jonathan un amour illicite ? Est-ce cela que tu as voulu dire ? Un homme aussi sérieux, du reste, doit être calomnié. S'il est chaste, on le répute pédéraste ; c'est la règle. J'ai également eu dans un temps cette réputation. J'ai eu aussi celle d'impuissant. Et Dieu sait que je n'étais ni l'un ni l'autre.

Quelle est cette cantatrice admiratrice de mon frère ? Comme je m'amuse à causer avec toi ! Je laisse aller ma plume sans songer qu'il est tard. Cela me délasse de t'envoyer, au hasard, toutes mes pensées, à toi, ma meilleure pensée du cœur.

J'ai été bien triste les premiers jours de mon retour. Je suis en train maintenant ; je ne fais que commencer, mais enfin la roue tourne.

Tu parles des misères de la femme ; je suis dans ce milieu. Tu verras qu'il m'aura fallu descendre bas, dans le puits sentimental. Si mon livre est bon, il chatouillera doucement mainte plaie féminine ; plus d'une sourira en s'y reconnaissant.

J'aurai connu vos douleurs, pauvres âmes obscures, humides de mélancolie renfermée, comme vos arrière-cours de province, dont les murs ont de la mousse.

Mais c'est long... c'est long ! mes bras fatigués retombent quelquefois. Quand me reposerai-je quelques mois seulement ? Quand nous goûte-

rons-nous tous deux, à loisir et en liberté? Voilà encore une longue année devant nous et l'hiver, toi avec les omnibus dans les rues boueuses, les nez rouges, les paletots et le vent sous les portes; moi avec les arbres dépouillés, la Seine blanche et, six fois par jour, le bateau à vapeur qui passe.

Patience, travaillons. L'été se passera. Après l'été je serai presque à la fin, et ensuite j'irai piquer ma tente près de toi, dans un antre désert, mais où tu seras.

Tu m'as mis à la fin de tes *Fantômes*. J'en ai aussi, moi, en deçà de toi, et de plus nombreux! Fantômes possédés, fantômes désirés surtout, ombres égales maintenant. J'ai eu des amours à tous crins, qui reniflaient dans mon cœur, comme des cavales dans les prés. J'en ai eu d'enroulés sur eux-mêmes, de glacés et de longs comme des serpents qui digèrent. J'ai eu plus de concupiscentes que je n'ai de cheveux perdus. Eh bien, nous devenons vieux, ma belle; soyons-nous notre dernier fantôme, notre dernier mensonge; qu'il soit béni, puisqu'il est doux! qu'il dure longtemps, puisqu'il est fort.

Adieu, je t'embrasse toute entière.

#### 341. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Samedi, 5 heures [4 septembre 1852].

Nous ne sommes pas, à ce qu'il paraît, dans une bonne passe matérielle. Il y a sympathie (sympathie veut dire qui souffre ensemble); sans vou-

loir comparer mes tracas aux tiens, j'en ai ma petite dose. Je suis si embêté de mon entourage que je n'en ai pas travaillé cet après-midi. C'est ma mère qui pleure, qui s'aigrit de tout, etc. ! (quelle belle invention que la famille ! ) Elle vient dans mon cabinet m'entretenir de ses chagrins domestiques. Je ne peux la mettre à la porte, mais j'en ai fort envie. Je me suis réservé dans la vie un très petit cercle, mais une fois qu'on entre dedans je deviens furieux, rouge.

J'avais ainsi tout supporté de du Camp. Quand il a voulu l'envahir, j'ai allongé la griffe. Aujourd'hui elle prétend que ses domestiques l'insultent (ce qui n'est pas). Il faut que je raccommode tout, que je les engage à aller faire des excuses quand ils n'ont pas tort. J'en ai plein mon sac, par moments, de tout cela. Je vais être, en outre, dérangé (mais je m'arrangerai pour qu'on ne me dérange pas) par une cousine qui vient ici passer deux mois. Que ne peut-on vivre dans une tour d'ivoire ! Et dire que le fond de tout cela, c'est ce malheureux argent, ce bienheureux métal argent, maître du monde ! Si j'en avais un peu plus, je m'allégerais de bien des choses. Mais, d'année en année, mon boursicot diminue et l'avenir, sous ce rapport, n'est pas gai. J'aurai toujours de quoi vivre, mais pas comme je l'entends. Si mon brave homme de père avait placé autrement sa fortune, je pourrais être sinon riche, du moins dans l'aisance ; et quant à en changer la nature, ce serait peut-être une ruine nette. Quoi qu'il en soit, je n'avais aucun besoin des 200 francs que tu m'as envoyés. Les reveux-tu ? Ma première idée, ce matin, a été de te les renvoyer aussitôt ; mais avec toi, il faut mettre

des gants. J'ai eu peur que tu ne prisses cela pour une réponse tacite à ta lettre de ce matin et que tu ne pensasses que j'ai cru y voir une espèce de petite sollicitation indirecte. Voilà pourquoi ! Mais ne te gêne donc pas et, sans vergogne, redemande-les-moi, s'ils peuvent te faire plaisir.

Je n'ai, moi, aucune dette et, par conséquent, besoin de rien maintenant. Quant aux 300 autres, tu me les rendras pour faire imprimer les affiches de *Saint Antoine*. C'est convenu.

Tu ne m'as pas répondu relativement à *ton* article. Envoie chez Bouilhet, si tu veux, le *Musée secret*; il s'amusera avec. Il est du reste un peu calmé relativement à la mère Roger<sup>(1)</sup>, et je crois qu'il va se mettre sérieusement à son drame. Son intention est toujours de quitter Rouen cet hiver. Il n'en peut plus de leçons (il devient rebours, et il y a de quoi) et ne veut plus en donner, mais comment vivra-t-il là-bas ? As-tu trouvé justes mes observations sur les *Fantômes* ?

Il y a dans la *Revue de Paris*, va de suite la lire à un cabinet de lecture, deux grandes pages de Jourdan et deux citations<sup>(2)</sup>; une des *Tableaux vivants*, une autre de *L'orgueil*. L'ensemble est élogieux, mais avec quelques conseils singulièrement pareils à ceux de ma dernière lettre. Aussi, quand j'ai lu le numéro en m'éveillant, le lendemain, cela m'a fait un drôle d'effet.

(1) M<sup>me</sup> Roger des Genettes, appelée plus loin Edma, puis la dame de Saint-Maur et la Sylphide.

(2) *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> septembre 1852, *Revue bibliographique* signée Jourdan. Article plein d'ironie sur *Ce qui est dans le cœur des femmes*, volume comprenant entre autres : *Tableaux vivants*, *L'orgueil*. On reproche à Louise Colet ses titres ambitieux et ses lauriers académiques.

Du Camp *n'a pas signé* le numéro. Est-ce parce qu'on y faisait ton éloge? Dans la Chronique, du ton le plus bas, le Philosophe est injurié, sans raison, à propos de rien. La suite du roman de Gozlan<sup>(1)</sup> est ignoble. Quel triste recueil! Quant à cette Chronique, que ces messieurs signent maintenant du nom anonyme de Cyrano (rien que cela de prétention!), c'est une infamie. Lorsqu'on parle aux gens d'une telle manière, il faut au moins porter sa carte de visite à son chapeau.

J'ai écrit deux fois en Angleterre pour ton album et n'ai pas eu de réponse, ce qui m'étonne excessivement. Je connais en ce moment un jeune homme à Londres qui doit, je crois, bientôt revenir. Veux-tu que je lui fasse écrire d'aller le prendre?

Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai fait huit pages de ma deuxième partie<sup>(2)</sup>: la description topographique d'un village. Je vais maintenant entrer dans une longue scène d'auberge qui m'inquiète fort. Que je voudrais être dans cinq ou six mois d'ici! Je serais quitte du pire, c'est-à-dire du plus vide, des places où il faut le plus frapper sur la pensée pour la faire rendre.

Ta lettre de ce matin aussi m'attriste. Pauvre chère femme, comme je t'aime! Pourquoi t'es-tu blessée d'une phrase qui était au contraire l'expression du plus solide amour qu'un être humain puisse porter à un autre? Ô femme! femme, sois-le donc moins! Ne le sois qu'au lit! Est-ce que ton corps ne s'enflamme pas, quand j'y suis? Ne

(1) *Le Lilas de Perse.*

(2) *De Madame Bovary.*

m'as-tu pas vu te contempler, tout béant, et passer mes mains avec délices sur ta peau? Ton image, en souvenir, m'agite; et si je ne te rêve pas plus souvent, c'est qu'on ne rêve pas ce qu'on désire. Hume bien l'air des bois cette semaine, et regarde les feuilles pour elles-mêmes; pour comprendre la nature, il faut être calme comme elle.

Ne nous lamentons sur rien; se plaindre de tout ce qui nous afflige ou nous irrite, c'est se plaindre de la constitution même de l'existence. Nous sommes faits pour la peindre, nous autres, et rien de plus. Soyons religieux. Moi, tout ce qui m'arrive de fâcheux, en grand ou en petit, fait que je me resserre de plus en plus à mon éternel souci. Je m'y cramponne à deux mains et je ferme les deux yeux. A force d'appeler la Grâce, elle vient. Dieu a pitié des simples et le soleil brille toujours pour les cœurs vigoureux qui se placent au-dessus des montagnes.

Je tourne à une espèce de mysticisme esthétique (si les deux mots peuvent aller ensemble), et je voudrais qu'il fût plus fort. Quand aucun encouragement ne vous vient des autres, quand le monde extérieur vous dégoûte, vous alanguit, vous corrompt, vous abrutit, les gens *bonnêtes* et *déliçats* sont forcés de chercher en eux-mêmes quelque part un lieu plus propre pour y vivre. Si la société continue comme elle va, nous reverrons, je crois, des mystiques comme il y en a eu à toutes les époques sombres. Ne pouvant s'épancher, l'âme se concentrera. Le temps n'est pas loin où vont revenir les langueurs universelles, les croyances à la fin du monde, l'attente d'un Messie. Mais, la base théologique manquant, où sera

maintenant le point d'appui de cet enthousiasme qui s'ignore? Les uns chercheront dans la chair, d'autres dans les vieilles religions, d'autres dans l'Art; et l'humanité, comme la tribu juive dans le désert, va adorer toutes sortes d'idoles. Nous sommes, nous autres, venus un peu trop tôt; dans vingt-cinq ans, le point d'intersection sera superbe aux mains d'un maître. Alors la prose (la prose surtout, forme plus jeune) pourra jouer une symphonie humanitaire formidable. Les livres comme le *Satyricon* et l'*Ane d'or* peuvent revenir, et ayant en débordements psychiques tout ce que ceux-là ont eu de débordements sensuels.

Voilà ce que tous les socialistes du monde n'ont pas voulu voir, avec leur éternelle prédication matérialiste. Ils ont nié la *douleur*, ils ont blasphémé les trois quarts de la poésie moderne, le sang du Christ qui se remue en nous. Rien ne l'extirpera, rien ne la tarira. Il ne s'agit pas de la dessécher, mais de lui faire des ruisseaux. Si le sentiment de l'insuffisance humaine, du néant de la vie venait à périr (ce qui serait la conséquence de leur hypothèse), nous serions plus bêtes que les oiseaux, qui au moins perchent sur les arbres. L'âme dort maintenant, ivre de paroles entendues; mais elle aura un réveil frénétique où elle se livrera à des joies d'affranchi, car elle n'aura plus autour d'elle rien pour la gêner, ni gouvernement, ni religion, pas une formule quelconque. Les républicains de toute nuance me paraissent les pédagogues les plus sauvages du monde, eux qui rêvent des organisations, des législations, une société comme un couvent. Je crois; au contraire, que les règles de tout s'en vont, que les barrières

se renversent, que la terre se nivelle. Cette grande confusion amènera peut-être la liberté. L'Art, qui devance toujours, a du moins suivi cette marche. Quelle est la poésie qui soit debout maintenant? La plastique même devient de plus en plus presque impossible, avec nos langues circonscrites et précises et nos idées vagues, mêlées, insaisissables. Tout ce que nous pouvons faire, c'est donc, à force d'habileté, de serrer plus raide les cordes de la guitare tant de fois râclées et d'être surtout des virtuoses, puisque la naïveté à notre époque est une chimère. Avec cela le pittoresque s'en va presque du monde. La Poésie ne mourra pas cependant; mais quelle sera celle des choses de l'avenir? Je ne la vois guère. Qui sait? La beauté deviendra peut-être un sentiment inutile à l'humanité et l'Art sera quelque chose qui tiendra le milieu entre l'algèbre et la musique.

Puisque je ne peux pas voir demain, j'aurais voulu voir hier. Que ne vivais-je au moins sous Louis XIV, avec une grande perruque, des bas bien tirés et la société de M. Descartes! Que ne vivais-je du temps de Ronsard! Que ne vivais-je du temps de Néron! Comme j'aurais causé avec les rhéteurs grecs! Comme j'aurais voyagé dans les grands chariots, sur les voies romaines, et couché le soir dans les hôtelleries, avec les prêtres de Cybèle vagabondant! Que n'ai-je vécu surtout au temps de Périclès, pour souper avec Aspasia couronnée de violettes et chantant des vers entre des murs de marbre blanc! Ah! c'est fini tout cela, ce rêve-là ne reviendra plus. J'ai vécu partout par là, moi, sans doute, dans quelque existence antérieure. Je suis sûr d'avoir été, sous l'empire ro-

main, directeur de quelque troupe de comédiens ambulants, un de ces drôles qui allaient en Sicile acheter des femmes pour en faire des comédiennes et qui étaient tout ensemble professeur, maquereau et artiste. Ce sont de belles balles, dans les comédies de Plaute, que ces gredins-là, et en les lisant il me revient comme des souvenirs. As-tu éprouvé cela quelquefois, le frisson historique ?

Adieu, je t'embrasse, tout à toi, partout.

---

342. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Lundi soir, minuit [13 septembre 1852].

J'ai été absent deux jours, vendredi et samedi, et je ne me suis guère amusé. Il a fallu à toute force aller aux Andelys voir un ancien camarade que je n'avais pas vu depuis plusieurs années et à qui, d'année en année, je promettais ma visite. J'ai été, étant très gamin, fort lié avec ce brave garçon qui est maintenant substitut, marié, élyséen, homme d'ordre, etc. ! Ah mon Dieu ! quels êtres que les bourgeois ! Mais quel bonheur ils ont, quelle sérénité ! Comme ils pensent peu à leur perfectionnement, comme ils sont peu tourmentés de tout ce qui nous tourmente !

Tu as tort de me reprocher de n'avoir pas plutôt employé mon temps à aller te voir. Je t'assure que ça m'eût fait un tout autre plaisir.

Comme tu m'écris, pauvre chère Louise, des

lettres tristes depuis quelque temps ! Je ne suis pas de mon côté fort facétieux. L'intérieur et l'extérieur, tout va assez sombrement. *La Bovary* marche à pas de tortue ; j'en suis désespéré par moments. D'ici à une soixantaine de pages, c'est-à-dire pendant trois ou quatre mois, j'ai peur que ça ne continue ainsi. Quelle lourde machine à construire qu'un livre, et compliquée surtout ! Ce que j'écris présentement risque d'être du Paul de Kock si je n'y mets une forme profondément littéraire. Mais comment faire du dialogue trivial qui soit bien écrit ? Il le faut pourtant, il le faut. Puis, quand je vais être quitte de cette scène d'auberge, je vais tomber dans un amour platonique déjà ressassé par tout le monde et, si j'ôte de la trivialité, j'ôterai de l'ampleur. Dans un bouquin comme celui-là, une déviation d'une ligne peut complètement m'écarter du but, me le faire rater tout à fait. Au point où j'en suis, la phrase la plus simple a pour le reste une portée infinie. De là tout le temps que j'y mets, les réflexions, les dégoûts, la lenteur ! Je te tiens quitte des misères du foyer, de mon beau-frère, etc.

L'institutrice<sup>(1)</sup> part demain pour Londres. Je lui ai donné une lettre pour miss Collier ; elle te rapportera ton album.

Ce matin j'ai donné à Bouilhet le billet de cette infortunée mère Roger. Je trouve cela franc d'intention. Elle *veut*, la malheureuse ! Comme les femmes se précipitent naïvement dans la gueule du loup ! Comme elles se compromettent à plaisir ! Elle viendra bientôt à Rouen et l'affaire se fera,

(1) Miss Isabelle, institutrice de la nièce de Flaubert.

tu verras cela. Une pitié me prend toujours au début de ces histoires, quand je les contemple. Le premier baiser ouvre la porte des larmes.

Quels sont ces récits<sup>(1)</sup>? C'est bien difficile envers, une narration. Le drame est arrêté? Tant mieux. J'ai connu un temps où tu en aurais fait déjà deux actes. Réfléchis, réfléchis avant d'écrire. *Tout dépend de la conception.* Cet axiome du grand Goëthe est le plus simple et le plus merveilleux résumé et précepte de toutes les œuvres d'art possibles.

Il ne t'a pas manqué que la patience jusqu'à présent. Je ne crois pas que ce soit le génie, la patience; mais c'en est le signe quelquefois et ça en tient lieu. Ce vieux croûton de Boileau vivra autant que qui que ce soit, parce qu'il a su faire ce qu'il a fait. Dégage-toi de plus en plus, en écrivant, de ce qui n'est pas de l'Art pur. Aie en vue le modèle, toujours, et rien autre chose. Tu en sais assez pour pouvoir aller loin; c'est moi qui te le dis. Aie foi, aie foi. Je veux (et j'y arriverai) te voir t'enthousiasmer d'une coupe, d'une période, d'un rejet, de la forme en elle-même, enfin, abstraction faite du sujet, comme tu t'enthousiasmais autrefois pour le sentiment, pour le cœur, pour les passions. L'Art est une représentation, nous ne devons penser qu'à représenter. Il faut que l'esprit de l'artiste soit comme la mer, assez vaste pour qu'on n'en voie pas les bords, assez pur pour que les étoiles du ciel s'y mirent jusqu'au fond.

Il me semble qu'il y a dix ans que je ne t'ai vue.

(2) *Poème de la Femme*, en six parties : *La Paysanne, la Princesse, la Prostituée, la Femme supérieure, la Servante, la Bourgeoise.*

Je voudrais te presser sur moi dans mes défaillances. Mais après? — Non! non! Les jours de fête, je le sais, ont de trop tristes lendemains. La mélancolie elle-même n'est qu'un souvenir qui s'ignore. Nous nous retrouverons dans un an, mûris et *granitisés*. Ne te plains pas de la solitude. Cette plainte est une flatterie envers le monde (si tu reconnais que tu as besoin de lui pour vivre, c'est te mettre au-dessous de lui). « Si tu cherches à plaire, dit Épictète, te voilà déchu. » J'ajoute ici : s'il te faut les autres, c'est que tu leur ressembles. Qu'il n'en soit rien! Quant à moi, la solitude ne me pèse que quand on m'y vient déranger ou quand mon travail baisse. Mais j'ai des ressorts cachés avec quoi je me remonte, et il y a ensuite hausse proportionnelle. J'ai laissé, avec ma jeunesse, les vraies souffrances; elles ont descendu sur les nerfs, voilà tout. Adieu, chère bonne amie bien-aimée. Je t'embrasse longuement, tendrement, amplement.

Tu feras bien d'aller voir Jourdan<sup>(1)</sup>. Il m'a eu l'air d'un brave homme. C'est une connaissance d'ailleurs à ne pas négliger.

---

### 343. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Dimanche soir, 11 heures  
[19 septembre 1852].

Tu me permettras, chère Louise, de ne pas te faire de compliments sur ton flair psychologique. Tu crois tout ce que la mère Roger t'a débité,

(1) Voir note page 14.

avec une bonne foi d'enfant. C'est une poseuse, cette petite femme. La demande qu'elle a faite d'écrire à Bouilhet équivaut, selon moi, au geste d'ouvrir les cuisses. S'en doute-t-elle? Ici est le point difficile à éclaircir. Je ne crois ni à sa constitution dérangée par les excès du mari, ni aux nuits passées « avec son esprit et avec son cœur » et cela surtout ne m'a semblé ni *vrai*, ni *senti*; elle aime autre chose.

La passion de *tête* pendant 10 ans pour Hugo me paraît également une blague cyclopéenne. Le grand homme l'a dû savoir et, dès lors, en profiter en sa qualité de paillard qu'il est, à moins que cette passion ne soit encore une pose. Remarque qu'elle ne fait jamais que des demi-confidences, qu'elle n'avoue rien relativement à Enault. Il y a au fond de tout cela bien de la misère! Qu'elle mente sciemment, il se peut que non. On n'y voit pas toujours clair en soi et, surtout lorsqu'on parle, le mot surcharge la pensée, l'exagère, l'empêche même. Les femmes, d'ailleurs, sont si naïves, même dans leurs grimaces, on prend si bien son rôle au sérieux, on s'incorpore si naturellement au type que l'on s'est fait! Mais il y a d'autre part une telle idée reçue qu'il faut être chaste, idéal, qu'on doit n'aimer que l'âme, que la chair est honteuse, que le cœur seul est de bon ton. Le cœur! le cœur! oh! voilà un mot funeste; et comme il vous mène loin!

L'envie de remonter chez toi, le jour du prix, la voiture qu'on attend sous la porte, à la pluie, etc., cela est vrai, par exemple, de même que l'embêtement du poids marital à porter. Mais elle ne dit pas que, sous lui, elle rêvait un autre

homme et, au milieu de son dégoût, peut-être y trouvait du plaisir, à cause de cela. Prédiction : ils se baiseront [...], elle te soutiendra encore qu'il n'y a rien et qu'elle aime seulement notre ami *de cœur ou de tête*. Ce brave organe génital est le fond des tendresses humaines; ce n'est pas la tendresse, mais c'en est le *substratum* comme diraient les philosophes. Jamais aucune femme n'a aimé un eunuque et si les mères chérissent les enfants plus que les pères, c'est qu'ils leur sont sortis du ventre, et le cordon ombilical de leur amour leur reste au cœur sans être coupé.

Oui, tout dépend de là, quelque humiliés que nous en soyons. Moi aussi je voudrais être un ange; je suis ennuyé de mon corps, et de manger, et de dormir, et d'avoir des désirs. J'ai rêvé la vie des couvents, les ascétismes des brachmanes etc... C'est ce dégoût de la guenille qui a fait inventer les religions, les mondes idéaux de l'art. L'opium, le tabac, les liqueurs fortes flattent ce penchant d'oubli; aussi je tiens de mon père une sorte de pitié religieuse pour les ivrognes. J'ai comme eux la ténacité du penchant et les désillusions au réveil.

Que ma *Bovary* m'embête ! Je commence à m'y débrouiller pourtant un peu. Je n'ai jamais de ma vie rien écrit de plus difficile que ce que je fais maintenant, du dialogue trivial ! Cette scène d'auberge va peut-être me demander trois mois, je n'en sais rien. J'en ai envie de pleurer par moments, tant je sens mon impuissance. Mais je crèverai plutôt dessus que de l'escamoter. J'ai à poser à la fois dans la même conversation cinq ou six personnages (qui parlent), plusieurs autres (dont on parle), le lieu où l'on est, tout le pays, en faisant

des descriptions physiques de gens et d'objets, et à montrer au milieu de tout cela un monsieur et une dame qui commencent (par une sympathie de goûts) à s'éprendre un peu l'un de l'autre. Si j'avais de la place encore ! Mais il faut que tout cela soit rapide sans être sec, et développé sans être épaté, tout en me ménageant, pour la suite, d'autres détails qui là seraient plus frappants. Je m'en vais faire tout rapidement et procéder par grandes esquisses d'ensemble successives ; à force de revenir dessus, cela se serrera peut-être. La phrase en elle-même m'est fort pénible. Il me faut faire parler, en style écrit, des gens du dernier commun, et la politesse du langage enlève tant de pittoresque à l'expression !

Tu me parles encore, pauvre chère Louise, de gloire, d'avenir, d'acclamations. Ce vieux rêve ne me tient plus, parce qu'il m'a trop tenu. Je ne fais point ici de fausse modestie ; non, je ne crois à rien. Je doute de tout, et qu'importe ? Je suis bien résigné à travailler toute ma vie comme un nègre sans l'espoir d'une récompense quelconque. C'est un ulcère que je gratte, voilà tout. J'ai plus de livres en tête que je n'aurai le temps d'en écrire d'ici à ma mort, au train que je prends surtout. L'occupation ne me manquera pas (c'est l'important). Pourvu que la Providence me laisse toujours du feu et de l'huile ! Au siècle dernier, quelques gens de lettres, révoltés des exactions des comédiens à leur égard, voulurent y porter remède. On prêcha Piron d'attacher le grelot : « car enfin vous n'êtes pas riche, mon pauvre Piron », dit Voltaire. « C'est possible, répondit-il, mais je m'en fous comme si je l'étais ». Belle parole et qu'il faut suivre

en bien des choses de ce monde, quand on n'est pas décidé à se faire sauter la cervelle. Et puis l'hypothèse même du succès admise, quelle certitude en tire-t-on ? A moins d'être un crétin, on meurt toujours dans l'incertitude de sa propre valeur et de celle de ses œuvres. Virgile même voulait en mourant qu'on brûlât l'*Enéide*. Il aurait peut-être bien fait pour sa gloire. Quand on se compare à ce qui vous entoure, on s'admire ; mais quand on lève les yeux plus haut, vers les maîtres, vers l'absolu, vers le rêve, comme on se méprise ! J'ai lu ces jours derniers une belle chose, à savoir la vie de Carême le cuisinier. Je ne sais par quelle transition d'idées j'en étais venu à songer à cet illustre inventeur de sauces et j'ai pris son nom dans la *Biographie universelle*. C'est magnifique comme existence d'artiste enthousiaste ; elle ferait envie à plus d'un poète. Voilà de ses phrases : comme on lui disait de ménager sa santé et de travailler moins, « Le charbon nous tue, disait-il ; mais qu'importe ? Moins de jours et plus de gloire ». Et dans un de ses livres où il avoue qu'il était gourmand « ... mais je sentais si bien ma vocation que je ne me suis pas arrêté à manger ». Ce *arrêté à manger* est énorme dans un homme dont c'était l'art.

Quand tu reverras Nefftzer<sup>(1)</sup>, *ne lui parle plus* de l'article. Nous donnerions au contraire beaucoup maintenant pour qu'il ne paraisse pas (et je crois que notre désir sera accompli). Il vaut bien mieux avoir par devers nous quelque chose à leur reprocher, à ces braves messieurs nos amis, et au besoin à leur jeter à la figure ; donc n'en dis plus mot.

(1) Rédacteur à *La Presse*, puis au *Temps* dès sa fondation, 1861.

Je crois que les journaux de Rouen vont parler de toi; du moins il y a promesse. Mais quel compte faire sur de semblables mannequins!

La publication, les gens de lettres, Paris, tout cela me donne des nausées quand j'y pense. Il se pourrait bien que je ne fasse *gémir* jamais aucune presse. A quoi bon se donner tant de mal? Et le but n'est pas là d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, si je mets un jour les pieds dans cette fange, ce sera comme je faisais dans les rues du Caire pendant qu'il pleuvait, avec des bottes en cuir de Russie qui me monteront jusqu'au ventre.

C'est sur toi que ma pensée revient quand j'ai fait le cercle de mes songeries; je m'étends dessus comme un voyageur fatigué sur l'herbe de la prairie qui borde sa route. Quand je m'éveille, je pense à toi et ton image, dans le jour, apparaît de temps à autre entre les phrases que je cherche. O mon pauvre amour triste, reste-moi! Je suis si vide! Si j'ai beaucoup aimé, j'ai été peu aimé en revanche (quant aux femmes du moins) et tu es la seule qui me l'aies dit. Les autres, un moment, ont pu crier de volupté ou m'aimer en bonnes filles pendant un quart d'heure ou une nuit. Une nuit! c'est bien long, je ne m'en rappelle guère. Eh bien, je déclare qu'elles ont eu tort; je valais mieux que bien d'autres. Je leur en veux pour elles de n'en avoir pas profité! Cet amour phraseur et emporté, la *nacre de la joue*, dont tu parles, et les *bouillons* de tendresse, comme eût dit Corneille, j'avais tout cela. Mais je serais devenu fou si quelqu'un eût ramassé ce pauvre trésor sans étiquette. C'est donc un bonheur: je serais maintenant stupide. Le soleil, le vent, la pluie en ont emporté quelque chose,

beaucoup en est rentré sous terre, le reste t'appartient, va; il est tout à toi, bien à toi.

B[ouilhet] t'enverra prochainement deux pièces pour être mises en musique (si cela se peut, ce dont il doute). Il est parti se coucher. Je te porterai demain moi-même cette lettre à la poste. Il faut que j'aille à Rouen pour un enterrement; quelle corvée! Ce n'est pas l'enterrement qui m'attriste, mais la vue de tous les bourgeois qui y seront. La contemplation de la plupart de mes semblables me devient de plus en plus odieuse, nerveusement parlant. Adieu, mille tendresses, mille caresses. Nous nous reverrons à Mantes comme tu le désires.

Je te baise partout.

A toi. Ton Gustave.

---

344. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

Croisset, samedi soir [25 septembre 1852].

Ne me répète plus que tu me désires, ne me dis pas pas toutes ces choses qui me font de la peine. A quoi bon? puisqu'il faut que ce qui est soit, puisque je ne peux travailler autrement. Je suis *un homme d'excès* en tout. Ce qui serait raisonnable pour un autre m'est funeste. Crois-tu donc que je n'aie pas envie de toi aussi, que je ne m'ennuie pas souvent d'une séparation si longue? Mais enfin je t'assure qu'un dérangement matériel de trois jours m'en fait perdre quinze, que j'ai toutes les peines du monde à me recueillir et que, si j'ai pris ce

parti qui t'irrite, c'est en vertu d'une expérience infailible et réitérée. Je ne suis en veine tous les jours que vers 11<sup>h</sup> du soir, quand il y a déjà sept à huit heures que je travaille et, dans l'année, qu'après des enfilades de jours monotones, au bout d'un mois, six semaines que je suis collé à ma table.

Je commence à aller un peu. Cette semaine a été plus tolérable. J'entrevois au moins quelque chose dans ce que je fais. Bouilhet, dimanche dernier, m'a du reste donné d'excellents conseils après la lecture de mes esquisses; mais quand est-ce que j'aurai fini ce livre? Dieu le sait. D'ici là, je t'irai voir dans les intervalles, aux temps d'arrêt. Si je ne t'avais pas, je t'assure bien que je ne mettrais pas les pieds à Paris peut-être pas avant 18 mois. Lorsque j'y serai, tu verras comme ce que je dis est vrai, quant à ma manière de travailler, avec quelle lenteur! et quel mal!

La lettre de ton amoureux m'a fait bien rire d'abord, et en même temps bien pitié! J'ai, du reste, reconnu là le langage de mon beau-frère. Ils en sont tous deux au même degré de folie. Je ne crois pas, comme toi, que ce qu'il dit sur ses propriétés soit un mensonge. On n'invente pas des phrases comme celles-là, à moins d'être Molière: « Je n'ai qu'une propriété, la plus poétique qu'on puisse voir, située dans la ville de Montélimar et dominant toute la plaine du Rhône; *pour l'agrément surtout* je l'estime plus de cent mille francs. » Ce pauvre Pipon, que nous avons oublié! Avais-je tort de soutenir qu'il devait être un pitoyable mathématicien?

Ce que j'ai lu du pamphlet ne m'a point enthousiasmé.

siasmé : de grosses injures et beaucoup de placages de style. Il n'a pas donné le temps à sa colère de se refroidir. On n'écrit pas avec son cœur, mais avec sa tête, encore une fois, et si bien doué que l'on soit, il faut toujours cette vieille concentration qui donne vigueur à la pensée et relief au mot. Qu'il y aurait eu bien mieux à dire ! Mais j'attends la totalité pour t'en parler plus longuement. Je trouve que tu es sévère pour Gautier. Ce n'est pas un homme né aussi *poète* que Musset, mais il en restera plus, parce que ce ne sont pas les poètes qui restent, mais les écrivains. Je ne connais rien de M[usset] qui soit d'un *art si baut* que le *Saint-Christophe d'Ecija*<sup>(1)</sup>. Personne n'a fait de plus beaux fragments que Musset, mais rien que des fragments ; pas une œuvre ! Son inspiration est toujours trop personnelle, elle sent le terroir, le Parisien, le gentilhomme ; il a à la fois le sous-pied tendu et la poitrine débraillée. Charmant poète, d'accord ; mais grand, non. Il n'y en a eu qu'un en ce siècle, c'est le père Hugo. Gautier a un monde poétique fort restreint, mais il l'exploite admirablement quand il s'en mêle. Lis le *Trou du serpent*<sup>(2)</sup>, c'est cela qui est vrai et atrocement triste. Quant à son *Don Juan*, je ne trouve pas qu'il vienne de celui de *Namouna*, car chez lui il est tout extérieur (les bagues qui tombent des doigts amaigris, etc.), et chez M[usset] tout moral. Il me semble, en résumé, que G[autier] a raclé des cordes plus neuves (moins byroniennes) et, quant au vers, il est plus consistant. Les fantaisies qui nous (et moi tout le

(1) Dans *España* de Th. Gautier.

(2) Dans *Poésies diverses* de Th. Gautier.

premier) charment dans *Namouna*, cela est-il bon en soi? Quand l'époque en sera passée, quelle valeur intrinsèque restera-t-il à toutes ces idées qui ont paru échevelées et flatté le goût du moment? Pour être durable, je crois qu'il faut que la fantaisie soit monstrueuse comme dans Rabelais. Quand on ne fait pas le Parthénon, il faut accumuler des pyramides. Mais quel dommage que deux hommes pareils soient tombés où ils en sont! Mais s'ils sont tombés, c'est qu'ils devaient tomber. Quand la voile se déchire, c'est qu'elle n'est pas de trame solide. Quelque admiration que j'aie pour eux deux (Musset m'a excessivement enthousiasmé autrefois, il flattait mes vices d'esprit : lyrisme, vagabondage, crânerie de l'idée et de la tournure), ce sont en somme deux hommes du second rang et qui ne font pas peur, à les prendre en entier. Ce qui distingue les grands génies, c'est la généralisation et la création. Ils résument en un type des personnalités éparses et apportent à la conscience du genre humain des personnages nouveaux. Est-ce qu'on ne croit pas à l'existence de Don Quichotte comme à celle de César? Shakespeare est quelque chose de formidable sous ce rapport. Ce n'était pas un homme, mais un continent; il y avait des grands hommes en lui, des foules entières, des paysages. Ils n'ont pas besoin de faire du style, ceux-là; ils sont forts en dépit de toutes les fautes et à cause d'elles. Mais nous, les petits, nous ne valons que par l'exécution achevée. Hugo, en ce siècle, enfoncera tout le monde, quoiqu'il soit plein de mauvaises choses; mais quel souffle! quel souffle! Je hasarde ici une proposition que je n'oserais dire nulle part : c'est que les

très grands hommes écrivent souvent fort mal, et tant mieux pour eux. Ce n'est pas là qu'il faut chercher l'art de la forme, mais chez les seconds (Horace, La Bruyère). Il faut savoir les maîtres par cœur, les idolâtrer, tâcher de penser comme eux, et puis s'en séparer pour toujours. Comme instruction technique, on trouve plus de profit à tirer des génies savants et habiles. Adieu, j'ai été dérangé tout le temps de ma lettre; elle ne doit pas avoir le sens commun.

Je t'embrasse de la plante des pieds au haut des cheveux.

A toi, ma bien aimée Louise; mille baisers encore.

---

345. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de vendredi à samedi, 2 heures  
[1<sup>er</sup>-2 octobre 1852].

Je t'écris ce soir parce que, voulant t'envoyer dimanche mon avis sur ta pièce que j'attends avec impatience, cela ferait un retard qui te semblerait trop long, bonne chère Louise. J'avais oublié de te parler de Cuvillier-Fleury. Quel crétin! Quelle école que celle des Cuvillier, Saint-Marc Girardin, Nisard, les prétendus gens de goût, les prétendus classiques, braves gens qui sont peu braves gens et étaient destinés par la nature à être des professeurs de sixième! Voilà pourtant ce qui nous juge! Quoi qu'il en soit, Cuvillier t'admire beau-

coup; cela perce et c'est un bon article<sup>(1)</sup>, au sens profitable du mot. L'immoralité l'a choqué, ce monsieur! Que dis-tu du reproche d'égoïsme à propos des *Résidences royales*? Quand je te disais que ton titre était mauvais! Avais-je tort? Voilà deux articles favorables, celui de Jourdan et celui de Cuvillier, où l'on n'a trouvé guère à faire que des blagues sur ce malencontreux titre prétentieux. Retire de ces critiques le blâme à l'occasion du titre et il ne reste presque rien. C'était donner à mordre.

L'histoire de Gagne<sup>(2)</sup> me touche beaucoup. Pauvre homme! pauvre homme! Quel enseignement que ces folies-là et quelle terrible chose! J'ai appris ces jours-ci l'internement à Saint-Yon (maison de fous à Rouen) d'un jeune homme que j'ai connu au collège. Il y a un an, j'avais lu de lui un volume de vers stupides; mais la préface m'avait remué comme bonne foi, enthousiasme et croyance. J'ai su qu'il vivait comme moi à la campagne, tout seul et piochant tant qu'il pouvait. Les bourgeois le méprisaient beaucoup. Il était (disait-il) en but à des calomnies, à des outrages; il avait tout le martyre des génies méconnus; il est devenu fou. Le voilà délirant, hurlant et avec des douches. Qui me dit que je ne suis pas sur le même chemin? Où est la limite de l'inspiration à la folie, de la stupidité à l'extase? Ne faut-il pas pour être artiste voir tout d'une façon différente à

(1) Article semi-élogieux publié dans le *Journal des Débats* (19 septembre 1852) sur : *Ce qui est dans le cœur des femmes*.

(2) Avocat, candidat malheureux et persévérant aux élections législatives, auteur de nombreux poèmes et drames aussi étranges de forme qu'extravagants de conception.

celle des autres hommes? L'art n'est pas un jeu d'esprit; c'est une atmosphère spéciale. Mais qui dit qu'à force de descendre toujours plus avant dans les gouffres pour respirer un air plus chaud, on ne finit [pas] par rencontrer des miasmes funèbres? Ce serait un joli livre à faire que celui qui raconterait l'histoire d'un homme sain (il l'est peut-être, lui?) enfermé comme fou et traité par des médecins imbéciles.

Je te déclare que la mère Roger m'excite beaucoup. Les *polonais*, sont immenses et l'*baleine* donc! et le mot de ta servante: « Cette dame-là fait la noce ». Sacré nom de Dieu! tu m'accorderas que je l'avais un peu bien jugée en ne croyant pas inébranlablement à ses sentimentalités. Oh! la Pohésie, quelle pente! Quelle planche savonnée pour l'adultère! N'importe, je me réjouis immensément d'avance du couple. Je me fais le tableau en imagination. Mais il l'effondrera, la malheureuse! Car c'est un rude mâle et, comme disent les cuisinières, capable de donner *bien de la satisfaction à une femme*.

La phrase du pamphlet sur le muet du sérail est splendide. Voilà qui est précis, tourné, juste et neuf. Je ne sais si l'institutrice se chargera de la commission; en tout cas je compte sur toi. Babinet ne t'a pas apporté l'*Âne d'or*? Lis-tu ce brave *Bergerac*? J'ai relu avant-hier, dans mon lit, *Faust*. Quel démesuré chef-d'œuvre! C'est ça qui monte haut et qui est sombre! Quel arrachement d'âme dans la scène des cloches! Il a dû paraître aujourd'hui, dans la *Revue de Paris*, deux pièces de vers de Bouilhet.

T'ai-je dit que j'ai été, il y a quelques jours, à un

enterrement (celui d'un oncle de ma belle-sœur) ? Je commence à être las du grotesque des funérailles, car c'est encore plus sot que ce n'est triste. J'ai revu là beaucoup de balles rouennaises oubliées. C'est fort ! J'étais à côté de deux beaux-frères du défunt qui s'entretenaient de la taille des arbres fruitiers. Comme c'était au cimetière où sont mon père et ma sœur, l'idée m'a pris d'aller voir leurs tombes. Cette vue m'a peu ému ; il n'y a là rien de ce que j'ai aimé, mais seulement les restes de deux cadavres que j'ai contemplés pendant quelques heures. Mais *eux* ils sont en moi, dans mon souvenir. La vue d'un vêtement qui leur a appartenu me fait plus d'effet que celle de leurs tombeaux. Idée reçue, l'idée de la tombe ! Il faut être triste là, c'est de règle. Une seule chose m'a ému, c'est de voir dans le petit enclos un tabouret de jardin (pareil à ceux qui sont ici) et que ma mère, sans doute, y a fait porter. C'est une communauté entre ce jardin-là et l'autre, une extension de sa vie sur cette mort et comme une continuité d'existence commune à travers les sépulcres. Les anciens se privaient de toutes ces saletés de charognes. La poussière humaine, mêlée d'aromates et d'encens, pouvait se tenir enfermée dans les doigts, ou, légère comme celle du grand chemin, s'envoler dans les rayons du soleil. Adieu, je vais me coucher, il en est temps. A toi, mille et mille baisers de ton G.

---

## 346. À LA MÊME.

[Croisset] Nuit de jeudi, 1 heure [8 octobre 1852].

La lettre<sup>(1)</sup> (incluse dans la tienne de ce matin) m'a fait un singulier effet. Malgré moi, tout cet après-midi, je ne pouvais m'empêcher de reporter mes yeux dessus et d'en considérer l'écriture. Je la connaissais pourtant, mais d'où vient qu'elle ne m'avait jamais causé cette impression? C'est sans doute le *sujet* et la personne à qui elle était adressée qui en sont cause. Cela me touchait de plus près. Il a dû en effet être flatté et, quelque banales qu'il ait l'habitude de donner ses louanges, celles-ci doivent être sincères. As-tu remarqué comme cette lettre écrite au courant de la plume est bien taillée de style, comme c'est carré, coupé? Je n'ai pu m'empêcher, dans mon contentement naïf, de la montrer à ma mère qui l'a aimée. Veux-tu que je te la renvoie? Mais je crois, dans les circonstances actuelles, qu'il vaut mieux que je la garde. Mon vieux culte en a été rafraîchi. On aime à se voir bien traité par ceux qu'on admire. Comme ils seront oubliés, tous les grands hommes du jour, quand celui-là encore sera jeune et éclatant!

Madame Didier me paraît une femme d'un esprit borné, elle et les républicains ses amis; braves petites gens qui nous ont versés dans la boue et qui se plaignent de la route, les voilà maintenant qui gueulent comme des bourgeois

(1) Lettre de Victor Hugo.

contre Proudhon, sans en comprendre un seul mot. Cette caste du *National* a toujours été aussi étroite que celle du faubourg Saint-Germain. Ce sont des *secs* en littérature; en politique, ils se cramponnent aussi à un passé perdu. Je ne partage pas davantage son admiration pour le sieur Lamartine qu'elle compare à Tacite, le malheureux! Lui Tacite! J'ai lu justement ce portrait de Napoléon dont elle parle. L[amartine] l'y accuse d'aimer la table, d'être gras, etc. Quand est-ce donc que l'on fera de l'histoire comme on doit faire du roman, sans amour ni haine d'aucun des personnages? Quand est-ce qu'on écrira les faits au point de vue d'une *blague supérieure*, c'est-à-dire comme le bon Dieu les voit, d'en haut?

C'est une femme curieuse du reste; elle représente bien ce certain *milieu* du monde, stérile et convenable.

La dame de Saint-Maur me paraît dans une bonne passe; elle lit aussi Tacite, elle. Quelle rage de sérieux! Tu me dis qu'il t'est difficile de l'étudier. Comme le factice pourtant se constitue d'après des règles, qu'il se moule sur un type, il est plus simple que le naturel, lequel varie suivant les individualités. Je te déclare, quant à moi, que je ne crois pas un mot de toutes ses *spiritualités*. Sa fureur contre les mâles, pour le moment, vient de quelque morsure récente. Qu'elle soit dégoûtée du petit Enault, cela se peut; mais c'est tout, au fond. Et à ce propos permets-moi de t'envoyer l'axiome suivant : *les femmes se défient trop des hommes en général et pas assez en particulier* (pénètre-toi de cette vérité). Elles nous jugent tous comme des monstres, mais au milieu des monstres il y a

un ange (*un cœur d'élite*, etc.). Nous ne sommes ni monstres ni anges. Je voudrais voir un esprit aussi élevé que le tien, chère Louise, dégagé de ce préjugé que tu partages. Vous ne nous pardonnez jamais, vous autres, les filles, et toutes tant que vous êtes, depuis les prudes jusqu'aux coquettes, vous vous heurtez toujours à cet angle-là avec une obstination fougueuse. Vous ne comprenez rien à la Prostitution, à ses poésies amères, ni à l'immense oubli qui en résulte. Quand vous avez couché avec un homme, il vous reste quelque chose au cœur, mais à nous, rien. Cela passe, et un homme de quarante ans, pourri de vérole, peut arriver à sa maîtresse plus vierge qu'une jeune femme à son premier amant. N'as-tu pas remarqué les juvénilités sentimentales des vieillards ? Être jalouse des filles, c'est l'être d'un meuble. Tout se confond en effet dans un océan dont toutes les vagues sont pareilles. Mais vous, vous avez encore vos fleuves taris qui murmurent et dont les courants détournés s'entre-croisent dans l'ombre sous le branchage nouveau. Si tu voulais, je te ferais faire des progrès dans la connaissance de notre sexe, que je ne soutiens nullement, mais que j'explique ; il en est de cette question-là comme de celle de Paris et de la province. Quand on me dit du mal de l'un aux dépens de l'autre, j'abonde toujours dans le sens de celui qui parle et j'ajoute, en finissant, que je pense exactement la même chose de l'autre partie en litige.

Je lis les voyages du Président<sup>(1)</sup> ; c'est splendide. Il faut (et il s'y prend bien) que l'on en

(1) Réception grandiose du Prince Président à Strasbourg.

arrive à n'avoir plus une idée, à ne plus respecter rien. Si toute moralité est inutile pour les sociétés de l'avenir qui, étant organisées comme des mécaniques, n'auront pas besoin d'âme, il prépare la voie (je parle sérieusement, je crois que c'est là sa mission). A mesure que l'humanité se perfectionne, l'homme se dégrade. Quand tout ne sera plus qu'une combinaison économique d'intérêts bien contrebalancés, à quoi servira la vertu ? Quand la nature sera tellement esclave qu'elle aura perdu ses formes originales, où sera la plastique ? etc. En attendant, nous allons passer dans un bon état opaque. Ce qui me divertit là dedans, ce sont les gens de lettres qui croyaient voir revenir Louis XIV, César, etc., à une époque où l'on s'occuperait d'art, c'est-à-dire de ces messieurs. L'intelligence allait fleurir dans un petit parterre anodin soigneusement ratissé par Monsieur le Préfet de police. Ah ! Dieu merci, ce qui en reste n'a pas la vie dure. Ces bons journaux, on va donc les supprimer. C'est dommage, ils étaient si indépendants et si libéraux, si désintéressés ! On s'est moqué du droit divin et on l'a abattu ; puis on a exalté le peuple, le suffrage universel, et enfin ç'a été l'ordre. Il faut qu'on ait la conviction que tout cela est aussi bête, usé, vide que le panache blanc d'Henri IV et le chêne de saint Louis. Mort aux mythes ! Quant à ce fameux mot : « Que ferez-vous ensuite ? Que mettrez-vous à la place ? », il me paraît inepte et immoral, tout ensemble. Inepte, car c'est croire que le soleil ne luira plus parce que les chandelles seront éteintes ; immoral, car c'est calmer l'injustice avec le cataplasme de la peur. Et dire que tout cela vient de la littéra-

ture pourtant! Songer que la plus mauvaise partie de 93 vient du latin! La rage du *discours de rhétorique* et la manie de reproduire des types antiques (mal compris) ont poussé des natures médiocres à des excès qui l'étaient peu. Maintenant nous allons retourner aux petits amusements des anciens jésuites, à l'acrostiche, aux poèmes sur le café ou le jeu d'échecs, aux choses ingénieuses, au suicide. Je connais un élève de l'École normale qui m'a dit que l'on avait puni un de ses camarades (qui doit sortir dans six mois professeur de rhétorique) comme coupable d'avoir lu la *Nouvelle Héloïse*, qui est un *mauvais livre*. Je suis fâché de ne pas savoir ce qui se passera dans deux cents ans, mais je ne voudrais pas naître maintenant et être élevé dans une si fétide époque.

Envoie-moi, si tu veux, de l'eau Taburel; mais c'est de l'argent perdu. Le docteur Valerand, qui est *chauve*, est un homme d'une foi robuste et, de plus, un fier âne. Rien ne peut faire repousser les cheveux (pas plus qu'un bras amputé!).

Je travaille un peu mieux; à la fin de ce mois j'espère avoir fait mon *auberge*<sup>(1)</sup>. L'action se passe en trois heures. J'aurai été plus de deux mois. Quoi qu'il en soit, je commence à m'y reconnaître un peu; mais je perds un temps incalculable, écrivant quelquefois des pages entières que je supprime ensuite complètement, sans pitié, comme nuisant au mouvement. Pour ce passage-là, en effet, il faut en composant que j'en embrasse du même coup d'œil une quarantaine au moins. Une fois sorti de là et dans trois ou quatre mois envi-

(1) Voir *Madame Bovary*, p. 109.

ron, quand mon action sera bien nouée, ça ira. La troisième partie devra être enlevée et écrite d'un seul trait de plume. J'y pense souvent et c'est là, je crois, que sera tout l'effet du livre. Mais il faut tant se méfier des endroits qui semblent beaux d'avance! Quand nous [nous] verrons, à Mantes, dans un petit mois, fais-moi penser à te parler de l'*Acropole*<sup>(1)</sup> et comment je comprends le sujet.

Il y a dans le dernier numéro de la *Revue de Paris* une pièce de Bouilhet que tu ne connais pas, adressée à Rachel, putain (passez-moi le mot) de la connaissance du poète, et qui lui a beaucoup servi autrefois de toutes façons. La mère R[oger] avait-elle lu cette pièce? Et sa misanthropie, peut-être, venait d'[être] renforcée par la lecture de la susdite pièce, qui sent son cru.

Adieu, chère Louise; adieu, chère femme, je t'embrasse avec toutes sortes de baisers.

A toi, ton G.

347. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

9 octobre 1852, samedi, 1 heure du matin.

Je vais envoyer, demain dimanche, au chemin de fer, tes volumes que tu me demandes (il m'a été impossible de retrouver les *Exilés*; dois-je les avoir? Si je les retrouve tu les auras). Le paquet

(1) *L'Acropole d'Athènes*, sujet proposé par l'Académie Française au concours de poésie pour l'année 1853. Voir *Correspondance*, II, p. 350.

t'arrivera probablement avant ce petit mot, ou en même temps que lui. Je suis bien content, bonne chère Louise, que tu aies réussi dans une affaire pécuniaire, mais ton traité me paraît fait par un normand; prends-y garde. Ainsi article 1<sup>o</sup>... «tous les ouvrages de sa composition parus jusqu'à ce jour ainsi que ceux inédits qui pourraient paraître par la suite», qu'est-ce que veut dire ce *par la suite*? C'est indéterminé, c'est fort vague. Ce palliatif de l'art. 3 «il est bien entendu que, pour les ouvrages inédits, M. B... ne pourra les faire imprimer *dans son format* qu'après le délai de deux années à partir de la mise en vente de la première publication». *Dans son format* ne veut pas dire qu'il n'ait pas le droit de le faire paraître dans un autre format que celui stipulé par l'article 1<sup>o</sup> de la première publication. Par qui? Par un autre éditeur, ou par le même? Tout cela me semble lâche et matière à procès, par la suite. J'ai peur qu'il ne se soit arrangé pour que tu sois liée à lui, pieds et poings liés, sans pouvoir disposer d'une ligne jusqu'à ce qu'il lui plaise.

Puisqu'on te réédite, change quelques-uns de tes titres, chère Louise. Tu n'as pas la main heureuse en fait de titres, regarde : Ce qu'il y a dans le cœur des femmes — Deux mois d'émotion — Deux femmes célèbres — Les cœurs brisés.

Ce sont des titres à la fois prétentieux et vagues et qui, quant à moi, me repousseraient d'un livre. Ils sentent la bas-bleu et tu n'en es pas une, Dieu merci.

Voilà deux ou trois jours que ça va bien. Je suis à faire une conversation d'un jeune homme et d'une jeune dame sur la littérature, la mer, les

montagnes, la musique, tous les sujets poétiques enfin. On pourrait la prendre au sérieux et elle est d'une grande intention de grotesque. Ce sera, je crois, la première fois que l'on verra un livre qui se moque de sa jeune première et de son jeune premier. L'ironie n'enlève rien au pathétique; elle l'outré au contraire.

Dans ma 3<sup>e</sup> partie, qui sera pleine de choses farces, je veux qu'on pleure.

Ta lettre d'H..., ton affaire de ce matin, tout cela m'a bien fait et rendu gai.

Je t'embrasse de mes meilleures tendresses. Adieu, chère amie bien-aimée. A toi, mille baisers sur les lèvres. Ton G.

Dimanche matin.

Bouilhet n'a pas reçu « le petit mot pour le cher poète » annoncé par le billet de la Diva. Où est-il? Tu as oublié de nous l'envoyer.

---

348. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Mardi soir [26 octobre 1852].

Je m'attendais à avoir un mot de toi ce matin pour me dire que ta fièvre était passée. Comment vas-tu? Sans prendre tout de suite, comme toi, des inquiétudes exagérées, je voudrais bien savoir si tu n'es pas malade.

Ce ne sera pas au commencement de la semaine prochaine que nous nous verrons, mais vers la fin

ou le commencement de l'autre. Je suis si long à me remettre à la besogne, après chaque temps d'arrêt, que je veux m'être taillé un peu de besogne pour mon retour et ne pas perdre ensuite un temps considérable à rechercher les idées que j'ai maintenant. J'écris maintenant d'esquisse en esquisse; c'est le moyen de ne pas perdre tout à fait le fil, dans une machine si compliquée sous son apparence simple. J'ai lu à B[ouilhet], dimanche, les vingt-sept pages (à peu près finies) qui sont l'ouvrage de deux grands mois. Il n'en a point été mécontent et c'est beaucoup, car je craignais que ce ne fût exécration. Je n'y comprenais presque plus rien moi-même, et puis la matière était tellement ingrate pour les effets de style! C'est peut-être s'en être bien tiré que de l'avoir rendue passable. Je vais entrer maintenant dans des choses plus amusantes à faire. Il me faut encore quarante à cinquante pages avant d'être en plein adulte. Alors on s'en donnera, et elle s'en donnera, ma petite femme!

J'ai fait redemander mes notes sur la Grèce ainsi qu'un excellent itinéraire que j'avais prêtés à Chéruef (professeur à l'École normale). Je t'apporterai cela, ça pourra te servir pour l'Acropole. Il y a moyen, sur ce sujet, de faire de beaux vers.

Quel temps! Quelle pluie! Et quel vent! Les feuilles jaunes passent sous mes fenêtres avec furie. Mais, chose étrange, toutes les nuits sont plus calmes. Entre moi et le paysage qui m'entoure, il y a concordance de tempérament. La sérénité, à tous deux, nous revient avec la nuit. Dès que le jour tombe, il me semble que je me réveille. Je suis loin d'être l'homme de la nature,

qui se lève au soleil, s'endort comme les poules, boit l'eau des torrents, etc. Il me faut une vie factice et des milieux en tout extraordinaires. Ce n'est point un vice d'esprit, mais toute une constitution de l'homme. Reste à savoir, après tout, si ce que l'on appelle le factice n'est pas une autre nature. L'anormalité est aussi légitime que la règle.

Je viens de finir le *Périclès* de Shakespeare. C'est atrocement difficile et prodigieusement gaillard. Il y a des scènes de bordel où ces dames et ces messieurs parlent un langage peu académique ; c'est agréablement bourré de plaisanteries obscènes. Mais quel homme c'était ! Comme tous les autres poètes, et sans en excepter aucun, sont petits à côté et paraissent légers surtout. Lui, il avait les deux éléments, imagination et observation, et toujours large ! toujours ! « Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. » C'est bien là le cas de le dire. Il me semble que, si je voyais Shakespeare en personne, je crèverais de peur.

Je vais me mettre, quand je t'aurai vue, à Sophocle, que je veux savoir *par cœur*. La bibliothèque d'un écrivain doit se composer de cinq à six livres, sources qu'il faut relire tous les jours. Quant aux autres, il est bon de les connaître et puis c'est tout. Mais c'est qu'il y a tant de manières différentes de lire, et cela demande aussi tant d'esprit que de bien lire !

Ah ! enfin, dans quelques jours nous nous verrons donc ; il me semble que je t'embrasserai de bien bon cœur et que cela nous sera bon, pauvre chère Louise.

Si ce temps continue, nous ne pourrons guère sortir de notre chambre. Tant mieux, nous aurons différentes et nombreuses choses à y dire (et à y faire?).

Adieu, mille baisers sur tes beaux yeux. A toi.

---

349. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mardi, minuit, 2 novembre 1852.

Chère bien-aimée. J'espère que dans huit jours à cette heure-ci, je *toucherai à la Reine*<sup>(1)</sup> malgré les vers de l'ami qui sont, d'hier, dans la *Revue de Paris*. Comment ça se fait-il? Est-ce une galanterie indirecte du sieur Houssaye à ton endroit, ou tout bonnement pour emplir quelques lignes et ne sachant que dire?

Je partirai mardi prochain à 1 h. 30 et j'arriverai à Mantes à 3 h. 43. Quant aux convois qui partent de Paris, il y en a un à midi et un autre à 4 h. 25 (par celui-là tu n'arriverais qu'à 6 heures). Prends donc le premier, qui arrive à 1 h. 50. Tu feras tout préparer, commanderas le dîner, etc.

Ce n'est point pour te contrarier que je ne viens que mardi au lieu de lundi, mais je vais finir ma semaine et j'emploierai lundi à te chercher quelques notes, bouquins et gravures pour ton *Acropole*. Cela me tourmente beaucoup. Je me suis mis dans la tête qu'il faut que tu aies le prix et il me semble

(1) Voir lettre n° 340.

que ce te sera aisé. Enfin nous en causerons à loisir d'ici à peu.

Quel bête de numéro que celui de la *Revue* ! pauvre ! pauvre ! et canaille par-dessus le marché.

Je relis maintenant, le soir en mon lit (j'ai un peu quitté Plutarque), tout Molière. Quel style ! mais quel autre homme c'était que Shakespeare ! On a beau dire, il y a dans Molière du bourgeois. Il est toujours pour les majorités, tandis que le grand William n'est pour personne.

Mon travail va bien lentement ; j'éprouve quelquefois des tortures véritables pour écrire la phrase la plus simple.

Adieu, bonne Louise bien chérie, à bientôt. Réponds-moi si mes petits arrangements te vont. Mille baisers sur tes yeux.

A toi.

---

350. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche, minuit, 7 novembre 1852.

Rien de changé à nos dispositions, chère Louise ; après-demain mardi je prends le convoi de 1 h. 30.

Bouilhet nous viendra voir jeudi. Tu peux te dispenser de lui apporter le drame de Pelhion, que nous avons lu il y a quelques mois, lorsqu'il venait d'être refusé aux Français.

N'emplis pas ta malle (par un surcroît inutile de toilettes) ; je te donnerai beaucoup de choses

à rapporter. N'apporte que ta personne (et ta *Paysanne*<sup>(1)</sup>).

Adieu, mille baisers. A bientôt les vrais. A toi, à toi.

---

351. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mardi, minuit, 16 novembre 1852.

Ta pauvre *force de la nature* n'a pas été gaie hier. Il a fallu s'y remettre! (à la besogne) et regarder la semaine dernière tomber dans l'abîme. Enfin!... J'ai fait vers le soir un effort de colère et je me suis retrouvé sur mes pieds. Mais la vie se passe ainsi à nouer et à dénouer des ficelles, en séparations, en adieux, en suffocations et en désirs. Oui, ç'a été bon, bien bon et bien doux. C'est l'âge qui fait cela; en vieillissant on devient plus grave dans ses joies, ce qui les rend plus douces.

Quand je t'ai eu quittée, je suis entré dans ce cabaret près du chemin de fer et le cafetier m'a demandé poliment des nouvelles de « Madame ». En revenant je me suis trouvé avec un monsieur qui avait fait un voyage en Orient et un gamin de Rouen qui me connaissait de nom et de vue et qui m'a beaucoup parlé de ses véroles. Il y a des gens confiants. Le lendemain matin, en m'éveillant, j'ai trouvé dans l'*Atbenaeum* un article sur ton volume, signé Julien Lemer<sup>(2)</sup>. Voilà un gaillard qui a la patte fine; mais, mon Dieu, qu'est-ce qui

(1) Voir *Correspondance*, II, p. 340 et Appendice.

(2) Ancien libraire, puis publiciste (Jean Lux), auteur de quelques mémoires historiques.

exterminera donc les critiques, pour qu'il n'en reste plus un!

1<sup>re</sup> colonne : Éloge de l'Académie française.

2<sup>o</sup> colonne : Éloge exagéré et inepte du poème couronné, avec trois citations (bonnes du reste). C'est, selon ce monsieur, ce qu'il y a de meilleur dans le volume.

3<sup>o</sup> colonne : Déchaînement contre les *Tableaux vivants*; on trouve cela *anti-chrétien*. Parallèle de L. Collet avec Th. Gautier : digression sur ce que c'est que l'art (2 colonnes). Énumération analytique et rapide des pièces; il trouve *le Deuil* trop intime, etc.

Conclusion en somme peu louangeuse. Mais Enault! Quel imbécile et pauvre garçon! Il se croit spirituel avec ses petites malices, et savant peut-être, avec ses quatre citations, une en italien, deux en latin et une en allemand (celle-là est la plus facile). Si j'étais de toi, puisque c'est un ami, je le bourrerais un peu dru à sa première visite.

Je relis Rabelais avec acharnement et il me semble que c'est pour la première fois que je le lis. Voilà la grande fontaine des lettres françaises; les plus forts y ont puisé à pleine tasse. Il faut en revenir à cette veine-là, aux robustes *outrances*. La littérature, comme la société, a besoin d'une étrille pour faire tomber les galles qui la dévorent. Au milieu de toutes les faiblesses de la morale et de l'esprit, puisque tous chancellent comme des gens épuisés, puisqu'il y a dans l'atmosphère des cœurs un brouillard épais empêchant de distinguer les lignes droites, aimons le vrai avec l'enthousiasme qu'on a pour le fantastique et, à mesure que les autres baisseront, nous monterons.

Il n'y a plus maintenant pour les *purs* que deux manières de vivre : ou s'entourer la tête de son *manteau*, comme Agamemnon devant le sacrifice de sa fille (procédé peu hardi en somme et plus spirituel que sublime); ou bien se hausser soi-même à un tel degré d'orgueil qu'aucune écla-boussure du dehors ne vous puisse atteindre.

Tu es maintenant sur une bonne voie; que rien ne te dérange! Il y a dans la vie un quart d'heure utile pour tout le reste et dont il faut profiter. Tu y es maintenant; en déviant, qui sait s'il reviendrait? Ta *Paysanne* sera une chose solide, chère amie, sois en sûre. Les bonnes œuvres sont celles où il y a pâture pour tous. Ton conte est ainsi : il plaira aux artistes qui y verront le style et aux bourgeois qui y verront le sentiment.

Tu arriveras à la plénitude de ton talent en dépouillant ton sexe, qui doit te servir comme *science* et non comme expansion. Dans George Sand, on sent les fleurs blanches; cela suinte, et l'idée coule entre les mots comme entre des cuisses sans muscles.

C'est avec la tête qu'on écrit. Si le cœur la chauffe, tant mieux; mais il ne faut pas le dire. Ce doit être un four invisible et nous évitons, par là, d'amuser le public avec nous-mêmes, ce que je trouve hideux, ou trop naïf, et la personnalité d'écrivain qui rétrécit toujours une œuvre.

Ah! il y a huit jours à cette heure-ci?... Que veux-tu que je dise? J'y pense. Ce seront des bons souvenirs pour notre vieillesse.

Bouilhet et moi nous avons passé toute notre soirée de dimanche à nous faire des tableaux anticipés de notre décrépitude. Nous nous voyions

vieux, misérables, à l'hospice des incurables, balayant les rues et, dans nos habits tachés, parlant du temps d'aujourd'hui et de notre promenade à la Roche-Guyon. Nous nous sommes d'abord fait rire, puis presque pleurer. Cela a duré quatre heures de suite. Il n'y a que des hommes aussi placidement funèbres que nous le sommes pour s'amuser à de telles horreurs.

Adieu, adieu, bonne, belle et chère Louise, je t'embrasse partout.

---

352. À LA MÊME.

[Croisset] Lundi soir [22 novembre 1852].

De suite, pendant que j'y pense (car depuis trois jours j'ai peur de l'oublier), ma petite dissertation grammaticale à propos de *saisir*. Il y a deux verbes : *saisir* signifie prendre tout d'un coup, empoigner, et *se saisir de* veut dire s'emparer, se rendre maître. Dans l'exemple que tu me cites « le renard s'en saisit », ça veut dire le renard s'en empare, en fait son profit; il y a donc avec le pronom, tout ensemble, idée d'accaparement et de vitesse (ainsi avec le pronom le verbe comporterait toujours une idée d'utilité ultérieure). Mais *saisir* s'emploie tout seul pour dire prendre. Ex[emple] : Saisissez-vous *de* cette anguille-là; je ne peux la saisir, elle me glisse des mains. » Je ne me rappelle point tes deux vers, chère muse; mais il y a, il me semble, quelque chose comme cette tournure : se saisissait des brins de paille... ce qui est lent d'ailleurs et impropre, comme tu vois.

J'attends *la Paysanne* avec impatience, mais ne te presse point, prends tout ton temps. Ce sera bon. Tous les perruquiers sont d'accord à dire que plus les chevelures sont peignées, plus elles sont luisantes. Il en est de même du style, la correction fait son éclat. J'ai relu hier, à cause de toi, la *Pente de la Réverie*. Eh bien, je ne suis pas de ton avis. Ça a une grande allure, mais c'est mou, un peu, et peut-être le sujet même échappait-il aux vers? Tout ne se peut pas dire; l'Art est borné, si l'idée ne l'est pas. En fait de métaphysique surtout, la plume ne va pas loin, car la force plastique défaille toujours à rendre ce qui n'est pas très net dans l'esprit. Je vais lire *l'Oncle Tom* en anglais. J'ai, je l'avoue, un préjugé défavorable à son endroit. Le mérite littéraire seul ne donne pas de ces succès-là. On va loin comme réussite, lorsque à un certain talent de mise en scène et à la facilité de parler la langue de tout le monde on joint l'art de s'adresser aux passions du jour, aux questions du moment. Sais-tu ce qui se vend annuellement le plus? *Faublas* et *l'Amour conjugal*, deux productions ineptes. Si Tacite revenait au monde, il ne se vendrait pas autant que M. Thiers. Le public respecte les *bustes*, mais les adore peu. On a pour eux une admiration de convention et puis c'est tout. Le bourgeois (c'est-à-dire l'humanité entière maintenant, y compris le peuple) se conduit envers les classiques comme envers la religion: il sait qu'ils sont, serait fâché qu'ils ne fussent pas, comprend qu'ils ont une certaine utilité très éloignée, mais il n'en use nullement et ça l'embête beaucoup, voilà.

J'ai fait prendre au cabinet de lecture la *Char-*

*treuse de Parme* et je la lirai avec soin. Je connais *Rouge et Noir*, que je trouve mal écrit et incompréhensible, comme caractères et intentions. Je sais bien que les gens de goût ne sont pas de mon avis; mais c'est encore une drôle de caste que celle des gens de goût : ils ont de petits saints à eux que personne ne connaît. C'est ce bon Sainte-Beuve qui a mis ça à la mode. On se pâme d'admiration devant des esprits de société, devant des talents qui ont pour toute recommandation d'être obscurs. Quant à Beyle, je n'ai rien compris à l'enthousiasme de Balzac pour un semblable écrivain, après avoir lu *Rouge et Noir*. En fait de lectures, je ne *dé-lis* pas *Rabelais* et *Don Quichotte*, le dimanche, avec Bouilhet. Quels écrasants livres ! Ils grandissent à mesure qu'on les contemple, comme les Pyramides, et on finit presque par avoir peur. Ce qu'il y a de prodigieux dans *Don Quichotte*, c'est l'absence d'art et cette perpétuelle fusion de l'illusion et de la réalité qui en fait un livre si comique et si poétique. Quels nains que tous les autres à côté ! Comme on se sent petit, mon Dieu ! comme on se sent petit !

Je ne travaille pas mal, c'est-à-dire avec assez de cœur; mais c'est difficile d'exprimer bien ce qu'on n'a jamais senti : il faut de longues préparations et se creuser la cervelle diablement afin de ne pas dépasser la limite et de l'atteindre tout en même temps. L'enchaînement des sentiments me donne un mal de chien, et tout dépend de là dans ce roman; car je maintiens qu'on peut tout aussi bien amuser avec des idées qu'avec des faits, mais il faut pour ça qu'elles découlent l'une de l'autre comme de cascade en cascade, et qu'elles

entraînent ainsi le lecteur au milieu du frémissement des phrases et du bouillonnement des métaphores. Quand nous nous reverrons, j'aurai fait un grand pas, je serai en plein amour, en plein sujet, et le sort du bouquin sera décidé; mais je crois que je passe maintenant un défilé dangereux. J'ai ainsi, parmi les haltes de mon travail, ta belle et bonne figure au bout, comme des temps de repos. Notre amour, par là, est une espèce de signet que je place d'avance entre les pages, et je rêve d'y être arrivé de toutes façons.

Pourquoi ai-je sur ce livre des inquiétudes comme je n'en ai jamais eu sur d'autres? Est-ce parce qu'il n'est pas dans ma voie naturelle et pour moi, au contraire, tout en art, en ruses? Ce m'aura toujours été une gymnastique furieuse et longue. Un jour, ensuite, que j'aurai un sujet à moi, un plan de mes entrailles, tu verras, tu verras! J'ai fini aujourd'hui Perse; je vais de suite le relire et prendre des notes. Tu dois être à l'*Ane d'or*, maintenant; j'attends tes impressions.

Sais-tu (entre nous) que l'ami Bouilhet m'a l'air un peu troublé par la mère Roger? Je crois qu'il tourne au tendre et que le drame s'en ressent. Les passions sont bonnes, mais pas trop n'en faut; ça fait perdre bien du temps. Comment donc le sieur Houssaye (qui s'appelle de son nom Housset, mais je trouve l'Y sublime) est-il son ami? Est-ce que?... Oh!

Ne t'occupe de rien que de toi. Laissons l'Empire marcher, fermons notre porte, montons au plus haut de notre tour d'ivoire, sur la dernière marche, le plus près du ciel. Il y fait froid quelquefois, n'est-ce pas? Mais qu'importe! On voit

les étoiles briller clair et l'on n'entend plus les dindons.

Adieu, voilà deux heures du matin. Comme je voudrais être dans un an d'ici !

Encore adieu, mille tendresses. Je fais tout à l'entour de ton col un collier de baisers.

A toi.

---

353. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche soir, 5 décembre 1852.

Nous nous sommes occupés aujourd'hui de ta *Paysanne*. Tu recevras mardi une lettre de Bouilhet dans laquelle tu trouveras quelques indications pour la fin.

Demain je t'écrirai *nos* observations en marge et les corrections tiennes, que nous avons adoptées.

Rien de nouveau. Je lis l'*Oncle Tom*. [...]

A bientôt donc une lettre plus longue, chère Louise. Je t'embrasse. A toi.

---

354. À LA MÊME.

[Croisset] Jeudi, 1 heure d'après-midi  
[9 décembre 1852].

Je vais envoyer au chemin de fer tout à l'heure (en même temps que cette lettre à la poste) un paquet contenant tes deux manuscrits de la *Paysanne*,

le *Richard III*<sup>(1)</sup> que je n'ai pas eu le temps de lire, et un volume de gravures antiques, afin de donner un peu de poids au paquet, et qui te sera peut-être utile. Sois sans crainte, le plan que B[ouilhet] t'a envoyé lundi avait été la veille arrêté par nous deux, de même que les corrections que tu trouveras en marge de ton manuscrit sont *nos* corrections. Quant je dis corrections, c'est plutôt observations, car nous n'avons rien corrigé; mais enfin nous avons bien passé à ce travail trois bonnes heures dimanche soir et je n'ai rien omis d'important, j'en suis sûr. Quant à ce qui t'arrête pour la fin, pourquoi donc t'embarrasses-tu? Tu n'as pas besoin de préciser l'époque. *Peins vaguement* la vie de Jean à l'armée et le temps qu'il y reste. L'idée des Invalides est mauvaise d'ailleurs. Si les pontons, à cause de la date, te gênent, tu peux le faire prisonnier en Sibérie et revenant à pied à travers l'Europe au bout de longues années (mais ne t'avise pas alors de me peindre son voyage, et surtout pas d'effet de neige! cela gênerait ta comparaison des vaisseaux dans les mers de glace qui est plus haut). Ne te dépêche pas pour les corrections et attends que les bonnes te viennent.

J'ai lu le *Livre posthume*<sup>(2)</sup>; est-ce pitoyable; hein? Je ne sais pas ce que tu en as dit à Bouilhet, mais il me semble que *notre ami* se coule. Il y a loin de là à *Tagabor*<sup>(3)</sup>. On y sent un épuisement radical; il joue de son reste et souffle sa dernière note. Ce

(1) Drame de Victor Séjour.

(2) De Maxime Du Camp, en cours de publication dans la *Revue de Paris*.

(3) Conte hindou, de Maxime Du Camp, paru l'année précédente dans la *Revue de Paris*.

qui m'a particulièrement fait rire, c'est que lui, qui me reproche tant de me mettre en scène dans tout ce que je fais, parle sans cesse de lui; il se complaît jusqu'à son portrait physique. Ce livre est odieux de personnalité et de prétentions de toute nature. S'il me demande jamais ce que j'en pense, je te promets bien que je lui dirai ma façon de penser entière et qui ne sera pas douce. Comme il ne m'a pas épargné du tout les avis quand je ne le priais nullement de m'en donner, ce ne sera que rendu. Il y a dedans une petite phrase à mon intention et faite exprès pour moi : « La solitude qui porte à ses deux sinistres mamelles l'égoïsme et la vanité ». Je t'assure que ça m'a bien fait rire. Égoïsme, soit; mais vanité, non. L'orgueil est une bête féroce qui vit dans les cavernes et dans les déserts. La vanité au contraire, comme un perroquet, saute de branche en branche et bavarde en pleine lumière. Je ne sais si je m'abuse (et ici ce serait de la vanité), mais il me semble que dans tout le *Livre posthume* il y a une vague réminiscence de *Novembre*<sup>(1)</sup> et un brouillard de moi, qui pèse sur le tout; ne serait-ce que le désir de Chine à la fin : « Dans un canot allongé, un canot de bois de cèdre dont les avirons minces ont l'air de plumes, sous une voile faite de bambous tressés, au bruit du tam-tam et des tambourins, j'irai dans le pays jaune que l'on appelle la Chine », etc. Du Camp ne sera pas le seul sur qui j'aurai laissé mon empreinte. Le tort qu'il a eu c'est de la recevoir. Je crois qu'il a agi très *naturellement* en tâchant de se dégager de moi. Il suit maintenant sa voie; mais

(1) Voir *Œuvres de Jeunesse inédites*, t. II.

en littérature, il se souviendra de moi longtemps. J'ai été funeste, aussi à ce malheureux Hamard<sup>(1)</sup>.

Je suis communiquant et débordant (je l'étais est plus vrai) et, quoique doué d'une grande faculté d'imitation, toutes les rides qui me viennent en grimaçant ne m'altèrent pas la figure. B[ouilhet] est le seul homme au monde qui nous ait rendu justice là-dessus, à Alfred [Le Poittevin] et à moi. Il a reconnu nos deux natures distinctes et vu l'abîme qui les séparait. S'il avait continué de vivre, il eût été s'agrandissant toujours, lui par sa netteté d'esprit et moi par mes extravagances. Il n'y avait [pas] de danger que nous [ne] nous réunissions de trop près. Quant à lui, B[ouilhet], il faut que tous deux nous valions quelque chose, puisque, depuis sept ans que nous nous communiquons nos plans et nos phrases, nous avons gardé respectivement notre physionomie individuelle.

Voilà le sieur Augier employé à la police ! Quelle charmante place pour un poète et quelle noble et intelligente fonction que celle de lire les livres destinés au colportage ! Mais est-ce que ça a quelque chose dans le ventre, ces gaillards-là ! C'est plus bourgeois que les marchands de chandelle. Voilà donc toute la littérature qui passe sous le bon vouloir de ce monsieur ! Mais on a une place, de l'importance, on dîne chez le ministre, etc. Et puis il faut dire le vrai, il y a de par le monde une conjuration générale et permanente contre deux choses, à savoir, la poésie et la liberté ; les gens de goût se chargent d'exterminer l'une, comme les gens d'ordre de poursuivre l'autre.

(1) Beau-frère de Flaubert.

Rien ne plaît davantage à certains esprits français, raisonnables, peu ailés, esprits poitrinaires à gilet de flanelle, que cette régularité tout extérieure qui indigné si fort les gens d'imagination. Le bourgeois se rassure à la vue d'un gendarme et l'*homme d'esprit* se délecte à celle d'un critique; les chevaux hongres sont applaudis par les mulets. Donc, de quelle puissance d'embêtement pour nous n'est-il pas armé, le double entraveur qui a, tout à la fois, dans ses attributions, le sabre du gendarme et les ciseaux du critique! Augier, sans doute, croit faire quelque chose de très bien, acte de goût, rendre des services. La censure, quelle qu'elle soit, me paraît une monstruosité, une chose pire que l'homicide; l'attentat contre la pensée est un crime de lèse-âme. La mort de Socrate pèse encore sur la conscience du genre humain, et la malédiction des Juifs n'a peut-être pas d'autre signification: ils ont crucifié l'homme-parole, voulu tuer Dieu. Les républicains, là-dessus, m'ont toujours révolté. Pendant dix-huit ans, sous Louis-Philippe, de quelles déclamations vertueuses n'a-t-on pas [été] étourdi! Qu'est-ce qui a jeté les plus lourds sarcasmes à toute l'école romantique, qui ne réclamait en définitive, comme on dirait maintenant, que le *libre échange*! Ce qu'il y a de comique ensuite, ce sont les grands mots: «Mais que deviendrait la société?» et les comparaisons: «laissez-vous jouer les enfants avec des armes à feu?» Il semble à ces braves gens que la société tout entière tienne à deux ou trois chevilles pourries et que, si on les retire, tout va crouler. Ils la jugent (et cela d'après les vieilles idées) comme un produit factice de l'homme, comme une œuvre

exécutée d'après un plan. De là les récriminations, malédictions et précautions. La volonté individuelle de qui que ce soit n'a pas plus d'influence sur l'existence ou la destruction de la civilisation qu'elle n'en a sur la pousse des arbres ou la composition de l'atmosphère. Vous apporterez, ô grand homme, un peu de fumier ici, un peu de sang là. Mais la force humaine, une fois que vous serez passé, continuera de s'agiter sans vous. Elle roulera votre souvenir avec toutes ses autres feuilles mortes. Votre coin de culture disparaîtra sous l'herbe, votre peuple sous d'autres invasions, votre religion sous d'autres philosophies et toujours, toujours, hiver, printemps, été, automne, hiver, printemps, sans que les fleurs cessent de pousser et la sève de monter.

C'est pourquoi l'*Oncle Tom* me paraît un livre étroit. Il est fait à un point de vue moral et religieux; il fallait le faire à un point de vue *humain*. Je n'ai pas besoin, pour m'attendrir sur un esclave que l'on torture, que cet esclave soit brave homme, bon père, bon époux et chante des hymnes et lise l'Évangile et pardonne à ses bourreaux, ce qui devient du sublime, de l'exception, et dès lors une chose spéciale, fautive. Les qualités de sentiment, et il y [en] a de grandes dans ce livre, eussent été mieux employées si le but eût été moins restreint. Quand il n'y aura plus d'esclaves en Amérique, ce roman ne sera pas plus vrai que toutes les anciennes histoires où l'on représentait invariablement les mahométans comme des monstres. Pas de haine! pas de haine! Et c'est là du reste ce qui fait le succès de ce livre, il est *actuel*. La vérité seule, l'éternel, le Beau pur ne passionne pas les

masses à ce degré-là. Le parti pris de donner aux noirs le bon côté moral arrive à l'absurde, dans le personnage de Georges par exemple, lequel pense son meurtrier tandis qu'il devrait piétiner dessus, etc., et qui rêve une civilisation nègre, un empire africain, etc. La mort de la jeune Saint-Claire est celle d'une sainte. Pourquoi cela ? Je pleurerais plus si c'était une enfant ordinaire. Le caractère de sa mère est forcé, malgré l'apparente demi-teinte que l'auteur y a mise. Au moment de la mort de sa fille, elle ne doit plus penser à ses migraines. Mais il fallait [faire] rire le parterre, comme dit Rousseau.

Il y a du reste de jolies choses dans ce livre : le caractère de Halley, la scène entre le sénateur et sa femme Mrs Ophélie, l'intérieur de la maison Legree, une tirade de miss Cussy, tout cela est bien fait. Puisque Tom est un mystique, je lui aurais voulu plus de lyrisme (il eût été peut-être moins vrai comme nature). Les répétitions des mères avec leurs enfants sont archirépétées ; c'est comme le journal du sieur Saint-Claire qui revient à toute minute. Les réflexions de l'auteur m'ont irrité tout le temps. Est-ce qu'on a besoin de faire des réflexions sur l'esclavage ? Montrez-le, voilà tout. C'est là ce qui m'a toujours semblé fort dans le *Dernier jour d'un condamné*. Pas une réflexion sur la peine de mort (il est vrai que la préface échigne le livre, si le livre pouvait être échigné). Regarde dans le *Marchand de Venise* si l'on déclame contre l'usure. Mais la forme dramatique a cela de bon, elle annule l'auteur. Balzac n'a pas échappé à ce défaut, il est légitimiste, catholique, aristocrate.

L'auteur, dans son œuvre, doit être comme Dieu

dans l'univers, présent partout, et visible nulle part. L'Art étant une seconde nature, le créateur de cette nature-là doit agir par des procédés analogues. Que l'on sente dans tous les atomes, à tous les aspects, une impassibilité cachée et infinie. L'effet, pour le spectateur, doit être une espèce d'ébahissement. Comment tout cela s'est-il fait ? doit-on dire, et qu'on se sente écrasé sans savoir pourquoi. L'art grec était dans ce principe-là et, pour y arriver plus vite, il choisissait ses personnages dans des conditions sociales exceptionnelles, rois, dieux, demi-dieux. On [ne] vous intéressait pas avec vous-mêmes ; le divin était le but. Adieu, il est tard. C'est dommage, je suis bien en train de causer. Je t'embrasse mille et mille fois. [...]

A toi. Ton G.

---

355. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Samedi, 1 heure, 11 décembre 1852.

Je commence par te dévorer de baisers, dans la joie qui me transporte. Ta lettre de ce matin m'a enlevé de dessus le cœur un terrible poids. Il était temps. Hier, je n'ai pu travailler de toute la journée... A chaque mouvement que je faisais (ceci est textuel), la cervelle me sautait dans le crâne et j'ai été obligé de me coucher à 11 heures. J'avais la fièvre et un accablement général. Voici trois semaines que je souffrais horriblement d'appréhensions : je ne *dépensais* pas à toi d'une minute,

mais d'une façon peu agréable. Oh oui, cette idée me torturait; j'en ai eu des chandelles devant les yeux deux ou trois fois, jeudi entr'autres. Il faudrait tout un livre pour développer d'une manière compréhensible mon sentiment à cet égard. L'idée de donner le jour à quelqu'un *me fait borreur*. Je me maudrais si j'étais père. Un fils de moi! Oh non, non, non! Que toute ma chair périsse et que je ne transmette à personne l'embêtement et les ignominies de l'existence!

.....

.....

.....

.....

J'avais aussi une idée superstitieuse : c'est demain que j'ai 31 ans. Je viens donc de passer cette fatale année de la trentaine qui classe un homme. C'est l'âge où l'on se dessine pour l'avenir, où l'on se range; on se marie, on prend un métier. A 30 ans il y a peu de gens qui ne deviennent bourgeois. Or, cette paternité me faisait rentrer dans les conditions ordinaires de la vie. Ma virginité, par rapport au monde, se trouvait anéantie et cela m'enfonçait dans le gouffre des misères communes. Eh bien, aujourd'hui, la sérénité déborde de moi. Je me sens calme et radieux. Voilà toute ma jeunesse passée sans une tache ni une faiblesse. Depuis mon enfance jusqu'à l'heure présente ce n'est qu'une grande ligne droite. Et comme je n'ai rien sacrifié aux passions, que je n'ai jamais dit : il faut que jeunesse se passe, jeunesse ne se passera pas. Je suis encore tout plein de fraîcheur, comme un printemps. J'ai, en moi, un grand fleuve qui coule, quelque chose qui bouillonne sans cesse et qui ne

tarit point. Style et muscles, tout est souple encore et, si les cheveux me tombent du front, je crois que mes plumes n'ont encore rien perdu de leur crinière. Encore un an, ma pauvre chère Louise, ma bonne femme aimée, et nous passerons de longs jours ensemble.

Pourquoi désirais-tu ce lien? Oh non, tu n'as [pas] besoin, pour plaire, de rentrer dans les conditions de la femme et je t'aime au contraire parce que tu es très peu une femme, que tu n'en as ni les hypocrisies mondaines, ni la faiblesse de l'esprit. Ne sens-tu pas qu'il y a entre nous deux une attache supérieure à celle de la chair et indépendante même de la tendresse amoureuse? Ne me gêne rien à ce qui est. On est toujours puni de sortir de sa route. Restons donc dans notre sentier à part, à nous, pour nous. Moins les sentiments tournent au monde et moins ils ont quelque chose de sa fragilité! Le temps ne fera rien sur mon amour parce que ce n'est pas un amour *comme un amour doit être*, et je vais même te dire un mot qui va te sembler étrange. Il ne me semble pas que tu sois ma maîtresse. Jamais cette appellation banale ne me vient dans la tête quand je pense à toi. Tu te trouves en moi à une place spéciale et qui n'a été occupée par personne. Toi absente, elle resterait vide, et pourtant ma chair aime la tienne et, quand je me regarde nu, il me semble même que chaque pore de ma peau bâille après la tienne, et avec quelles délices je t'embrasse!

Je ne suis pas en train de causer littérature; je ne fais que me remettre de ma longue inquiétude et mon cœur se dilate. Je respire, il fait beau, le soleil brille sur la rivière, un brick passe maintenant

toutes voiles déployées; ma fenêtre est ouverte et mon feu brûle.

Adieu, je t'aime plus que jamais et je t'embrasse à t'étouffer, pour mon anniversaire.

Adieu, chère amour, mille tendresses. Encore à toi.

356. À LA MÊME.

[Croisset] Nuit de jeudi, 1 heure [17 décembre 1852].

[...] Depuis samedi j'ai travaillé de grand cœur et d'une façon débordante, lyrique. C'est peut-être une atroce ratatouille. Tant pis, ça m'amuse pour le moment, dussé-je plus tard tout effacer, comme cela m'est arrivé maintes fois. Je suis en train d'écrire une visite à une nourrice. On va par un petit sentier et on revient par un autre. Je marche, comme tu le vois, sur les brisées du *Livre posthume*; mais je crois que le parallèle ne m'écrasera pas. Cela sent un peu mieux la campagne, le fumier et les couchettes que la page de notre ami. Tous les Parisiens voient la nature d'une façon élégiaque et proprette, sans baugée de vaches et sans orties. Ils l'aiment, comme les prisonniers, d'un amour niais et enfantin. Cela se gagne tout jeune sous les arbres des Tuileries. Je me rappelle, à ce propos, une cousine de mon père qui, venant une fois (la seule que je l'aie vue) nous faire visite à Deville, humait, s'extasiait, admirait. « Oh! mon cousin, me dit-elle, faites-moi donc le plaisir de me mettre un peu de fumier dans mon mouchoir de poche; j'adore cette odeur-là. » Mais nous que la campagne

a toujours embêtés et qui l'avons toujours vue, comme nous en connaissons d'une façon plus rassise toutes les saveurs et toutes les mélancolies!

C'est bien bon, ce que tu me dis de l'histoire R[oger] de Beauvoir, l'écharpe passant de la voiture, etc. Oh! Les *sujets*, comme il y en a!

T'aperçois-tu que je deviens moraliste! Est-ce un signe de vieillesse? Mais je tourne certainement à la haute comédie. J'ai quelquefois des prurits atroces d'engueuler les humains et je le ferai à quelque jour, dans dix ans d'ici, dans quelque long roman à cadre large; en attendant, une vieille idée m'est revenue, à savoir celle de mon *Dictionnaire des idées reçues*<sup>(1)</sup> (sais-tu ce que c'est?). La préface surtout m'excite fort, et de la manière dont je la conçois (ce serait tout un livre), aucune loi ne pourrait me mordre quoique j'y attaquerais tout. Ce serait la glorification historique de tout ce qu'on approuve. J'y démontrerais que les majorités ont toujours eu raison, les minorités toujours tort. J'immolerais les grands hommes à tous les imbéciles, les martyrs à tous les bourreaux, et cela dans un style poussé à outrance, à fusées. Ainsi, pour la littérature, j'établirais, ce qui serait facile, que le médiocre, étant à la portée de tous, est le seul légitime et qu'il faut donc honnir toute espèce d'originalité comme dangereuse, sottie, etc. Cette apologie de la canaillerie humaine sur toutes ses faces, ironique et hurlante d'un bout à l'autre, pleine de citations, de preuves (qui prouveraient le contraire) et de textes effrayants (ce serait facile), est dans le but, dirais-je, d'en finir une fois

(1) Voir *Bouvard et Pécuchet*.

pour toutes avec les excentricités, quelles qu'elles soient. Je rentrerais par là dans l'idée démocratique moderne d'égalité, dans le mot de Fourier que les grands hommes deviendront inutiles; et c'est dans ce but, dirais-je, que ce livre est fait. On y trouverait donc, par ordre alphabétique, sur tous les sujets possibles, *tout ce qu'il faut dire en société pour être un homme convenable et aimable.*

Ainsi on trouverait :

ARTISTES : sont tous désintéressés.

LANGOUSTE : femelle du homard.

FRANCE : veut un bras de fer pour être régie.

BOSSUET : est l'aigle de Meaux.

FÉNELON : est le cygne de Cambrai.

NÉGRESSES : sont plus chaudes que les blanches.

ÉRECTION : ne se dit qu'en parlant des monuments, etc.

Je crois que l'ensemble serait formidable comme *plomb*. Il faudrait que, dans tout le cours du livre, il n'y eût pas un mot de mon cru, et qu'une fois qu'on l'aurait lu on n'osât plus parler, de peur de dire naturellement une des phrases qui s'y trouvent. Quelques articles, du reste, pourraient prêter à des développements splendides, comme ceux de HOMME, FEMME, AMI, POLITIQUE, MŒURS, MAGISTRAT. On pourrait d'ailleurs, en quelques lignes, faire des types et montrer non seulement ce qu'il faut *dire*, mais ce qu'il faut *paraître*.

J'ai lu ces jours-ci les contes de fées de Perrault; c'est charmant, charmant. Que dis-tu de cette phrase : « La chambre était si petite que la queue de cette belle robe ne pouvait s'étendre ». Est-ce énorme d'effet, hein? Et celle-ci : « Il vint des rois

de tous les pays ; les uns en chaises à porteurs, d'autres en cabriolets et les plus éloignés montés sur des éléphants, sur des tigres, sur des aigles ». Et dire que, tant que les Français vivront, Boileau passera pour être un plus grand poète que cet homme-là. Il faut *déguiser la poésie* en France ; on la déteste et, de tous ses écrivains, il n'y a peut-être que Ronsard qui ait été tout simplement un poète, comme on l'était dans l'antiquité et comme on l'est dans les autres pays.

Peut-être les formes plastiques ont-elles été toutes décrites, redites ; c'était la part des premiers. Ce qui nous reste, c'est l'extérieur (*sic*) de l'homme, plus complexe, mais qui échappe bien davantage aux conditions de la *forme*. Aussi je crois que le roman ne fait que de naître, il attend son Homère. Quel homme eût été Balzac, s'il eût su écrire ! Mais il ne lui a manqué que cela. Un artiste, après tout, n'aurait pas tant fait, n'aurait pas eu cette ampleur.

Ah ! ce qui manque à la société moderne, ce n'est pas un Christ, ni un Washington, ni un Socrate, ni un Voltaire même ; c'est un Aristophane, mais il serait lapidé par le public ; et puis à quoi bon nous inquiéter de tout cela, toujours raisonner, bavarder ? Peignons, peignons, sans faire de théorie, sans nous inquiéter de la composition des couleurs, ni de la dimension de nos toiles, ni de la durée de nos œuvres.

Il fait maintenant un épouvantable vent, les arbres et la rivière mugissent. J'étais en train, ce soir, d'écrire une scène d'été avec des moucherons, des herbes au soleil, etc. Plus je suis dans dans un milieu contraire et mieux je vois l'autre. Ce grand

vent m'a charmé toute la soirée; cela berce et étourdit tout ensemble. J'avais les nerfs si vibrants que ma mère, qui est entrée à dix heures dans mon cabinet pour me dire adieu, m'a fait pousser un cri de terreur épouvantable, qui l'a effrayée elle-même. Le cœur m'en a longtemps battu et il m'a fallu un quart d'heure à me remettre. Voilà de mes absorptions, quand je travaille. J'ai senti là, à cette surprise, comme la sensation aiguë d'un coup de poignard qui m'aurait traversé l'âme. Quelle pauvre machine que la nôtre! Et tout cela parce que le petit bonhomme était à tourner une phrase! Edma et Bouilhet s'écrivent toujours; les lettres sont superbes de *pose* et de *pôbésie*. Lui, ça l'amuse comme tableau; mais, au fond, il aurait fort envie de faire avec elle un tronçon de chère-lie, comme dit maître Rabelais. Là-dessus pas un mot; nous croyons qu'elle se méfie de toi, quoiqu'elle n'ait rien articulé à cet égard. Leur première entrevue sera farce.

Pioche bien la *Paysanne*; passes-y encore une semaine, ne te dépêche pas, revois tout, épluche-toi; apprend à te critiquer toi-même, ma chère sauvage. Adieu, il est bien tard, mille baisers, porte-toi mieux. A toi cher amour.

---

357. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mercredi, 1 heure. [22 décembre 1852].

Je vais aller à Rouen pour ton buvard et je le ferai porter, par le marchand, au chemin de fer.

Ne donne pas *la note* ; ce serait une imprudence inutile, surtout après les avances de R... auxquelles tu n'es pas tenue de répondre d'une autre façon ; mais enfin, puisqu'on te laisse tranquille, ne leur donne aucune prise. Suis la maxime d'Épictète : « abstiens-toi » et « cache ta vie ». Qu'il ne soit plus question de l'airain, soit. Mais c'est une faute énorme, non de langage, mais de *sens poétique*. Sois sûre, du reste, que peu de gens la remarqueront.

Bouilhet m'a fait corriger dernièrement cette expression « et dans ce mélange de sentiments où il s'embarrassait » parce qu'on ne s'embarrasse pas dans un liquide. Il faut que les métaphores soient rigoureuses et justes d'un bout à l'autre. Enfin, arrange-toi comme tu l'entends.

Nous t'avons dit, et nous te le répétons, qu'on pouvait faire de la *Paysanne* une chose achevée, qu'il y avait là l'étoffe d'un chef-d'œuvre. Sans doute, publiée telle qu'elle est (ou était), ce sera toujours très remarquable, par fragments surtout. Mais est-ce qu'il faut s'arrêter dans le mieux ? Et il me semble qu'il y a une moralité de l'esprit consistant à vouloir constamment la perfection. Il ne faut pas te dire : « voilà tout », parce que les faibles crient à l'orgueil. Mais quand on n'a pas la conviction qu'on peut atteindre au premier rang, on rate le second.

Allons, nom de Dieu, relève-toi donc, reprends-moi cette fin à pleins bras et renvoie-nous le tout complet.

Adieu, je t'embrasse, chère sauvage. A toi.

## 358. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset, 25 décembre 1852.]

Je ne sais si tes deux collaborateurs s'en sont doutés, ni si toi-même en as conscience, mais tu as fait sur mademoiselle Chéron quatre vers<sup>(1)</sup> sublimes, de génie! J'en ai été ébloui. Ce billet n'a d'autre but que de t'en faire part. Ta pièce est d'une fantaisie transcendante. Cet amour dans une poitrine maigre, comme un oiseau dans une cage! Superbe! superbe!

Quant à tout le reste de ta bonne, longue et triste lettre, tu es un *couillllon* avec toutes sortes d'l mouillés. Mais j'espère, la semaine prochaine, replanter un bâton dans le corps de ton énergie, pour la faire se tenir belle et droite, comme une poupée de Nurenberg.

Sais-tu qu'on vient de découvrir à Madagascar un oiseau gigantesque qu'on appelle l'*Epiornis*? Tu verras que ce sera le *Dinorius* et qu'il aura les ailes rouges.

Fais-moi le plaisir, aussitôt ton arrivée à Rouen, de me faire parvenir un mot qui me dise le jour où je te verrai positivement. Car, de mardi soir à vendredi, j'en serai tellement troublé et impatient que *je n'en vivrai pas*. Tu connais mes manies.

Je vais ce soir dîner chez Achille. Dîner de

(1) Qu'importe ton sein maigre, ô mon objet aimé!  
On est plus près du cœur quand la poitrine est plate,  
Et je vois, comme un merle en sa cage enfermé,  
L'Amour entre tes os rêvant sur une patte!

scheik! champagne! anniversaire de la naissance de la maîtresse de la maison<sup>(1)</sup>! Fête de famille! tableau.

---

359. AU MÊME.

Cejourd'huy, 26 décembre 1852.

En recepvant, à ce matin, la tant vostre gente épistre, i'ay esté marry, vrayment; car ès érèbes où pérégrine ma vie songeresse, ces jours dominicaux, par ma soif, sont comme oasis libyques où ie me rafraischys à vostre ombrage et en suis-ie demouré mécanique toute la vesprée, ie vous assure. Oyez pourtant. Par affinité d'esperits animaux et secrète coniunction d'humeurs absconses, ie me suys treuvé estre ceste septmaine hallebrené de mesme fascherie, à la teste aussy, au dedans, voyre; pour ce que toutes sortes grouillantes de papulles, acmyes, phurunques et carbons (allégories innombrables et métaphores incongrues, ie veux dire) tousiours pousoyent emmy mes phrases, contaminant par leur luxuriance intempestive, la nice contexture d'icelles; ou mieux, comme il advint à Lucius Cornelius Sylla, dictateur romain, des poulx et vermine qui issoyent de son derme à si grand foyson que quant et quant qu'il en escharbouyloit, plus en venoyt, et estoyt proprement comme ung pourceau et verrat leperoseux, tousiours engendrant corruption de soy-même, et si en mourut finalement.

(1) Julie Lormier.

Ains vous, tant docte scripteur, qui d'un font caballin espanchez à goulot mirifique vos ondes susurantes, de ce souci ne vous pointant, ceste tant robuste pucelle qui ha nom Muse, comme bon compaignon et paillard lyrique que estes, tousiours la tabourinez avec engin roide, tousiours la hacquebutez, la gitonnez, la biscotez, la glosotez, par devant, par derrière, en tous accoutremens et langaiges, à la Francoyse, à la Sinnoyse, à la Latine, à l'Alexandrine, à la Saphique, à l'Adonique, à la Dithyrambique, à la Persique, à l'Egyptiacque, en cornette, en camail, sur le coing d'ung tonneau, sur les fleurs d'ung pré, sur les coquilles du rivaige, en plain amphithéâtre ou en camère privée, brief en toutes postures et occasions.

Le me suys bien délecté ce jourd'huy à vos distiques Catulliens. Je vouldroys en faire tels, si pouvois, ie le dys. Comme Julius Caesar Scaliger (ung consommé ès lettres anctiques, cestuy-là) qui souloyt répéter par enthousiasme, luy plus aimer avoir fait l'ode melpoménéenne du bon Flaccus que estre roy d'Arragon (ce est une province de Hespaigne, delà les monts Pyrénéans, près Bagnères en Bigorre, où vérolés vont prendre bains pour eux guarryr; allez, si en estes), i'ay donc curiosité véhémence de voir du tout finy votre carmen fossiléen qui estalera la pourtraicture des antiques périodes de la terre et chaos (y devoit estre un aage à rire, par la confusion qu'y estoit) et ie cuyde desia, par le loppin que i'en connoys, que sera viande de mardy-gras, régallade de monseigneur, et y fauldra estre moult riche en entendement poétique, pour en guster à

lourdoys la souëve saveur, comme de Chalibon de Assyrie, de Johannisberg de Germanie, de Chiras ès mers Indiques, que magnats seuls hument quand ils veulent entregaudyr aux grandes festes et esbattements dépençiers.

Ains n'avez-vous paour, amy, que tousiours couché comme ung veau et roulant la vastitude de ces choses en la sphéarité de vostre entendement, elles ne cataglyptent une façon de microsme en votre personne et ne vous appréhendent vous-même? Ce advient aux femmes engroissées, vous savez, qui appètent mangier un connil, ie suppose; à leur fruict qu'elles font poussent des oreilles de connil sur l'estomach; ou comme enfantelets qui cogitant, dans leur bers, eux pysser contre un mur, compyssent de vray leurs linceuls; tant le cerveau ha force, ie vous dys, et met tous atosmes en branle! Adonc, vos roignons devien-droyent rochiers et les poils du cul palmiers, et la semence demeurant stagnante ès vases spermatiques (comme laictages, l'été, dans les jarres d'argile) se tourneroit en crème, et bientôt en beurre, voyre bitume plustôt, ou lave volcanique dont on feroyt après des pumices, pour bellement polir les marbres des palais et sépulchres. Lors, mousse croystroit au fondement (lequel tousiours est eschauffé par vents tiédis comme ès régions équatoriales), fange serait ès dents, or en aureilles, nacres ès ongles, fucus sur la merde et uystres à l'escalle dans le gozier; yeux aggrandis et tousiours stillants en place seroient comme des lunes mortes, et perpétuelle exhalaëson poétique, comme l'on voit de l'Etna en Sicile, issoyroit de votre bouche! Voyageurs lors viendroyent par

milliers specter ce poëte-nature, cet homme-monde et ce rapporteroit moult argent au portier. Je m'esgare, ie croys, et mon devis sent la phrénésie Delphique et transport hyperboliquè. Si pourtant ne vay-ie tourner mon style, car vous sais-ie compaignon aymant aulcune phantaisie et phantastiquerie, et conchiez de dédain et contemnation (ès continents Apolloniques) ces tant cointcs jardinets, à ifs taillés et gazons courts, où l'on n'a place pour ses coudes ne ombre pour sa teste. Ains dilectez contrairement les horrificques forêts caverneuses et spelunqueuses, avec grands chênes, larges courants d'aër embalsamés, fleurs coulourés, ombres flottantes, et tousiours, au loing, quelque hurlement mélancholique, en le dessous des feuilles, comme d'un loup affamé; et déjà, delà, esbattements spittacéens sur les hautes branches, et singes à queue recourbe, claquant des badigoinces et montrant leur cul.

Or donc, puisque n'avons jà bronché (estant ferrés à glace, ie suppose) ni jà courbé nostre eschine sous le linteau d'aulcune boutique, ecclise, confrayrie, servition quelconque, guardons (ce est mon souhait de nouvel an pour tous deux) ceste sempiternelle superbe amour de Beaulté, et soyons, de par toute la bande des grands que ie invoque, ainsy tousiours labourant, tousiours barytonnant, tousiours rythmant, tousiours calophonisant et nous chéryssant.

A Dieu, mon bon, adieu mon peton, adieu mon couillon (gausche).

GUSTAVUS FLAUBERTUS,  
Bourgeoisophobus.

---

360. À LOUISE COLET.

[Croisset] Lundi, 5 heures [27 décembre 1852].

Je suis, dans ce moment, comme tout épouvanté, et si je t'écris c'est peut-être pour ne pas rester seul avec moi, comme on allume sa lampe la nuit quand on a peur. Je ne sais si tu vas me comprendre, mais c'est bien drôle. As-tu lu un livre de Balzac qui s'appelle *Louis Lambert*? Je viens de l'achever il y a cinq minutes; il me foudroie. C'est l'histoire d'un homme qui devient fou à force de penser aux choses intangibles. Cela s'est cramponné à moi par mille hameçons. Ce Lambert, à peu de choses près, est mon pauvre Alfred. J'ai trouvé là de *nos* phrases (dans le temps) presque textuelles : les causeries des deux camarades au collège sont celles que nous avons, ou analogues. Il y a une histoire de manuscrit dérobé par les camarades et avec des réflexions du maître d'études *qui m'est arrivée*, etc., etc. Te rappelles-tu que je t'ai parlé d'un roman métaphysique<sup>(1)</sup> (en plan), où un homme, à force de penser, arrive à avoir des hallucinations au bout desquelles le fantôme de son ami lui apparaît, pour tirer la conclusion (idéale, absolue) des prémisses (mondaines, tangibles)? Eh bien, cette idée est là indiquée, et tout ce roman de *Louis Lambert* en est la préface. A la fin le héros veut se châtrer, par une espèce de manie mystique. J'ai eu, au milieu de mes ennuis de

<sup>(1)</sup> *La Spirale*. Voir Fischer: *Études sur Flaubert inédit* (Leipzig, 1908).

Paris, à dix-neuf ans, cette envie (je te montrerai dans la rue Vivienne une boutique devant laquelle je me suis arrêté un soir, pris par cette idée avec une intensité impérieuse), alors que je suis resté deux ans entiers sans voir de femme. (L'année dernière, lorsque je vous parlais de l'idée d'entrer dans un couvent, c'était mon vieux levain qui me remontait.) Il arrive un moment où *l'on a besoin de se faire souffrir*, de haïr sa chair, de lui jeter de la boue au visage, tant elle vous semble hideuse. Sans l'amour de la forme, j'eusse été peut-être un grand mystique. Ajoute à cela mes attaques de nerfs, lesquelles ne sont que des déclivités involontaires d'idées, d'images. L'élément psychique alors saute par-dessus moi, et la conscience disparaît avec le sentiment de la vie. Je suis sûr que je sais ce que c'est que mourir. J'ai souvent senti nettement mon âme qui m'échappait, comme on sent le sang qui coule par l'ouverture d'une saignée. Ce diable de livre m'a fait rêver Alfred toute la nuit. A neuf heures je me suis réveillé et rendormi. Alors j'ai rêvé le château de la Roche-Guyon; il se trouvait situé derrière Croisset, et je m'étonnais de m'en apercevoir pour la première fois. On m'a réveillé en m'apportant ta lettre. Est-ce cette lettre, cheminant dans la boîte du facteur sur la route, qui m'envoyait de loin l'idée de la Roche-Guyon? Tu venais à moi sur elle. Est-ce *Louis Lambert* qui a appelé Alfred cette nuit (il y a huit mois j'ai rêvé des lions et, au moment où je les rêvais, un bateau portant une ménagerie passait sous mes fenêtres). Oh! comme on se sent près de la folie quelquefois, moi surtout! Tu sais mon influence sur les fous et comme ils m'aiment! Je t'assure

que j'ai peur maintenant. Pourtant, en me mettant à ma table pour t'écrire, la vue du papier blanc m'a calmé. Depuis un mois, du reste, depuis le jour du débarquement, je suis dans un singulier état d'exaltation ou plutôt de vibration. A la moindre idée qui va me venir, j'éprouve quelque chose de cet effet singulier que l'on ressent aux ongles en passant auprès d'une harpe.

Quel sacré livre ! Il me fait mal ; comme je le sens !

Autre rapprochement : ma mère m'a montré (elle l'a découvert hier) dans le *Médecin de campagne* de Balzac, une *même scène* de ma *Bovary* : une visite chez une nourrice (je n'avais jamais lu ce livre, pas plus que L[ouis] L[ambert]). Ce sont *mêmes détails*, mêmes effets, même intention, à croire que j'ai copié, si ma page n'était infiniment mieux écrite, sans me vanter. Si Du Camp savait tout cela, il dirait que je me compare à Balzac, comme à Goëthe. Autrefois, j'étais ennuyé des gens qui trouvaient que je ressemblais à M. un tel, à M. un tel, etc. ; maintenant c'est pis, c'est mon âme. Je la retrouve partout, tout me la renvoie. Pourquoi donc ?

*Louis Lambert* commence, comme *Bovary*, par une entrée au collège, et il y a une phrase qui est la même : c'est là que sont contés des ennuis de collège surpassant ceux du *Livre posthume* !

Bouilhet n'est pas venu hier. Il est resté couché avec un clou et m'a envoyé à ce sujet une pièce de vers latins charmante ; à quoi j'ai répondu par une lettre en langage du xvi<sup>e</sup> siècle, dont je suis assez content.

Il m'est égal que Hugo m'envoie tes lettres, si

elles viennent de Londres ; mais de Jersey ce serait peut-être trop clair. Je te recommande encore une fois de ne pas envoyer de note écrite. Je garde ta lettre pour la montrer à Bouilhet dimanche, si tu le permets. Lis-tu enfin l'*Âne d'or* ? A la fin de cette semaine je t'écrirai en te donnant la réponse des variantes que tu me soumets pour la *Paysanne*. Bon courage, pauvre chère muse. Je crois que ma *Bovary* va aller ; mais je suis gêné par le sens métaphorique qui décidément me domine trop. Je suis dévoré de comparaisons, comme on l'est de poux, et je ne passe mon temps qu'à les écraser ; mes phrases en grouillent. Adieu, je t'embrasse bien tendrement. A toi, mille bons baisers.

---

361. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mercredi, 3 heures. [29 décembre 1852].

Ah ! enfin ! voilà ta *Paysanne* bonne ; sois-en sûre. J'avais bien raison d'être sévère, j'étais convaincu que tu y arriverais. C'est maintenant irréprochable de dessin et virilement mené. (Je me représente M. de Fontanes, et toi Chateaubriand lors de la confection du discours du père Aubry ; mais nous y arriverons aussi, chère Muse). Il ne me reste plus que quelques critiques de détail et, je t'en conjure, fais-les, ne laisse rien passer ; ce sera une œuvre. Rappelle-toi toujours ce grand mot de Vauvenargues « la correction est le vernis des maîtres ». Mais avant d'aller plus

loin, que je t'embrasse bien fort. Je suis bien content.

Tout ce début est excellent; les chiens au mistral, magnifique; le fanal, les hommes, etc., mais la confection de l'huile est trop longue, trop didactique. Quand nous allons venir aux petits détails, je te dirai où il faudrait l'arrêter.

L'invocation au moulin, charmante; la description de Jean, bonne, mais gâtée par un tronçon de lyrisme intempestif et qui coupe l'action ou, plutôt, la narration. Quelques petites longueurs encore vers la fin de ce mouvement. L'épidémie et l'occasion de le faire fossoyeur, bonnes sauf quelques expressions. La fin, parfaite ou à peu de choses près. Venons maintenant à la critique de mots et je vais être, selon ma coutume, impitoyable. Cela me réussit trop bien pour que je change de système. Sais-tu que tu me donnes de l'orgueil, pauvre cœur aimé, en te voyant d'après mes conseils faire de belles choses. Voyons, travaillons et pas de tendresse. J'ai envoyé promener le grec pour être tout à toi cet après-midi<sup>(1)</sup>.

1, 2. — Il faut choisir. C'est trop de deux *sur*. C'est peut-être le premier qui est à enlever?

*Sur la paroi du fond* est, peut-être, un peu commun? Vois; en tout cas ces deux *sur* font un mauvais effet, rapprochés.

3. — Charmant, charmant.

4. — *A la forte*; dans le vers précédent, *au cylindre de pierre*. Ces répétitions donnent toujours l'air mal écrit et c'est ici que commencent les lon-

(1) Pour suivre ces corrections, voir le texte à l'Appendice.

gueurs. Cette description fort bien faite d'ailleurs, si ce n'est le dernier vers qui est dur et lourd. « *Aux visiteurs, etc.* » est didactique en diable; on voit que l'auteur a voulu nous apprendre comment on faisait [*l'huile*] *d'olive*. Il n'y a pas de raison pour que ça s'arrête. Pourtant comme il y a dedans d'excellents vers-images, tâche de les conserver (je vais les marquer par des lettres) en resserant tout; et n'aie souci, dans ce travail, de la vérité chronologique de la fabrication. Saute sur des détails, peu importe. Le lecteur ici ne te demande pas d'être exact. Les lacunes de faits lui sont indifférentes. C'est trop long, pour sûr. On ne sait où tu veux en venir et ton mouvement lyrique « *ô moulin* » est d'ailleurs une description en soi et c'est là ce qu'il a de bon.

5. — Flamme de tes grands feux de branches d'olivier; des régimes qui se régissent, mauvais et lent. (Si tu savais en ce moment le mal que j'ai pour arranger cette phrase : la vignette d'un prospectus de parfumerie!)

6. — Trop de *leurs*; choisis la place pour mettre des *le* ou des *un*.

7. — Bon vers; mais il y a là une chute dont je ne me rends pas compte, et comme un trou où l'on tombe. Cela vient-il de la rime à épauvette (peu bonne d'ailleurs) qui est trop haut, ou de ce que la description s'arrête court sur un petit détail? Mais il y a certainement là une défec-tuosité quelconque. C'est délicat, mais ça est.

8. — Il est si las qu'il tombe de faiblesse, banal. Du reste ce *il* entre les deux *on* est bien

lent de coupe. De ces quatre vers n° 8, il faut tâcher de lier *davantage* les deux premiers.

9. — Jean n'avait pas péri dans Sarragosse; c'est évident, puisque nous le voyons là (on n'y pense plus à Sarragosse, sois-en sûre), et ce vers fait presque rire par sa naïveté. Et puis qu'est-ce que c'est que ce commencement de mouvement lyrique qui n'aboutit à rien? Dans le premier manuscrit au moins il avait une suite et ça se comprenait. Fais-en le sacrifice complet, crois-moi, et vois avec quelle ampleur ton récit reprendrait si tu arriverais (*sic*) de suite, beaucoup plus bas ainsi... « *Qui reconnaît Jean? il revenait du fond de la Russie* » et, au lieu du mouvement lyrique « *revoir, etc.* », je parlerais de son voyage, couchant dans les granges, marchant, passant parmi des populations qu'il ne comprend pas. Quelque chose d'assez funèbre, cette marche sur les steppes neigeuses, avec le soleil de Provence dans le cœur. Une analyse donc et non pas un mouvement; mais pas bien long et j'arriverais à (10) « *il arriva* ».

11. — Le terme d'un voyage qui voit un vieillard, tournure trop *pobétique* et recherchée.

12. — Bon; mais prends garde, tu as plusieurs de ces *comme*, ainsi employés après un verbe.

13. — *Plus un ami, plus un toit familial; pas de toit familial?* pour éviter la répétition de mots. Celle d'idée et de coupe subsisterait; ainsi c'est ne rien retirer.

14. — Il *erre*, détestable; les quatre vers qui suivent, vulgaires d'expression. *Un peu de bon*

tabac; le vieux *grognerd* conduire le bétail; nous avons *troupier* plus haut, c'est bien assez. Il faut être délicat en tout.

15. — Bon.

16. — Tout *ce* hameau, tout *le* hameau.

17. — *Morne*, mauvais.

18. — Au lieu de *suc*, je mettrais :

Le vin manquait aux grappes de la vigne??

Ce serait peut-être outré de poésie, mais à coup sûr moins sec. Ne dit-on pas du reste : du vin en pilules?

19. — Ceci rentre dans mon domaine et M. Homais, pharmacien à Yonville-l'Abbaye, ne dirait pas mieux. Ce n'est pas la peine d'être poète pour parler le langage d'un donneur de lavements.

20. — Pompeux, voltairien et qui ferait claquer d'applaudissements une salle de spectacle. C'est un vers de tragédie parmi de bons vers de poésie. Retrancher-moi donc ce canton-là, où la vie n'est pas.

21. — *Pauvre engeance*, atroce.

22. — Quel dommage qu'on ne puisse mettre

L'avaient rompu à ce sombre métier

En tout cas il faut un plus-que-parfait. Le présent, qui revient là pour un vers, ralentit, puisque le commencement de la phrase est à l'imparfait. De même qu'il faut enlever *Jean*, mot dit plus haut,

« *Jean vint s'offrir* ». Ces répétitions du sujet par le même mot alanguissent le style.

23. — Ce *comme* là, dont je comprends l'intention, est *lourd* néanmoins. Si tu pouvais mettre quelque chose qui brille, exprimer un éclat quelconque en rapport avec luire. Tout ce qui suit est bon.

Ainsi, il n'y a donc d'important que l'*exposition narrative* du voyage de Jean, avec ce qu'il *pensait* pendant ce voyage, et tu arrives naturellement (passant du désir à la réalisation) à son arrivée.

Arrange-donc bien la mort de Jeanneton.

Refais toutes les corrections indiquées précédemment et celles-ci, et renvoie-nous un manuscrit bien lisible. Il est probable que nous y trouverons encore à redire, mais ce sera la dernière révision. Tu auras au moins une bonne chose, une œuvre écrite et émouvante, durable et *tienne*. Ce conte est d'une originalité saisissante. Je le crois destiné à un succès populaire et artistique; il a les deux côtés. Patience donc, patience et espoir! Qu'importent nos ennuis, nos défaillances, la lenteur d'exécution et le dégoût de l'œuvre ensuite, si nous sommes toujours en progrès! Si nous montons, qu'importe le but! Si nous galopons, qu'importe l'auberge! Ce perpétuel malaise n'est-il pas une garantie de délicatesse, une preuve de Foi! Quand on a seulement exécuté la *moitié* de son idéal, on a fait du beau, pour les autres du moins, si ce n'est pour soi-même.

Nous ne nous verrons pas, ma pauvre chérie, avant la fin de janvier au plus tôt; ma *Bovary* va si lentement! Je ne fais pas quatre pages dans la

semaine et j'ai encore du chemin avant d'arriver au point que je me suis fixé, quoique j'anticipe toujours dessus. Ainsi j'en suis maintenant à l'endroit que je m'étais fixé au mois d'août pour notre première rencontre, qui a eu lieu au mois de novembre. Vois ! Et je veux pourtant avancer et ne pas encore y passer tout l'hiver prochain. Quelles pyramides à remuer, pour moi, qu'un livre de 500 pages !

Adieu, bon courage, je t'embrasse avec toutes mes tendresses.

Ton GUSTAVE.

362. À LA MÊME.

[Croisset] Samedi soir, 3 h. [15 janvier 1853].

J'ai passé un commencement de semaine affreux, mais depuis jeudi je vais mieux. J'ai encore six à huit pages pour être arrivé à un point, après quoi je t'irai voir. Je pense que ce sera dans une quinzaine. B[ouilhet], je crois, viendra avec moi. S'il ne t'écrit pas plus souvent, c'est qu'il n'a rien à te dire ou qu'il n'a pas le temps. Sais-tu, le pauvre diable, qu'il est occupé huit heures par jour à ses leçons ? [...].

J'ai été *cinq jours à faire une page*, la semaine dernière, et j'avais tout laissé pour cela, grec, anglais ; je ne faisais que cela. Ce qui me tourmente dans mon livre, c'est l'élément *amusant*, qui y est médiocre. Les faits manquent. Moi je soutiens que les *idées* sont des faits. Il est plus difficile d'intéresser avec, je le sais, mais alors c'est la faute du

style. J'ai ainsi maintenant cinquante pages d'affilée où il n'y a pas un événement. C'est un tableau continu d'une vie bourgeoise et d'un amour inactif; amour d'autant plus difficile à peindre qu'il est à la fois timide et profond, mais hélas! sans échevellements internes, parce que mon monsieur est d'une nature tempérée. J'ai déjà eu dans la première partie quelque chose d'analogue : mon mari aime sa femme un peu de la même manière que mon amant. Ce sont deux médiocrités dans le même milieu et qu'il faut différencier pourtant. Si c'est réussi, ce sera, je crois, très fort, car c'est peindre couleur sur couleur et sans tons tranchés, ce qui est peu aisé. Mais j'ai peur que toutes ces subtilités ennuiet et que le lecteur aime autant voir plus de mouvement. Enfin il faut faire comme on a conçu. Si je voulais mettre là dedans de l'action, j'agiserais en vertu d'un système et gâterais tout. Il faut chanter dans sa voix; or la mienne ne sera jamais dramatique ni attachante. Je suis convaincu d'ailleurs que tout est affaire de style, ou plutôt de tournure, d'aspect.

Nouvelle : le jeune du Camp est officier de la Légion d'honneur! Comme ça doit lui faire plaisir! Quand il se compare à moi et considère le chemin qu'il a fait depuis qu'il m'a quitté, il est certain qu'il doit me trouver bien loin de lui en arrière et qu'il a fait de la route (extérieure). Tu le verras à quelque jour attraper une place et laisser là cette bonne littérature. Tout se confond dans sa tête : femmes, croix, art, bottes, tout cela tourbillonne au même niveau et, pourvu que ça le pousse, c'est l'important. Admirable époque (curieux symbolismes, comme dirait le père Miche-

let) que celle où l'on décore les photographes et où l'on exile les poètes (vois-tu la quantité de bons tableaux qu'il faudrait avoir faits avant d'arriver à cette croix d'officier?). De tous les gens de lettres décorés, il n'y [en] a qu'un seul de commandeur, c'est M. Scribe! Quelle immense ironie que tout cela! Et comme les honneurs foisonnent quand l'honneur manque! Adieu, ma pauvre chère vieille féroce! Tout à toi.

---

363. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche, 2 h. [23 janvier 1853].

Pourquoi, chère Muse, m'as-tu de suite renvoyé la *Paysanne* sans y avoir fait les dernières corrections? Je ne me plains pas de tout le temps que j'y ai passé, mais tu m'as fait te répéter plusieurs fois les mêmes choses, auxquelles il eût été plus simple de remédier dès l'abord.

Quoi qu'il en soit, ton œuvre est bonne. Je l'ai lue à ma mère qui en a été tout attendrie. A l'avenir seulement ne choisis plus ce mètre. C'est peut-être un goût particulier, mais je le trouve peu musical, de soi-même. Tout ce que j'en pense de bien je te l'ai déjà dit et te le redirai. C'est parfaitement composé, simple et poétique à la fois, deux qualités presque contradictoires; il y a là dedans un grand fond. Quantité de vers naïfs et une inspiration soutenue d'un bout à l'autre. Où est la force, c'est d'avoir tiré d'un sujet

commun une histoire touchante et *pas canaille*. Seulement, pour l'amour de Dieu, ou plutôt pour l'amour de l'Art, fais encore attention et change moi quelque'un de ces passages, les seuls auxquels je trouve à redire (voir mes avis précédents) :

1° *Plombait*<sup>(1)</sup>, qui j'en suis sûr est mauvais;

2° *La douleur est d'airain*;

3° *Les fers qui s'attachent à des ailes*, au milieu des ruines de l'âme. Le passage peut du reste se passer de ces quatre vers et s'arrêter à « *Perdue en toi commence à se tarir* »;

4° Enfin, et SURTOUT *le Christ* qu'il faut retrancher. Cela donne un caractère couillon, néo-catholique, à ton œuvre, et *abîme tes parfums*.

Pas de Christ, pas de religion, pas de patrie; soyons humains. Et puis c'est peut-être le *seul endroit de ton œuvre qui choquera*. Je sais bien qu'il y a *âme du pauvre*, mais le lecteur n'y verra pas moins que le Christ doit recueillir surtout les âmes des filles qui font des enfants. Le reste passera.

5° *de tes grands feux de branches d'olivier*.

Quant à vouloir publier ce conte comme étant d'un homme, *c'est impossible* puisque, à deux places, parlant des femmes, tu dis *nous*. Passages très bons, très à leur place et auxquels il ne faut rien changer. Publie donc cela franchement et avec ton nom, puisque c'est de beaucoup ta meilleure œuvre. Quant à la *Revue des Deux-Mondes*, à

(1) Voir *Correspondance*, II, Appendice, où nous avons donné de la *Paysanne* la partie précédemment corrigée par Flaubert.

part l'avantage immédiat d'être lu, je n'en vois pas d'autre, n'ayant pas, en réserve, d'autres publications qui puissent suivre celle-là de suite. Au reste, peu importe; publie-le séparément après qu'il sera paru dans un journal, et je serais fort étonné si ce conte n'avait un grand succès. On en fera des illustrations, ça deviendra populaire, tu verras. *C'est bon*, et ça restera. C'est pourquoi, je t'en supplie encore une fois, enlève les quelques taches qui subsistent *afin qu'on n'ait rien à y reprendre*.

A la fin de la semaine prochaine je serai avec toi. Ma prochaine lettre, chère amie, te dira le jour précis de mon arrivée. Bouilhet, je pense, viendra avec moi. Je ne l'ai pas vu aujourd'hui et je l'attends en ce moment. Je ne clorai ma lettre qu'après que nous aurons relu ensemble ton manuscrit et te dirai ses dernières observations, si elles sont différentes des miennes.

Au commencement, au lieu de *pointaient*, *perçaient*, et à *squelette* tu peux mettre *saillit*.

*Macbinal* et *macbinatement*, près l'un de l'autre.

Le vieux château baigné *dans* le soleil  
Illuminant ses deux tours *dans* la mer

Voilà. Ma prochaine lettre sera plus longue.

Adieu, pauvre chère Muse aimée, je t'embrasse partout. A toi.

Ton G.

P.-S. Bouilhet est au contraire d'avis que tu dois faire tout ton possible pour rentrer à la *Revue des Deux-Mondes*. Quant à signer d'un nom d'homme, c'est impossible à cause du motif ci-

dessus. Mais tu peux en trouver un de femme, ou hermaphrodite, ce qui vaudrait mieux. Nous allons (*sic*) chercher l'épigraphe et, comme Lawrence, nous n'avons trouvé aucune épigraphe. Bouilhet t'en cherchera et te l'enverra, s'il en trouve.

---

364. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Lundi, 1 h. de nuit [25 janvier 1853].

Bouilhet venait d'emporter ce matin ta *Pay-sanne* pour la mettre au chemin de fer, quand ton mot est venu. Il part tous les lundis à 9 h. 1/2 et la poste n'arrive jamais avant 10. Ainsi toutes les fois que tu veux me charger d'une commission pour le lundi, c'est le dimanche qu'il faut que je reçoive ta lettre.

Enfin! tu t'es décidée pour *tablier*! Ce qui me semble drôle, c'est que tu aies eu besoin de preuves. Je *te défie* de prononcer ce mot en deux syllabes. Sois sûre, pauvre chérie, que nos autres remarques sont aussi fondées et que tu reviendras tôt ou tard sur les deux ou trois contre lesquelles tu restes achoppée, « si l'on peut s'exprimer ainsi ».

1. Bon.

2. J'efface « et lui comptant » et je rétablis comme précédemment, qui est infiniment mieux. *Troussé* n'est que le mot à peu près; c'est *Etroussé* le vrai. Mais la quantité de *le* qu'il y a dans ces trois vers est insoutenable :

*le but riant c'était le gai château,*

*le cuisinier;*

en voilà déjà bien assez!

Tâche donc de mettre... bras nus sur ses hanches et tablier (troussé ?) sous son couteau, sans article autant que possible ; mais, tel que c'est, cela fait une quantité de petits sujets qui empiètent sur ton principal. *Le tablier, les bras nus, le cuisinier*, tout cela a autant de place l'un que l'autre.

Il y a aussi un vers bien dur :

On laisse à peine à la veuve un grabat,

que je voudrais voir changé.

Nous avons lu ensemble tout. Console-toi, c'est bon ; encore un dernier effort.

J'arriverai à la fin de la semaine prochaine, le samedi 5. Comme Bouilhet a des congés il en profitera. Son intention est de passer dimanche, lundi et mardi gras à Paris. Il faut qu'il soit de retour le mercredi des Cendres. Ainsi, pauvre amie, dans 12 jours.

Travaille bien ton *Acropole*. Connaissant tes allures, je ne serais pas surpris quand il y en aurait beaucoup de fait ; mais ne te dépêche pas. Tu vas toujours trop vite et puis, quel besoin de re-travailler maintenant à ta comédie, quand les dernières corrections de la *Paysanne* ne sont pas finies et quand il ne faut pas perdre une minute à cause du prix ! C'est comme Bouilhet qui, au lieu de faire son drame, fait tout autre chose ! Oh les poètes !

Adieu, bonne chère muse, je t'embrasse bien fort, à bientôt.

Ton G.

---

## 365. À LA MÊME.

[Croisset] Samedi, minuit [29-30 janvier 1853].

Oui, chère Muse, je devais t'écrire une longue lettre, mais j'ai été si triste et embêté que je n'en ai pas eu le cœur. Est-ce l'air ambiant qui me pénètre? mais de plus en plus je me sens funèbre. Mon sacré nom de Dieu de roman me donne des sueurs froides. En cinq mois, depuis la fin d'août, sais-tu combien j'en ai écrit? Soixante-cinq pages! dont trente-six depuis Mantes! J'ai relu tout cela avant-hier, et j'ai été effrayé du peu que ça est et du temps que ça m'a coûté (je ne compte pas le mal). Chaque paragraphe est bon en soi, et il y a des pages, j'en suis sûr, parfaites. Mais précisément à cause de cela, *ça ne marche pas*. C'est une série de paragraphes tournés, arrêtés, et qui ne dévalent pas les uns sur les autres. Il va falloir les dévisser, lâcher les joints, comme on fait aux mâts de navire quand on veut que les voiles prennent plus de vent. Je m'épuise à réaliser un idéal peut-être absurde en soi. Mon sujet peut-être ne comporte pas ce style. Oh! heureux temps de *Saint-Antoine*, où êtes-vous? J'écrivais là avec mon moi tout entier! C'est sans doute la faute de la place; le fond était si ténu! Et puis, le milieu des œuvres longues est toujours atroce (mon bouquin aura environ 450 à 480 pages; j'en suis maintenant à la page 204). Quand je serai revenu de Paris, je m'en vais ne pas écrire pendant quinze jours et faire le plan de toute cette fin jusqu'à la baisade,

qui sera le terme de la première partie de la deuxième. Je n'en suis pas encore au point où je croyais arriver pour l'époque de notre entrevue à Mantes. Vois quel amusement! Enfin, à la grâce de Dieu! Dans huit jours nous serons ensemble; cette idée me dilate la poitrine.

Je ne t'engage pas à inviter Villemain et, avec ma vieille psychologie de romancier, voici mes motifs : 1° tu as besoin de lui pour ton prix ; 2° nous sommes jeunes ; 3° il est vieux. Qui te dit qu'il ne sera pas embêté du petit prônage de Bouilhet? Ces gens sur le déclin sont jaloux; ici pas d'objection, *c'est une règle*. De plus, comme il te fait la cour et que c'est un homme fin, il s'apercevra (ou on lui dira, ou il le supposera, ou il finira par le savoir) que la place désirée est prise, et par moi, second motif pour l'indisposer. Garde toutes ses bonnes volontés et, sans faire la coquette, laisse toujours du vague. *Il ne faut pas s'endormir sur le fricot*, comme eût dit ce bon Pradier. Je crois donc que ce serait maladroit que de l'inviter à ta soirée. Tu penses bien que, pour moi *personnellement*, sa connaissance me serait plutôt agréable. Mais comme, en cette circonstance, elle n'est utile à aucun de nous trois, et qu'il pourrait au contraire sortir de là avec un peu de mauvais vouloir à ton endroit, il vaut mieux s'abstenir.

C'est comme pour Jourdan : nous n'avons besoin d'aucune relation (indirecte) avec Du Camp. Il irait clabauder chez lui ce qui s'est fait et dit chez toi. Je peux l'y revoir le lendemain; ce seraient des questions. Non, non. Enfin, mon troisième refus est relatif à Béranger. Bouilhet ne demande pas mieux que d'y aller avec toi; mais

moi, qui *n'ai aucun titre*, je ne puis vous accompagner. Quant à tout le reste, j'adhère à tes plans. Pour en finir des affaires du monde, mon dernier avis relativement à B[ouilhet] : ne fais pas lire de ses vers devant un public *nombreux*. Il t'en supplie et moi aussi. Tu comprends que ce garçon finirait par avoir l'air de sortir de dessous ton cotillon. Dans le commencement c'était bon ; mais maintenant qu'il a déjà publié plusieurs fois, *ça le restreint*. Quand les intimes resteront, à la bonne heure !

Quel imbécile que ce Buloz ! Quelle brute ! quelle brute ! Tout cela vous donne des envies de crever. Je comprends depuis un an cette vieille croyance en la fin du monde que l'on avait au moyen âge, lors des époques sombres. Où se tourner pour trouver quelque chose de propre ? De quelque côté qu'on pose les pieds on marche sur la merde. Nous allons encore descendre longtemps dans cette latrine. On deviendra si bête d'ici à quelques années que, dans vingt ans, je suppose, les bourgeois du temps de Louis-Philippe sembleront élégants et talons rouges. On vantera la liberté, l'art et les manières de cette époque, car ils réhabiliteront l'immonde à force de le dépasser. Quand on est harassé de soucis, quand on se sent dans la tête la vieillesse de toutes les formes connues, quand enfin on se pèse à soi-même, si de mettre la tête à la fenêtre au moins vous rafraîchissait ! Mais non, rien du dehors ne vous rassérène. Au contraire, au contraire !

Mes lectures de Rabelais se mêlent à ma bile sociale, et il s'en forme un besoin de flux auquel je ne donne aucun cours et qui me gêne même, puisque ma *Bovary* est tirée au cordeau, lacée,

corsée et ficelée à étrangler. Les poètes sont heureux; on se soulage dans un sonnet! Mais les malheureux prosateurs, comme moi, sont obligés de tout rentrer. Pour dire quelque chose d'eux-mêmes, il leur faut des volumes et le cadre, l'occasion. S'ils ont du goût, ils s'en abstiennent même, car c'est là ce qu'il y a de moins fort au monde, parler de soi.

Pourtant j'ai peur qu'à force d'avoir de ce fameux goût, je n'en arrive à ne plus pouvoir écrire. Tous les mots maintenant me semblent à côté de la pensée, et toutes les phrases dissonantes. Je ne suis pas plus indulgent pour les autres. J'ai relu, il y a quelques jours, l'entrée d'Eudore à Rome (des *Martyrs*), qui passe pour un des morceaux de la littérature française et qui en est un. Eh bien, c'est fort pédant à dire, mais j'ai trouvé là cinq ou six libertés que je ne me permettrais pas. Où est donc le style? En quoi consiste-t-il? Je ne sais plus du tout ce que ça veut dire. Mais si, mais si pourtant! Je me le sens dans le ventre.

Nous allons encore bien causer dans huit jours, bien nous embrasser, bien nous chérir. L'idée de ton contentement, si mon œuvre est réussie plus tard, n'est pas un de mes moindres soutiens, bonne Muse. Je rêve ton admiration comme une volupté. Cette pensée est mon petit bagage de route, et je la passe sur mon cerveau en sueur comme une chemise blanche. Toi, tu as fait une bonne chose; ta *Paysanne* va réussir si le *Pays* en veut (mais ces *messieurs* aussi doivent être pu-diques). Tu vas avoir de suite plus de lecteurs que tu n'en aurais eu à la *Revue*.

Bouilhet a un clou au cou. Il est en dispositions énergiques pour Edma et se fait des résolutions. Moi, je crois qu'il va m'en venir au nez. Enfin, nous t'arriverons toujours samedi vers six ou sept heures du soir. La Seine est débordée. Je ne sais comment j'irai à Rouen. Il me faudra prendre le bateau, et les heures ne coïncideront peut-être pas avec le chemin de fer. En tout cas nous irons dîner avec toi, et si d'ici à samedi tu ne recevais aucune lettre, c'est qu'il n'y aurait rien de changé dans nos plans. Peut-être mercredi ou jeudi t'enverrai-je un simple mot pour te dire : j'arrive. Adieu donc, à bientôt, dans huit jours à cette heure-ci. A toi, à toi.

Ton GUSTAVE.

Tiens-tu absolument à mes *Notes de voyage*? Moi je crois que *maintenant* il faudrait (*sic*) mieux que tu ne les lises pas. Tout ce qui est étranger au travail en distrait.

---

366. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Jeudi, minuit [17 février 1853].

Je n'ai rien fait depuis que je t'ai quittée, chère et bonne Muse, si ce n'est penser à toi et m'en-nuyer. Mon rhume continue. Je me chauffe à outrance et je regarde la neige tomber, mon feu brûler. Aujourd'hui pourtant je me suis remis à la *Bovary*; je rêvasse à l'esquisse, j'arrange l'ordre, car tout dépend [de] là : la méthode. Mais ça vient

bien lentement, ou plutôt ça ne vient pas. Il faut que je fasse immédiatement quelque chose de fort difficile en soi : à savoir cette haine qui vous prend tout à coup à regarder certaines gens que l'on ne déteste pas encore. Pour écrire passablement ces choses-là, il faut surtout les sentir et j'ai du mal à *me faire sentir*. Les érections de la pensée sont comme celles du corps ; elles ne viennent pas à volonté ! Et puis je suis une si lourde machine à remuer ! Il me faut tant de préparations et de temps pour me remettre en train !

Comme nous avons été heureux à ce voyage ! Comme nous nous sommes aimés ! Mais la prochaine entrevue sera meilleure encore. Ce sera à Mantes, au printemps. Là, nous sommes plus à nous, et rien qu'à nous. J'aurai une bonne tartine encore de faite ; toi, ton *Acropole* terminée, le prix décidé ? espérons-le, le plan de ton drame écrit. Après cette fois-là, encore deux ou trois autres, et puis mon installation à Paris et l'inauguration de mon logement par cinq ou six bonnes séances passées à lire la *Bovary*. Allons, du courage, pauvre amie. Pioche l'*Acropole*, fais-nous de grands vers cornéliens, cela est dans ta corde. Tu as naturellement le vers tendu et pompeux (quand il n'est pas flasque, banal). Veille surtout à la correction, pour ces messieurs. Tu sais quels pédants, et ils ont raison de l'être. Si on leur ôtait cela, que leur resterait-il ?

J'ai envoyé ta lettre à Bouilhet et j'ai reçu de lui ce matin, par la poste, un mot où il me dit qu'il travaille ferme. Pas un mot de la Diva. Mais je crois qu'il en a reçu une lettre, car il me dit : « Je t'apporterai un morceau de prose que j'ai

reçu.» Je serais étonné, au ton de son billet, si lui avait écrit. Nous viderons cette affaire-là définitivement dimanche.

Tantôt j'ai fait un peu de grec et de latin, mais pas raide. Je vais reprendre, pour mes lectures du soir, les *Morales* de Plutarque. C'est une mine d'érudition et de pensées intarissable. Comme l'on serait savant, si l'on connaissait bien seulement cinq à six livres !

J'avais depuis quelque temps, sur ma table de nuit, *Gil Blas* ; je le quitte. C'est léger en somme (comme psychologie et poésie, j'entends). Après Rabelais d'ailleurs, tout semble maigre. Et puis c'est un coin de la vérité, rien qu'un coin. Mais comme c'est fait ! N'importe, j'aime les viandes plus juteuses, les eaux plus profondes, les styles où l'on en a plein la bouche, les pensées où l'on s'é gare.

Adieu, je n'ai rien à te dire ; je n'ai pas l'énergie de t'écrire. Avant de reprendre mon travail, j'éprouve toujours ainsi des hébétéments de tristesse. Ton souvenir vient par dessus et m'achève. Je sais que cela passera, c'est ce qui me console. Il faut donner quelque peu à la faiblesse humaine et lâcher la bride à la mélancolie ; c'est le moyen qu'elle soit plus calme.

Adieu encore, mille baisers partout. Ma prochaine sera plus longue ; et toi, écris-moi de longues lettres.

A toi, à toi. Ton G.

---

## 367. À LA MÊME.

[Croisset] Mercredi, minuit [23 février 1853].

Enfin ! me revoilà à peu près dans mon assiette ! J'ai griffonné dix pages, d'où il en est résulté deux et demie. J'en ai préparé quelques autres. Ça va aller, j'espère, Et toi, pauvre bonne Muse, où en es-tu ? Je te vois piochant ton *Acropole* avec rage et j'attends le premier jet d'ici à peu de jours. Soigne bien les vers : au point où tu en es maintenant tu ne dois pas te permettre *un seul* vers faible. Je ne sais ce qu'il en sera de ma *Bovary*, mais il me semble qu'il n'y aura pas *une* phrase molle. C'est déjà beaucoup. Le génie, c'est Dieu qui le donne ; mais le talent nous regarde. Avec un esprit droit, l'amour de la chose et une patience soutenue, on arrive à en avoir. La correction (je l'entends dans le plus haut sens du mot) fait à la pensée ce que l'eau de Styx faisait au corps d'Achille : elle la rend invulnérable et indestructible. Plus je pense à cette *Acropole* et plus il me semble qu'il y aurait à la fin *une engueulade aux Barbares* superbe. Cela rentrerait dans l'esprit de la pièce et m'en paraît même le complément. Je vais tâcher d'être clair. Après tes Panathénées, ton tableau de la Grèce, vivant, animé, et avoir bien marqué que cela n'existe plus, je dirais... «et puis les Barbares sont venus (pas de description de l'invasion, mais plutôt l'effet en résultant) ; ils ont cassé, profité, fait des meules de moulin avec les piédestaux de tes statues... ils ont chauffé leurs pieds nus à ton olivier qui brûlait,

ô Minerve, et dans des langues barbares accusé tes dieux, ô Homère...» Il faudrait faire la confusion soutenue des *deux espèces de Barbares*, et cela très large, à la fois lyrique et satirique. Ça ne sortirait pas du lieu même de l'Acropole. Les diverses ruines et constructions modernes te serviraient de comparaisons et de points de rappel. Et ce mouvement t'amènerait naturellement à ton trait final : nous cherchons maintenant parmi ces débris les vestiges du Beau.

Réfléchis à cela; il me semble qu'il y a là beaucoup. Cette idée plairait au côté classique de l'Académie et pourrait d'ailleurs être en elle-même une fort belle chose.

La Sylphide, comme dit Babinet, a écrit deux lettres charmantes. Bouilhet a répondu quelques lignes à la dernière, pour lui dire qu'elle le laisse tranquille et qu'il ne veut plus entendre parler d'elle. Il m'a l'air très calme et décidé, mais un vieux psychologue comme moi pense que ce n'est pas là une fin. Ils se reverront d'une façon ou d'une autre et se baiseront, ou je serais fort étonné. Elle a dû être vexée de son dernier billet. Y répondra-t-elle? Elle garderait le silence si elle avait un peu d'orgueil. Mais c'est une infâme coquette, et elle voudra l'astiquer encore. Alors, la correspondance se rengagerait sur un pied purement littéraire? Mais la littérature mène loin, et les transitions vous font glisser, sans qu'on s'en doute, des hauteurs du ciel aux profondeurs du c... Problème! pensée! comme dirait le grand Hugo.

Nous avons ici, depuis lundi, une vieille dame, amie de ma mère (femme d'un ancien consul en

Orient), avec sa fille. Leur fils, qui est un de mes camarades de collège, est dans ce moment à Sainte-Pélagie *pour un an* (et de plus 500 francs d'amende) pour avoir distribué des exemplaires de *Napoléon-le-Petit* — avis — et personne n'en sait rien.

J'ai demain à déjeuner un jeune homme<sup>(1)</sup> que Bouilhet m'a amené dimanche. Je l'avais connu enfant, lorsqu'il avait sept à dix ans. Son père, magistrat inepte, en faisait un perroquet et le poussait aux *bonnes études*. Mais malgré tous ses soins, il n'est point devenu crétin (ce qui désole le père) et il a pris en goût sérieux la littérature. Il est hugotique, rouge, etc. De là désolation de la famille, blâme de tous les concitoyens, mépris du bourgeois. Il désirait depuis longtemps faire ma connaissance. Je l'ai reçu carrément et dans tout le déshabillé franc de ma pensée. C'est ce qu'il faut faire aux gens qui viennent nous flairer par curiosité. S'ils sont choqués, ils ne reviennent plus; et s'ils vous aiment, c'est qu'ils vous connaissent.

Quant à lui, il m'a paru être un assez intelligent garçon, mais sans *âpreté*, sans cette suite dans les idées qui seule mène à un but et fait faire les œuvres. Il donne dans les théories, les symbolismes, Micheletteries, Quinetteries (j'y ai été aussi, je les connais), études comparées des langues, plans gigantesques et charabias un peu vides. Mais en somme on peut causer avec lui pendant quelques heures; or la graine est rare de ceux-là. Il habite Paris, a une vingtaine de mille francs de rente et va s'en aller en Amérique et de là aux Indes, pour son

(1) Eugène Crépet.

plaisir. Il veut aussi écrire une histoire grecque, voir la Grèce. Voilà bien des volontés, qui marquent peut-être absence de volonté. Dans quelle époque de diffusion nous sommes ! L'esprit autrefois était un soleil solitaire ; tout autour de lui il y avait le ciel vide. Son disque maintenant, comme par un soir d'hiver, semble avoir pâli et il illumine toute la brume humaine de sa clarté confuse.

Je m'en vais relire Montaigne en entier. C'est une bonne causerie, le soir avant de s'endormir. Comment vas-tu ? Il me semble qu'il y a six mois que je t'ai quittée. Comme nous serons à nous à Mantes ! Mais ne pensons pas à cela. Travaillons. Moi je ne veux plus regarder en avant. La longueur de ma *B[ovary]* m'épouvante à me décourager. « Qu'est-ce que ton devoir ? dit Goëthe ; l'exigence de chaque jour ». Ne sortons pas de là.

Adieu, mille baisers sur tes lèvres de muse.

A toi, ton G. F.

368. À LA MÊME.

[Croisset] Nuit de dimanche, 1 heure et demie.  
[27-28 février 1853]

Il est bien tard, et je devrais me coucher. Mais c'est demain dimanche, je me reposerai. Je veux te dire tout de suite, chère Muse, combien je t'aime, d'abord, et comme tes deux dernières courtes lettres m'ont fait plaisir. Elles ont un souffle qui m'a gonflé, je crois, car je suis dans le même état lyrique que toi. J'y ai vu que tu étais emportée dans l'art et que tu roulais dans la houle intellectuelle, ballottée à tous les grands vents apolloniques.

C'est bien, c'est bien, c'est bon. Nous ne valons quelque chose que parce que Dieu souffle en nous. C'est là ce qui fait même les médiocres forts, ce qui rend les peuples si beaux aux jours de fièvre, ce qui embellit les laids, ce qui purifie les infâmes : la foi, l'amour. « Si vous aviez la foi vous remueriez les montagnes. » Celui qui a dit cela a changé le monde, parce qu'il n'a pas douté.

Garde-moi toujours cette rage-là. Tout cède et tout pète à la fin, devant les obstinations suivies. J'en reviens toujours à mon vieil exemple de Boileau : ce gremlin-là vivra autant que Molière, autant que la langue française, et c'était pourtant un des moins poètes des poètes. Qu'a-t-il fait ? Il a suivi sa ligne jusqu'au bout et donné à son sentiment si restreint du Beau toute la perfection plastique qu'il comportait.

Ta *Paysanne* a du mal à paraître. C'est justice. Voilà une preuve que c'est beau. Pour les œuvres et pour les hommes médiocres, le hasard est bon enfant. Mais ce qui a de la valeur est comme le porc-épic, on s'en écarte. Une des preuves qui m'auraient convaincu de la vocation de Bouilhet, si j'en eusse douté, c'est qu'à Rouen, dans son pays et où il est connu, pas un journaliste n'a même cité son nom. On objectera qu'ils ne peuvent le comprendre, et j'accepte l'objection qui me donne raison. Ou bien c'est qu'ils l'envient, et qu'ils font bien alors ! De même l'ami Gautier fait des réclames pour E. Delessert, qu'il connaît à peine, et ne souffle mot de l'ami Bouilhet. Est-ce clair ? Envoie demain, à n'importe quel journal, ta *Paysanne* éreintée, fais-y une fin sentimentale, une nature factice, des paysans vertueux, quel-

ques lieux communs sur la moralité, avec un peu de clair de lune parmi les ruines, à l'usage des âmes sensibles, le tout entremêlé d'expressions banales, de comparaisons usées, d'idées bêtes, et que je sois pendu si on ne l'accepte. Mais patience, la vérité a son tour; elle possède en soi-même une force divine et, quoiqu'on l'exècre, on la proclame. On a de tout temps crié contre l'originalité; elle finit pourtant par entrer dans le domaine commun et, bien que l'on déclame contre les supériorités, contre les aristocrates, contre les riches, on vit néanmoins de leurs pensées, de leur pain. Le génie, comme un fort cheval, traîne à son cul l'humanité sur les routes de l'idée. Elle a beau tirer les rênes et, par sa bêtise, lui faire saigner les dents, en hocquesonnant tant qu'elle peut le mors dans sa bouche. L'autre, qui a les jarrets robustes, continue toujours au grand galop, par les précipices et les vertiges.

J'attends lundi matin l'Acropole et, comme il faut se dépêcher, je la lirai, je la porterai de suite à Rouen à Bouilhet. Nous la lirons et, chez lui, je t'écrirai en te renvoyant le tout.

Pour un autre travail, ce procédé de composition ne serait pas bon. Il faut écrire plus *froidement*. Méfions-nous de cette espèce d'échauffement, qu'on appelle l'inspiration, et où il entre souvent plus d'émotion nerveuse que de force musculaire. Dans ce moment-ci, par exemple, je me sens fort en train, mon front brûle, les phrases m'arrivent, voilà deux heures que je voulais t'écrire et que de moment en moment le travail me reprend. Au lieu d'une idée, j'en ai six et, où il faudrait l'exposition la plus simple, il me surgit une comparaison. J'irais,

je suis sûr, jusqu'à demain midi sans fatigue. Mais je connais ces bals masqués de l'imagination d'où l'on revient avec la mort au cœur, épuisé, n'ayant vu que du faux et débité des sottises. Tout doit se faire à froid, posément. Quand Louvel a voulu tuer le duc de Berry, il a pris une carafe d'orgeat et n'a pas manqué son coup. C'était une comparaison de ce pauvre Pradier et qui m'a toujours frappé. Elle est d'un haut enseignement pour qui sait la comprendre. Ayant du reste peu de temps à toi, il eût été impossible de faire autrement et ce n'est pas encore donné à tout le monde de posséder en soi-même une boîte à cantharides d'où l'on tire le moyen de se faire [...] à volonté.

J'ai revu, jeudi, mon jeune homme et qui m'a plus intéressé que la première fois. Il m'a conté beaucoup de choses de *son cœur* intéressantes. Il cherche (mais naïvement et sans pose; conséquemment c'est respectable) un *idéal*, une femme à aimer *toute sa vie*, avec qui passer une existence intelligente, entourée d'enfants et dénuée de soucis, etc... J'ai été grand! je me suis montré pontifical et olympien! Je l'ai prêché avec une envergure chevelue. « Jeune homme, lui ai-je dit, etc. »

Ma préface du *Dictionnaire des idées reçues* me tourmente. J'en ai fait le plan par écrit. J'ai passé l'autre jour deux heures de suite à rêver (à propos de Juvénal que je lisais) un grand roman romain. Mon livre XVIII<sup>e</sup> siècle m'est revenu hier. La *Bovary* marche son petit train et se dessine dans l'avenir. Il n'est pas jusqu'à ce malheureux grec qui ne me semble se débrouiller. Je crois que le ramollissement de cervelle diagnostiqué par Du Camp

n'arrive pas encore. Ah! ah! mais je les casserais sur elle, tous ces petits braves compagnons-là, comme les commis voyageurs brisent sur leur front les assiettes d'auberge, par facétie.

Si je cherche un peu d'où vient mon bon état (présent), c'est peut-être à deux causes : 1° d'avoir vu l'autre jour ce brave garçon qui enfin parle notre langue; on a plaisir à trouver des compatriotes dans la vie; 2° à la société de M<sup>me</sup> Vasse (tu sais, cette dame qui est ici). Elle a longtemps habité l'Orient. Nous en causons à table; cela me ranime et me fait passer dans la tête de grands coups de vent qui m'emportent. Si fort que l'on ait l'orgueil de se croire, l'élément extérieur est bon quelquefois. Mais c'est si rare de trouver un lit pour ses fatigues! Adieu, toi qui es l'édredon où mon cœur se pose et le pupitre commode où mon esprit s'entr'ouvre. Adieu encore, et mille toutes sortes de tendresses. A toi.

---

369. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de samedi, 1 h. [5-6 mars 1853].

Nous causerons demain de l'*Acropole*. Parlons donc ce soir de nous et des autres. Et d'abord, quitte pour toujours ce système de travail hâtif, qui use la santé et la pensée. On gâche ainsi toutes ses forces nerveuses et intellectuelles. Habitue-toi à t'y prendre d'avance, à travailler plus lentement. Quand je me suis trouvé avec toi, lorsque tu faisais des corrections, tu ne saurais croire, bonne Muse, combien souvent tu m'irritais

nerveusement par ta précipitation à passer d'une idée à l'autre, à adopter un synonyme, à le rejeter, etc... Il faut se cramponner à une chose et y rester, jusqu'à ce qu'on l'ait décrochée complètement.

Tu admires la facture de Bouilhet : il a passé dernièrement *dix* jours pour changer *deux* vers. Il est vrai que c'est la plus belle méthode pour crever de faim et pour avoir envie, dans des moments, de se casser la gueule (si l'on peut s'exprimer ainsi), comme il m'est advenu hier, toute la soirée. Quelle désespérante chose qu'un long travail, quand on y met de la conscience ! J'ai fait, depuis que nous nous sommes quittés, 8 pages ; et quand je pense que j'en ai encore 250 ! que dans un an je n'aurai pas fini ! et puis les doutes sur l'ensemble qui vous empoignent au milieu de tout ça ! Quel foutu métier ! quelle sacrée manie ! Bénissons-le pourtant ce cher tourment. Sans lui il faudrait mourir. La vie n'est tolérable qu'à la condition de n'y jamais être.

Tu donnes en plein dans les *embûches* de la Sylphide, ô muse naïve ! La lettre envoyée à Enault lui faisait entendre que la protection pouvait bien être demandée pour Bouilhet et sa réponse, à lui Enault, a été écrite pour être montrée (premier but atteint). La ficelle « vous voyez bien qu'elle n'est pas tendre » est donc une corde à puits. Le mot « les hommes sont bêtes et drôles » dit pour être rapporté ! (second but atteint). Puis un peu de poésie, les arbres, la neige et enfin ce bon Capitaine, qui arrive à la fin, à propos de rien du tout, mais pour pallier l'allusion et sucer la blessure après l'avoir faite. J'oubliais *la blanche main*

(voir *L'Hallali*<sup>(1)</sup>). Ah! si j'avais affaire seulement pendant un mois à une créature semblable, je la ferais écumer de rage! Comme c'est bête les finesses! et que les malins sont faibles!

Je ne t'adresserai pas mon jeune homme (Crépet), d'abord parce qu'il est à Paris maintenant. Il viendra me dire adieu dans un mois, où il doit partir pour l'Angleterre et de là voyager pendant trois ou quatre ans. Tu l'as embelli (comme tu fais de toutes choses et de toutes gens). Il est de notre monde, mais pas de *notre sang*. Il rêve et n'écrit point. Les idées sociales le préoccupent; il a fait sortir du bordel une fille qu'il voulait régénérer, etc... Cela creuse un abîme entre moi et lui. Un seul fait, comme un seul mot, vous ouvre des horizons. Mes enthousiasmes à moi ont une autre pente et toutes mes extravagances n'ont jamais été que des arabesques qui s'enlaçaient sur la ligne droite d'une seule idée. L'*âpreté* lui manque. Sa mère est morte de la poitrine et son frère aussi. C'est peut-être là la cause.

Physiquement, c'est un grand diable assez laid; mais je le crois une nature fort tendre, féminine et, en somme, un pauvre cœur assez souffrant, un esprit sans direction, une vie sans but.

En fait de nouvelles, Madame Vasse et sa fille sont parties aujourd'hui. En voilà encore deux qui ne bénissent pas la Providence! (et elles ont raison).

Partout où l'on regarde, on ne voit que pleurs, malheurs, misère, ou bien bêtise, infâmie, lâche-

(1) *Viens! de ta blanche main je veux le coup de grâce.*

(Louis BOUILHET, *L'HALLALI*, dans *Festons et Astragales*.)

tés, canailleries et autres menus suffrages comme dirait Rabelais.

Et les vers de Poncy<sup>(1)</sup>! Qu'en dirons-nous? Est-ce suffisamment lourd? Quelle invention que celle des poètes ouvriers! Et quels cocos sans muscles que tous ces bons garçons-là, avec leurs mains sales!

Quant au *Livre posthume*, la fin répond au commencement. J'ai admiré comme toi la Croix, Porcia, le couvre-pied, etc. Il a fourré là jusqu'à un rêve qu'il a fait en voyage et que je l'ai vu écrire; il n'en a pas changé trois phrases. Pour lui, ce bon Maxime, je suis maintenant incapable à son endroit d'un sentiment quelconque. La partie de mon cœur où il était est tombée sous une gangrène lente, et il n'en reste plus rien. Bons ou mauvais procédés, louanges ou calomnies, tout m'est égal et il n'y a pas là dédain. Ce n'est point une affaire d'orgueil, mais j'éprouve une impossibilité radicale de sentir à cause de lui, pour lui, quoi que ce soit, amitié, haine, estime ou colère. Il est parti comme un mort et sans même me laisser un regret. Dieu l'a voulu! Dieu soit béni! La douceur que j'ai éprouvée dans cette affection (et que je me rappelle avec charme) atténuée sans doute l'humiliation où je pourrais être de l'avoir eue. Une chose m'a fait sourire dans sa phrase de « la large épaule ». Il aurait pu choisir une comparaison plus heureuse. C'est sur cette épaule pourtant qu'à la mort de sa grand'mère je l'ai porté, comme un enfant, lorsque, l'arrachant de son cadavre où il pleurait, criait, *appelait les anges*,

(1) Poète, ouvrier maçon.

parlant de *là-baut*, etc., je l'ai pris d'un bras et l'ai enlevé tout d'un bond jusque sur sa terrasse. Je me rappelle aussi que je lui ai *arrangé* un duel, à cet homme si brave, etc., etc. Ah! les hommes d'action! les actifs! comme ils se fatiguent et nous fatiguent pour ne rien faire, et quelle bête de vanité que celle que l'on tire d'une turbulence stérile!

L'action m'a toujours dégoûté au suprême degré. Elle me semble appartenir au côté animal de l'existence (qui n'a senti la fatigue de son corps! combien la chair lui pèse!). Mais quand il l'a fallu, ou quand il m'a plu, je l'ai menée, l'action, et raide, et vite et bien. Pour sa croix d'honneur, à D[*u Camp*], j'ai fait en une matinée ce qu'à cinq ou six gens d'action qu'ils étaient là ils n'avaient pu accomplir en six semaines. Il en a été de même pour mon frère, quand je lui ai fait avoir sa place. De Paris où j'étais, j'ai enfoncé toute l'École de médecine de Rouen et fait écrire *par le roi* au préfet pour lui forcer la main. Les amis qui me considéraient étaient épouvantés de mon toupet et de mes ressources. Le père Degasc (ancien pair de France, ami de mon père) en était si ébahi qu'il voulait *sérieusement* me faire entrer dans la diplomatie, prétendant que j'avais de grandes dispositions pour l'intrigue. Ah! quand on sait rouler une métaphore on peut bien peloter des imbéciles. L'incapacité des gens de pensée aux affaires n'est qu'un excès de capacité. Dans les grands vases, une goutte d'eau n'est rien et elle emplit les petites bouteilles.

Mais la durée est là qui nous console. Que reste-t-il de tous les actifs, Alexandre, Louis XIV, etc., et Napoléon même, si voisin de nous? La pensée

est comme l'âme, éternelle, et l'action comme le corps, mortelle. J'étais en train de philosopher ce soir, mais je n'ai plus une seule feuille de papier à lettres et il est temps d'aller se coucher. Adieu donc, mille baisers sur tes beaux yeux.

Ton G.

370. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Rouen, jeudi [3 mars 1853].

Voici ce que nous venons de décider.

Bouilhet va, ce soir, demain et après-demain travailler à ton *Acropole*. Il me l'apportera dimanche, et lundi soir tu recevras le paquet.

Le défaut général est la *longueur*. De là résultent des répétitions d'idées. Il faut supprimer plusieurs vers et faire quelques-uns. Voilà ce que c'est que d'attendre toujours au dernier moment ! Enfin ton commencement te sera renvoyé superbe. Il y a fort peu de choses à y retoucher<sup>(1)</sup>, ainsi que dans les *Panathénées*. Mais l'idée de Minerve est développée à satiété et avec des redites. C'est à toi de refaire toute cette partie, depuis

Dans le temple du Dieu qu'elle s'était choisi

jusqu'au mouvement :

Pour Minerve, ta mère, ainsi tu fis Athènes !

Mais enlève la longue comparaison de la mère, qui précède. C'est trop long ! trop long !

<sup>(1)</sup> Pour suivre les corrections conseillées par Flaubert, voir ce poème à l'Appendice.

Ainsi tu n'as à t'occuper que de *Minerve*. Mets-moi les mêmes pensées, mais plus vives, *en moins de vers* et d'un tour moins monotone. Tel que ça est, c'est d'une lenteur fatigante. Songe qu'il y a près de 50 vers. Une vingtaine tout au plus suffiront.

Bouilhet va t'arranger le reste, te recoller les attaches, changer les vers faibles. Il aime beaucoup le commencement du n° IV. Sois tranquille; il y a du bon. Mais on voit seulement que les notes n'ont pas été assez digérées. Mais il me semble qu'il faut peu de chose pour que ta pièce marche. J'ai bon espoir.

Allons du courage, mille baisers.

A toi. Ton G.

4 h. du soir.

Pour ta distraction, tu peux lire le dernier numéro de la *Revue de Paris*. Tu y verras, dans la fin du *Livre Posthume*, une phrase à mon adresse, verte, et des réengueulades de Pami à Béranger. avec allusions à Cousin, Mérimée, Rémusat. Cela devient fort réjouissant.

---

371. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mercredi, 11 h. du matin [9 mars 1853].

Je ne prétends pas, chère Muse, vouloir défendre *nos* corrections quand même. Il doit y avoir dans le grand nombre bien des taches, mais l'esprit général en est bon. Corrige ces corrections quant aux *répétitions*, mais dans leur *sens* autant que

possible, comme nous avons fait nous-mêmes relativement à tes vers. En fait de répétitions je me rappelle, en effet, à deux places voisines

On dirait qu'ils sont nus

et

On eût dit...

(à propos des vêtements) *Nous n'avons pas omis de choses nécessaires.*

*Ne décris pas les Propylées.* Songe donc qu'on en a déjà par-dessus les oreilles, de l'architecture. Personne ne te saura gré d'une fidélité aussi scrupuleuse. L'Art est avant l'Archéologie, et tu as déjà tant de colonnes! etc.! Passe, passe hardiment. Il faut à *toute force* que tes petits vers arrivent après ces deux magnifiques :

... pour tailler de sa main  
Les blocs du Pentélique aussi durs que l'airain.

Arrête-toi là, au nom de Dieu! Tu me dis : «ils ne restent indiqués que dans les ruines et on ne les voit pas debout, neuves et formant vestibule». Mais qu'est-ce que ça fait! C'est déjà bien assez. Je suis de cela sûr.

Ton poème ne pêche pas par la sécheresse, n'aie pas peur. C'est l'abondance au contraire qui peut causer de la fatigue. Tous ces détails «formant des ailes, servant de vestibule», etc., sont *fastidieux*. C'est trop didactique et enfin, j'en reviens toujours là, il faut s'arrêter infailliblement aux vers cités que je trouve sublimes de raide et de net. Voilà une facture au moins!

Adopte donc nos coupures. Seulement si nous avons laissé des répétitions, corrige-les. Il y en

avait dans le premier morceau (les hexamètres du commencement) que nous n'avons pas eu le temps de changer; ainsi :

Diadème éthéré

et plus bas :

Corinthe couronnée  
Sa tête illuminée.

C'est à peu près la même idée, mais n'importe. Causons maintenant des Barbares : c'est grave.

Pour faire complètement bien ce morceau, il eût fallu ne pas ménager deux classes de citoyens auxquels il nous est interdit de toucher : 1° les prêtres, 2° les académiciens eux-mêmes. Ce sont ces deux genres d'animaux féroces qui, quant à l'idée du Beau (l'idée antique), ont fait plus de mal que les Attila et les Alaric. Nous ne pouvons donc rendre notre pensée qu'avec des adoucissements sans nombre et une atténuation originelle qui l'affaiblit de soi-même; et il faut aller auprès du but et non au but.

Ton morceau n'était pas bon. Il était même mal écrit, mou, trop long d'ailleurs et ne disait rien des autres Barbares (ou trop peu). Celui de Bouilhet, et dont toute la seconde partie a été faite par nous deux, me semble plus approchant. Si tu crois que l'on y verra une main différente et que cela pourra compromettre le succès, je ne dis plus rien. Mais tu n'y as pas compris des choses pourtant fort compréhensibles. Ainsi :

Opposiez des seins nus aux boucliers d'airain.

C'est *vous* qui opposiez des seins nus, vos seins nus aux boucliers d'airain (des Grecs). Les Barbares,

en effet, étaient sans armes défensives. Tu me dis « que ça laisse à peine deviner les viols des Grecques ». Mais à quoi bon parler du viol des Grecques ? Ce n'est pas là ce qu'on a voulu dire ; c'est seulement un détail pittoresque pour peindre les Barbares.

L'observation sur les répétitions de *flancs nus* est plus fondée ; tâche d'y obvier.

Fleuve où le grand Homère emplit son urne d'or

Il y a en effet déjà l'Ilissus et bien des flots.

La première version était :

Ils ont dit : que la source était empoisonnée  
D'où jaillit l'Illiade ainsi qu'un flot sacré.

mais les deux premiers de la stance n'ont pu être trouvés. Vois... cherche.

Si tu as peur que l'on croie que ce fleuve est l'*Ilissus*, change plus haut (je cite de mémoire) :

Des sommets de l'Hymette aux bords de l'Ilissus.

Mais le dernier de cette stance-là est bon, bon :

Ont écrasé la gloire en passant par-dessus.

Ce morceau des Barbares me paraît d'ensemble très pompeux, lyrique et *gueulard*. C'est pour cela qu'il me plaît.

Des pôles du Nord, du fond de l'Asie

est lourd comme tout et commun de forme ; fais donc plus d'attention à la *pâte* générale du style. Si nos Barbares ne te vont pas (moi je tâcherais

seulement d'en enlever les taches (répétitions) dont nous convenons ensemble), refais-les dans ce *mouvement* et dans ce *rythme* (par stances de 4) qui est très ferme, et en suivant le plan (puisque nous y avons les entourures gênées). Eh bien! tu n'y as pas relevé ce qui est incontestablement le plus mauvais et même la *seule* vraie faute, à savoir : *le passé glorieux*.

Tu ne me dis pas si tu approuves l'allusion finale. Sois sûre que toutes nos corrections ont été mûrement délibérées. Nous y avons d'abord passé tout l'après-midi du jeudi. Bouilhet y a travaillé vendredi et samedi et dimanche. Nous avons encore revu le tout et nous sommes mis au travail le soir. Pour moi, il me semble que j'y vois clair. Si nous avons pu de suite avoir le poème recopié, je te jure bien qu'on te l'aurait renvoyé propre tout à fait.

Pour notre *plaisir personnel*, aie l'obligeance, dans la copie que je recevrai vendredi, de me mettre en marge nos corrections parmi celles que tu n'adoptes pas, afin que nous voyions clairement lequel est (*sic*) à raison. Tu comprends?

*Vandales et Germains*; tâche de trouver quelque chose de synthétique, si tu veux.

J'attends donc, vendredi, une copie comme je te l'indique. Nous te la renverrons immédiatement. J'irai à Rouen exprès et nous y passerons ensemble tout l'après-midi.

Adieu, bonne chance, mille caresses.

A toi. Ton G.

Pour *te désagacer*, sache que la Sylphide et Bouilhet ne s'écrivent plus. Tout me semble

tombé à l'eau. Il l'a décidément envoyée faire [...] par d'autres.

Je ne vois pas pourquoi il faut qu'Athènes soit nommée avant d'en venir au mouvement de Vénus. Tu as peut-être raison; je n'en sais rien. Mais « ce n'était pas Vénus » suit parfaitement comme nous l'avions fait. Voilà ce dont je me rappelle. On sait bien que c'est d'Athènes que tu parles et tout à l'heure tu as

... oui, Athènes, Minerve fut ta mère...

---

372. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[11 mars 1853.]

Mon premier mouvement a été de te renvoyer ton *manuscrit* sans t'en dire un mot, puisque nos observations ne te servent à rien et que tu ne veux (ou ne peux) y voir clair. A quoi bon nous demander notre avis, et nous échigner le tempérament, si tout cela ne doit aboutir qu'à du temps perdu et des récriminations de part et d'autre?

Je t'avoue que, si je ne me retenais, je t'en dirais bien plus et qu'il me vient à ce propos une tristesse grande. Quel cas dois-je faire de ta critique louangeuse à mon endroit, quand je considère que dans tes propres œuvres tu te méprends si étrangement? Et si c'était encore pour soutenir des *excentricités*! des traits originaux! Passe encore. Mais non! ce sont toujours des *banalités* que tu défends, des niaiseries qui noient ta pensée, de

mauvaises assonances, des tournures banales. Tu t'acharnes à des misères. Quand je te dis que *sardoine* est le mot français de *sardonix*, qui est latin, tu me réponds que ça ressemble à *sardine* ! et pour cela tu fais deux vers durs :

Un Sardonix...  
Un autre...

ornés d'un mot pédantesque. Ah ! si tu avais fait *Melaenis* nous aurions eu de la science ! Dans ta rage de corriger nos corrections, tu ajoutes des fautes. Le *soyeux* parasol. Les Grecs ne connaissaient pas la soie ; ou elle était tellement rare que c'était tout comme. Enfin n'est-ce pas un parti pris, lorsqu'on t'avertit de vers désagréables comme

Il semble qu'il ondule en sa marche *légère*  
Ainsi que sur la *mer* il glisse sur la *terre*

de remettre *mer* au lieu de *flots* etc., etc.

Que veux-tu que je te dise ? Il me semble que tu te mets complètement dans la blouse ? Où nous avons lié les phrases, tu les dénoues ! Garde donc tes *à droite*, tes *à gauche*, tes *puis viennent* à satiété, etc.

Tes objections techniques n'ont aucun sens. Je crois que ton idéal, en faisant l'*Acropole*, était de faire une *description d'architecte*. Cela me paraît t'avoir étrangement préoccupée.

Je devrais m'arrêter là. Une seule considération me fait continuer. Je sais combien, lorsqu'on sort d'une œuvre, on en est plein. Je te conseille donc de tâcher de revoir à froid ce que nous te disons.

Cette re-lecture du manuscrit me donne mal

aux nerfs. Quel entêtement à garder des monstruosités!

Devant le Parthénon aboutissant *enfin*

Mais ton mouvement n'a plus de sens, après ta tournure de l'imparfait. Des colonnes ne ressemblent pas à des cols de cygne! D'ailleurs, *enfin*, sois sûre que c'est la dernière fois que je m'en mêle. Ceci est trop fort! Il fallait s'arrêter après la construction du Parthénon et le mouvement arrivait tout naturellement :

Le voilà ce temple sans tache

Nous avons là fondu deux strophes, mais toi tu aimes à redire les mêmes idées et en quels vers!

Qui seul devine la beauté  
Des dieux dont la voix de son frère  
Rend seule l'immortalité!

Une voix qui rend l'immortalité des dieux dont un autre devine la Beauté! Et Phidias (jumeau d'Homère, charmante expression!) répété deux fois.

L'aperçoivent *dressant*

mais non! Aperçoivent son aigrette dressée. Ça a l'air qu'elle dresse en ce seul moment où ils l'aperçoivent.

IV. Même objection que pour la construction du Parthénon. Après avoir dit : on y va (aux Panathénées), montre-moi *de suite* les Panathénées comme après avoir dit on construit cela, tu me montres cela construit. Ce paragraphe intermédiaire ralentit le mouvement et ôte du lyrisme à

ce qui suit; et d'ailleurs fête aux *divins ébats*, ce que nous avons mis le valait, conviens-en.

*Des têtes et des corps qui se groupent !  
Couvrent leurs chastes corps de chastes draperies.*

C'est du Delille! et du pire.

*Figurant des Titans...*

mais non; *figurent*, qui finit bien mieux ta phrase et veut exactement dire la même chose.

La strophe « théâtre de Bacchus » est, à cause des 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> vers, d'une lenteur et d'un mal écrit désespérant, outre qu'elle était fort inutile, puisque nous commençons

*Dans les théâtres pleins...*

Mais non! Tu tiens à ton théâtre de Bacchus! Et puis pourquoi l'imparfait, puisque c'est la *même action* qui se continue, le même tableau? Achève-le donc! Peut-on rien devoir (*sic*) de plus sec et de plus plat que la strophe

Sous chaque forme l'art était une prière  
.....  
Dieu, *suprême beauté!*

V. Quant aux Barbares, à propos de quoi viennent-ils maintenant? Il fallait surtout des Barbares intellectuels! *et d'armes bizarres!*

Sur les trépieds d'or servant aux offrandes  
Ils ont fait griller de sanglantes viandes.

Eh bien? et les Grecs aussi faisaient rôtir de sanglantes viandes sur les trépieds d'or!

*Qui, folles d'horreur, mouraient dans leurs bras*

Mais on ne dit pas ça! C'est inconvenant et indé-

cent, *mouraient!* D'ailleurs, où est la femme violée qui en soit morte?

Qu'est-ce que vient faire là la Judée! A quoi bon? Quel fouillis!

Je trouve tout ce morceau des Barbares détestable.

Je vais aller à Rouen porter à Bouilhet ton manuscrit.

Je ne sais ni ce qu'il dira, ni ce qu'il fera. Quand à moi, mon dernier avis se résume en ceci (si tu ne veux pas suivre les autres) : *garde les coupures que nous avons faites.* Je ne te donne pas quinze jours pour être convaincue que nous avons en cela raison. Mais il sera, en cela, trop tard.

Adieu, indomptable sauvage. A toi, ton G.

P.-S. 2 h. de l'après-midi.

Bouilhet est *complètement* de mon avis quant aux Barbares. Retranche-les, si tu ne prends pas les nôtres, et fais *une* strophe pour dire : les Barbares sont venus.

Bouilhet n'a pas encore reçu ta lettre.

4 h. — Dernière imprécation.

Par tous les Dieux! écoute-nous donc pour tous les vers corrigés et les coupures!

373. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Lundi matin, 4 h. 1/2 [15 mars 1853].

Enfin voilà l'ouvrage fini. Nous y sommes depuis 2 h. de l'après-midi, sans désespérer, sauf une heure pour dîner. J'ai bon espoir, ça ira.

Nous t'avons singulièrement simplifié la besogne, car je crois qu'elle est complètement terminée. Bouilhet cherche en ce moment le dernier vers. Il a été sublime.

Tout le morceau a été refait en entier par lui et il a eu une idée que j'ose qualifier de dantesque et obélisque; c'est, à propos des Barbares, de parler *délicatement* de l'abbé Gaume.

Le ver rongeur trouve là un asticot qui lui mord la queue. Bouilhet pense que ce sujet de l'*Acropole* pourrait bien avoir été donné en haine des attaques aux idées classiques, aux études antiques. Ces messieurs alors seront chatouillés à leur endroit sensible.

Admire le dernier vers, qui est d'un Casimir Delavigne achevé :

Et Midas aujourd'hui juge encore Apollon.

(Midas eut des oreilles d'âne pour avoir préféré Pan à Apollon.)

Maintenant, pour nous récompenser de notre pioche, qui n'a [pas] été médiocre, fais de suite (pour toi et pour nous) recopier le tout, comme nous l'avons corrigé ou refait, et envoie-le-moi de suite. Je le porterai à Bouilhet et nous verrons s'il reste encore quelque chose à redire. L'ensemble nous apparaîtra plus clairement; mais je serais bien étonné si ce poème, maintenant, n'avait toutes les chances. Les vers excellents y abondaient, nous les avons fait saillir. Ceux qui avaient la figure sale ont été débarbouillés et la tourbe des médiocres expulsée sans pitié:

A toi, mille baisers et bon espoir.

Ton G.

## NOTA.

*Vandales et Germains.* — Nous ne sommes pas sûrs si les Vandales et les Germains ont réellement été à Athènes. Informe-t'en. En tout cas il nous y faut, à cause des femmes blondes, des barbares du Nord, tels que Huns (bien dur), Scythes, Goths, etc.

*Vandale*, au reste, ne serait peut-être pas relevé (dans l'hypothèse même d'une inexactitude historique), à cause de son double sens. Au reste il faut s'en assurer.

Au vers

Et la France a compris cette grande parole

mets en note : « École d'Athènes ».

*A la fin de cette lettre Bouilbet a écrit les lignes suivantes :*

Chère Muse, vous avez bien raison, nous formons à nous trois un faisceau que nul ne brisera; je suis en retard avec vous, de deux lettres, mais je viens de vous faire plus de quarante mauvais vers; nous sommes presque quittes.

Adieu, je tombe de sommeil, et vous embrasse du fond du cœur.

L. BOUILHET.

*P.-S.* L'amour ne me martyrise pas trop, et je suis bien plus inquiet de mes *Fossiles*. Je ne peux m'empêcher de constater avec quelle intensité complaisante vous parlez des Éphèbes. Ça n'est pas rassurant pour nous autres, qui commençons à perdre notre duvet.

Adieu, adieu.

---

## 374. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche soir [20 mars 1853].

Deux mots seulement ce soir, chère Muse. Bouilhet a reçu ta lettre relative à l'*Acropole*. Voici les résultats :

1° Il écrira demain à Azvedo<sup>(1)</sup>.

2° Quant au préfet, je m'en charge. Bouilhet n'a aucune accointance avec lui, ni directe ni indirecte. Moi non plus; mais j'ai songé à un mien ami dont le cousin est le médecin du préfet. Je le crois bien avec ce cousin. Demain nous commencerons à tâter la chose et j'ai bon espoir de ce côté. Ainsi de deux.

3° Quant à écrire à du Camp, Bouilhet y était tout disposé; mais, à moins que tu n'y tiennes absolument (et ce serait, je crois, une gaucherie), il n'en fera rien. Voici *mes* raisons. La première de toutes est qu'il se *douterait que c'est toi*. Cela est sûr et la conclusion n'a pas besoin d'être exprimée. Il sait fort bien que Bouilhet ne connaît personne autre que toi en disposition de concourir à l'Académie et qu'eût-il une de ses connaissances qui en fût capable, il ne se donnerait pas la peine de lui écrire pour cela, ne lui écrivant pas depuis fort longtemps.

Ce serait d'ailleurs (car tôt ou tard la vérité

(1) Critique musical.

serait sue) renouveler un tas de cancans inextricable.

Pourquoi n'aurait-ce pas été moi qui aurais écrit? La mère Delessert se retrouverait mêlée là dedans, avec tous les embrouillements de maîtresse, amis et nos trois personnalités, toujours confondues. Du Camp, furieux d'avoir été joué, recommencerait cette série de *rappports*, comme disent les cuisinières, de blagues et contre-blagues dont je suis fort las. Pour Dieu, laissons-le tranquille afin qu'il nous rende la pareille.

Fais-toi (toujours sous l'anonyme) recommander au Philosophe par Béranger. Il doit être assez honnête homme pour te garder le secret. Est-ce que ce bon Babinet ne peut pas te servir? J'oubliais, pour Saulcy, que du Camp, au fond, ainsi que Mérimée, est son ennemi intime. Non, je t'assure que c'est une mauvaise idée et, comme on dit, un pas de clerc.

Si du Camp revient chez toi, et il y reviendra, tâche de t'arranger pour qu'il y reste peu et qu'il n'y revienne que fort rarement. Avec des connaissances renouées, tôt ou tard on en arrive aux récriminations et alors!...

Tu devrais, par le père Chéron, te faire recommander à d'Arpentigny pour Musset? Qu'en dis-tu?

J'avais oublié de te rendre réponse pour les deux vers de la tour vénitienne. Laisse le *manuscrit* tel qu'il a été envoyé. Ta 2<sup>e</sup> correction est moins heureuse.

Adieu, chère et bonne Muse, mille baisers et tendresses. A toi. Ton G.

Bouilhet te remercie bien pour Jacottet<sup>(1)</sup>. Ce n'est peut-être pas de refus, mais il faut savoir avant où en est Azvedo de ses démarches, ce qui va faire naturellement le prétexte de la lettre qu'il lui écrira demain.

---

## 375. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Nuit de lundi [22 mars 1853].

Il est 2 h. du matin, je croyais qu'il était minuit. Je suis exténué d'avoir *gueulé* toute la soirée en écrivant. C'est une page qui sera bonne, mais qui ne l'est pas.

Voici la lettre de Madame... que je t'envoie.

Un mot de réponse pour me dire si tu l'as reçue. J'aurai, je pense, après-demain, la réponse pour l'*Acropole*.

Adieu, mille tendresses.

A toi, ton G.

---

## 376. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Jeu-di matin, midi [24 mars 1853].

Je vais aller à Rouen pour avoir la réponse de ton *Acropole*. Je t'écrirai dimanche une longue lettre. Ce sera le jour de Pâques. Je passerai à cela l'après-midi; ce sera ma fête.

Ce n'était pas par *délicatesse* que je t'ai envoyé

<sup>(1)</sup> Directeur de la Librairie Nouvelle.

cachetée la lettre<sup>(1)</sup> mais il me semble qu'elle a dû te faire plus de plaisir ainsi. Il y a dans l'action matérielle de décacheter une lettre un certain charme, un plaisir des nerfs que je n'ai pas voulu t'enlever. Si j'avais à te transmettre un fruit, ce ne serait pas par délicatesse que je tâcherais de n'en pas enlever la fleur, mais pour qu'il restât plus propre. Comprends-tu? Quelle drôle de chose que les femmes! Toujours l'esprit tendu vers l'article! « Puisque tu savais bien, me dis-tu, qu'il ne m'a jamais fait la cour. » Je t'assure que je n'avais nullement pensé à cette question. Quelles sont donc ces deux ou trois choses du genre de celles-là et que tu veux me dire en riant et en m'embrassant? Je me perds en conjectures et rêve dans le vide.

J'ai bien compris ton sentiment relativement à mes notes de voyage. Je te répondrai sur tout cela, mais c'est toi qui as voulu cette lecture. Je m'y étais longtemps refusé, souviens-t'en; mais tu es bien enfant.

Je ne te renverrai pas la lettre. Je crois *plus sage* de la garder. Elle était accompagnée d'un petit mot à mon adresse, fort poli. Tu peux, en lui répondant, lui exprimer que je suis tout à son service et trop heureux de lui être agréable. Il a vraiment une belle figure là-bas, dans son île. Si je le pouvais, j'irais le voir. J'en éprouve le besoin; mais la *Bovary* qui me tient et l'argent que je ne tiens pas m'en empêchent.

Quand tu feras le plan de ton drame, détaille le plus possible et scène par scène, avec tous les mouvements; c'est le seul moyen d'y voir clair.

(1) Lettre de Victor Hugo.

Voilà quatre jours que je suis à une page ! Et peut-être faudra-t-il la déchirer. Quelle scie !

Adieu, tout à toi, à dimanche, je t'embrasse.  
Ton G.

Ne lui écris pas pour Villemain, tu as raison.

---

377. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de vendredi, 1 heure  
[25-26 mars 1853].

Pourquoi, chère bonne Muse, ai-je une sorte de pressentiment que tu es malade ? [...] L'*Acropole* doit t'avoir bien fatiguée. Ça ne vaut rien, ni pour l'œuvre ni pour l'auteur, de composer ainsi. Si, après nos corrections, nous eussions eu encore trois semaines devant nous, et que tu nous eusses renvoyé le manuscrit recopié comme nous l'avions refait, et avec tes observations à toi, nous te l'aurions renvoyé ; tu l'aurais retravaillé et, après une seconde revision de notre part, je t'assure que c'eût été une crâne chose. L'étoffe y était, mais nous n'avons pas eu seulement le temps de nous entendre. Ainsi, quand je te disais que le Parthénon est couleur bitume et terre de Sienne, c'est vrai ; mais les Propylées, je ne sais pourquoi, sont fort blanches. Ainsi l'on pouvait dire :

L'éternelle blancheur des longues Propylées,  
Etc., etc.

Tu as oublié de parler de Pandrose<sup>(1)</sup> ; mais sois sûre que l'Académie, toute pédante qu'elle soit, tient

<sup>(1)</sup> Fille de Cécrops, dont le temple était situé près de celui d'Athéna Poliade.

plus aux vers en eux-mêmes qu'à une description technique. Le sujet *l'Acropole* était d'ailleurs tellement vague que chacun peut le traiter à sa fantaisie. Si tu as fait, comme tu me le dis, les coupures et nos corrections les plus importantes, j'ai bon espoir. Mais agis comme l'an passé, ne néglige pas tes petites recommandations indirectes. Après la peau du lion, un lopin de celle du renard : soyons prudents.

D'ici à quelques jours, je vais avoir dans ma maison des tableaux à la Greuze (scènes d'intérieur). Ma mère a depuis 25 ans une femme de chambre qu'elle croyait lui être fort dévouée, etc... Or elle s'est aperçue qu'elle *abusait*, comme on dit, et entre autres qu'elle nourrissait à peu près complètement un sien frère (drôle fort peu drôle et des plus bêtes et des plus canailles), à nos dépens. Elle va la renvoyer; l'autre ne va pas vouloir. Tout cela est assommant. Quelle basse crapule aussi que tous ces paysans! Oh! la race, comme j'y crois! Mais il n'y a plus de race! Le sang aristocratique est épuisé; ses derniers globules, sans doute, se sont coagulés dans quelques âmes. Si rien ne change (et c'est possible), avant un demi-siècle peut-être l'Europe languira dans de grandes ténèbres et ces sombres époques de l'histoire, où rien ne luit, reviendront. Alors quelques-uns, les purs, ceux-là, garderont entre eux, à l'abri du vent, et cachée, l'impérissable petite chandelle, le feu sacré, où toutes les illuminations et explosions viennent prendre flamme.

Ta jeune Anglaise, sans que je la connaisse, me cause une grande pitié, à cause de toutes les *déceptions* qui doivent l'attendre. Si elle n'est pas

stupide, elle finira par s'énamourer de quelque intrigant, porteur d'une figure pâle et adressant des vers aux étoiles comparées aux femmes, lequel lui mangera son argent, et la laissera ensuite avec ses beaux yeux pour pleurer, et son cœur pour souffrir. Ah! comme on perd de trésors dans sa jeunesse! Et dire que le vent seul ramasse et emporte les plus beaux soupirs des âmes! Mais y a-t-il quelque chose de meilleur que le vent et de plus doux? Moi aussi, j'ai été d'une architecture pareille. J'étais comme les cathédrales du xv<sup>e</sup> siècle, lancéolé, fulgurant. Je buvais du cidre dans une coupe en vermeil. J'avais une tête de mort dans ma chambre, sur laquelle j'avais écrit : « Pauvre crâne vide, que veux-tu me dire avec ta grimace? » Entre le monde et moi existait je ne sais quel vitrail, peint en jaune, avec des raies de feu et des arabesques d'or, si bien que tout se réfléchissait sur mon âme comme sur les dalles d'un sanctuaire, embelli, transfiguré et mélancolique cependant, et rien que de beau n'y marchait. C'étaient des rêves plus majestueux et plus vêtus que des cardinaux à manteaux de pourpre. Ah! quels frémissements d'orgue! quels hymnes! et quelle douce odeur d'encens qui s'exhalait de mille cassolettes toujours ouvertes! Quand je serai vieux, écrire tout cela me réchauffera. Je ferai comme ceux qui, avant de partir pour un long voyage, vont dire adieu à des tombeaux chers. Moi, avant de mourir, je revisiterai mes rêves.

Eh bien, c'est fort heureux d'avoir une jeunesse pareille et que personne ne vous en sache gré. Ah! à dix-sept ans si j'avais été aimé, quel

crétin je ferais maintenant ! Le bonheur est comme la vérole : pris trop tôt, il peut gâter complètement la constitution.

La *Bovary* traînotte toujours, mais enfin avance. J'espère d'ici à quinze jours avoir fait un grand pas. J'en ai beaucoup relu. Le style est inégal et trop méthodique. On aperçoit trop les écrous qui serrent les planches de la carène. Il faudra donner du jeu. Mais comment ? Quel chien de métier ! Belle balle que celle de P. Chasles. Mais pourquoi « vieux ennemis » ?

Adieu ! mille tendresses, bonne Muse.

A toi, ton G.

378. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Dimanche, 4 heures [27 mars 1853].  
*Jour de Pâques.*

Pas de nouvelle de l'*Acropole* ! et je devais en recevoir ce matin ! Voici, au reste, l'état des choses tel que je le connais. Jeudi dernier j'ai été à Rouen relancer à la douane, où il est employé, le jeune Baudry (frère d'un de mes camarades qui habite Versailles). Il avait vu Pylore son cousin, médecin du préfet ; et lui avait fait la commission. Le susdit docteur n'avait pas mieux demandé que de s'en charger, mais avait répondu qu'il croyait que le préfet ne ferait rien parce que c'était son habitude. Il ne recommande jamais personne afin qu'on ne lui rende pas la pareille. Était-ce une défaite, ou est-ce la vérité ? J'ai réchauffé le zèle de mon jeune homme qui m'avait promis que Pylore,

nonobstant, irait exprès chez le préfet et lui demanderait cette recommandation. Je devais avoir la réponse telle quelle ce matin. Peut-être sera-ce pour demain? Si j'en ai une, je rouvrirai ma lettre, pour t'en faire part. Tu recevras dans la prochaine celle du grand homme (qui est vraiment charmante), puisque tu y tiens. Mais ces voyages de papiers semblables sont bien inutiles et de telles choses ne devraient pas rester longtemps dans tes mains. Songes-y donc un peu. Je crois aussi qu'il serait plus prudent que je reçusse ses lettres de Londres directement. Encore cinq ou six envois et le timbre seul mettra sur la piste; on les ouvrira; elles seront gobées. De Londres, au contraire, c'est trop vague, heureusement. Il faudrait donc, je crois, qu'il les y envoyât. Comme tu peux les y envoyer, il y aurait une double enveloppe. La lettre même, partant de lui, serait à mon adresse et enveloppée dans une autre à la désignation de M<sup>me</sup> Farmer<sup>(1)</sup>, laquelle l'ouvrirait et remettrait une seconde enveloppe à moi adressée; de même que pour toi, tu m'enverrais tes lettres, je *les* enfermerais à l'adresse de M<sup>me</sup> Farmer qui, à Londres l'ouvrirait et *la* jetterait à la poste. Il me semble que, de cette façon, vous ne devez avoir rien à craindre. Tu comprends que pour moi ça m'est parfaitement égal. Mais, pour toi, cela peut être important. J'aime mieux avoir recours à M<sup>me</sup> Farmer qu'à tout autre. Qui sait si les connaissances de l'institutrice ne peuvent pas bavarder? J'avais pensé aussi aux Miss Collier,

(1) Amie de M<sup>me</sup> Flaubert qui habitait Londres, et à qui l'institutrice de Caroline Hamard adressait les lettres et paquets destinés à Victor Hugo.

mais elles sont de la connaissance de Nieukerke. Dans la conversation un mot peut échapper. Ces braves gens, au contraire, ne voient personne et sont complètement confinés dans leur commerce. Autant qu'on peut être sûr d'autrui, je le suis d'eux. Quant à la transmission de volumes, ça me paraît plus difficile. Tout paquet envoyé par la poste est décacheté à la douane. Il faut donc attendre une occasion, une personne sûre, pour le passer en fraude. L'envoyer ainsi, franchement, par la voie ordinaire et avec l'adresse dessus c'est se désigner naïvement à la surveillance de la police. Voilà, chère sauvage, mes réflexions politiques. Explique-lui bien la marche à suivre pour les lettres; il n'y a rien de plus simple. Quand est-ce que l'on saura la décision de l'*Acropole*? Tu me parais du reste être en bon train pour les recommandations par M. Béchard, etc. Je suis bien impatient du résultat.

L'impression que te font mes *Notes de voyage* m'a fait faire d'étranges réflexions, chère Muse, sur le cœur des hommes et sur celui des femmes. Décidément ce n'est pas le même, on a beau dire.

De notre côté est la franchise, sinon la délicatesse; et nous avons tort pourtant, car cette franchise est une dureté. Si j'avais omis d'écrire mes impressions féminines, rien ne t'eût blessée! Les femmes gardent tout dans leur sac, elles. On n'en tire jamais une confiance entière. Le plus qu'elles font, c'est de laisser deviner et, quand elles vous racontent les choses, c'est avec une telle sauce que la viande en disparaît. Mais nous, pour deux ou trois méchants [...] et où le cœur même n'était pas, voilà le leur qui gémit! Etrange!

étrange! Moi je me casse la tête à comprendre tout cela; et j'y ai pourtant bien réfléchi dans ma vie. Enfin (je parle ici à ton cerveau, chère et bonne femme), pourquoi ce petit monopole du sentiment? Tu es jalouse du sable où j'ai posé mes pieds, sans qu'il m'en soit entré un grain dans la peau, tandis que je porte au cœur une large entaille que tu y as faite? Tu aurais voulu que ton nom revînt plus souvent sous ma plume. Mais remarque que je n'ai pas écrit une seule réflexion. Je formulais seulement de la façon la plus courte l'indispensable, c'est-à-dire la sensation, et non le rêve, ni la pensée. Eh bien, rassure-toi, j'ai pensé souvent à toi, souvent, très souvent. Si, avant de partir, je n'ai pas été te dire adieu, c'est que j'avais déjà du sentiment par-dessus les oreilles! Il m'était resté de toi une grande aigreur; tu m'avais longuement irrité, j'aimais mieux ne pas te revoir, quoique j'en eusse eu maintes fois envie. La chair m'appelait, mais les nerfs me retenaient. Et il sortait de tout cela une tendresse qui, s'alimentant par le souvenir, n'avait pas besoin d'épanchement. Je m'étais promis de m'abstenir de toi, tant j'avais éprouvé à ton endroit de sentiments violents et incompatibles entre eux. La bataille était trop bruyante. J'avais déserté la place, c'est-à-dire j'avais enfermé sous clef tout cela, pour ne plus en entendre parler, et je regardais seulement de temps à autre ta chère image, ta belle et bonne figure, par une lucarne de mon cœur restée ouverte. Et puis, j'ai toujours détesté les choses solennelles. Nos adieux l'eussent été. Je suis superstitieux là-dessus. Jamais avant d'aller en duel, si j'y vais, je ne ferai mon testament; tous ces

actes sérieux portent malheur. Ils sentent d'ailleurs la draperie. J'en ai eu à la fois peur et ennui. Donc, quand j'ai eu quitté ma mère, j'ai pris de suite mon rôle de voyageur. Tout était quitté, j'étais parti. Alors, pendant quatre à cinq jours à Paris, *je me suis foué une bosse* comme un matelot. Et quand la France a disparu à mes yeux, derrière les îles d'Hyères, j'étais moins ému et moins pensant que les planches du bateau qui me portait. Voilà la psychologie de mon départ. Je ne l'excuse pas, je l'explique.

Pour Ruchiouk-Hânem<sup>(1)</sup>, ah! rassure-toi et rectifie en même temps tes idées orientales. Sois convaincue qu'elle n'a rien éprouvé du tout; au moral, j'en réponds, et au physique même, j'en doute fort. Elle nous a trouvés de fort bons cawadja (seigneurs) parce que nous avons laissé là pas mal de piastres, voilà tout. La pièce de B[ouilhet] est fort belle, mais c'est de la poésie et pas autre chose. La femme orientale est une machine, et rien de plus; elle ne fait aucune différence entre un homme et un autre homme. Fumer, aller au bain, se peindre les paupières et boire du café, tel est le cercle d'occupations où tourne son existence. Quant à la jouissance physique, elle-même doit être fort légère puisqu'on leur coupe de bonne heure ce fameux bouton, siège d'icelle. Et c'est là ce qui la rend, cette femme, si poétique à un certain point de vue, c'est qu'elle rentre absolument dans la nature.

J'ai vu des danseuses dont le corps se balançait

<sup>(1)</sup> Voir *Festons et Astragales*, p. 28, Lemerre, éd. et Flaubert, *Notes de Voyages*, I, p. 155; et *Correspondance*, t. II, p. 174.

avec la régularité ou la furie insensible d'un palmier. Cet œil si plein de profondeurs, et où il y a des épaisseurs de teintes comme à la mer, n'exprime rien que le calme, le calme et le vide, comme le désert. Les hommes sont de même. Que d'admirables têtes! et qui semblent rouler, en dedans, les plus grandes pensées du monde! Mais frappez dessus et il n'en sortira pas plus que d'un cruchon sans bière ou d'un sépulcre vide.

A quoi tient donc la majesté de leurs formes, d'où résulte-t-elle? De l'absence peut-être de toute passion. Ils ont cette beauté des taureaux qui ruminent, des lévriers qui courent, des aigles qui planent. Le sentiment de la fatalité qui les remplit, la conviction du néant de l'homme donne ainsi à leurs actions, à leurs poses, à leurs regards, un caractère grandiose et résigné. Les vêtements lâches et se prêtant à tous les gestes sont toujours en rapport avec les fonctions de l'individu par la ligne, avec le ciel par la couleur, etc., et puis le soleil! le soleil! Et un immense ennui qui dévore tout! Quand je ferai de la poésie orientale (car moi aussi j'en ferai, puisque c'est de mode et que tout le monde en fait), c'est là ce que je tâcherai de mettre en relief. On a compris jusqu'à présent l'Orient comme quelque chose de miroitant, de hurlant, de passionné, de heurté. On n'y a vu que des bayadères et des sabres recourbés, le fanatisme, la volupté, etc. En un mot, on en reste encore à Byron. Moi je l'ai senti différemment. Ce que j'aime au contraire dans l'Orient, c'est cette grandeur qui s'ignore, et cette harmonie de choses disparates. Je me rappelle un baigneur qui avait au bras gauche un bracelet d'argent, et à l'autre un

vésicatoire. Voilà l'Orient vrai et, partant, poétique : des gredins en haillons galonnés et tout couverts de vermine. Laissez donc la vermine, elle fait au soleil des arabesques d'or. Tu me dis que les punaises de Ruchiouk-Hânem te la dégradent ; c'est là, moi, ce qui m'enchantait. Leur odeur nauséabonde se mêlait au parfum de sa peau ruiselante de santal. Je veux qu'il y ait une amertume à tout, un éternel coup de sifflet au milieu de nos triomphes, et que la désolation même soit dans l'enthousiasme. Cela me rappelle Jaffa où, en entrant, je humais à la fois l'odeur des citronniers et celle des cadavres ; le cimetière défoncé laissait voir les squelettes à demi pourris, tandis que les arbustes verts balançaient au-dessus de nos têtes leurs fruits dorés. Ne sens-tu pas combien cette poésie est complète, et que c'est la grande synthèse ? Tous les appétits de l'imagination et de la pensée y sont assouvis à la fois ; elle ne laisse rien derrière elle. Mais les gens de goût, les gens à enjolivements, à purifications, à *illusions*, ceux qui font des manuels d'anatomie pour les dames, de la science à la portée de tous, du sentiment coquet et de l'art aimable, changent, grattent, enlèvent, et ils se prétendent classiques, les malheureux ! Ah ! que je voudrais être savant ! et que je ferais un beau livre sous ce titre : *De l'interprétation de l'antiquité !* Car je suis sûr d'être dans la tradition ; ce que j'y mets de plus, c'est le sentiment moderne. Mais encore une fois, les anciens ne connaissaient pas ce prétendu genre noble ; il n'y avait pas pour eux de chose que l'on ne puisse dire. Dans Aristophane, on chie sur la scène. Dans l'*Ajax* de Sophocle, le sang des animaux

égorgés ruisselle autour d'Ajax qui pleure. Et quand je songe qu'on a regardé Racine comme hardi pour avoir mis des *chiens* ! Il est vrai qu'il les avait relevés par *dévorants* !... Donc cherchons à voir les choses comme elles sont et ne voulons pas avoir plus d'esprit que le bon Dieu. Autrefois on croyait que la canne à sucre seule donnait le sucre. On en tire à peu près de tout maintenant ; il en est de même de la poésie. Extrayons-la de n'importe quoi, car elle gît en tout et partout : pas un atome de matière qui ne contienne la pensée ; et habituons-nous à considérer le monde comme une œuvre d'art dont il faut reproduire les procédés dans nos œuvres.

J'en reviens à Ruchiouk. C'est nous qui pensons à elle, mais elle ne pense guère à nous. Nous faisons de l'esthétique sur son compte, tandis que ce fameux voyageur si intéressant, qui a eu les honneurs de sa couche, est complètement parti de son souvenir, comme bien d'autres. Ah ! cela rend modeste de voyager ; on voit quelle petite place on occupe dans le monde.

Encore une légère considération sur les femmes, avant de causer d'autre chose (à propos des femmes orientales). La femme est un produit de l'homme. *Dieu a créé la femelle, et l'homme a fait la femme* ; elle est le résultat de la civilisation, une œuvre factice. Dans les pays où toute culture intellectuelle est nulle, elle n'existe pas (car c'est une œuvre d'art, au sens humanitaire ; est-ce pour cela que toutes les grandes idées générales se sont symbolisées au féminin ?) Quelles femmes c'étaient que les courtisanes grecques ! Mais quel art c'était que l'art grec ! Que devait être une créature élevée

pour contribuer aux plaisirs *complets* d'un Platon ou d'un Phidias ?

Toi, tu n'es pas une femme, et si je t'ai plus et surtout plus *profondément aimée* (tâche de comprendre ce mot *profondément*) que toute autre, c'est qu'il m'a semblé que tu étais moins femme qu'une autre. Toutes nos dissidences ne sont jamais venues que de ce côté *féminin*. Rêve là-dessus, tu verras si je me trompe. Je voudrais que nous gardassions nos deux corps et n'être qu'un même esprit. Je ne veux de toi, comme femme, que la chair. Que tout le reste donc soit à moi, ou mieux soit moi, de même pâte et la même pâte. Comprends-tu que ceci n'est pas de l'amour, mais quelque chose de plus haut, il me semble, puisque ce désir de l'âme est pour elle presque un besoin même de vivre, de se dilater, d'être plus grande. Tout sentiment est une extension. C'est pour cela que la liberté est la plus noble des passions.

Nous relisons du Ronsard et nous nous enthousiasmons de plus belle. A quelque jour nous en ferons une édition ; cette idée, qui est de B[ouilhet], me sourit fort. Il y a cent belles choses, mille, cent mille, dans les poésies complètes de Ronsard, qu'il faut faire connaître, et puis j'éprouve le besoin de le lire et relire dans une édition comode. J'y ferais une préface. Avec celle que j'écrirai pour la *Melaenis* et le conte chinois, réunis en un volume, et de plus celle de mon *Dictionnaire des idées reçues*, je pourrai à peu près dégoïser là ce que j'ai sur la conscience d'idées critiques. Cela me fera du bien, et m'empêchera vis-à-vis de moi-même de jamais saisir aucun prétexte pour

faire de la polémique. Dans la préface du R[onsard] je dirai l'histoire du *sentiment poétique en France*, avec l'exposé de ce que l'on entend par là dans notre pays, la mesure qu'il lui en faut, la petite monnaie dont il a besoin. On n'a nulle imagination en France. Si l'on veut faire passer la poésie, il faut être assez habile pour la déguiser. Puis dans la préface du livre de B[ouilhet] je reprendrais cette idée, ou plutôt je la continuerais et je montrerais comment un poème épique est encore possible, si l'on veut se débarrasser de toute intention d'en faire un. Le tout terminé par quelques considérations sur ce que peut être la littérature de l'avenir.

La *Bovary* ne va pas raide : en une semaine *deux pages!!!* Il y a de quoi, quelquefois, se casser la gueule de découragement ! si l'on peut s'exprimer ainsi. Ah ! j'y arriverai, j'y arriverai, mais ce sera dur. Ce que sera le livre, je n'en sais rien ; mais je répons qu'il sera écrit, à moins que je ne sois complètement dans l'erreur, ce qui se peut.

Ma torture à écrire certaines parties vient du fond (comme toujours). C'est quelquefois si subtil que j'ai du mal moi-même à me comprendre. Mais ce sont ces idées-là qu'il faut rendre, à cause de cela même, plus nettes. Et puis, dire à la fois proprement et simplement des choses vulgaires ! c'est atroce.

Médite bien le plan de ton drame ; tout est là, dans la conception. Si le plan est bon, je te réponde du reste, car pour les vers, je te rendrai l'existence tellement insupportable qu'ils seront bons, ou finiront par l'être, et *tous* encore.

J'ai lu ce matin quelques fragments de la co-

médie d'Augier<sup>(1)</sup>. Quel anti-poète que ce garçon-là ! A quoi bon employer les vers pour des idées semblables ? Quel art factice ! et quelle absence de véritable forme que cette prétendue forme extérieure ! Ah ! c'est que ces gaillards-là s'en tiennent à la vieille comparaison : la forme est un manteau. Mais non ! La forme est la chair même de la pensée, comme la pensée en est l'âme, la vie. Plus les muscles de votre poitrine seront larges, plus vous respirerez à l'aise.

Tu serais bien aimable de nous envoyer pour samedi prochain le vol[ume]<sup>(2)</sup> de Leconte, nous le lirions dimanche prochain. J'ai de la sympathie pour ce garçon. Il y a donc encore des honnêtes gens ! des cœurs convaincus ! Et tout part de là, la conviction. Si la littérature moderne était seulement morale, elle deviendrait forte. Avec de la moralité disparaîtraient le plagiat, le pastiche, l'ignorance, les prétentions exorbitantes. La critique serait utile et l'art naïf, puisque ce serait alors un besoin et non une spéculation.

Tu me parais, pauvre chère âme, triste, lasse, découragée. Oh ! la vie pèse lourd sur ceux qui ont des ailes ; plus les ailes sont grandes, plus l'envergure est douloureuse. Les serins en cage sautillent, sont joyeux ; mais les aigles ont l'air sombre, parce qu'ils brisent leurs plumes contre les barreaux. Or nous sommes tous plus ou moins aigles ou serins, perroquets ou vautours. La dimension d'une âme peut se mesurer à sa souffrance, comme on calcule la profondeur des fleuves à leur courant.

(1) *Philiberte*.

(2) *Poèmes Antiques*, de Leconte de Lisle, que Flaubert désigne souvent sous le nom de Leconte puis de Delisle.

Ce sont des mots tout cela; comparaison n'est pas raison, je le sais. Mais avec quoi donc se consoleraient-on si ce n'est avec des mots? Non, raffermis-toi, songe aux étonnants progrès que tu fais, aux transformations de ton vers qui devient si souvent plein et grand. Tu as écrit cette année une fort belle chose complète, *la Paysanne*, et une autre pleine de beautés, *l'Acropole*. Médite ton drame. J'ai un pressentiment que tu le réussiras, Il sera joué et applaudi, tu verras. Marche, va, ne regarde ni en arrière ni en avant, casse du caillou, comme un ouvrier, la tête baissée, le cœur battant, et toujours, toujours! Si l'on s'arrête, d'incroyables fatigues et les vertiges et les découragements vous feraient mourir. L'année prochaine nous aurons de bons loisirs ensemble, de bonnes causeries mêlées de toutes caresses.

Moi, plus je sens de difficultés à écrire et plus mon audace grandit (c'est là ce qui me préserve du pédantisme, où je tomberais sans doute). J'ai des plans d'œuvres pour jusqu'au bout de ma vie, et s'il m'arrive quelquefois des moments âpres qui me font presque crier de rage, tant je sens mon impuissance et ma faiblesse, il y en a d'autres aussi où j'ai peine à me contenir de joie. Quelque chose de profond et d'extra-voluptueux déborde de moi à jets précipités, comme une éjaculation de l'âme. Je me sens transporté et tout enivré de ma propre pensée, comme s'il m'arrivait, par un soupirail intérieur, une bouffée de parfums chauds. Je n'irai jamais bien loin, je sais tout ce qui [me] manque. Mais la tâche que j'entreprends sera exécutée par un autre. J'aurai mis sur la voie quelqu'un de mieux doué et de plus né. Vouloir donner

à la prose le rythme du vers (en la laissant prose et très prose) et écrire la vie ordinaire comme on écrit l'histoire ou l'épopée (sans dénaturer le sujet) est peut-être une absurdité. Voilà ce que je me demande parfois. Mais c'est peut-être aussi une grande tentative et très originale! Je sens bien en quoi je faille. (Ah! si j'avais quinze ans!) N'importe, j'aurai toujours valu quelque chose par mon entêtement. Et puis, qui sait? peut-être trouverai-je un jour un bon *motif*, un air complètement dans ma voix, ni au-dessus ni au-dessous. Enfin, j'aurai toujours passé ma vie d'une noble manière et souvent délicieuse.

Il y a un mot de La Bruyère auquel je me tiens : « Un bon auteur croit écrire raisonnablement ». C'est là ce que je demande, écrire raisonnablement et c'est déjà bien de l'ambition. Néanmoins il y a une chose triste, c'est de voir combien les grands hommes arrivent aisément à l'effet en dehors de l'Art même. Quoi de plus mal bâti que bien des choses de Rabelais, Cervantès, Molière et d'Hugo? Mais quels coups de poing subits! Quelle puissance dans un seul mot! Nous, il faut entasser l'un sur l'autre un tas de petits cailloux pour faire nos pyramides qui ne vont pas à la centième partie des leurs, lesquelles sont d'un seul bloc. Mais vouloir imiter les procédés de ces génies-là, ce serait se perdre. Ils sont grands, au contraire, parce qu'ils n'ont pas de procédés. Hugo en a beaucoup, c'est là ce qui le diminue. Il n'est pas varié, il est constitué plus en hauteur qu'en étendue.

Comme je bavarde ce soir! Il faut que je m'arrête pourtant, et puis j'ai peur de t'assommer, car

il me semble que je répète toujours les mêmes choses (moi aussi je ne suis pas varié). Mais de quoi causer, si ce n'est de notre cher souci ?

Tu me parles des chauves-souris d'Égypte, qui, à travers leurs ailes grises, laissent voir l'azur du ciel. Faisons donc comme je faisais ; à travers les *bideurs* de l'existence, contemplons toujours le grand bleu de la poésie, qui est au-dessus et qui reste en place, tandis que tout change et tout passe.

Tu commences à trouver un peu vide l'Anglaise. Oui, il y a, je crois, plus de vanité mondaine qu'autre chose là dedans. Je n'aime pas les gens poétiques d'ailleurs, mais les gens poètes. Et puis cet hébreu, ce grec, ces vers en deux langues, c'est beaucoup tout cela. Voilà le défaut général du siècle : la diffusion. Les petits ruisseaux débordés prennent des airs d'océan. Il ne leur manque qu'une chose pour l'être : la dimension. Restons donc rivière et faisons tourner le moulin. Non, ce Villemain d'Égypte n'est pas celui dont tu parles. Le mien est de Strasbourg et fort pâle et maigre. Codrika<sup>(1)</sup> est consul à Manille. Qu'en disait-on dans la *Presse* ? C'est un garçon qui m'a laissé un souvenir assez profond par sa nervosité. Je crois chez lui l'élément passionnel excessif. Moi qui l'ai peu (malgré mon occiput énorme), cela m'impressionne toujours. Mais qui sait ? Je ne l'ai pas peut-être. J'ai donné tant de coups de talon de botte à mes passions, jadis, qu'elles ont pris l'habitude de rester l'échine courbée. J'en ai eu peur. C'est pour cela que j'ai été dur à leur

(1) Voir *Notes de Voyages*, I, n, 86.

endroit. Il me semble que j'avais encore cent mille choses à te dire; je cherche et ne trouve plus rien. Ah! tes *Fantômes* que tu me redemandes; ils sont probablement sur ma table ou dans le tiroir à côté où je mets tes lettres, mais ça me demanderait pas mal de temps à chercher. Si tu ne les as pas, je suis pourtant sûr de les retrouver, ne brûlant jamais rien.

Adieu, mille bons baisers.

A toi, et encore à toi:

Ton G.

### 379. À LA MÊME.

[Croisset, jeudi, 4 heures et demie, 31 mars 1853.]

J'arrive de Rouen où j'avais été pour me faire arracher une dent (qui n'est pas arrachée). Mon dentiste m'a engagé à attendre. Je crois néanmoins que d'ici à peu de jours il faudra me désorner d'un de mes dominos. Je vieillis, voilà les dents qui s'en vont, et les cheveux qui bientôt seront en allés. Enfin! pourvu que la cervelle reste, c'est le principal. Comme le néant nous envahit! A peine nés, la pourriture commence sur vous, de sorte que toute la vie n'est qu'un long combat qu'elle nous livre, et toujours de plus en plus triomphant de sa part jusqu'à la conclusion, la mort. Là, elle règne exclusive. Je n'ai eu que deux ou trois années où j'ai été entier (de dix-sept à dix-neuf ans environ). J'étais splendide, je peux le dire maintenant, et assez pour attirer les yeux d'une salle de spectacle entière, comme cela m'est arrivé à Rouen, à la première représentation de *Ruy Blas*. Mais depuis, je me

suis furieusement détérioré. Il y a des matins où je me fais peur à moi-même, tant j'ai de rides et l'air usé. Ah! c'est dans ce temps-là, pauvre Muse, qu'il fallait venir. Mais un tel amour m'eût rendu fou, plus même, imbécile d'orgueil. Si même je garde en moi un foyer chaud, c'est que j'ai tenu longtemps mes bouches de chaleur fermées. Tout ce que je n'ai pas employé peut servir. Il me reste assez de cœur pour alimenter toutes mes œuvres. Non, je ne regrette rien de ma jeunesse. Je m'ennuyais atrocement! Je rêvais le suicide! Je me dévorais de toutes espèces de mélancolies possibles. Ma maladie de nerfs m'a bien fait; elle a reporté tout cela sur l'élément physique et m'a laissé la tête plus froide, et puis elle m'a fait connaître de curieux phénomènes psychologiques, dont personne n'a l'idée, ou plutôt que personne n'a sentis. Je m'en vengerai à quelque jour, en l'utilisant dans un livre (ce roman métaphysique<sup>(1)</sup> et à apparitions, dont je t'ai parlé). Mais comme c'est un sujet *qui me fait peur*, sanitairement parlant, il faut attendre, et que je sois loin de ces impressions-là pour pouvoir me les donner facticement, idéalement, et dès lors sans danger pour moi ni pour l'œuvre!

Voici mon opinion sur ton idée de Revue : toutes les Revues du monde ont eu l'intention d'être vertueuses; aucune ne l'a été. La *Revue de Paris* elle-même (en projet) avait les idées que tu émets et était très décidée à les suivre. On se jure d'être chaste, on l'est un jour, deux jours, et puis... et puis... la nature! les considérations

(1) *La Spirale*, voir lettre n° 362.

secondaires! les amis! les ennemis! Ne faut-il pas *faire mousser* les uns, *écbigner* les autres? J'admets même que pendant quelque temps l'on reste dans le programme; alors le public s'embête, l'abonnement n'arrive pas. Puis on vous donne des conseils en dehors de votre voie; on les suit par essai et l'on continue par habitude. Enfin, il n'y a rien de pernicieux comme de pouvoir tout dire et d'avoir un déversoir commode. On devient fort indulgent pour soi-même, et les amis, afin que vous le soyez pour eux, le sont pour vous. Et voilà comme on s'enfonce dans le trou, avec la plus grande naïveté du monde. Une Revue modèle serait une belle œuvre et qui ne demanderait pas moins que tout le temps d'un homme de génie. Directeur d'une revue devrait être la place d'un patriarche; il faudrait qu'il y fût dictateur, avec une grande autorité *morale*, acquise par des œuvres. Mais la communauté n'est pas possible, parce qu'on tombe de suite dans le gâchis. On bavarde beaucoup, on dépense tout son talent à faire des ricochets sur la rivière avec de la menue monnaie, tandis qu'avec plus d'économie on aurait pu par la suite acheter de belles fermes et de bons châteaux.

Ce que tu me dis, Du Camp le disait; vois ce qu'ils ont fait. Ne nous croyons pas plus forts qu'eux, car ils ont failli, comme nous faillirions, par l'*entraînement* et en vertu de la pente même de la chose. Un journal enfin est une boutique. Du moment que c'est une boutique, le *livre* l'emporte sur les *livres*, et la question d'achalandage finit tôt ou tard par dominer toutes les autres. Je sais bien qu'on ne peut publier nulle part, à l'heure qu'il est,

et que toutes les revues existantes sont d'infâmes putains, qui font les coquettes. Pleines de véroles jusqu'à la moëlle des os, elles rechignent à ouvrir leurs cuisses devant les saines créations que le besoin y presse. Eh bien ! il faut faire comme tu fais, publier en volume, c'est plus crâne, et être seul. Qu'est-ce qu'on a besoin de s'atteler au même timon que les autres et d'entrer dans une compagnie d'omnibus, quand on peut rester cheval de tilbury ? Quant à moi, je serais fort content si cette idée se réalise. Mais quant à faire partie *effectivement* de quoi que ce soit en ce bas monde, non ! non ! et mille fois non ! Je ne veux pas plus être membre d'une revue, d'une société, d'un cercle ou d'une académie, que je ne veux être conseiller municipal ou officier de la garde nationale. Et puis il faudrait *juger*, être critique ; or je trouve cela ignoble en soi et une besogne qu'il faut laisser faire à ceux qui n'en ont pas d'autre. Du reste, vois. Ce serait une bonne affaire et je souhaite qu'elle réussisse. Tu penses bien que j'y pourrais trouver mon profit, et que ce n'est donc pas le côté personnel qui me fait parler, mais plutôt le côté esthétique et instinctif, moral.

Le sieur Delisle me plaît, d'après ce que tu m'en dis. J'aime les gens tranchants et énergumènes. On ne fait rien de grand sans le fanatisme. Le *fanatisme est la religion* ; et les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, en criant après l'un, renversaient l'autre. Le fanatisme est la foi, la foi même, la foi ardente, celle qui fait des œuvres et agit. La religion est une conception variable, une affaire d'invention humaine, une idée enfin ; l'autre un sentiment. Ce

qui a changé sur la terre, ce sont les dogmes, les *histoires* des Vischnou, Ormuzd, Jupiter, Jésus-Christ. Mais ce qui n'a pas changé, ce sont les amulettes, les fontaines sacrées, les ex-voto, etc., les brahmanes, les santons, les ermites, la croyance enfin à quelque chose de supérieur à la vie et le besoin de se mettre sous la protection de cette force. Dans l'Art aussi, c'est le fanatisme de l'Art qui est le sentiment artistique. La poésie n'est qu'une manière de percevoir les objets extérieurs, un organe spécial qui tamise la matière et qui, sans la changer, la transfigure. Eh bien, si vous voyez exclusivement le monde avec cette lunette-là, le monde sera teint de sa teinte et les mots pour exprimer votre sentiment se trouveront donc dans un rapport fatal avec les faits qui l'auront causé. Il faut, pour bien faire une chose, que cette chose-là rentre dans votre constitution. Un botaniste ne doit avoir ni les mains, ni les yeux, ni la tête faits comme un astronome, et ne voir les astres que par rapport aux herbes. De cette combinaison de l'innéité et de l'éducation résulte le *tact*, le *trait*, le *goût*, le *jet*, enfin l'illumination. Que de fois ai-je entendu dire à mon père qu'il devinait des maladies sans savoir à quoi ni en vertu de quelles raisons ! Ainsi le même sentiment qui lui faisait d'instinct conclure le remède, doit nous faire tomber sur le *mot*. On n'arrive à ce degré-là que quand on est né pour le métier d'abord, et ensuite qu'on l'a exercé avec acharnement pendant longtemps.

Nous nous étonnons des bonshommes du siècle de Louis XIV, mais ils n'étaient pas des hommes d'énorme génie. On n'a aucun de ces ébahis-

sements, en les lisant, qui vous fassent croire en eux à une nature plus qu'humaine, comme à la lecture d'Homère, de Rabelais, de Shakespeare surtout ; non ! Mais quelle conscience ! Comme ils se sont efforcés de trouver pour leurs pensées les expressions justes ! Quel travail ! quelles ratures ! Comme ils se consultaient les uns les autres. Comme ils savaient le latin ! Comme ils lisaient lentement ! Aussi toute leur idée y est, la forme est pleine, bourrée et garnie de choses jusqu'à la faire craquer. *Or il n'y a pas de degrés : ce qui est bon vaut ce qui est bon.* La Fontaine vivra tout autant que Le Dante, et Boileau que Bossuet ou même qu'Hugo. Sais-tu que tu finis par m'exciter avec ton Anglaise ? Mais c'est une charmante fille ! Ces déclamations dramatiques furibondes me plaisent fort. Tu me dis qu'elle est aristocrate. Tant mieux, cela n'est pas donné à tout le monde. Est-ce que nous ne sommes pas aussi des aristocrates, nous autres, et de la pire ou de la meilleure espèce ? La seule sottise c'est de vouloir l'être. Moi, j'ai la haine de la foule, du troupeau. Il me semble toujours ou stupide ou infâme d'atrocité. C'est pour cela que les générosités collectives, les charités philanthropiques, souscriptions, etc... me sont antipathiques. Elles dénaturent l'aumône, c'est-à-dire l'attendrissement d'homme à homme, la communion spontanée qui s'établit entre le suppliant et vous. La foule ne m'a jamais plu que les jours d'émeute, et encore ! Si l'on voyait le fond des choses ! Il y a bien des meneurs là dedans, des chauffeurs. C'est peut-être plus factice que l'on ne pense. N'importe, en ces jours-là il y a un grand souffle dans l'air. On se sent enivré par

une poésie humaine, aussi *large* que celle de la nature, et plus ardente.

Ce pauvre père Babinet, avec sa panne, m'attendrit !

Il faut renoncer à Pylôre ; l'affaire a complètement manqué. La mère Roger sera-t-elle plus heureuse ?

Elle est bien médiocre cette bonne Madame Didier. Cela suinte, comme la sueur le fait aux pores de la peau, de toutes les syllabes de son style.

Je te renverrai dans la prochaine la lettre du grand homme. Je la garde pour la montrer dimanche à Bouilhet, que je n'ai pas vu depuis longtemps. Je lui parlerai de ton projet de Revue et te dirai ce que nous en aurons dit.

J'ai appris que mon ami J. Cloquet était décidément cocu, très fort. Cela me fait beaucoup rire et ne m'étonne guère. Sa petite moitié a l'œil double. Pourquoi donc ce mauvais sentiment qui nous porte toujours à nous réjouir des infortunes conjugales d'autrui ? Y a-t-il là une jalousie déguisée ? Je crois, en effet, que chaque homme voudrait avoir à lui toutes les femmes, même celles qu'il ne désire pas.

Autre fait. Nous avons eu jadis un pauvre diable pour domestique, lequel est maintenant cocher de fiacre (il avait épousé la fille de ce portier dont je t'ai parlé, qui a eu le prix Monthyon, tandis que sa femme avait été condamnée aux galères pour vol, et c'était lui qui était le voleur, etc.) ; bref ce malheureux Louis a ou croit avoir le ver solitaire. Il en parle comme d'une personne animée qui lui communique et lui exprime sa volonté et, dans sa bouche, *il désigne* toujours cet

être intérieur. Quelquefois des lubies le prennent tout à coup et il les attribue au ver solitaire : « *Il* veut cela » et de suite Louis obéit. Dernièrement *il* a voulu manger pour trente sols de brioche; une autre fois *lui* faut du vin blanc, et le lendemain *il* se révolterait si on lui donnait du vin rouge (textuel). Ce pauvre homme a fini par s'abaisser, dans sa propre opinion, au rang même du ver solitaire; ils sont égaux et se livrent un combat acharné. « Madame (disait-il à ma belle-sœur dernièrement), ce gremlin-là m'en veut; c'est un duel, voyez-vous, il me fait marcher; mais je me vengerai. Il faudra qu'un de nous deux reste sur la place. » Eh bien c'est lui, l'homme, qui restera sur la placé ou plutôt qui la cédera au ver, car, *pour le tuer et en finir avec lui*, il a dernièrement avalé une *bouteille de vitriol*, et en ce moment se crève par conséquent. Je ne sais pas si tu sens tout ce qu'il y a de profond dans cette histoire. Vois-tu cet homme finissant par croire à l'existence presque *humaine*, consciencieuse, de ce qui n'est chez lui peut-être qu'une idée, et devenu l'esclave de son ver solitaire? Moi je trouve cela vertigineux. Quelle drôle de chose que les cervelles humaines!

J'en reviens à la Revue. Si j'avais beaucoup de temps et d'argent à perdre, je ne demanderais pas mieux que de me mêler d'une Revue pendant quelque temps. Mais voici comme je comprendrais la chose : ce serait d'être surtout hardi et d'une indépendance outrée; je voudrais n'avoir pas un ami, ni un service à rendre. Je répondrais par l'épée à toutes les attaques de ma plume; mon journal serait une guillotine. Je voudrais épouvanter tous

les gens de lettres par la vérité même. Mais à quoi bon? Il vaut mieux reporter tout cela dans une œuvre longue; et puis, s'établir arbitre du beau et du laid me semble un rôle odieux. A quoi ça mène-t-il, si ce n'est à *poser*?

Je lis en ce moment pour ma *Bovary* un livre qui a eu au commencement de ce siècle assez de réputation, « *Des erreurs et des préjugés répandus dans la société* », par Salgues. Ancien rédacteur du *Mercur*, ce Salgues avait été à Sens le proviseur du collège de mon père. Celui-ci l'aimait beaucoup et fréquentait à Paris son salon où l'on recevait les grands hommes et les grandes garces d'alors. Je lui avais toujours entendu vanter ce bouquin. Ayant besoin de quelques préjugés pour le quart d'heure, je me suis mis à le feuilleter. Mon Dieu, que c'est faible et léger! léger surtout! Nous sommes devenus très graves, nous autres, et comme ça nous semble bête, l'esprit!!! Ce livre en est plein (d'esprit)! Mais en des sujets semblables nous avons maintenant des instincts historiques qui ne s'accommodent pas des plaisanteries, et un fait curieux nous intéresse plus qu'un raisonnement ou une jovialité. Cela nous semble fort enfantin que de déclamer contre les sorciers ou la baguette divinatoire. L'absurde ne nous choque pas du tout; nous voulons seulement qu'on l'*expose*, et quant à le combattre, pourquoi ne pas combattre son contraire, qui est aussi bête que lui ou tout autant?

Il y a ainsi une foule de sujets qui m'embêtent également par n'importe quel bout on les prend. (C'est qu'il ne faut pas sans doute prendre une idée par un bout, mais par son milieu). Ainsi

Voltaire, le magnétisme, Napoléon, la révolution, le catholicisme, etc., qu'on en dise du bien ou du mal, j'en suis même irrité. La conclusion, la plupart du temps, me semble acte de bêtise. C'est là ce qu'ont de beau les sciences naturelles : elles ne veulent rien prouver. Aussi quelle largeur de faits et quelle immensité pour la pensée ! Il faut traiter les hommes comme des mastodontes et des crocodiles. Est-ce qu'on s'emporte à propos de la corne des uns et de la mâchoire des autres ? Montrez-les, empaillez-les, localisez-les, voilà tout ; mais les *apprécier*, non. Et qui êtes-vous donc vous-mêmes, petits crapauds ?

Il me semble que je t'ai donné mes *Notes* d'Italie. Je ne tenais pas de journal. J'ai seulement pris des notes sur les musées et quelques monuments ; tu dois avoir tout. Tu dis que D[u Camp] me croyait mort ; d'autres l'auraient pu croire. J'ai des recoquillements si profonds que j'y disparaîs, et tout ce qui essaie de m'en faire sortir me fait souffrir. Cela me prend surtout devant la nature, et alors je ne pense à rien ; je suis pétrifié, muet et fort bête. En allant à la Roche-Guyon j'étais ainsi, et ta voix qui m'interpellait à chaque minute et surtout tes attouchements sur l'épaule pour solliciter mon attention me causaient une douleur réelle. Comme je me suis retenu pour ne pas t'envoyer promener de la façon la plus brutale ! J'ai souvent été dans cet état en voyage.

Adieu, bonne et chère amie. Je ne voulais t'écrire qu'un mot et je me suis laissé aller à une longue lettre. Dans la prochaine je te parlerai du *logement*, etc. Encore adieu ; mille baisers et tendresses.

—————  
Ton G.

## 380. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Mercredi soir, minuit [6 avril 1853].

Voilà trois jours que je suis à me vautrer sur tous mes meubles et dans toutes les positions possibles pour trouver *quoi dire!* Il y a de cruels moments où le fil casse, où la bobine semble dévidée. Ce soir pourtant, je commence à y voir clair. Mais que de temps perdu! Comme je vais lentement! Et qui est-ce qui s'apercevra jamais des profondes combinaisons que m'aura demandées un livre si simple? Quelle mécanique que le naturel, et comme il faut de ruses pour être vrai! Sais-tu, chère Muse, depuis le jour de l'an combien j'ai fait de pages? Trente-neuf. Et depuis que je t'ai quittée? vingt-deux. Je voudrais bien avoir enfin terminé ce satané mouvement, auquel je suis depuis le mois de septembre, avant que de me déranger (ce sera la fin de la première partie de ma seconde). Il me reste pour cela une quinzaine de pages environ. Ah! je te désire bien, va, et il me tarde d'être à la conclusion de ce livre, qui pourrait bien à la longue amener la mienne. J'ai envie de te voir souvent, d'être avec toi. Je perds souvent du temps à rêver mon logement de Paris, et la lecture que je t'y ferai de la *Bovary*, et les soirées que nous passerons. Mais c'est une raison pour continuer, comme je fais, à ne perdre pas une minute et à me hâter avec une ardeur patiente. Ce qui fait que je vais si lentement, c'est que rien

dans ce livre n'est tiré de moi; jamais ma personnalité ne m'aura été plus inutile. Je pourrai peut-être par la suite faire des choses plus fortes (et je l'espère bien), mais il me paraît difficile que j'en compose de plus habiles. Tout est de *tête*. Si c'est raté, ça m'aura toujours été un bon exercice. Ce qui m'est naturel à moi, c'est le non-naturel pour les autres, l'extraordinaire, le fantastique, la hurlade métaphysique, mythologique. *Saint Antoine* ne m'a pas demandé le quart de la tension d'esprit que la *Bovary* me cause. C'était un déversoir; je n'ai eu que plaisir à écrire, et les dix-huit mois que j'ai passés à en écrire les 500 pages ont été les plus profondément voluptueux de toute ma vie. Juge donc, il faut que j'entre à toute minute dans des *peaux* qui me sont antipathiques. Voilà six mois que je fais de l'amour platonique, et en ce moment je m'exalte catholiquement au son des cloches, et j'ai envie d'aller en confesse!

Tu me demandes où je logerai. Je n'en sais rien. Je suis là-dessus fort difficile. Cela dépendra tout à fait de l'occasion, de l'appartement. Mais je ne logerai pas plus bas que la rue de Rivoli, ni plus haut que le boulevard. Je tiens à du soleil, à une belle rue et à un escalier large. Je tâcherai de n'être pas loin de toi ni de B[ouilhet], qui part définitivement au mois de septembre. Il fera son drame à Paris; je ne peux donc à ce sujet te donner aucune réponse nette. Je sais très bien les rues et quartiers dont je ne veux pas, voilà tout. Hier j'ai reçu le *Livre Posthume* avec cette inscription «Souvenir d'amitié». Je lui ai de suite répondu un mot pour le remercier en lui disant que, quant à porter un jugement dessus, je m'en abstenais

parce que j'avais peur qu'il ne se méprît sur ma pensée, ne pouvant en quelques lignes lui faire comprendre nettement mon opinion et que le dialogue serait plus commode pour cela. Donc, je lui ai ainsi rendu sa politesse sans me compromettre, ni mentir. S'il veut mon avis, et qu'il me *le demande*, je le lui donnerai net et *sincèrement*, je t'en jure bien ma parole; mais il se gardera de l'aventure.

As-tu le dernier numéro de la *Revue*? Il y a une note de lui qui vaut cinquante francs, comme dirait Rabelais. La *Revue de Paris* est comparée au soleil. C'est de la démente! Et au bas du *Livre Posthume*, sur la page du titre même: «l'auteur se réserve le droit de traduire cet ouvrage en *toutes* les langues.» Il y a un article d'Hippolyte Castille sur Guizot, *ignoble*. Ne sachant comment l'éreinter, il lui reproche d'aller à pied dans les rues de Londres. Il l'appelle *marcassin*. C'est aussi bête que canaille. Quel joli métier! Et des vers de Monsieur Nadaud! Ah! quelle fange intellectuelle et morale!

J'ai lu Leconte. Eh bien, j'aime beaucoup ce gars-là: il a un grand souffle, *c'est un pur*. Sa préface aurait demandé cent pages de développement, et je la crois fautive d'intention. Il ne faut pas revenir à l'antiquité, mais prendre ses procédés. Que nous soyons tous des sauvages tatoués depuis Sophocle, cela se peut. Mais il y a autre chose dans l'Art que la rectitude des lignes et le poli des surfaces. La plastique du style n'est pas si large que l'idée entière, je le sais bien. Mais à qui la faute? A la langue. Nous avons trop de choses et pas assez de formes. De là vient la torture des consciencieux. Il faut pourtant tout accepter et tout imprimer.

mer, et prendre surtout son point d'appui dans le présent. C'est pour cela que je crois les *Fossiles* de B[ouilhet] une chose très forte. Il marche dans les voies de la poésie de l'avenir. La littérature prendra de plus en plus les allures de la science; elle sera surtout *exposante*, ce qui ne veut pas dire didactique. Il faut faire des tableaux, montrer la nature telle qu'elle est, mais des tableaux complets, peindre le dessous et le dessus.

Il y a une belle engueulade aux artistes modernes, dans cette préface et, dans le volume, deux magnifiques pièces (à part des taches): *Dies irae* et *Midi*. Il sait ce que c'est qu'un bon vers; mais le bon vers est disséminé, le tissu généralement lâche, la composition des pièces peu serrée. Il y a plus d'élévation dans l'esprit que de suite et de profondeur. Il est plus *idéaliste* que philosophe, plus poète qu'artiste. Mais c'es un vrai poète et de noble race. Ce qui lui manque, c'est d'avoir bien étudié le français, j'entends de connaître à fond les dimensions de son outil et toutes ses ressources. Il n'a pas assez lu de classiques en sa langue. Pas de rapidité ni de netteté, et il lui manque la faculté de *faire voir*; le relief est absent, la couleur même a une sorte de teinte grise. Mais de la grandeur! de la grandeur! et ce qui vaut mieux que tout, de l'aspiration! Son hymne védique à Sourya est bien belle. Quel âge a-t-il?

Lamartine se crève, dit-on. Je ne le pleure pas (je ne connais rien chez lui qui vaille le *Midi* de Leconte). Non je n'ai aucune sympathie pour cet écrivain sans rythme, pour cet homme d'Etat sans initiative. C'est à lui que nous devons tous les embêtements bleuâtres du lyrisme poitrinaire, et

lui que nous devons remercier de l'Empire : homme qui va aux médiocres et qui les aime. B[ouilhet] lui avait envoyé *Melaenis* à peu près en même temps qu'un de ses élèves, à lui B[ouilhet], lui avait adressé *une pièce* de vers détestable, stupide (pleine de fautes de prosodie), mais à la louange du susdit grand homme, lequel a répondu au moutard une lettre splendide, tandis qu'à Bouilhet pas un mot. Tu vois pour ton numéro ce qu'il a fait ! Et puis, un homme qui compare Fénelon à Homère, qui n'aime pas les vers de La Fontaine, est jugé comme littérateur. Il ne restera pas de Lamartine de quoi faire un demi-volume de pièces détachées. C'est un esprit eunuque, la couille lui manque, il n'a jamais pissé que de l'eau claire.

Dans mon contentement du vol[ume] de Leconte, j'ai hésité à lui écrire. Cela fait tant de bien de trouver quelqu'un qui aime l'Art et pour l'Art ! Mais je me suis dit : A quoi bon ? On est toujours dupe de tous ces bons mouvements-là. Et puis je ne partage pas entièrement ses idées théoriques, bien que ce soient les miennes, mais exagérées. C'est comme pour le père Hugo, j'ai hésité à lui écrire, à propos de rien, par besoin. Il me semble très beau là-bas. Il m'avait mis son adresse au bout de son petit mot. Était-ce une manière de dire : « Écrivez-moi, ça me flattera » ? Mais cela m'attirerait tant de style pompeux en remerciement que tu me feras seulement le plaisir dans ta lettre de lui dire que je suis tout à son service, etc., qu'il envoie ses lettres à Londres. Je ne suis pas sûr si elle venait de D\*\*\*. J'ai perdu l'enveloppe, mais je le crois.

Adieu, bonne, chère, tendre et bien-aimée Muse. Mille tendresses, caresses et amour. Je te baise tout le long du corps, bonne nuit.

Ton G.

381. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche, 6 heures du soir [10 avril 1853].

Comme tu m'as l'air triste! pauvre chère Muse. Ta lettre m'a navré. Je t'ai suivie dans toutes tes courses et la boue de Paris qui t'a trempé les pieds m'a fait froid au cœur. Quelle amère et grotesque chose que le monde! Il y a quelques années, quand tu faisais des choses lâchées, molles, tu ne manquais pas d'éditeurs. Et maintenant que tu viens de faire *une Œuvre*, car la *Paysanne* en est une, tu ne peux trouver avec, ni argent, ni publication même. Si je doutais de sa valeur, tous ces déboires-là me confirmeraient encore plus dans l'opinion que c'est bon, excellent. Tu as vu ce que Villemain en a dit: pas une femme n'en serait capable. Ça a, en effet, un grand caractère de virilité, de force. Sois tranquille, ça fera son trou.

On se moque de toi indignement; la lettre de Jacottet est menteuse depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Quoique je sois peu au fait de la librairie, il me paraît absurde que 700 et quelques vers coûtent à imprimer 400 francs; quand un in-8° n'en coûte guère que 7 à 8 tout au plus. C'est une défaite et, avant que tu ne m'aies

exprimé l'opinion de Pagnerre là-dessus, j'avais pensé comme lui.

Bouilhet a beaucoup vanté la *Paysanne* à M[axime]. Peut-être est-ce un tour pour que tu la leur donnes? Mais cette supposition est bien cherchée. M. a-t-il une si grande influence sur J.? Quels foutus drôles que tous ces gens-là! Il paraît que les quais sont chargés de numéros de la *Revue de Paris* non coupés et que l'on vend au rabais.

Tu as raison; ne donne rien dans cette boutique. Mais puisque tu es bien avec Jourdan et Pelletan, pourquoi ne prendraient-ils pas la *Paysanne* pour la mettre en feuilleton? Au reste, à l'heure qu'il est, tu dois avoir conclu avec Perrotin.

Non, pauvre muse, nous n'avons rien pu du côté du préfet. La seule voie que nous ayons vue, nous l'avons tentée et le résultat tu le connais. Mon frère n'est nullement en relation avec lui. Il ne va pas même à ses soirées (où tout le monde va). Quant à connaître quelqu'un au Havre, j'ai beau me retourner. Néant. Figure-toi, du reste, que je connais bien peu de monde, ayant, depuis 15 ans, fait tout ce que j'ai pu pour laisser tomber dans l'eau toute espèce de relation avec mes compatriotes, et j'ai réussi. Beaucoup de Rouennais ignorent parfaitement mon existence. J'ai si bien suivi la maxime d'Épictète « Cache ta vie » que c'est comme si j'étais enterré. La seule chance que j'aie de me faire reconnaître ce sera quand *Bovary* sera publiée; et mes compatriotes rugiront, car la *couleur normande* du livre sera si vraie qu'elle les scandalisera.

J'attends le résultat du concours avec bien de l'impatience.

Bouilhet est dans mon cabinet. On cause à mes côtés; je ne sais pas trop bien ce que je te dis, mais j'ai voulu t'embrasser de suite. Je vois de là ta pauvre et belle figure si dolente.

Dieu! que ma *Bovary* m'embête! J'en arrive à la conviction quelquefois qu'il est *impossible d'écrire*. J'ai à faire un dialogue de ma petite femme avec un curé, dialogue canaille et épais, et, parce que le fonds est commun, il faut que le langage soit d'autant plus propre. L'idée et les mots me manquent. Je n'ai que le *sentiment*. Bouilhet prétend pourtant que mon plan est bon, mais moi je me sens écrasé. Après chaque passage, j'espère que le reste ira plus vite et de nouveaux obstacles m'arrivent! Enfin ça se finira un jour ou l'autre.

Va trouver Mignet. Qu'est-ce que tu risques? Adieu, mille baisers, je t'écrirai au milieu de la semaine. Encore bien des caresses sur le cœur, sur le corps.

\_\_\_\_\_ Ton G.

### 382. À LA MÊME.

[Croisset] Mercredi, minuit et demi  
[13-14 avril 1853].

Comme je suis content que ta *Paysanne* paraisse enfin! Tu verras, ce sera un succès. Je l'ai toujours dit, il en a tous les éléments: c'est une œuvre. Marche donc et lève haut la tête, ô Muse! Vois comme tu as bien fait d'en retrancher tout le lyrisme inutile. Ainsi la tartine déclamatoire contre la guerre:

Pour le soldat vous êtes l'air vital

aurait empêché Perrotin d'être ému; elle eût contrarié sa fibre *troupière*, et il ne faut contrarier aucune fibre humaine, mais en faire naître s'il se peut. Ne blâmons rien, chantons tout, soyons *exposants* et non discutants. Quant au *plombait* que Villemain trouve original, moi je le trouve trop original, et si original que ce n'est pas français, *quoi qu'il en dise*. S'il eût été un bonhomme de couleur, au lieu d'être un critique, il n'aurait pas d'ailleurs trouvé que du soleil frappant sur du blanc faisait une couleur de plomb, c'est-à-dire quelque chose de plus terne que n'est le blanc lui-même sans le soleil. Cette couleur plombée peut s'appliquer, je suppose, à l'eau du Nil, à de l'eau d'un bleu épais, sombre, et dont une excessive lumière clarifie la teinte. Alors il peut y avoir en dessus comme un glacié de plomb, c'est vrai. Enfin *plombait*, là, est mauvais. Je l'ai dit et je le maintiens jusqu'à la guillotine.

Laisse donc ton vers comme il est! « Tout cotillon, etc. » Qu'est-ce que cela fait que ça ressemble à du Béranger? Il est dans *la couleur* du morceau où il se trouve, et tout est là : faire rentrer le détail dans l'ensemble. Ta correction « avait *la tête* en feu » est mauvaise, car ce n'était pas la tête qu'il avait en feu. Et d'ailleurs comme

Tout cotillon mettait Gros-Pierre en feu

est bien mieux rythmé, excellent, garde-le. C'est drôle comme ton discernement a des berluces quelquefois! De même que

Il eût la soif qu'on puise dans l'ivresse.

est très plat, quoique tu prétendes que ça *fasse*

*une image*. Comment ne t'aperçois-tu pas que c'est une phrase banale, toute faite : « la soif qu'on puise dans l'ivresse ! » la soif qu'on *puise*, métaphore usée et qui n'en est pas une ! On va puisant la soif dans l'ivresse ? Non, non, mille fois non ! Sacrée Muse, va, que tu es drôle ! Garde donc ton vers tout simple, sans prétention et d'une grande âpreté lubrique cachée : « il souhaitait d'y revenir sans cesse ». Je crois seulement que « il souhaitait y revenir sans cesse » serait plus élégant. Au reste, c'est bien peu important.

Non, tu ne me dois pas tous les remerciements que tu me fais. Si tu savais *user* de tes moyens, tu pourrais faire des choses merveilleuses. Tu es une nature vierge et tes arbres de haute futaie sont encombrés de broussailles. Dans cette *Pay[sanne]* par exemple, il n'y a pas *une* intention qui soit de moi. Mais comment se fait-il que j'y aie développé beaucoup d'effets nouveaux ? C'est en enlevant tout ce qui empêchait qu'on ne les vît. Moi, je les y voyais ; ils y étaient. Ce qui fait la force d'une œuvre, c'est la *vesée*, comme on dit vulgairement, c'est-à-dire une longue énergie qui court d'un bout à l'autre et ne faiblit pas.

C'est là ce qu'a voulu dire Villemain en trouvant que ce n'étaient pas des vers de femme. Ah ! fie-toi à moi, va, et je te jure bien qu'il n'y aura pas un hémistiche faible dans tout ton drame, et que nous pouvons, pour le style, les ébahir, tous ces mâles-là dont la culotte est si légère.

Comment, en supposant seulement que l'on soit né avec une vocation médiocre (et si l'on admet avec cela du *jugement*), ne pas penser que l'on doit arriver enfin, à force d'*étude*, de temps, de

rage, de sacrifices de toute espèce, à faire bon? Allons donc! Ce serait trop bête! La littérature (comme nous l'entendons) serait alors une occupation d'idiot. Autant caresser une bûche et couvrir des cailloux. Car lorsqu'on travaille dans nos idées, dans les miennes du moins, on n'a pour se soutenir *rien*, oui, rien, c'est-à-dire aucun espoir d'argent, aucun espoir de célébrité, ni même d'immortalité (quoiqu'il faille y croire pour y atteindre, je le sais). Mais ces lueurs-là vous rendent trop sombre ensuite, et je m'en abstiens. Non, ce qui me soutient, *c'est la conviction que je suis dans le vrai*, et si je suis dans le vrai, je suis dans le bien, j'accomplis un devoir, j'exécute la justice. Est-ce que j'ai choisi? Est-ce que c'est ma faute? Qui me pousse? Est-ce que je n'ai pas été puni cruellement d'avoir lutté contre cet entraînement? Il faut donc écrire comme on sent, être sûr qu'on sent bien, et se foutre de tout le reste sur la terre.

Va, Muse, espère, espère. Tu n'as pas fait ton œuvre. Et sais-tu que je t'aime bien de ce nom de Muse où je confonds deux idées? C'est comme dans la phrase d'H[ugo] (dans sa lettre) : « Le soleil me sourit et je souris au soleil. » La poésie me fait songer à toi, toi à la poésie. J'ai passé une bonne partie de la journée à rêver de toi et de ta *Paysanne*. La certitude d'avoir contribué à rendre très bon ce qui l'était à peu près m'a donné de la joie. J'ai pensé beaucoup à ce que tu ferais. Écoute bien ceci et médite-le : tu as en toi deux cordes, un sentiment dramatique, non de coups de théâtre, mais d'effet, ce qui est supérieur, et une entente instinctive de la couleur, du relief (c'est

ce qui ne se donne pas, cela). Ces deux qualités ont été entravées et le sont encore par deux défauts, dont on t'a donné l'un, et dont l'autre tient à ton sexe. Le premier, c'est le philosophisme, la maxime, la boutade politique, sociale, démocratique, etc., toute cette bavure qui vient de Voltaire et dont le père Hugo lui-même n'est pas exempt. La seconde faiblesse, c'est le vague, la tendro-manie féminine. Il ne faut pas, quand on est arrivé à ton degré, que le linge sente le lait. Coupe donc moi la verrue montagnarde et rentre, resserre, comprime les seins de ton cœur, qu'on y voie des muscles et non une glande. Toutes tes œuvres jusqu'à présent, à la manière de Mélusine (femme par en haut et serpent par en bas), n'étaient belles que jusqu'à certaine place, et puis le reste traînait en replis mous. Comme c'est bon, hein, pauvre Muse, de se dire ainsi tout ce qu'on pense ! Oui, comme c'est bon d'avoir toi, car tu es la seule femme à qui un homme puisse écrire de telles choses.

Enfin je commence à y voir un peu clair dans mon sacré dialogue de curé. Mais franchement, il y a des moments où j'en ai presque envie de voir *physiquement*, tant le fond est bas. Je veux exprimer la situation suivante : ma petite femme, dans un accès de religion, va à l'église ; elle trouve à la porte le curé qui, dans un dialogue (sans sujet déterminé), se montre tellement bête, plat, inepte, crasseux, qu'elle s'en retourne dégoûtée et indévote. Et mon curé est très brave homme, excellent même, mais il ne songe qu'au physique (aux souffrances des pauvres, manque de pain ou de bois), et ne devine pas les défaillances mo-

rales, les vagues aspirations mystiques; il est très chaste et pratique tous ses devoirs. Cela doit avoir six ou sept pages au plus et sans une *réflexion* ni une *analyse* (tout en dialogue direct). De plus, comme je trouve très canaille de faire du dialogue en remplaçant les « il dit, il répondit » par des barres, tu juges que les répétitions des mêmes tournures ne sont pas commodes à éviter. Te voilà initiée au supplice que je subis depuis quinze jours. A la fin de la semaine prochaine cependant, j'en serai complètement débarrassé, je l'espère. Il me restera ensuite une dizaine de pages (deux grands mouvements), et j'aurai fini le premier ensemble de ma seconde partie. L'adultère est mûr; on va s'y livrer, et moi aussi, j'espère, alors. Pourquoi donc m'envoies-tu les billets de Madame Didier? Ils n'ont rien de bien curieux?

Cette Lagrange, actrice des Italiens, dont elle parle, est la petite-fille d'un bonhomme de Rouen, M. Bordier, dont mon père était le médecin. Il y a six ou sept ans ma mère l'a entendue chanter dans un salon à Rouen. Elle est ensuite venue jouer sur le théâtre, mais sans succès; elle était d'ailleurs, à ce moment, dans un état intéressant. Quelle est donc cette dame de Rouen avec laquelle tu t'es trouvée chez les Chéron, il y a quelques semaines?

Comme je suis impatient de savoir le résultat du concours! J'imagine que les articles d'Hippolyte Castille<sup>(1)</sup> sont *payés* par les intéressés. Il doit

(1) Romancier et publiciste. Auteur d'une œuvre abondante, littéraire, historique et biographique, dont *Les Hommes et les mœurs en France sous le règne de Louis-Philippe*.

y avoir là-dessous quelque petit commerce canaille. Quelle charmante littérature !

Dans le dernier numéro de l'*Athenæum*, il y avait un article de Dufaï<sup>(1)</sup> contre *Emaux et Camées*. Ces imbéciles-là finiraient presque par vous faire trouver bon ce qu'on trouve mauvais, tant ils blâment le mauvais sottement. Mais cet article doit être une réponse indirecte à la note de notre ami. Ah ! comme tout cela est intéressant, instructif et moral ! Quelle bête d'invention que l'imprimerie, au fond !

Adieu, chère Muse bien-aimée, à toi.

Avec mille baisers.

Ton G.

J'approuve l'idée de Pelletan<sup>(2)</sup> de publier d'abord sans nom d'auteur. Mais ce titre de *Poème de la femme* est bien prétentieux pour une chose si franche du collier. Ça sent l'école fouriériste, etc. Tâche donc de t'en priver, si ça se peut. J'ai ce portrait que tu dis.

(1) Dufaï, poète et publiciste.

(2) Pelletan (Pierre-Eugène), déjà cité p. 161-165, était alors à la *Presse*, voir 369, et s'intéressait aux œuvres de Louise Colet, notamment à la *Paysanne* qu'il conseillait de publier de suite en brochure, à la Librairie Nouvelle, sans nom d'auteur. « Il en citera immédiatement et en fera citer, dans la *Presse* et dans les *Débats*, de grands fragments, écrivait Louise Colet ; j'annoncerai alors que c'est de moi, et la chose sera lancée. » (*Gazette anecdotique* de G. d'Heylli, 1881.) Note de Descharmes, éd. Santandréa.

## 383. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

16 avril 1853, samedi, 1 heure.

C'est donc pour cela que j'ai été, hier, d'une tristesse funèbre, atroce, démesurée et dont j'étais stupéfait moi-même. Nous ressentons à distance nos contre-coups moraux. Avant-hier, dans la soirée, j'ai été pris d'une douleur aiguë à la tête, à en crier; et je n'ai pu rien faire.

Je me suis couché à minuit. Je sentais le cervelet qui me battait dans le crâne, comme on se sent sauter le cœur quand on a des palpitations. Si le système de Gall est vrai et que le cervelet soit le siège des affections et des passions, quelle singulière concordance! Voilà trois jours que j'en ai lâché le grec et le reste. Je ne m'occupe plus que de ma *Bovary*, désespéré que ça aille si mal.

Pauvre amie, comme ta lettre de ce matin est pleine de sanglots! Voilà longtemps que tu me sembles dans un triste état, mais tu prends les choses trop ardemment. Eh bien! quand tu échouerais au concours, tant pis! Si c'est l'argent qui te gêne, demande-m'en. Quoique je n'en aie guère, le peu que je t'enverrai te fera toujours du bien. Pas de façons! Qu'est-ce que ça fait? Je n'en dînerai ni m'en chaufferai moins, et quant à l'Académie, je médite (en cas d'insuccès) une vengeance raide qui leur tapera sur les doigts et les fera lire, à l'avenir, les pièces à juger, avec plus d'attention. Mais je crois que Villemain va faire les cinq cents coups. C'est comme la bataille de

Marengo. Tu la gagneras peut-être au moment où tu crois tout perdu. En tout cas, il sera inutile, *lui*, de l'envoyer promener. A quoi bon se faire un ennemi ! *Il ne faut jamais obéir aux passions infructueuses*. Tu t'es déjà attiré bien des chagrins par tes emportements, chère sauvage bien-aimée.

Croyez un vieux, gardez un peu de gentilshommes.

Si tu échoues, voici ce que je ferais à ta place (toutes les pièces refusées sont brûlées, n'est-ce pas, et il n'en reste rien ?). Je reprendrais mon *Acropole* (que tu m'apporterais à Mantes); nous reverrions tout, ne laissant rien passer comme à la *Paysanne*; nous en ferions une chose parfaite, ce qui ne serait pas difficile. Le morceau des Barbares serait exécuté *comme je l'ai conçu*, c'est-à-dire on y taperait légèrement sur ceux qui échignent l'antique sous prétexte de le conserver. Badigeonneurs, faiseurs d'*expurgata*, professeurs, etc., on pourrait faire, là-dessus, un mouvement crâne et où l'Académie ne serait pas ménagée, sans la nommer. Puis, le lendemain du prix je publierais mon *Acropole* avec une note : « Ce poème n'a pas eu le prix ». L'insertion de ce poème se ferait dans un journal gouvernemental (puisque l'Académie est mal vue du gouvernement) et on y ajouterait un article où l'on se foutrait de l'Académie et de toi qui as eu la candeur de croire, etc.

Pourquoi Madame Colet concourt-elle ? Est-ce pour se faire juger ? On raillerait tes autres prix aux détriments de celui-là. L'Académie a fait son temps... c'est une chose jugée... puisqu'on parle d'économie pourquoi ne pas faire celle de supprimer ce corps caduc, etc. Qu'en penses-tu ? Ainsi,

de toute façon, silence absolu. Mais j'ai encore bon espoir.

Je viens de relire deux fois la *Paysanne*. C'est superbe (sans exagération). Ça marche comme un chemin de fer, et c'est plein de couleur. Quoique je la susse presque par cœur, j'ai été attendri encore. Si je ne te renvoie pas l'épreuve aujourd'hui, c'est que je veux la faire lire à Bouilhet demain. Tu l'auras lundi soir. J'y ferais des corrections si je connaissais les signes. Mais j'appellerai ton attention sur quelques fautes de ponctuation. Il n'y a guère que celles-là et puis quelques espaces à observer entre les mouvements. Mais c'est bien dommage de n'avoir pas fait un volume diamant, comme *Emaux et Camées*. Ainsi, ça a l'air brochure. *Il faut à toute force changer l'impression du titre*. Tel que c'est, avec *Poème de la femme* plus gros, on croit qu'on va lire : le poème de la femme (et d'abord l'œuvre semble avoir des dimensions bien petites pour un titre si lourd), tandis que c'est la *Paysanne*, faisant partie du poème de la femme. *La Paysanne* doit donc être en plus gros caractères et attirer toute l'attention. Sois sûre que ce titre de « Poème de la femme » écarte les gens de goût (moi, par exemple) et bien des bourgeois. Il faut mettre :

## LE POÈME DE LA FEMME.

PREMIER RÉCIT.

### LA PAYSANNE.

en très gros caractères, car, encore une fois, c'est *La Paysanne* et, de la manière dont je dis, il y a moins de charlatanisme. Je crois cela très impor-

tant<sup>(1)</sup>. Supprime aussi, aux annonces des autres récits, *la femme intelligente*, qui a l'air de faire une classe à part. La femme intelligente n'est pas un rang dans la société. Mets : la bonne, la bas-bleu, n'importe quoi, mais pas d'épithète qualificative. *La femme intelligente*, ainsi annoncée après la *princesse*, la *servante*, est d'un effet godiche, ou tout au moins naïf.

Je suis brisé de fatigues et de fatigue et d'ennui. Ce livre me tue; je n'en ferai plus de pareils. Les difficultés d'exécution sont telles que j'en perds la tête dans des moments. On ne m'y reprendra plus, à écrire des choses bourgeoises. La fétilité du fonds me fait mal au cœur. Les choses les plus vulgaires sont, par cela même, atroces à dire et, quand je considère toutes les pages blanches qui me restent encore à écrire, j'en demeure épouvanté. A la fin de la semaine prochaine j'espère te dire pourtant quand est-ce qu'enfin nous nous verrons. Tu n'en as pas plus envie que moi. Ce sera dans trois semaines, je pense. Si un bon vent me soufflait, je n'en aurais pas pour longtemps.

Que c'est bête de se donner tout ce mal-là et que personne n'appréciera jamais! Mais je me plains, quand c'est toi qu'il faut plaindre. Peut-être m'envoies-tu ta tristesse. Eh bien, prends donc toute ma force et mes baisers les plus tendres. Je mets ma bouche sur tes lèvres, mon cœur sur ton cœur.

Adieu, pauvre bonne muse, adieu, adieu.

Ton G.

(1) Le livre parut sous un aspect tout à fait contraire et, selon le conseil de Pelletan, sans nom d'auteur. Le *Poème de la femme* est seul apparent. *La Paysanne* est en caractères de sous-titre.

## 384. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Nuit de mercredi, 2 heures [20 avril 1853].

Puisqu'il te faut une réponse immédiate, chère Muse, j'enverrai demain, à 6 heures, mon domestique à cheval porter à Rouen ce petit mot. Autrement, il ne m'est jamais possible de te répondre poste par poste. Tu dois avoir ceci demain, vers 5 heures. Voilà mon opinion sur les corrections proposées par le gars Pelletan : merde !

Quand on s'est échiné à faire son œuvre, en conscience, qu'on s'est donné bénévolement d'atroces ennuis à la corriger, se corriger, peser et critiquer et refondre et rechanger, etc., s'il fallait obéir ensuite à tous les imbéciles qui vous disent : recommencez, autant vaudrait se jeter la tête la première par-dessus le Pont Neuf.

Garde

Trottant comme *barneton*

S'il faut changer à toute force par condescendance, mets :

Trottant sous son petit jupon

qui ne le vaut pas.

Oh ! les gens de goût qui n'ont pas remarqué les deux seules métaphores inexactes du poème : « la douleur d'airain qui marche » et « les ailes qui ont des ruines » ! et qui s'attachent à celles-ci.

Quant à

Avec délice il faisait un enfant,

je me révolte. Ce vers-là est tout bonnement de la famille de Molière :

Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille

Il n'offre pas une image libertine, il n'a aucune expression basse ou obscène, il est franc et dit la chose simplement, carrément, sans malice. Il fait rire ? Eh bien après ? Il faut mieux faire rire que faire pitié, effet que la critique du critique Pelletan me procure.

Ah ! voilà bien mes couillons de l'école de Lamartine ! Tas de canailles sans vergogne ni entrailles. Leur poésie est une bavachure d'eau sucrée. Sacré nom de Dieu ! j'écume ! Je les crois bien ! quand ils me disent qu'ils n'aiment pas l'antique ni les anciens. Mais ceux qui ont sucé le lait de la louve (j'entends le suc des vieux) ont un autre sang dans la veine et ils considèrent comme des fleurs blanches de l'esprit toutes ces mièvreries pudibondes où toute naïveté doit périr.

« Puisque vous écrivez le poème de la femme », toujours des grands mots ! toujours la prétention, toujours la grosse caisse mise sur l'estomac ! et sur laquelle il faut taper à tour de bras en disant : « ceci, ô mes frères, est mon cœur ». Mais non, tu as écrit l'histoire de Jean et de Jeanneton, tout bonnement, et il s'est trouvé qu'en écrivant l'histoire de Jean et de Jeanneton tu as écrit l'histoire de la *Paysanne*, parce que toute individualité idéale, fortement rendue, résume. Mais il ne faut pas vouloir résumer. Et puis, je commence à m'in-

digner de tes titres : *Poème de la femme*; *Ce qui est dans le cœur des femmes*; *Deux femmes célèbres*; *Deux mois d'émotion*. Mais saprelotte, tu vauz mieux que ça! Tu te dégrades par l'enseigne.

Dans quelle fange morale! dans quel abîme de bêtise l'époque patauge! Il me semble que l'idiotisme de l'humanité arrive à son paroxysme. Le genre humain, comme un tériaki<sup>(1)</sup>, saoul d'opium, hoche la tête en ricanant et se frappe le ventre, les yeux fixés par terre. Ah! je hurlerai à quelque jour une vérité si vieille qu'elle scandalisera comme une monstruosité. Il y a des jours où la main me démange d'écrire cette préface des *Idées reçues* et mon *Essai sur le génie poétique français*.

Enfin, Pelletan ne fait pas de la correction de ce vers une condition *sine qua non* de ses articles. Dis-lui donc que tu as essayé de refaire ce vers, que c'est impossible, qu'on t'a rassurée, etc. (le malheureux, s'il avait vu tout ce qui n'est plus!).

Ah! charmant mérite de Monsieur de Lamartine : «avoir purifié les mœurs des femmes!». D'abord je nie, et ensuite je m'en fouts. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a pas purifié le langage françoys. Est-il peu shakespearien, rabelaisien, dantesque et fulgurant, ce bon barde-là! Et je le déclare même *sale*, quand il veut faire de l'amour éthéré. Les déguisements virils de Laurence dans la grotte (dans Jocelyn), les filets avec quoi on se garrotte dans Raphaël, cette chasteté par ordre du médecin! tout cela me dégoûte par tous mes instincts.

(1) Thériaque, électuaire où il entre de l'opium. *Teriabi*, en arabe, signifie «celui qui prend habituellement des thériagues» et, par extension, «celui qui fait usage de l'opium».

Monsieur de Lisle est bien bon enfant de s'assombrir des éloges décernés à Lamartine. Ça prouve son ingénuité! Il restera de Lamartine encore moins que de Béranger, car Béranger écrit mieux *dans sa* mesure. Au reste, je les livre tous les deux aux libéraux et aux femmes sensibles.

Quant à moi, je finis par être aussi embêté de moi-même que d'autrui. Voilà trois semaines que je suis à écrire dix pages! Je passe des journées entières à changer des répétitions de mots, à éviter des assonances! Et quand j'ai bien travaillé, je suis moins avancé à la fin de la journée qu'au commencement.

Enfin, Allah est miséricordieux et le temps est un grand maigre (*sic*).

Adieu, je voudrais bien un de ces jours être un peu mieux disposé pour t'écrire une longue lettre; mais franchement, je suis bas.

Encore mille bons baisers, chère amie. A toi.  
Ton G.

385. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset,] Vendredi, 1 heure [22 avril 1853].

Je t'écris à la hâte; ma lettre partira par une occasion que j'ai pour Rouen et tu la recevras demain à ton réveil. C'est étrange! mais hier au soir j'avais bon espoir<sup>(1)</sup>, j'étais dans un bon état.

<sup>(1)</sup> *L'Acropole* n'obtint pas le prix de l'Académie, mais, remanié, ce poème fut de nouveau présenté à l'Académie en 1854, où il fut couronné en séance publique au mois d'août de la même année.

Nos communications d'effluves ont été en défaut. Ou bien étais-tu peut-être très calme (car ta lettre de ce matin est stoïque, chère sauvage) et m'envoyais-tu ta sérénité? ou est-ce moi qui t'ai envoyé la mienne? Villemain a fait là dedans une bonne figure! Allons, en voilà encore un que j'avais toujours bien jugé. Quand il reviendra, et je le souhaite, tu n'as qu'une chose à faire, c'est de le *remercier avec effusion* de ce qu'il a fait pour toi. Il n'y a pas de pire vengeance que ces politesses-là. Elles sont hautes comme orgueil et fortes comme esprit. S'il veut faire des excuses, donner des explications, c'est de l'arrêter court, du premier mot, avant de l'entendre, et de lui dire : « Causons d'autre chose ». Voilà tout. Et ce Musset aussi, qui ne dit rien! Tous! tous! Enfin, mes vieilles haines sont donc justes. Mais j'aurais voulu que le ciel, cette fois, ne me donnât pas si bien raison. Tu vois que je n'avais pas mal deviné quand je te disais qu'on ne te tiendrait pas compte de tant de détails archéologiques et qu'il y en avait trop (à leur goût). *Pas un* des académiciens (si ce n'est peut-être Mérimée) n'en savait autant que ton *Acropole* en dit, et on garde toujours une petite rancune à qui nous instruit, rappelle-toi cela, surtout quand on a la prétention d'instruire les autres. Moi, à ta place, je lèverais le masque (le jour de la distribution des prix) et je publierais mon *Acropole retouchée*, puisqu'on n'en a lu que des fragments; ce serait une bonne farce. Mais par exemple je ne laisserais pas *un* vers qui ne fût bon, et l'année prochaine, au mois de janvier, je renverrais une autre *Acropole* (il y a manière de refaire le sujet tout à l'inverse et sans

que rien y ressemble). Cette fois-ci je m'arrangerais pour avoir le prix en m'y prenant (politiquement) mieux, et qui est-ce qui aurait un pied de nez? Ce serait assez coquet de souffleter deux fois ces messieurs avec la même idée, une fois devant le public et par le public, et la seconde par eux-mêmes. Tu verrais quelle politesse on aurait pour toi après, et les amabilités, les traits d'esprit de M. le rapporteur! Si tu t'en rapportes à moi complètement, je crois que nous y pouvons arriver.

Qu'est-ce que ça fout, tout cela? Il n'y a de défaites que celles que l'on a tout seul devant sa glace, dans sa conscience. J'aurais eu mardi et mercredi cent mille sifflets aux oreilles que je n'aurais pas été plus abattu. Il ne faut penser qu'aux triomphes que l'on se décerne, être soi-même son public, son critique, sa propre récompense.

Le seul moyen de vivre en paix, c'est de se placer tout d'un bond au-dessus de l'humanité entière et de n'avoir avec elle rien de commun, qu'un rapport d'œil. Cela scandaliserait les Pelletan, les Lamartine et toute la race stérile et sèche (inactive dans le bien comme dans l'idéal) des humanitaires, républicains, etc. Tant pis! Qu'ils commencent par payer leurs dettes avant de prêcher la charité, par être seulement honnêtes avant de vouloir être vertueux. La fraternité est une des plus belles inventions de l'hypocrisie sociale. On crie contre les jésuites. O candeur! nous en sommes tous!

Enfin, si cette défaite du concours te gêne comme argent, tu sais que j'ai encore un petit magot de 500 francs. Ils sont à ta disposition

comme si tu les tenais dans la main, et j'espère que tu *m'estimes* assez (je ne dis pas : aimes) pour agir sans cérémonie.

Il a donc fallu en passer par la correction de *l'enfant*. Certainement ton vers nouveau n'est pas mauvais; mais l'autre était bon! Que penses-tu si, au lieu de

Et chaque année il avait un enfant

tu mettais

Et chaque année lui donnait un enfant.

Ça me semble moins plat et ça relève mieux « il en fit tant », qui suit. Mais de quoi que l'on s'arrange, on ne remplacera pas la première version. Ils étaient si carrés, ces deux vers! A ta place je les laisserais en blanc, je mettrais des points seulement. Ça aurait l'air d'avoir été supprimé par ordre. Supprimez le bon, d'accord; mais ne le corrigez pas. Dans la suppression complète vous obéissez à la force matérielle, mais en corrigeant vous êtes complice. Les iconoclastes sont pires que les barbares.

« Sous son petit jupon » peut aller à cause des deux *ainsi*. Non! *il avait* vaut mieux. Ah! mon Dieu, tu ne t'imagines pas la haine, le mal aux nerfs, que ça me fait de voir des bêtises semblables! Envoie-le faire foutre! Puisqu'ils avaient trouvé bon tout d'abord le poème, qu'est-ce que ça signifie, ces revirements-là? Eh bien, qu'ils en fassent, eux, de la poésie! Encore une fois, s'il faut leur obéir, je laisserais deux vers en blanc. En tout cas, à une deuxième édition, refourre-moi-les.

Le commencement de la semaine a été mauvais, mais maintenant ça reva, pour retomber bientôt sans doute. J'ai toujours ainsi des hauts et des bas. La féridité du fond, jointe aux difficultés de la forme, m'accable quelquefois. Mais ce livre, quelque mauvais qu'il puisse être, sera toujours une œuvre d'une rude volonté et, une fois fini, corrigé, achevé d'un bout à l'autre, je crois qu'il aura une mine hautaine et classique. Ce sont de ces œuvres dont parle Perse, qui veulent que l'on se morde les ongles jusqu'au sang. A défaut d'autre mérite, c'en est un que la patience. Le mot de Buffon est impie; mais quand le génie manque, la volonté, dans une certaine limite, le remplace. Napoléon III n'en est pas moins empereur tout comme son oncle. Après ce trait de modestie (de ma part), je te dis adieu, bon courage, à bientôt. Le soleil ne meurt jamais! l'Art est immortel comme lui! et il y a des mondes lumineux où les âmes des poètes vont habiter après la mort; elles roulent avec les astres dans l'infini sans mesure.

Un long baiser sur tes lèvres. A toi, à toi.  
Ton G.

---

386. À LA MÊME.

[Croisset] Mardi soir, 1 heure après minuit  
[26-27 avril 1853].

Il est bien tard, je suis très las. J'ai la gorge éraillée d'avoir crié tout ce soir en écrivant, selon ma coutume exagérée. Qu'on ne dise pas que je ne fais point d'exercice. Je me démène tellement

dans certains moments que ça me vaut bien, quand je me couche, deux ou trois lieues faites à pied. Quelle singulière mécanique que l'homme ! Quoique je n'aie rien à te dire, je voudrais bien pourtant t'emplir ces quatre pages, pauvre Muse, bonne et belle amie. Ah ! si ! J'ai quelque chose à te dire, c'est que ma *Bovary* n'avançant qu'à pas de tortue, je renonce à remettre à la fin du mouvement qui m'occupe notre entrevue à Mantes. Nous nous verrons dans quinze jours au plus tard. Je veux seulement écrire encore trois pages au plus, en finir cinq que j'écris depuis l'autre semaine, et trouver quatre ou cinq phrases que je cherche depuis bientôt un mois. Mais quant à attendre que j'en sois à la fin de cette première partie de la deuxième, j'en aurais, en travaillant bien, pour jusqu'à la fin du mois de mai. C'est trop long ! Ainsi la lettre que je t'écrirai à la fin de la semaine prochaine te dira positivement le jour de notre rendez-vous. Tâche de te bien porter et de m'apporter ce que tu as fait du plan de ton drame, ainsi que le poème de l'*Acropole* tel qu'il a été envoyé à l'Académie. J'ai passé tantôt presque une heure à fouiller partout pour retrouver la lettre du Gagne<sup>(1)</sup> : (peine perdue). Mais j'ai retrouvé les *Fantômes*. Je suis sûr de l'avoir (la lettre de Gagne), mais j'ai un tel encombrement de lettres dans mes tiroirs et de paperasses dans mes cartons, que c'est le diable quand il faut chercher quelque chose que je n'ai point classé. Si tu veux, je recommencerai et je suis sûr que je la retrouverai. Jamais je ne jette aucun papier ; c'est de ma part une

(1) Voir lettre n° 345.

manie. L'année prochaine, quand B[ouilhet] ne sera pas là, je consacrerai mes dimanches à ce grand rangement qui sera à la fois très triste et très amusant, très pénible et assez sot. A propos de lettre, j'en ai reçu une de D[u Camp] (à l'occasion d'une chose égarée de voyage, que je lui demandais) des plus aimables, cordiale, dans le ton de l'amitié. Il m'annonce que les vers de B[ouilhet] doivent paraître dans le prochain numéro, seuls pour les mieux faire valoir, etc. (?). Comme je ne tiens aucun compte de ses sentiments favorables ou malveillants, je ne me creuserai pas la tête à chercher d'où vient ce revirement momentané.

Et toi, es-tu remise? Comment vas-tu? Je m'attends demain ou après-demain à avoir la *Paysanne*. Combien ton avoué demande-t-il de dommages-intérêts dans l'affaire Barba<sup>(1)</sup>? Es-tu sûre de gagner et que ce ne soit des frais perdus?

Ce bon père Béranger! Je crois que la *Paysanne* le syncopera un peu, Voilà de la poésie peuple comme ce bourgeois n'en a guère fait. Il a les pattes sales, Béranger! Et c'est un grand mérite en littérature que d'avoir les mains propres. Il y a des gens (comme Musset par exemple) dont ç'a été presque le seul mérite, ou la moitié de leur mérite pour le moins. Les poètes sont d'ailleurs jugés par leurs admirateurs, et tout ce qu'il y a de plus bas en France, comme instinct poétique, depuis trente ans s'est pâmé à Béranger. Lui et Lamartine m'ont causé bien des colères par tous leurs admirateurs. Je me souviens qu'il y a longtemps, en 1840, à

(1) Éditeur.

Ajaccio, j'osai soutenir seul, devant une quinzaine de personnes, c'était [chez] le préfet, que Béranger était un poète commun et de troisième ordre. J'ai paru à toute la société, j'en suis sûr, un petit collègien fort mal élevé. Ah! *Les gueux! les gueux!* Quel horizon!... Cela donnait le cauchemar à mon pauvre Alfred. La postérité, du reste, ne tarde pas à cruellement délaisser ces gens-là qui ont voulu être utiles et qui ont chanté pour une cause. Elle n'a souci déjà, ni de Chateaubriand avec son Christianisme renouvelé, ni de Béranger avec son philosophisme libertin, ni même bientôt de Lamartine avec son humanitarisme religieux. Le Vrai n'est jamais dans le présent. Si l'on s'y attache, on y périt.

A l'heure qu'il est, je crois même qu'un penseur (et qu'est-ce que l'artiste si ce n'est un triple penseur?) ne doit avoir ni religion, ni patrie, ni même aucune conviction sociale. Le doute absolu maintenant me paraît être si nettement démontré que vouloir le formuler serait presque une niaiserie. B[ouilhet] me disait, l'autre jour, qu'il éprouvait le besoin de faire l'apostasie *publique*, écrite, motivée, de ses deux qualités de chrétien et de Français, et de foutre, après, son camp de l'Europe pour ne plus jamais en entendre parler, si c'était possible. Oui, cela soulagerait de dégueuler tout l'immense mépris qui vous emplit le cœur jusqu'à la gorge. Quelle est la cause honnête, je ne dis pas à vous enthousiasmer, mais même à vous intéresser, par le temps qui court? Comme tu as, toi, dépensé du temps, de l'énergie dans toutes ces bêtises-là! Que d'amour inutile! Je t'ai connue démocrate pure, admiratrice de G. Sand et Lamar-

tine. Tu ne faisais pas la *Paysanne* dans ce temps-là! Soyons *nous*, et rien que nous. « Qu'est-ce que ton devoir? L'exigence de chaque jour ». Cette pensée est de Goëthe. Faisons notre devoir, qui est de tâcher d'écrire bien. Et quelle société de saints serait celle où seulement chacun ferait son devoir!

Je lis du Montaigne maintenant dans mon lit. Je ne connais pas de livre plus calme et qui vous dispose à plus de sérénité. Comme cela est sain et *piété!* Si tu en as un chez toi, lis de suite le chapitre de Démocrite et Héraclite et médite le dernier paragraphe. Il faut devenir stoïque quand on vit dans les tristes époques où nous sommes.

Pourquoi, l'autre nuit, celle d'hier, ai-je rêvé que j'étais à Thèbes, en Égypte, avec Babinet, et que nous galopions tous les deux comme deux lapins pour fuir trois énormes lions que Babinet élevait par curiosité? Au moment où il me disait : « Il n'y a que moi à Paris pour avoir de ces idées-là », les trois grosses bêtes se sont mises à nous poursuivre. Je vois encore les basques de l'habit du père Babinet volant au vent dans notre fuite, et la couleur du sable où nous filions comme sur des patins.

J'ai une tirade de Homais sur l'éducation des enfants (que j'écris maintenant) et qui, je crois, pourra faire rire. Mais moi qui la trouve très grotesque, je serai sans doute fort attrapé, car pour le bourgeois c'est profondément raisonnable.

Adieu, bonne Muse, à bientôt. Nous aurons là deux ou trois bons jours; j'en ai besoin. Je ne sais combien de millions il faudrait me donner pour recommencer ce sacré roman! C'est trop

long pour un homme que cinq cents pages à écrire comme ça; et quand on en est à la 240<sup>e</sup> et que l'action commence à peine! Encore adieu, mille baisers sur toutes les lèvres.

A toi. Ton G.

387. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de samedi, 1 heure  
[30 avril-1<sup>er</sup> mai 1853].

Tu me reverras avec une dent de moins, chère amie. Il a fallu hier en passer par là. Je m'étais réveillé avec des douleurs atroces à 4 heures. Ma molaire qui n'était pas « d'une entière blancheur », comme dit Bilboquet, était sautée; mais la pareille, de l'autre côté, m'a fait encore plus souffrir après et il s'est déclaré un abcès qui m'a donné, toute cette nuit, une fièvre atroce. J'en ai encore les genoux en bouillie. A 9 heures du matin je suis donc retourné à Rouen pour me faire ouvrir cet abcès. Tout cet après-midi j'ai dormi sur mon divan. Ce soir je vais mieux, mais j'ai grand'peine à manger. Le pis de tout cela, c'est que voilà deux jours d'entièrement perdus pour le travail, car, hier au soir, je n'ai pu guère travailler (quoique j'aie fait une phrase sur les étoiles) et, ce soir, j'ai eu la surprise de la visite de Bouilhet qui avait appris *mes douleurs* et est venu me voir un jour plus tôt. Il m'a apporté la *Paysanne*. Cette publication est plus jolie *extérieurement* que je ne m'y attendais; elle a une bonne figure. Tu verras, ça réussira.

Bouilhet m'a aussi apporté les vers de l'Anglaise, un autre vol[ume] du sieur Baillet, et les autographes que tu lui as envoyés. Tout cela est monstrueusement pitoyable. C'est plus que médiocre, ta jeune Anglaise! Quel vide! et quelle pose! ces épigraphes en hébreu! en grec! et quels vers plats et avec de faux chics de Casimir Delavigne! Vois comme tout ce qu'il y a de médiocre en littérature par les deux bouts, soit le *canaille* ou bien le *vide*, se tourne invariablement vers Béranger ou Lamartine. Dieu! comme je suis dégoûté des poètes ouvriers! et des ouvriers! Dans la lettre de ce bon Baillet, il s'emporte justement contre la seule chose qui rachète l'ouvrier et le colore, le cynisme, et il est malgré cela content d'être ouvrier! Quel amour de la crasse pour la crasse!

Reçois mes compliments pour la manière dont tu as reçu le sieur Villemain. Tu t'es bien conduit. Il n'y avait que cela à dire. Et sois sûre que tu l'as humilié de toutes façons. C'est ce qu'il fallait faire. Il y a une chose qui m'a semblé très farce dans tout ce qu'il t'a dit, à savoir, l'aveu qu'il travaillait pour la postérité (il est temps qu'il s'y prenne). Ah! la postérité n'est pas faite pour ceux qui ont été ministres, grands maîtres de l'Université, pairs de France, députés, professeurs, etc., etc. La postérité! Ce pauvre vieux! Est-ce son *Cours de littérature*? son *Lascaris*? ses *Portraits*? ses *Discours*? Mais lis-en donc, du Villemain. Ses *plus belles pages* (!) ne dépassent pas la portée d'un article de journal, et à part une certaine correction grammaticale (et qui n'a rien à démêler avec la vraie correction esthétique), la forme est complètement

nulle, oui, nulle. Quant à de l'érudition, aucune. Mais d'*ingénieux aperçus* en masse, comme ceux-ci à propos de l'accusation de fratricide portée contre M.-J. Chénier : « Non, c'est une calomnie, j'en jure par le cœur de leur mère »; ou bien en parlant de la *Pucelle* : « Le poème qu'il ne faut pas nommer »; ou encore de Gibbon : « Et il resta muet et ministériel. » Toutes ces belles phrases sont accompagnées, dans les volumes où on les trouve, d'autres phrases imprimées en italiques et ainsi conçues : « Longs applaudissements de l'auditoire, vive émotion », etc. J'ai passé ma jeunesse à lire tous ces drôles, je les connais; j'ai frappé depuis longtemps sur les poitrines en tôle de tous ces bustes, et je sais à la place du cœur le vide qu'il y a. Tout ce que j'apprends de leurs actions me paraît donc le corollaire de leurs œuvres. A la fin de ma troisième, à quinze ans, j'ai lu son *Cours de littérature du moyen âge*. J'étais à cet âge en état de l'écrire moi-même, ayant lu les ouvrages de Sismondi et de Fauriel sur les littératures du midi de l'Europe, qui sont les deux sources uniques où ce bon Villemain ait puisé; les extraits cités dans ces livres sont les mêmes extraits cités dans le sien, etc. ! Et voilà les crétins qu'on nous pose toujours devant les yeux comme des gens forts ! Mais forts en quoi ? Il n'y a du reste que dans notre siècle où l'on soit arrivé ainsi à se faire des réputations avec des œuvres nulles ou absentes. Le chef de tous ces grands hommes-là était le père Royer-Collard, qui n'avait jamais écrit que quatre-vingts pages en toute sa vie, la préface des œuvres de Reid. Je crois que Villemain sait bien le latin, si tant est qu'on puisse comprendre toute la portée

d'un mot quand on n'a pas le *sens poétique*, et qu'il sait faire des vers latins, du grec médiocrement, un tout petit peu d'histoire, beaucoup d'anecdotes, avec cela de l'esprit de société et la réputation d'habile homme : voilà son bagage. Quant à être, je ne dis pas des écrivains, mais même des littérateurs, non, non ! Il leur manque la première condition, le goût ou l'amour, ce qui est tout un.

Tu me dis : « Nous finirons par valoir mieux qu'eux comme talent. » Ah ! ceci m'ébouriffe, car je crois que c'est déjà fait, et je pense que Villemain peut s'atteler le reste de ses jours avant d'écrire une seule page de la *Bovary*, une seule strophe de *Melaenis*, un seul paragraphe de la *Paysanne*. « Que je sois jamais de l'Académie (comme dit Marcillac, l'artiste romantique de Gerfault), si j'arrive au diapason de pareils ânes ! » C'est bien beau, l'idée qui a frappé l'Académie dans le numéro 26 : « Le poète sur *les ruines d'Athènes* et évoquant le passé, le faisant revivre ! » Est-ce Volney ! et rococo ! Comment un homme peut-il rapporter de semblables bêtises sans en rire le premier ? Comment ne pas sentir que c'était là la manière la plus vulgaire, la plus usée (et la moins vraie) de prendre le sujet ? Si mon pharmacien avait concouru pour l'*Acropole*, il est certain que c'eût été là son plan.

Et l'aplomb de ces messieurs-là ! Sont-ils piètres, contents d'eux, sûrs de leur jugement ! Ce pauvre Delisle qui va leur présenter son livre ! Non, tout cela m'indigne trop. Je suis gorgé de l'humanité en général et des gens de lettres en particulier, comme si j'avais avalé cent livres de suif.

J'aurais bien voulu être là quand le Philosophe

a dit : « Les Ronsards qui vous conseillent », pour voir son ton. A qui ça s'adressait-il ? A propos de quoi ? Comment ? Il a dit cela sans doute comme une injure, ce bon Cousin ! Les Ronsards qui vous conseillent ! les Homères de vos amis ! Charmant ! charmant ! Et en voilà un aussi qui passe pour un homme de goût, un classique.

J'ai eu aujourd'hui un grand enseignement donné par ma cuisinière. Cette fille, qui a vingt-cinq ans et est Française, ne savait pas que Louis-Philippe n'était *plus roi de France*, qu'il y avait eu une république, etc. Tout cela ne l'intéresse pas (textuel). Et je me regarde comme un homme intelligent ! Mais je ne suis qu'un triple imbécile. C'est comme cette femme qu'il faut être.

Hier, en allant me faire arracher ma dent, j'ai passé sur la place du Vieux-Marché, où l'on exécutait autrefois, et en analysant l'émotion caponne que j'avais au fond de moi, je me disais que d'autres à la même place en avaient eu de pires, et de même nature pourtant ! l'attente d'un événement qui vous fait peur ! Cela m'a rappelé que, tout enfant, à six ou sept ans, en revenant de l'école, j'avais vu là une fois la guillotine qui venait de servir. Il y avait du sang frais sur les pavés et on défaisait le panier. J'ai rêvé cette nuit la guillotine ; chose étrange, ma petite nièce a rêvé aussi la guillotine cette nuit. La pensée est donc un fluide, et qui découle des pentes plus hautes sur les plus basses ?... Qui est-ce qui a jamais étudié tout cela scientifiquement, posément ? Il faudrait un grand poète, ayant à son service une grande science, et tout cela en la possession d'un très honnête homme.

Ma prochaine te dira le jour certain de notre entrevue. Ce sera probablement de mardi prochain en huit jours; mais s'il me survient de la fluxion ou quelque reprise de mal de dent, ce à quoi je m'attends, notre voyage se trouverait peut-être retardé deux ou trois jours. Quoi qu'il en soit, je serais bien étonné si l'autre semaine se passait sans que nous ne nous vissions. Adieu, bonne chère Muse, merci de ta dédicace; elle n'est pas vraie pourtant. Adieu, mille baisers, à toi.

Ton G.

Bouilhet m'a chargé de te dire avant de s'aller coucher qu'il avait été pressé par le temps et n'avait pu t'écrire plus longuement.

---

388. À LA MÊME.

[Croisset] Nuit de mardi, 1 heure [3-4 mai 1853].

Oui, chère Muse, nous nous verrons lundi prochain comme tu le désires, et nous resterons ensemble jusqu'à samedi (ma prochaine t'indiquera les heures de départ). C'est du moins mon intention et mon espoir, à moins que je ne sois malade d'ici là, ou que mes dents ne me reprennent trop fort. Dans l'état présent, ma bouche n'est pas présentable. Il m'a poussé des glandes sous le cou et un peu de fluxion. Je ne peux manger que de la mie de pain, et encore me fait-elle mal. J'ai eu depuis quatre jours une fièvre continue et hier violente. Voilà plusieurs semaines

qu'il me prend de temps à autre au cerveau (siège des passions, selon Gall) des douleurs à crier, qui m'ont repris dimanche. Mais aussi quel dimanche et quelle société j'ai eus ! Je ne te parle jamais de mes ennuis domestiques, mais j'en suis comblé parfois : mon frère ! ma belle-sœur ! mon beau-frère ! Ah ! ah ! ah ! La santé de ma mère commence aussi à m'inquiéter profondément et plus que je ne le dis. Tout ce qu'il lui faudrait d'effectif est impraticable. Enfin, je viens d'être assez secoué, et il me résulte de tout cela une torpeur invincible. Hier et aujourd'hui j'ai passé tout l'après-midi à dormir comme un homme ivre. J'avais (nerveusement parlant) la sensation interne d'un homme qui aurait bu six bouteilles d'eau-de-vie. J'étais brûlé et étourdi. Mais ce soir (j'ai fait diète toute la journée) la revigueur m'est revenue, et j'ai écrit presque d'une seule haleine toute une page, et de psychologie fort serrée, où il y aura, je crois, peu à reprendre. N'importe, je voudrais bien que ces défaillances et ces enthousiasmes me quittassent un peu, et demeurer dans un milieu plus olympien, le seul bon pour faire du beau.

L'échec de *Melaenis* chez Charpentier a assez embêté B[ouilhet]. Il n'était pas non plus gai dimanche. Entre lui et Edma, il ne se passe rien ; ils s'écrivent toutes les six semaines un billet de six lignes. Tu feras bien de pas lui en parler quand tu le verras ; c'est un sujet qui l'embête. Rappelle-toi l'avertissement ou laisse-le venir.

Pour te dire mon avis sur la lettre de Béranger, il faudrait que je connusse le bonhomme, mais il a été remué seulement d'une façon qu'il n'ap-

prouve pas. Ce qui étonne dans ce conte, c'est la couleur unie à l'émotion. Il t'a du reste donné un bon avis en te disant de prendre garde que les autres récits ne ressemblent à celui-là. Garde-toi aussi de ce mètre de cinq pieds, qui est le plus laid de tous. Nous causerons de tout cela en détail la semaine prochaine, je l'espère. Réponds-moi poste par poste si tu veux que je t'apporte les 500 francs, afin que j'aie la lettre samedi au plus tard. Tu en auras une de moi dimanche.

Comme c'est faible, outre que c'est fort canaille, les articles de Castille! Ne trouver rien de pis à dire sur Thiers que de l'appeler *nain parvenu!* etc., et dans la rage de tout dénigrer, attaquer jusqu'à Danton parce que Thiers l'a justifié! Quelle enfilade de turpitudes morales et intellectuelles! Mais tout cela est payé, ou implore de l'être.

Le scrupule du Philosophe sur l'épigraphe de Goethe dévoile l'homme. Voilà bien mes hypocrites. Ah! comme il y en a qui voilent le sein de Dorine, et qui veulent cocufier Orgon!

Adieu. As-tu remarqué le nouveau prospectus de la *Revue*, « la phalange décidée à vaincre »? Non, sacré nom de Dieu! non! je n'essaierai jamais de publier dans aucune revue. Il me semble que, par le temps qui court, faire *partie de n'importe quoi*, entrer dans un corps quelconque, dans n'importe quelle confrérie ou boutique, et même prendre un titre quel qu'il soit, c'est se déshonorer, c'est s'avilir, tant tout est bas.

---

## 389. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Samedi, 1 heure [7 mai 1853].

Chère amie, il y a, partant de Paris, des trains qui partent à 11 heures, midi et 4 h. 25 du soir et qui arrivent à 1 heure, 1 h. 50 et 6 h. 15, et ceux partant de Rouen sont à 10 h. 35, 1 h. 25 et 4 h. 15. Celui qui me conviendrait le plus serait celui de 1 h. 25 (express). Mais, comme il arrive à 3 h. 39 à Mantes, cela te ferait attendre deux heures (en prenant, toi, celui qui part à midi). Il vaut mieux que je parte à 10 heures et demie et toi à 11 heures précises. Tu seras arrivée à 1 heure juste et moi à 1 h. 15. Ainsi c'est convenu, prends le train de 11 heures. Tu auras seulement un quart d'heure à m'attendre.

Mes dents vont mieux; j'ai plusieurs choses à t'apporter. Dans 48 heures nous serons ensemble. Mille bons baisers en attendant les vrais. A toi, à toi.

Ton G.

## 390. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Dimanche, 5 h. du soir [15 mai 1853].

En arrivant ici, hier au soir, bonne et chère amie, j'ai trouvé cette lettre du père Hugo (encore le crocodile!), escortée d'un rediscours. Qu'en dois-je faire? T'est-il destiné? Je vais défi-

nitivement lui répondre et dans le sens que j'ai arrêté en dernier lieu.

Bouilhet a une nouvelle prouesse de du Camp à te raconter, et qui est splendide. Le temps aujourd'hui est lourd, il commence à pleuvoir, j'étouffe un peu. Je suis fatigué et je pense à toi. Voilà bientôt déjà 24 heures que nous sommes séparés! Je t'écrirai demain ou après-demain, quand je serai remis.

A toi, cher Amour, à toi de toutes mes profondeurs.

Ton G.

---

391. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

Croisset, mardi 11 heures [17 mai 1853].

J'ai reçu ce matin ta bonne lettre, triste et douce, pauvre chère amie. Je vais faire comme tu as fait, te raconter tout mon départ. Quand j'ai vu ton dos disparaître, j'ai été me mettre sur le pont afin de revoir le train passer. Je n'ai vu que cela. Tu étais là dedans; j'ai suivi de l'œil le convoi tant que j'ai pu et j'ai tendu l'oreille. Du côté de Rouen, le ciel était rouge avec de grandes barres pourpres inégales. J'ai allumé un autre cigare, je me suis promené de long en large. Par bêtise et ennui, j'ai été boire un verre de kirsch dans un cabaret, et puis le train de Paris est arrivé. J'ai rencontré là, allant à Elbeuf, un ancien camarade à moi, clerc de notaire, grand séide de Du Camp (c'est son groom, etc.), avec qui j'ai

eu une longue conversation. Je te la rapporterai plus tard. À Rouen j'ai trouvé B[ouilhet]; mais ma voiture, par un malendu, n'y était pas. Nous l'avons attendue, puis, au clair de lune, nous avons traversé à pied le pont et le port, été chez deux loueurs de voitures afin d'avoir un fiacre. Au second (dont le logis est dans une ancienne église) la femme s'est réveillée en bonnet de coton (intérieur de nuit, mâchoires qui bâillent, chandelle qui brûle, bretelles tombant sur les hanches, etc.). Là il a fallu atteler la voiture. Enfin nous sommes arrivés à Croisset à 1 heure du matin et nous nous sommes couchés à 2, après que j'ai eu rangé ma table. Le dimanche a été triste. Les Achille ne sont pas venus, Dieu merci! L'après-midi nous avons été voir un embarcadère en bois, que l'on fait à quelque distance d'ici pour les bateaux à vapeur. Le soir nous avons lu du *Jocelyn* et la *Courtisane amoureuse* de La Fontaine. Hier matin B[ouilhet] est parti à une heure. J'ai dormi une bonne partie de l'après-midi et, le soir, je me suis remis à mon travail avec grand ennui. J'ai recommencé aujourd'hui mon train ordinaire, leçon à ma nièce, *Sophocle*, *Juvénal* et la *Bovary*, dont je suis arrivé, je crois, à terminer trois pages qui étaient sur le chantier dès huit jours avant mon absence. J'ai assez bien travaillé ce soir, ou du moins avec du plaisir. Voilà, et les mêmes jours vont suivre.

Comme ils ont été bons, pauvre Muse, ceux que nous avons passés ensemble! Je n'ai plus bien nettement dans la tête ce que j'entendais jadis par *rêves d'amour*; mais ce que je sais, c'est que je ne souhaite maintenant rien au delà de ce que tu me donnes et qu'il me paraît impossible de mieux

aimer que nous nous aimons. Ah ! comme nous nous fondions bien ! comme je te regardais ! comme je te vois encore ! quelles étreintes des bras et quelle pénétration mutuelle de toute la pensée ! Ta bonne et belle figure est encore là, devant moi ; j'ai encore sous mes yeux tes yeux et l'impression de ta bouche sur mes lèvres. Ce sera plus tard, pour nos vieillesse, un souvenir réchauffant que cette promenade de Vétheuil<sup>(1)</sup> à la Roche, avec ce bon Soleil qu'il y avait, ces gens qui fouissaient au pied des vignes, le grand air, le mouvement, nos paroles échangées, etc... Pauvre Mantes ! comme je l'aime. Il faudra y revenir pas trop tard et avant que les feuilles ne soient tombées. Bouilhet m'a beaucoup reparlé de la *Pay-sanne*. Trois de ses élèves vont l'acheter. Qu'on en parle ou non, je te dis que *ça percera*, tu verras.

Anecdote : tu sais, ou ne sais pas, que Reyer (musicien) avait écrit à B[ouilhet], pour lui demander la permission de mettre en musique sa pièce à Rachel : « Je ne suis pas le Christ », permission qui fut accordée. Samedi, B[ouilhet] a reçu cela, qui a pour titre *Rédemption* (invention nouvelle de l'éditeur ou du compositeur, lesquels du reste ont écrit tous les deux une lettre fort polie à B[ouilhet]). Mais devine son ébahissement en voyant au plus haut de la feuille, au-dessus de la vignette, au-dessous du titre, cette dédicace : « À M. Maxime Du Camp ». Est-ce fort ? C'est si fort que ça n'a pas même aucun sens, puisque la pièce, d'un bout à l'autre, est adressée à quelqu'un

<sup>(1)</sup> Petit village situé dans une vallée près de Mantes ; de leur promenade, Louise Colet fit un poème (voir lettre 396).

et qu'elle portait, originairement, une dédicace qui en était tout le titre (celui de *Rédemption* la dénature même). Moi, cela me semble démesuré (même en mettant à part le sans-gêne du procédé). Cet homme qui, pour se pousser par tous les moyens possibles, pour se voir étaler à une vitre de marchand, va se fourrer, de lui-même, entre des notes et des vers auxquels il n'a en rien contribué, s'intercaler ainsi dans l'œuvre d'un autre et mettre son nom à la place d'une lettre, laquelle lettre représentait un souvenir, un cri de l'âme! accaparer une chose si personnelle et si intime! *pour se faire mousser!* Cela m'a d'abord fait beaucoup rire. Après quoi, j'ai compris l'odieux de la chose.

Cet ami dont je te parlais, que j'ai rencontré en chemin de fer<sup>(1)</sup>, m'a dit que les articles de Castille faisaient le plus mauvais effet. Quant à celui de l'*Athenæum*<sup>(2)</sup>, j'ai compris que le père Vivien de Saint-Martin avait eu le dessus, car il a répondu aux témoins de D[u Camp] que c'était une discussion littéraire et qu'il ne donnerait aucune excuse. D[u Camp] a écrit qu'il le méprisait, à quoi l'autre a répondu qu'il l'engageait « à modérer ses expressions et à ne pas entrer sur le terrain de la calomnie », ou qu'il aurait recours aux tri-

(1) Fouïard.

(2) Polémique entre Vivien de Saint-Martin, qui avait malmené Du Camp comme auteur du *Livre Posthume* et comme directeur de la *Revue de Paris*. Du Camp, dans une note, répondit : « Un certain M. Vivien (ancien secrétaire de M. de Saint-Martin) a récemment attaqué la *Revue de Paris* avec une grossièreté peu commune et dans un français de gargotière. Il considère Ancelot comme le plus grand poète des temps modernes, etc. ». Il y eut échange de témoins.

bunaux. — Et tout cela est rapporté par un dévoué! Grand mépris de Fouard pour Turgan et Cormenin. La bande se détraque, à ce qu'il paraît. Cormenin, au *Moniteur*, travaille sous « un conseil de rédaction » dont font partie Sainte-Beuve, Rolle, etc. « C'est une place de commis que celle du rédacteur, et une place de commissionnaire que celle du directeur. » Voilà comme on est arrangé par les amis. A tout cela je ne répondais mot. M[axime] a loué une maison de campagne à Chaville, près Versailles, pour y passer l'été. Il va écrire le *Nil*. Encore des voyages! Quel triste genre! Il n'a pas écrit une ligne de *Reiz Abdallab* ni du *Cœur saignant*, annoncés depuis plusieurs mois.

Autre aspect humain : ce Fouard allant à El-beuf pour demander à son père la permission de changer de nom. Ce nom de Fouard (foire) l'empêche de se marier et il a besoin d'un riche mariage pour payer sa future ÉTUDE. Mais je vois que le bourgeois, qui a fait sa fortune *lui-même*, va être indigné et refusera son consentement. Qu'est-ce qui est le plus fort, du fils ou du père?

As-tu le troisième volume de l'*Archéologie* de Muller? Il m'est impossible de le retrouver. J'ai oublié de te remettre (je l'avais dans mon carton) les *Fantômes*. Les veux-tu? Mais j'aimerais mieux te les redonner en te faisant de vive voix des observations.

Comme c'est mauvais, *Jocelyn!* Relis-en. La quantité d'hémistiches tout faits, de vers à périphrases vides, est incroyable. Quand il a à peindre les choses vulgaires de la vie, il est au-dessous du commun. C'est une détestable poésie, *inane*, sans

souffle intérieur. Ces phrases-là n'ont ni muscles ni sang. Et quel singulier aperçu de l'existence humaine! Quelles lunettes embrouillées! Mais comme nous nous sommes délectés ensuite dans La Fontaine! C'est à apprendre par cœur d'un bout à l'autre. *La Courtisane amoureuse*, quels vers! quels vers! que de tournure et de style! Il n'y a pas dans tout Lamartine un seul trait humain, sensible, au sens ordinaire du mot, comme celui de Constance baisant les pieds de son amant. Voilà du cœur au moins! et de la poésie! car toutes ces distinctions, après tout, ne sont que des subtilités à l'usage de ceux qui n'ont ni de l'un ni de l'autre. Relis ce conte et appesantis-toi sur chaque mot, sur chaque phrase. Quelle admirable narration et quel enchaînement!!! Songer pourtant que les contes de La Fontaine passent encore pour un mauvais livre! un *livre cochon*! Ah! les tyrannies ont cela de bon qu'elles réalisent au moins bien des vengeances impuissantes. Je suis si harassé par la bêtise de la multitude que je trouve justes tous les coups qui tombent sur elle.

L'œuvre de la critique moderne est de remettre l'Art sur son piédestal. On ne vulgarise pas le Beau; on le dégrade, voilà tout. Qu'a-t-on fait de l'antiquité en voulant la rendre accessible aux enfants? Quelque chose de profondément stupide! Mais il est si commode pour tous de se servir d'*expurgata*, de résumés, de traductions, d'atténuations! Il est si doux pour les nains de contempler les géants raccourcis! Ce qu'il y a de meilleur dans l'Art échappera toujours aux natures médiocres, c'est-à-dire aux trois quarts et demi du genre humain. Pourquoi dès lors dénaturer la vé-

rité au profit de la bassesse? Adieu, toi qui tressailles aux belles choses et que j'aime tant pour les enthousiasmes que tu as, et pour tout le reste aussi.

Mille baisers partout. A toi, à toi.

Ton G.

392. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de samedi, 1 heure [21-22 mai 1853].

Sais-tu que tu m'as écrit deux lettres charmantes, superbes et avec qui j'ai eu (comme le père Babinet avec sa femme *délicieuse*) «le plus grand plaisir»??? Je vais les reprendre et t'en parler (c'est une habitude que nous devrions avoir plus souvent). J'aime bien ta mine chez M<sup>me</sup> Didier, défendant la bonne cause contre les Lamartiniens, et toute la manière dont tu me parles de cette grande source de fleurs blanches. Le portrait du sénateur Beauvau, ton chic raide chez le chevreau : tout cela est crânement troussé. Quel immense mot que celui d'Houssaye : «Auriez-vous le style de M. de Lamartine!» Ah! oui, ce sont de pauvres gens, un pauvre monde, et petit, et faible. Leur réputation ne dure même pas tout le temps qu'ils vivent. Ce sont des célébrités qui ne dépassent point la longueur d'un loyer; elles sont à terme. On est reconnu grand homme pendant cinq ans, dix ans, quinze ans (c'est déjà beaucoup); puis tout sombre, homme et livres, avec le souvenir même de tant de tapage

inutile. Mais ce qu'il y a de dur, c'est l'aplomb de ces braves gens-là, leur sécurité dans la bêtise ! Ils sont bruyants à la manière des grosses caisses dont ils se servent ; leur sonorité vient de leur viduité. La surface est une peau d'âne et le fond, néant ! Tout cela tendu par beaucoup de ficelles. Voilà un calembour !

Tu me parles des tristesses de ce bon Delisle qui n'a personne autour de lui ! Moi, j'ai été en cela protégé du ciel, j'ai toujours eu de bonnes oreilles pour m'entendre et même d'excellentes bouches pour me conseiller. Comment ferai-je l'hiver prochain, quand mon B[ouilhet] ne sera plus là ? Je crois du reste qu'il sera comme moi, un peu désarçonné un moment. Nous nous sommes [fait] l'un à l'autre, en nos travaux respectifs, une espèce d'indicateur de chemin de fer, qui, le bras étendu, avertit que la route est bonne et qu'on peut suivre.

J'aime beaucoup Delisle pour son volume, pour son talent et aussi pour sa préface, pour ses aspirations. Car c'est par là que nous valons quelque chose, l'*aspiration*. Une âme se mesure à la dimension de son désir, comme l'on juge d'avance des cathédrales à la hauteur de leurs clochers. Et c'est pour cela que je hais la poésie bourgeoise, l'art domestique, quoique j'en fasse. Mais c'est bien la dernière fois ; au fond cela me dégoûte. Ce livre, tout en calcul et en ruses de style, n'est pas de mon sang, je ne le porte point en mes entrailles, je sens que c'est de ma part une chose voulue, factice. Ce sera peut-être un tour de force qu'admireront certaines gens (et encore en petit nombre) ; d'autres y trouveront quelque vérité de

détail et d'observation. Mais de l'air! de l'air! Les grandes tournures, les larges et pleines périodes se déroulant comme des fleuves, la multiplicité des métaphores, les grands éclats du style, tout ce que j'aime enfin, n'y sera pas. Seulement, j'en sortirai peut-être préparé à écrire ensuite quelque bonne chose. Je suis bien désireux d'être dans une quinzaine de jours, afin de lire à B[ouilhet] tout ce commencement de ma deuxième partie (ce qui fera 120 pages, l'œuvre de dix mois). J'ai peur qu'il n'y ait pas grande proportion, car pour le corps même du roman, pour l'action, pour la passion agissante, il ne me restera guère que 120 à 140 pages, tandis que les préliminaires en auront plus du double. J'ai suivi, j'en suis sûr, l'ordre *vrai*, l'ordre naturel. On porte vingt ans une passion sommeillante qui n'agit qu'un seul jour et meurt. Mais la proportion esthétique n'est pas la physiologique. Mouler la vie, est-ce l'idéaliser? Tant pis, si le moule est de bronze! C'est déjà quelque chose; tâchons qu'il soit de bronze.

Je me suis gaudy profondément aux récits de M<sup>me</sup> Biard<sup>(1)</sup>; je la connais cette petite femme. J'ai joué avec elle à *l'oie*, chez Pradier, dans le temps des galanteries du grand homme. Elle me paraissait un peu grisette. Ce ne doit pas être un mets de haute cuisine; elle m'a été peu sympathique. Voilà tout ce que je m'en rappelle.

Mais sais-tu qu'il se dessine comme un très bon homme, le père Hugo? Cette longue tendresse pour sa vieille Juliette m'attendrit. J'aime les pas-

(1) Femme séparée du peintre Auguste Biard; très liée avec Victor Hugo et Juliette Drouet.

sions longues et qui traversent patiemment et en droite ligne tous les courants de la vie, comme de bons nageurs, sans dévier. Il n'y a pas de meilleur père de famille, puisqu'il écrit à la maîtresse de son fils de venir habiter avec eux! C'est bien humain cela! et peu posé. (J'aurais eu un fils, que j'aurais pris grand plaisir à lui procurer des femmes et celles qu'il eût aimées surtout.) Pourquoi a-t-il affiché parfois une morale si bête et qui l'a tant rétréci? Pourquoi la politique? Pourquoi l'Académie? Les idées reçues! l'imitation!

Les réflexions que tu m'envoies sur tout cela sont justes et j'en tire la conclusion que ce grand homme doit être très seul dans sa famille. Tout se groupe toujours autour de l'officiel; les faibles vont au convenable, ils se sentent appuyés vaguement par une majorité innombrable. Il doit avoir de bonnes tristesses là-bas, avec sa femme qui l'embête, Vacquerie qui l'admire (comme M. Wagner de Faust) et ses fils, petits lionçonneaux qui regrettent le boulevard. Ah! pourquoi se marier? pourquoi accepter la vie quand on est créé par Dieu pour la juger, c'est-à-dire pour la peindre?

Oui, c'est bien étrange, ces deux coïncidences, notre double lecture de Lamartine, et moi lisant la *Courtisane amoureuse* tandis que M<sup>me</sup> Biard te contait les baisements de pieds de Juliette.

Tu me dis des choses bien tendres, chère Muse. Eh bien, reçois en échange toutes celles, plus tendres encore, que tu pourras imaginer. Ton amour, à la fin, me pénètre comme une pluie tiède, et je m'en sens imbibé jusqu'au fond de tout mon cœur. N'as-tu pas tout ce qu'il faut

pour que je t'aime, corps, esprit, tendresse? Tu es simple d'âme et forte de tête, très peu «poétique» et extrêmement poète. Il n'y a rien en toi que de bon, et tu es tout entière comme ta poitrine, blanche et douce au toucher. Celles que j'ai eues, va, ne te valaient pas, et je doute que celles que j'ai désirées te valussent. Je tâche quelquefois de m'imaginer ton visage quand tu seras vieille, et il me semble que je t'aimerai encore tout autant, plus peut-être. Je suis, dans mes actions du corps et de l'esprit, comme les dromadaires que l'on a grand mal également à faire marcher et s'arrêter : la continuité du repos et du mouvement est ce qui me va. Au fond, rien de moins diapré que ma personne et tu seras toujours la seule *maîtresse* de ton amant. Sais-tu seulement que j'ai peur de devenir bête! Tu m'estimes tellement que tu dois te tromper et finir par m'éblouir. Il y a peu de gens qui aient été *chantés* comme moi. Ah! Muse, si je t'avouais toutes mes faiblesses, si je te disais tout le temps que je perds à *réver* mon petit appartement de l'année prochaine! Comme je nous y vois! Mais il ne faut jamais penser au bonheur; cela attire le diable, car c'est lui qui a inventé cette idée-là pour faire enrager le genre humain. La conception du paradis est au fond plus infernale que celle de l'enfer. L'hypothèse d'une félicité parfaite est plus désespérante que celle d'un tourment sans relâche, puisque nous sommes destinés à n'y jamais atteindre. Heureusement qu'on ne peut guère se l'imaginer; c'est là ce qui console. L'impossibilité où l'on est de goûter au nectar fait trouver bon le chambertin. Adieu! Quel dommage qu'il soit si tard! Je n'ai guère envie de

dormir, et j'avais encore bien des choses à te dire, à te parler de ton drame, etc. Mardi, ne parle pas de Du Camp à Gautier; laisse-le venir, si tu veux t'en faire un ami. Je crois que le Bouilhet est un sujet qui l'amuse peu. Est-ce se reconnaître médiocre que d'envier quelqu'un! Mille baisers et tendresses.

J'embrasse tes lèvres.

Ton G.

393. À LA MÊME.

[Croisset] Nuit de jeudi, 1 heure [26-27 mai 1853]

Je ferais mieux de continuer à travailler et de t'écrire demain, car je suis ce soir fort animé et dans un grand rut littéraire. Mais comme demain il peut revenir, cela me remettrait trop loin (au plaisir que me font tes lettres, je pense que tu dois bien fort aimer les miennes). Et puis il faut se méfier de ces grands échauffements. Si l'on a alors la vue longue, on l'a souvent trouble. Le bon de ces états-là, c'est qu'ils retrempent et vous infusent dans la plume un sang plus jeune. On a dans la tête toutes sortes de floraisons printanières qui ne durent pas plus que les lilas, qu'une nuit flétrit, mais qui sentent si bon! As-tu senti quelquefois comme un grand soleil qui venait du fond de toi-même et t'éblouissait?

Oui, cela a bien marché aujourd'hui. Je me suis à peu près débarrassé d'un dialogue archi-coupé, fort difficile. J'ai écrit aux deux tiers une phrase «pohétique» et esquissé trois mouvements de mon

pharmacien qui me faisaient à la fois beaucoup rire et grand dégoût, tant ce sera fétide d'idée et de tournure. J'en ai pour jusqu'à la fin du mois de juin, de cette première partie. J'ai relu presque tout. Le commencement sera à récrire, ou du moins à corriger fortement. C'est lâche et plein de répétitions. Je cherchais la *manière* qui, plus loin, est trouvée. Ça ne m'a pas semblé long et il y a de bonnes choses, mais par-ci par-là certains chics pittoresques inutiles, manie de peindre quand même, qui coupe le mouvement et quelquefois la description elle-même et qui donne ainsi, parfois, un caractère étroit à la phrase. Il ne faut pas être gentil. Il me semble du reste que les parties les plus nouvellement faites sont les meilleures. C'est peut-être une illusion, mais ça n'en est peut-être pas une, puisque, à mesure que j'avance, j'ai plus de mal. Si j'ai plus de mal, c'est que j'y vois plus loin. On peut juger du poids d'un fardeau aux gouttes de sueur qu'il vous cause.

Et ton drame? Resserre bien ton plan, que chaque scène avance, pas de traits inutiles, mets de la poésie dans l'*action*, motive bien chaque entrée et chaque sortie, et que les vers soient *roides*. Pourquoi ai-je bonne opinion de ce drame? Pourquoi ai-je le pressentiment qu'il sera reçu, applaudi, que ce sera un succès? Envoie-moi un plan bien détaillé; je suis curieux de le voir. Mais comme nous nous disputerons probablement!

Je crois le conseil du grand homme bon. Deux mille francs, après tout, sont à considérer et, en s'y prenant bien, il y a moyen de les avoir l'année prochaine. La vengeance les vaut-elle? Note que tu ne peux publier l'*Acropole* [que] tout à fait *bien* cor-

rigée. Ce serait différent du poème envoyé, et ils pourraient réclamer. D'ailleurs pour que la farce leur fût amère (et je persiste là dedans), il faudrait, l'année prochaine, gagner le prix avec une autre *Acropole*. Mais je comprends parfaitement que ça t'ennuie. Suis donc ta première idée; finis tes corrections puisque tu y es, puis laisse tout ça de côté pour l'en tirer cet hiver, quand il sera temps. On intéress[er]a le Philosophe, etc.!

Quelles charmantes manières que celles de l'ami Gautier! Quel savoir-vivre! Je doute fort que les deux premières représentations de mardi fussent vraies. Informe-t'en donc. N'y a-t-il pas là-dessous quelques blagues? On ne se soucie peut-être pas beaucoup du rapprochement. J'ai reçu aujourd'hui du jeune homme<sup>(1)</sup> une plaisanterie (l'annonce, dans le journal, de la mort d'un brave homme inconnu sur lequel nous avons fait des charges en voyage, un entrefilet qu'il m'envoie dans une enveloppe de deuil et avec cachet noir). Voilà déjà deux ou trois amabilités en peu de temps. Qu'est-ce que tout cela veut dire? Rien du tout, légèreté, vanité, inconsistance d'idées, d'amour ou de haine et, en quoi que ce soit, impuissance à suivre la ligne droite. A propos de l'ami Théo, il me revient en tête cette phrase de *Candide* (c'est Martin qui parle, et de Paris): « Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante et la canaille convulsionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là. Je le veux croire. » Cela me fait songer aux tables tournantes (les convulsionnaires). Est-elle bête cette Edma! Avoue

(1) Maxime du Camp.

que c'est fort, les tables tournantes. O lumière! O progrès! O humanité! Et on se moque du moyen âge, de l'antiquité, du vicaire Paris, de Marie Alacoque et de la Pythonisse! Quelle éternelle horloge de bêtises que le cours des âges! Les sauvages qui croient dissiper les éclipses de soleil en tapant sur des chaudrons valent bien les Parisiens qui pensent faire tourner des tables en appuyant leur petit doigt sur le petit doigt de leur voisin. C'est une chose curieuse comme l'humanité, à mesure qu'elle se fait autolâtre, devient stupide. Les inepties qui excitent maintenant son enthousiasme compensent par leur quantité le peu d'inepties, mais plus sérieuses, devant lesquelles elle se prosternait jadis. O socialistes! C'est là votre ulcère : l'idéal vous manque et cette matière même, que vous poursuivez, vous échappe des mains comme une onde. L'adoration de l'humanité pour elle-même et par elle-même (ce qui conduit à la doctrine de l'utile dans l'Art, aux théories de salut public et de raison d'Etat, à toutes les injustices et à tous les rétrécissements, à l'immolation du droit, au nivellement du Beau), ce culte du ventre, dis-je, engendre du vent (passez-moi le calembour), et il n'y a sorte de sottises que ne fasse et qui ne charme cette époque si sage. « Ah! moi, je ne donne pas dans le creux, dit-elle. Pauvres gens que ceux qui ont cru à l'apothéose ou au paradis! On est plus *positif* maintenant, on, etc... ». Et quelle longueur de carotte pourtant avale ce bon bourgeois du siècle! Quel nigaud! Quel jobard! Car la canaillerie n'empêche pas le crétinisme. J'ai déjà assisté, pour ma part, au choléra qui dévorait les gigots que l'on envoyait

dans les nuages sur des cerfs-volants, au serpent de mer, à Gaspar Hauser<sup>(1)</sup>, au chou colossal, orgueil de la Chine, aux escargots sympathiques, à la sublime devise «liberté, égalité, fraternité», inscrite au fronton des hôpitaux, des prisons et des mairies, à la peur des Rouges, au grand parti de l'ordre! Maintenant nous avons «le principe d'autorité qu'il faut rétablir». J'oubliais les «travailleurs», le savon Ponce, les rasoirs Foubert, la girafe, etc. Mettons dans le même sac tous les littérateurs qui n'ont rien écrit (et qui ont des réputations solides, sérieuses) et que le public admire d'autant plus, c'est-à-dire la moitié au moins de l'école doctrinaire, à savoir les hommes qui ont réellement gouverné la France pendant vingt ans.

Si l'on veut prendre la mesure de ce que vaut l'estime publique et quelle belle chose c'est que d'«être montré au doigt», comme dit le poète latin, il faut sortir à Paris, dans les rues, le jour du Mardi-Gras. Shakespeare, Goethe, Michel-Ange n'ont jamais eu quatre cent mille spectateurs à la fois comme ce bœuf. Ce qui le rapproche, du reste, du génie, c'est qu'on le met ensuite en morceaux.

Eh bien, oui, je deviens aristocrate, aristocrate enragé! Sans que j'aie, Dieu merci, jamais souffert des hommes et [bien] que la vie, pour moi, n'ait pas manqué de coussins où je me calais dans des coins, en oubliant les autres, je déteste fort mes semblables et ne me sens pas leur semblable.

<sup>(1)</sup> Gaspar Hauser, dit l'enfant mystérieux de Nuremberg, dont l'origine reste inconnue, et qui mourut poignardé à Anspach, en 1832, sans que l'assassin fût jamais découvert.

C'est peut-être un monstrueux orgueil, mais le diable m'emporte si je ne me sens pas aussi sympathique pour les poux qui rongent un gueux que pour le gueux. Je suis sûr d'ailleurs que les hommes ne sont pas plus frères les uns aux autres que les feuilles des bois ne sont pareilles : elles se tourmentent ensemble, voilà tout. Ne sommes-nous pas faits avec les émanations de l'Univers ? La lumière qui brille dans mon œil a peut-être été prise au foyer de quelque planète encore inconnue, distante d'un milliard de lieues du ventre où le fœtus de mon père s'est formé. Et si les atomes sont infinis et qu'ils passent ainsi dans les Formes comme un fleuve perpétuel roulant entre ses rives, les Pensées, qui donc les retient, qui les lie ? A force quelquefois de regarder un caillou, un animal, un tableau, je me suis senti y entrer. Les communications entr'humaines (*sic*) ne sont pas plus intenses.

D'où viennent les mélancolies historiques, les sympathies à travers siècle, etc. ? Accrochement de molécules qui tournent, diraient les épicuriens. Oui, mais les molécules de mon corps vivant ne tournent guère, et enfin ce n'est pas parce qu'un imbécile a deux pieds comme moi, au lieu d'en avoir quatre comme un âne, que je me crois obligé de l'aimer ou, tout au moins, de dire que je l'aime et qu'il m'intéresse.

Il fut un temps où le patriotisme s'étendait à la cité. Puis le sentiment, peu à peu, s'est élargi avec le territoire (à l'inverse des culottes : c'est d'abord le ventre qui grossit). Maintenant l'idée de patrie est, Dieu merci, à peu près morte et on en est au socialisme, à l'humanitarisme (si l'on peut [s']ex-

primer ainsi). Je crois que plus tard on reconnaîtra que l'amour de l'humanité est quelque chose d'aussi piètre que l'amour de Dieu. On aimera le Juste en soi, pour soi, le Beau pour le beau. Le comble de la civilisation sera de n'avoir besoin d'aucun bon sentiment, ce qui s'appelle. Les sacrifices seront inutiles; mais il faudra pourtant toujours un peu de gendarmes! Je dis là de grandes bêtises, mais pourtant le seul enseignement à tirer du régime actuel (basé sur le joli mot *vox populi, vox Dei*) est que l'idée du peuple est aussi usée que celle du roi. Que l'on mette donc ensemble la blouse du travailleur avec la pourpre du monarque, et qu'on me les jette de compagnie toutes deux aux latrines pour y cacher conjointement leurs taches de sang et de boue; elles en sont raides.

Adieu, comme il est tard! Je t'embrasse partout, du cœur et du corps, toi avec qui je me fonds et confonds. Aussi je signe toujours de ce seul mot

Ton G.

---

394. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Mercredi, minuit [1<sup>er</sup> juin 1853].

Je viens d'écrire au grand homme (la lettre partira après-demain au plus tard), ce qui n'était pas aisé à cause de la mesure que je voulais tenir. Il a fait trop de canailleries pour que je puisse lui

exprimer une admiration sans réserve (ses encouragements à des médiocrités, l'Académie, son ambition politique, etc.). Et d'autre part il m'a causé tant de bonnes heures d'enthousiasme, il [...] qu'il m'était fort difficile de me tenir juste entre la raideur et l'adulation. Je crois cependant avoir été à la fois poli et sincère (chose rare).

J'ai relu, et attentivement, tout l'*Acropole trois fois*. A part beaucoup de lumières, de lumineux, de rayons, d'auréoles qu'il y a dans le commencement, et le morceau des Barbares que je persiste à trouver mauvais et même inutile, c'est une forte chose, dont il n'y a pas six vers faibles. Les Panathénées m'ont ébloui; c'est abondant et précis tout ensemble. Sois sûre que c'est bon, très bon, et qu'avec encore une semaine de travail tu fais de cela une chose achevée. Le vers est parfois superbe et il y a là un talent merveilleux à exprimer nettement, et en vers essentiellement poétiques, des idées historico-philosophiques. Écoute bien ce qui suit. Il faut prendre de suite, à ce propos, un parti et n'y plus revenir.

Veux-tu, oui ou non, reconcourir l'année prochaine? Ta réponse : « Je verrai au mois de janvier » m'exaspère; je t'en préviens. C'est maintenant qu'il faut se décider et prendre ses mesures d'avance, lentement et bien. Ainsi, première décision. Seconde : est-ce ce poème-là que tu veux redonner? (L'idée du Philosophe, de redemander le manuscrit à Villemain, est excellente, et c'est ce qu'il faut faire, de quelque façon que tu te décides). Si tu veux exécuter ta vengeance (une fois le manuscrit de l'Académie détruit), il sera facile de faire l'*Acropole* irréprochable, je t'en ré-

ponds. Mais alors, dès que ton plan de drame sera fait, au mois de septembre je suppose, nous reverrons donc à bâtir un plan de 2° *Acropole*. Bouilhet, qui sera alors à Paris, t'aiderait à la confection. Réfléchis à tout cela et tâche de comprendre, chère Muse, qu'il faut toujours avoir du temps devant soi et *faire de suite* afin de pouvoir *faire à l'aise*. Ne m'objecte pas l'inspiration. Les gens comme nous, Dieu merci, doivent savoir s'en passer.

Oui, je crois au succès de ton drame. Mais, si tu le fais dans des idées *beurtantes*, non. Fais-le en vue du public éternel, sans allusion, sans époque, dans la plus grande généralité et il ne heurtera rien et sera plus large. Après une première réussite, tu pourras déployer tes ailes en liberté. Bouilhet est dans la même position. Les conditions de son drame le dégoûtent assez, à cause de toutes les privations qu'il faudra qu'il s'y impose. Mais il ne l'exécutera pas moins au point de vue théâtral, et pour réussir. La condition d'honnêteté, c'est le style. Voilà tout, et il faut réussir, bonne Muse, il le faut. C'est facile, ne fût-ce que pour s'imposer ensuite, impérieusement.

Le rire a empêché l'indignation ; la pitié a presque attendri ma colère.

Je regarde cet article de Vill[em]ain comme un hommage involontaire de la bêtise au génie. J'eusse douté de la *Paysanne*, que je suis maintenant convaincu de son excellence, car il n'a pu lui rien reprocher. Les vers qu'il cite comme mauvais sont des meilleurs, et le blâme d'immoralité, d'irréligion, couronne le tout ! C'est splendide.

Ma mère a lu ces deux articles et en a été indignée ou plutôt scandalisée. Elle admire ce stoïcisme des poètes à se laisser déchirer et la force qu'il faut pour supporter tout cela. Du reste ces articles ne sont pas *convaincus* ; on y sent un parti pris, un dessous de cartes qui vous échappe. Plus une œuvre est bonne, plus elle attire la critique. C'est comme les puces qui se précipitent sur le linge blanc.

Voilà trois jours que je passe à faire deux corrections qui ne veulent pas venir. Toute la journée de lundi et de mardi a été prise par la recherche de deux lignes ! Je relis du Montesquieu, je viens de repasser tout *Candide* ; rien ne m'effraie.

Pourquoi, à mesure qu'il me semble me rapprocher des maîtres, l'art d'écrire, en soi-même, me paraît-il plus impraticable et suis-je de plus en plus dégoûté de tout ce que je produis ? Oh ! le mot de Goëthe : « J'eusse peut-être été un grand poète, si la langue ne se fût montrée indomptable ! » Et c'était Goëthe !

B[ouilhet] m'a lu tout ce que tu lui dis de Leconte ! Eh bien, cela m'a attristé. A part cette séparation au chemin de fer, que je sens et comprends, je n'admets pas le reste de l'histoire ni du bonhomme. Ces deux ans passés dans l'absorption complète d'un amour *beureux* me paraissent une chose médiocre. Les estomacs qui trouvent en la ratatouille humaine leur assouissance ne sont pas larges. Si c'était le chagrin encore, bien ! Mais la joie ? Non ! non ! C'est long, deux ans passés sans le besoin de sortir d'ici, sans faire une phrase, sans se tourner vers la Muse. A quoi donc employer

ses heures, quand les lèvres sont oisives? A aimer? à aimer? Ces ivresses me surpassent et il y a là une capacité de bonheur et de paresse, quelque chose de *satisfait* qui me dégoûte. Ah! poète, vous vous consolez dans la littérature. Les chastes sœurs viennent après madame et votre lyrisme n'est qu'un échauffement d'amour détourné. Mais il en est puni, ce brave garçon, la *vie* lui manque un peu dans ses vers, son cœur ne dépasse pas son gilet de flanelle et, restant tout entier dans sa poitrine, il n'échauffe point son style.

Et puis se plaindre, crier à la trahison, ne pas comprendre (et quand on est poète) cette suprême poésie du *néant-vivant*, de l'habit qui s'use, ou du sentiment qui fuit! Tout cela est bien simple, pourtant. Je ne déclame pas contre ce bon Delisle, mais je dis qu'il me semble un peu *ordinaire* dans ses passions. Le vrai poète, pour moi, est un prêtre. Dès qu'il passe la soutane, il doit quitter sa famille.

Pour tenir la plume d'un bras vaillant, il faut faire comme les amazones, se brûler tout un côté du cœur.

Toi, tu es bien la meilleure femme du monde, et la plus candide nature. Ta proposition d'aller faire visite à cette dame n'avait pas le sens commun; tu me permettras de te [le] dire. N'allais-tu pas plaider pour lui? Et qu'aurais-tu répondu au premier mot, quand elle t'aurait répliqué: « De quoi vous mêlez-vous? »

Il y a encore une chose qui m'a semblé légèrement bourgeoise dans ce même individu: « Je n'ai jamais pu *voir* une fille. »

Eh bien, je déclare que j'ai souvent pu, moi!

Et en fait de dégoût, tous ces gens dégoûtés me dégoûtent fort. Est-ce qu'il croyait qu'il ne pataugeait pas en plein dans la prostitution, quand il allait essayer de son corps les restes du mari? La petite dame, sans doute, en avait un troisième et, dans les bras de chacun des trois, pensait à un quatrième. O ironie des étreintes! Mais n'importe! comme elle n'avait pas de *carte*, ce bon Delisle pouvait *la voir*.

Je déclare que cette théorie-là me suffoque. Il y a de ces choses qui me font juger les hommes à première vue : 1° l'admiration de Béranger ; 2° la haine des parfums ; 3° l'amour des grosses étoffes ; 4° la barbe portée en collier ; 5° l'antipathie du bordel. Que j'en ai connu, de ces bons jeunes gens, nourrissant une sainte horreur des maisons publiques, et qui vous attrapaient, avec leurs soi-disant maîtresses, les plus belles [...] du monde! Le quartier latin est plein de cette doctrine et de ces accidents. C'est peut-être un goût pervers, mais j'aime la prostitution et pour elle-même, indépendamment de ce qu'il y a en dessous. Je n'ai jamais pu voir passer aux feux du gaz une de ces femmes décolletées, sous la pluie, sans un battement de cœur, de même que les robes des moines avec leur cordelière à nœuds me chatouillent l'âme en je ne sais quels coins ascétiques et profonds. Il se trouve, en cette idée de la prostitution, un point d'intersection si complexe, luxure, amertume, néant des rapports humains, frénésie du muscle et sonnement d'or, qu'en y regardant au fond le vertige vient, et on apprend là tant de choses! Et on est si triste! Et on rêve si bien d'amour! Ah! faiseurs d'élégies, ce n'est pas

sur des ruines qu'il faut aller appuyer votre coude, mais sur le sein de ces femmes gaies.

Oui, il manque quelque chose à celui qui ne s'est jamais réveillé dans un lit sans nom, qui n'a pas vu dormir sur son oreiller une tête qu'il ne reverra plus, et qui, sortant de là au soleil levant, n'a pas passé les ponts avec l'envie de se jeter à l'eau, tant la vie lui remontait en rots du fond du cœur à la tête. Et quand ce ne serait que le costume impudent, la tentation de la chimère, l'inconnu, le *caractère maudit*, la vieille poésie de la corruption et de la vénalité! Dans les premières années que j'étais à Paris, l'été, par les grands soirs de chaleur, j'allais m'asseoir devant Tortoni et, en regardant se coucher le soleil, je regardais les filles passer. Je me dévorais, là, de poésie biblique. Je pensais à Isaïe, à la « fornication des hauts lieux » et je remontais la rue de La Harpe, en me répétant cette fin de verset : « Et son gosier est plus doux que de l'huile ». Diable m'emporte si j'ai jamais été plus chaste! Je ne fais qu'un reproche à la prostitution, c'est que c'est un mythe. La femme entretenue a envahi la débauche, comme le journaliste la poésie; nous nous noyons dans les demi-teintes. La courtisane n'existe pas plus que le saint; il y a des soupeuses et des lorettes, ce qui même est encore plus fétide que la grisette.

Il m'arrive dans mon intérieur une chose triste et qui me chagrine : le père Parain tombe en enfance et par moment déraisonne complètement. Ce brave homme, dont un entrain un peu fou et juvénile faisait tout le charme, est maintenant un vieillard. Son bon naturel perce; il pleure en par-

lant de nous, de moi surtout et, dans ses rabâchages c'est notre fortune, mes succès futurs, le moyen de me faire ma part, et mon éloge qui reviennent sans cesse. Cela me navre. Il croit que je vais publier dans six semaines, et dix-huit volumes d'un seul coup! etc.

Nous n'avons pas de chance ma mère et moi. La tête finit par tourner aux gens qui nous entourent. En voilà deux (Hamard et lui) qui en pètent néanmoins, que ce soit cela ou autre chose; sans compter Du Camp, qui n'est pas revenu de son voyage avec moi très sain non plus. Qu'ai-je donc? Je sens bien en moi de grands tourbillons, mais je les comprime. Transpire-t-il quelque chose de tout ce qu'on ne dit pas? Suis-je un peu fou moi-même? Je le crois. Les affections nerveuses d'aïeux sont contagieuses et il m'a peut-être fallu une constitution d'âme robuste, pour résister à la charge que mes nerfs battaient sur la peau d'âne de mon entendement.

Pour moi, j'ai un exutoire (comme on dit en médecine). Le papier est là, et je me soulage. Mais l'humidité de mes humeurs peut filtrer au dehors et, à la longue, faire mal. Il faut qu'il y ait quelque chose de vrai là dedans.

Pourquoi un phrénologue m'a-t-il dit que j'étais fait pour être un dompteur de bêtes féroces? et un autre, que je devais magnétiser? Pourquoi tous les fous et tous les crétins me suivent-ils sur les talons, comme des chiens (expérience que j'ai renouvelée plusieurs fois), etc... « Il ne vous arrivera rien de fâcheux », me dit Monsieur Jorche (drogman du consulat) à la première visite que je lui fis en arrivant à Alexandrie. — Pourquoi? — Parce que

vous avez l'œil oriental. — Comment? — Oui, le regard drôle, ils aiment ces figures-là».

Adieu, toi qui as le goût des fous, des crétins, des bêtes féroces et des Arabes, et qui m'aimes. Ce mot d'Arabes me fait penser au Trésor des Houris.

Je t'embrasse. Allons, ranime-toi. Tu m'as l'air bien sombre depuis quelque temps. Établis carrément le plan de ton drame et envoie-le-moi. Mille baisers encore.

Edma, dimanche dernier, n'avait pas encore répondu à la lettre des tables tournantes dont tu as lu la copie. T'aperçois-tu qu'il y a un vent de folie générale? L'idée du Philosophe à Charenton m'a bien fait rire.

Quelle jolie fin à l'éclectisme!

---

395. À VICTOR HUGO <sup>(1)</sup>.

*Entièrement inédite.*

Croisset, 2 juin 1853.

Je crois, Monsieur, devoir vous avertir de ceci :

Votre envoi, à la date du 27 avril, m'est arrivé fort endommagé; l'enveloppe avait été déchirée en plusieurs places, et quelques mots de votre écriture se trouvaient à découvert. La seconde enve-

(1) Victor Hugo, qui était en exil, répondait, par l'intermédiaire de Flaubert, aux lettres que lui adressait Louise Colet pour obtenir son appui à l'Académie en faveur de ses poèmes. (Voir lettre n° 378.)

loppe (à l'adresse de M<sup>me</sup> C.<sup>(1)</sup>) avait été arrachée sur les bords, et l'on pouvait apercevoir de son contenu, à savoir deux autres lettres et une feuille d'impression.

Est-ce la douane qui a ouvert le paquet pour y surprendre quelque dentelle? Mais cette hypothèse me paraissant un peu niaise, il faut donc reporter l'indiscrétion sur le compte des sauveurs de la société. Or, si vous avez, Monsieur, quelque chose d'important à me transmettre, le moyen suivant serait, je crois, le plus sûr : je connais à Londres une famille de bons marchands, auxquels vous pourriez, de Jersey même, adresser vos lettres. Ils décachetteraient cette première enveloppe (à leur nom), puis couvriraient la seconde (au mien) d'une autre qui porterait ainsi leur écriture anglaise et le timbre de Londres. Les envois de M<sup>me</sup> C. suivraient par mon intermédiaire le même chemin.

Le second paquet, du mois de mai (voie du Havre), m'est arrivé intact.

Cependant vous me permettez, Monsieur, de vous remercier pour tous vos remerciements et de n'en accepter aucun. L'homme qui, dans ma vie restreinte, a tenu la plus large place, et la meilleure, peut bien attendre de moi quelque service, puisque vous appelez cela des services!

La pudeur que l'on a à exposer soi-même toute passion vraie m'empêche, malgré l'exil, de vous dire ce qui m'attache à vous. C'est la reconnaissance de tout l'enthousiasme que vous m'avez causé. Mais je ne veux pas m'empêtrer

(1) M<sup>me</sup> Louise Colet.

dans des phrases qui en préciseraient mal l'étendue.

*Personnellement*, déjà, je vous ai vu; nous sommes rencontrés quelquefois, vous m'ignorant, et moi vous considérant. C'était dans l'hiver de 1844, chez ce pauvre Pradier, de si gracieuse mémoire! On était là cinq ou six, on buvait du thé, et l'on jouait au jeu de l'oie; je me rappelle même votre grosse bague d'or, sur laquelle est gravé un lion rampant, et qui servait d'enjeu.

Vous avez depuis compromis d'autres enjeux, en des facéties plus terribles. Mais la patte du lion y était toujours. Il en porte au front la cicatrice, et les siècles le reconnaîtront à cette marque rouge, quand il défilera dans l'histoire.

Pour vous, du reste, qui sait? Les faiseurs d'esthétique, dans l'avenir, remercieront peut-être la Providence de cette monstruosité, de cette consécration. Car ce qui complète la Vertu, n'est-ce pas le martyr? Ce qui grandit encore la grandeur, n'est-ce pas l'outrage? Et il ne vous aura rien manqué, ni du dedans, ni du dehors.

Recevez donc, Monsieur, avec l'hommage de toute mon admiration pour votre génie, l'assurance de tout mon dévouement pour votre personne.

Gust. FLAUBERT.

(*M<sup>me</sup> Farmer, Upper Holloway Manor road, n<sup>o</sup> 5.  
London.*)

---

## 396. À LOUISE COLET.

*Entièrement inédite.*

2 juin 1853. Jeudi soir, minuit.

Mille pardons, bonne Muse, j'ai oublié hier de te parler et de te remercier de ta pièce sur Vetheuil<sup>(1)</sup>.

Quand je prends le papier avec toi, le premier mot entraîne l'autre et j'oublie souvent le plus important de ce que je voulais te dire.

Merci donc du cadeau ; il m'a fait bien plaisir. Je ne l'ai pas montré à Bouilhet dimanche. J'ai égoïstement gardé tout pour moi, et puis tu m'y dis de ces choses dont ma pudeur a à rougir.

Ce milieu, il faudra le changer pour rendre la pièce *présentable* aux autres. Les vers, du reste, y sont moins bons. Mais il faudrait bien peu de chose pour rendre le début superbe. J'aime beaucoup ces vers-là :

Les peupliers dans l'air, etc.  
Une senteur d'encens tombait du mur glacé !

Fais-moi donc une pièce toute en vers de cette force-là!!! et tu pourras aller avec *n'importe qui*. Quelle drôle d'organisation tu as ! Tu parles « de force de la nature », mais ta force intellectuelle, à

<sup>(1)</sup> La poésie en question a pour titre : *Paysage et Amour*, dans *Ce qu'on rêve en aimant* :

Les peupliers dans l'air frissonnaient mollement  
Et miraient dans les eaux leur long balancement.  
Sur les grands prés fleuris en pente jusqu'aux rives,  
Les bœufs paissaient le long des ondes fugitives.

toi, opère par les mêmes procédés, et tu produis des navets et des oranges avec la même naïveté.

Quand tu voudras, lorsque nous nous reverrons, nous examinerons cette pièce, qui est d'un sentiment large et qu'on peut rendre belle.

Pour ton forçat, puisque tu n'y peux rien, il n'y a rien à répondre.

Quant au sieur Pascal Augé, auteur du type du jour, il m'a l'air bon. Je peux, ces vacances, si je vais à Trouville, prendre des informations sur lui, si ça t'amuse et si j'y pense.

La semaine a été mauvaise; je suis d'un sombre funèbre, harassé, ennuyé. Ces corrections, que j'ai enfin faites, mais mal faites, m'embêtent. Il n'y a rien de pis pour moi que de corriger. J'écris si lentement que tout se tient et, quand je déränge un mot, il faut quelquefois détraquer plusieurs pages. Les répétitions sont un cauchemar et puis tout ce qui me reste encore à faire m'épouvante, quand je songe que j'en ai encore pour des mois! Comme c'est long, c'est long!

Pour en être arrivé au point où je croyais être lors de notre dernière entrevue, il me faut encore un bon mois. Juge du reste!

Bouilhet va bien, lui. ses *Fossiles*<sup>(1)</sup> seront une grande chose. Il est en progrès évident. Jamais il n'a été si crâne de forme, ni si élevé d'idées. Mais moi je ne suis pas brillant. Ce sujet bourgeois m'abrutit. Je me sens de mon Homais. Ce sera un joli tour de force, je le sais, mais j'ai peur quelquefois de m'y casser les reins, ou, du moins, il me semble qu'ils faiblissent.

(1) Poème de Louis Bouilhet, dans *Festons et Astragales*.

Ah! quand donc pourrai-je écrire en toute liberté un sujet Pohétique? Car le style à moi, qui m'est naturel, c'est le style dithyrambique et enflé.

Je suis un des *gueulards* au désert de la vie. Adieu, *ma* poète chérie. Mille bons baisers et courage.

A toi. Ton G.

397. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de lundi, minuit et demi.  
[6-7 juin 1853].

Je porterai moi-même, demain matin, cette lettre à la poste. Il faut que j'aille à Rouen pour un enterrement, celui de Madame Pouchet, la femme d'un médecin, morte avant-hier dans la rue, où elle est tombée de cheval, près de son mari, frappée d'apoplexie. Quoique je ne sois guère sensible aux malheurs d'autrui, je le suis à celui-là. Ce Pouchet est un brave garçon, qui ne fait aucune clientèle et s'occupe exclusivement de zoologie où il est très savant. Sa femme, Anglaise fort jolie et d'excellentes façons, l'aidait beaucoup dans ses travaux. Elle dessinait pour lui, corrigeait ses épreuves, etc. Ils avaient fait des voyages ensemble, c'était un compagnon. Le pauvre homme est complètement sourd et peu gai naturellement. Il aimait beaucoup cette femme. L'abandon qu'il va avoir, comme le déchirement qu'il a eu, sera atroce. Bouilhet, qui demeure en face d'eux, a vu

son cadavre ramené en fiacre et le fils qui descendait la mère, un mouchoir sur la figure. Au même moment où elle entrait ainsi chez elle, les pieds devant, un commissionnaire apportait une botte de fleurs qu'elle avait commandée le matin. O Shakespeare !

Il y a de l'égoïsme dans le fond de toutes nos commisérations et ce que je sens pour ce pauvre mari, brave homme du reste, et qui portait à mon père une vraie vénération de discipline (*sic*), vient d'un retour que je fais sur moi. Je pense à ce que j'éprouverais si tu mourais, pauvre Muse, si je ne t'avais plus. Non, nous ne sommes pas bons ; mais cette faculté de s'assimiler à toutes les misères et de se supposer les ayant est peut-être la vraie charité humaine. Se faire ainsi le centre de l'humanité, tâcher enfin d'être son cœur général où toutes les veines éparses se réunissent, ... ce serait à la fois l'effort du plus grand homme et du meilleur homme ? Je n'en sais rien. Comme il faut du reste *profiter de tout*, je suis sûr que ce sera demain d'un dramatique très sombre et que ce pauvre savant sera lamentable. Je trouverai là peut-être des choses pour ma *Bovary*. Cette exploitation à laquelle je vais me livrer, et qui semblerait odieuse si on en faisait la confiance, qu'a-t-elle donc de mauvais ? J'espère faire couler des larmes aux autres avec ces larmes d'un seul, passer ensuite à la chimie du style. Mais les miennes seront d'un ordre de sentiment supérieur. Aucun *intérêt* ne les provoquera et il faut que mon bonhomme (c'est un médecin aussi) vous émeuve pour tous les veufs. Ces petites gentillesse-là, du reste, ne sont pas besogne neuve pour moi et j'ai de la

méthode en ces études, Je me suis moi-même franchement disséqué au vif en des moments peu drôles. Je garde dans des tiroirs des fragments de style cachetés à triple cachet et qui contiennent de si atroces procès-verbaux que j'ai peur de les rouvrir, ce qui est fort sot du reste, car je les sais par cœur.

Mais parlons de nous. Donc encore un échec, pauvre amie ! Cela m'a assez vexé, mais moins que pour l'*Acropole*, je l'avoue, car j'avais moins d'espoir. La première lecture n'est pas si loin qu'ils ne s'en soient rappelés et, ayant refusé une première fois, ils se devaient (toujours en vertu du respect qu'on se doit à soi-même) de refuser une seconde fois. Patience, tu auras ton jour et, après ton drame, tu feras ce que tu voudras. Mais, encore une fois, fais ton drame *jouable*, et tu sais ce que j'entends par là. J'aurais bien voulu être à Paris, le soir de cet insuccès, pour t'embrasser tendrement et prendre dans mes mains ta belle et bonne tête dont je sais apprécier, moi, les lignes et les casiers.

Non ! ce qui m'embête le plus profondément, ce n'est pas de ne pas être applaudi, ni compris, mais de voir les imbéciles applaudis, exaltés. Il y a dans le numéro d'hier de l'*Atbenaeum*, une pièce de vers de Dufaï à la louange de Jasmin et de Monsieur et Madame Ancelot<sup>(1)</sup> ! Quels vers ! Ils rappellent tout à fait les vers-charge de Molière. Ce bon Dufaï ! qui fait des épîtres en l'honneur de Jasmin et faisait des satires contré Hugo ! A propos d'Hugo, la *Revue de Paris* se signale. L'ar-

ticle de Pichat sur lui est de fond honnête, quoiqu'il y eût mieux à dire; mais enfin l'intention est bonne. Cet article est probablement pour racheter ceux de Castille (dans le prochain numéro le Philosophe y passera). Ces gaillards-là nagent en eau trouble. Pourquoi est-ce que je crois que dans cet article sur le Philosophe il y aura des petites allusions offensives à ton endroit? Ça m'étonnerait que ça n'y fût pas et, au fond, si ça ne va pas trop loin, j'en serai presque content. Ce sera ça de plus! et un élargissement au fossé qui n'est pas prêt de se reboucher du reste. Je suis long à prendre des déterminations, à quitter des habitudes. Mais quand les pierres, à la fin, me tombent du cœur, elles restent pour toujours à mes pieds et aucune force humaine ensuite, aucun levier n'en peut plus remuer les ruines. Je suis comme le temple de Salomon, on ne peut plus me rebâtir.

Bouilhet avait recommandé à D[u Camp] la *Paysanne* et Delisle dans la même lettre, l'un et l'autre ensemble, « pour n'avoir pas l'air », comme on dit.

Vois-tu, si c'est moi qui suis chargé prochainement de transmettre à Pichat les remerciements du grand homme, ce sera étrange. Une chose m'a ennuyé, c'est que cet article lui dit (et plus longuement) ce que je lui dis moi-même. Voilà ce que c'est d'écrire n'importe quoi, quand on n'a pas *les coudées franches*. On est également faibles.

La politique a retenu Pichat, comme moi la peur d'être grossier ou adulateur. Quelles bien meilleures choses j'eusse dites dans un livre!

Tu me parles de lire je ne sais quel numéro de

la *Revue des Deux Mondes*. «Je n'ai pas le temps de me tenir au courant» (phrase de mon brave professeur d'histoire Chéruef). Deux heures aux langues, huit au style, et le soir, dans mon lit, une heure encore à lire un classique quelconque. Je trouve que c'est raisonnable. Ah! que je voudrais avoir le temps de lire! Que je voudrais faire un peu d'histoire, que je dévore si bien, et un peu de philosophie, qui m'amuse tant! Mais la lecture est un gouffre; on n'en sort pas. Je deviens ignorant comme un pot. Qu'importe! Il faut racler la guitare et c'est dur, c'est long.

C'est une chose, toi, dont il faut que tu prennes l'habitude, que de lire *tous les jours* (comme un bréviaire) quelque chose de bon. Cela s'infiltré à la longue. Moi je me suis bourré à outrance de La Bruyère, de Voltaire (les contes) et de Montaigne. Ce qui a amené B[ouilhet] à son vers de *Melaenis*, c'est le latin, sois-en sûre. Personne n'est original au sens strict du mot. Le talent, comme la vie, se transmet par infusion et il faut vivre dans un milieu noble, prendre l'*esprit de société* des maîtres. Il n'y a pas de mal à étudier à fond un génie complètement différent de celui qu'on a, parce qu'on ne peut le copier. La Bruyère, qui est très sec, a mieux valu pour moi que Bossuet dont les emportements m'allaient mieux. Tu as le vers souvent philosophique ou vide, coloré à outrance et un peu empêtré. Lis, relis, dissèque, creuse La Fontaine qui n'a aucune de ces qualités ni de ces défauts. Je n'ai pardieu pas peur que tu fasses des fables.

Oh! comme il me tarde que nous ayons ensemble de bons loisirs! Quelles lectures nous

ferons ! Quelles bosses d'Art ? Ne me dis plus que je mets à notre séparation un entêtement sauvage, un parti pris acharné. Crois-tu que je m'amuserais à nous faire souffrir, si je n'en sentais pas le besoin, la nécessité ? Il faut que mon livre se fasse, et bien, ou que j'en crève. Après, je prendrai un genre de vie autre. Mais ce n'est pas au milieu d'une œuvre si longue qu'on peut se déranger. Je n'écrirai jamais bien à Paris, je le sais. Mais j'y peux préparer mon travail, et c'est ce que je ferai les mois d'hiver que j'y passerai. Il me faut, pour écrire, l'impossibilité (même quand je le voudrais) d'être dérangé.

Cet Énault qui va en Orient ! C'est à dégoûter de l'Orient. Quand je pense qu'un pareil monsieur va pisser sur le sable du désert ! et à coup sûr (lui aussi) publier un voyage d'Orient ! Eh bien, moi aussi, j'en ferai, de l'Orient (dans dix-huit mois), mais sans turban, pipes ni odalisques, de l'Orient antique. Et il faudra que celui de tous ces barbouilleurs-là soit comme une gravure à côté d'une peinture. Voilà en effet le conte égyptien qui me trotte dans la tête. J'ai peur seulement qu'une fois dans les notes je ne m'arrête plus et que la chose ne s'enfle. J'en aurais encore pour des années ! Eh bien, après, qu'est-ce que ça fait, si ça m'amuse et que ce soit bon plus tard ? Au fond, c'est fort bête de publier.

Bouilhet m'a apporté hier le volume de La Caussade<sup>(1)</sup>. C'est une canaille (d'après sa préface),

(1) *Poèmes et Paysages* par Lacaussade. Né, comme Leconte de Lisle, à l'île Bourbon ; la description de la nature, dans plusieurs de ses poèmes, fait penser à la manière de Leconte de Lisle.

et je plains Leconte, — car je ne veux pas l'appeler Delisle, ce brave garçon-là! — Une réflexion esthétique m'est surgie de ce vol[ume] : combien peu l'élément extérieur sert! Ces vers-là ont été faits sous l'équateur et l'on n'y sent pas plus de chaleur ni de lumière que dans un brouillard d'Écosse. C'est en Hollande seulement et à Venise, patrie des brumes, qu'il y a eu de grands coloristes! Il faut que l'âme se replie.

Voilà ce qui fait de l'observation artistique une chose bien différente de l'observation scientifique : elle doit surtout être instinctive et procéder par l'imagination, d'abord. Vous concevez un sujet, une couleur, et vous l'affermissez ensuite par des secours étrangers. Le subjectif débute. Mais ce La Caussade est bête comme tout; et ce qui n'est pas peu dire, car tout est bien bête.

La pièce de Leconte à M<sup>e</sup> C\*\*\* est la redite, et moins bonne, de *Dies irae*. Ce que j'en aime, c'est le commencement et la fin. Le milieu est noyé. Ses plans généralement sont trop *ensellés*, comme on dirait en termes de maquignons; l'échine de l'idée fléchit au milieu, ce qui fait que la tête porte au vent. Il donne aussi, je trouve, un peu trop dans l'*idée forte*, dans la grande pensée. Pour un homme qui aime les Grecs, je le trouve peu humain, au sens psychologique. Voilà pour le moral. Quant au plastique, pas assez de relief. Mais en somme je l'aime beaucoup; ça m'a l'air d'une haute nature. Je ne pense pas du reste que nous [nous] liions beaucoup ensemble, j'entends B[ouilhet] et moi. Il nous trouvera *trop canailles*, c'est-à-dire pas assez en quête de l'idée, et nous lâchera là, comme mon jeune Crépet qui n'est pas revenu

nous voir. Je l'avais du reste reçu franchement, d'une façon déboutonnée et entière, afin de ne pas le tromper.

Il y a une chose que j'aime beaucoup en M. Leconte, c'est son indifférence du succès. Cela est fort et prouve en sa faveur plus que bien des triomphes. Comme M<sup>mo</sup> Didier est médiocre! Quel gâteau de Savoie que son style! C'est lourd et prétentieux tout ensemble. Quelle petite cuisine! Bonne histoire que celle des Anglaises avec Lamartine! «Encore une illusion!», comme dirait iceluy barde.

Je viens de relire *Grandeur et Décadence des R[omains]*, de Montesquieu. Joli langage! joli langage. Il y a par-ci par-là des phrases qui sont tendues comme des biceps d'athlète, et quelle profondeur de critique! Mais je répète encore une fois que jusqu'à nous, jusqu'aux très modernes, on n'avait pas l'idée de l'harmonie soutenue du style. Les *qui*, les *que* enchevêtrés les uns dans les autres reviennent incessamment dans ces grands écrivains-là. Ils ne faisaient nulle attention aux assonances, leur style très souvent manque de mouvement, et ceux qui ont du mouvement (comme Voltaire) sont secs comme du bois. Voilà mon opinion. Plus je vais, moins je trouve les autres, et moi aussi, bons.

Adieu, il est deux heures passées; il faut que je me lève à sept. Mille tendres baisers partout.

A toi. Ton G.

---

## 398. À LA MÊME.

[Croisset] Nuit de samedi, 1 heure [11-12 juin 1853].

Qu'arrive-t-il donc, bonne Muse ? Pas une seule lettre de toi, cette semaine ! Se sont-elles égarées ? Es-tu malade ? Je ne sais que penser. Ces douleurs au cœur, dont tu te plains de temps à autre, m'inquiètent. J'ai reçu ce matin un volume de la *Revue Britannique* et un numéro de journal, des affiches de Londres, avec l'adresse mise par toi. Je m'attendais à une lettre ; rien. Je serai bien dupe demain si la journée se passe ainsi, et il me tarde que la nuit soit passée et d'être à dix heures.

Nous avons jeudi dit adieu au père Parain. Son gendre est venu le chercher. Le jour du départ, il était plus mal que les autres et tout à fait perdu. La nuit, il s'était relevé à deux heures, avait ouvert les portes, s'était promené sur le quai, etc. Pauvre bonhomme ! c'est peut-être la dernière fois que je l'ai vu. Il m'aimait d'une façon canine et exclusive. Si j'ai jamais quelque succès, je le regretterai bien. Un article de journal l'aurait suffoqué et les applaudissements même d'un salon fait crever de joie.

La semaine a été assez funèbre : ce départ, l'enterrement de M<sup>me</sup> Pouchet, et pas de lettre de toi.

Malgré cela j'ai travaillé passablement. Je viens de sortir d'une *comparaison soutenue* qui a d'étendue près de deux pages. C'est un morceau, comme on dit, ou du moins je le crois. Mais peut-être est-ce trop pompeux pour la couleur générale du livre, et me faudra-t-il plus tard le retrancher.

Mais, physiquement parlant, pour ma santé, j'avais besoin de me retremper dans de bonnes phrases poétiques. L'envie d'une forte nourriture se faisait sentir, après toutes ces finasseries de dialogues, style haché, etc., et autres malices françaises dont je ne fais pas, quant à moi, un très grand cas, qui me sont fort difficiles à écrire, et qui tiennent une grande place dans ce livre. Ma comparaison, du reste, est une ficelle, elle me sert de transition et par là rentre donc dans le plan.

J'ai reçu hier une lettre de Paris. Elle m'est adressée par un médecin français<sup>(1)</sup> qui m'a reçu dans la haute Égypte, à Siout. Il vient à Paris passer sa thèse et me demande d'un ton très cérémonieux ma protection, c'est-à-dire des recommandations. Je crois que ce brave homme, qui nous a traités là-bas cordialement, a eu le nez cassé chez Maxime. Il se plaint à moi de n'avoir pas trouvé son adresse et m'écrit la bonne adresse. Voilà bien là le gentleman! Force protestations, et à l'heure du service, serviteur. Je me rappellerai toujours qu'il avait promis de but en blanc à Joseph de lui acheter un fonds de gargote en Toscane.

Ces deux articles que tu m'envoies sont le commencement. Fais ton drame, n'aie pas peur, courage, tu verras.

Quant à moi il n'y a qu'une seule chose qui m'effraye, c'est ma lenteur. Je crèverai que je n'aurai pas balbutié la moitié de ma pensée.

Adieu, je t'embrasse, écris-moi donc, tout à toi, encore mille tendresses.

---

(1) Docteur Cuny. Voir *Correspondance*, II, p. 215.

## 399. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

12 juin 1853, dimanche soir, 1 heure.

Deux mots seulement, quoiqu'il soit bien tard et que je sois bien fatigué. Je t'écrirai demain ou après-demain soir. J'ai dévoré ton énorme paquet de ce matin et, si je t'eusse eue là, je t'eusse aussi, toi-même, dévorée de caresses. Qui m'expliquera pourquoi cette lettre m'a causé au cœur une sorte de priapisme sentimental ?

L'exhibition de la plus luxueuse nudité ne procure pas à la chair plus d'attirement que le récit de tout cela n'en a fait à ma pensée.

J'ai senti ce matin que je t'aimais plus pour toutes ces misères. Quel dommage que je n'aie pas été à Paris ! Je te l'aurais mené ton monsieur Lacroix<sup>(1)</sup>. Il faut que Delisle le bâtonne, et rien de plus. Toutes ces punaises-là doivent être écrasées du pied et non de la main. J'espère bien, à quelque jour, me donner ce plaisir, quand je les rencontrerai sur mon chemin.

Bouilhet a été presque malade, cet après-midi, de la tristesse, du découragement, du dégoût que ce récit lui a causé.

Comme Ferrat<sup>(2)</sup> y est beau ! et le Capitaine toujours gentilhomme ! Mais vous êtes en bon

(1) Probablement l'éditeur Lacroix.

(2) Hippolyte Ferrat, statuaire, exécuta le médaillon de la fille de Louise Colet, qui lui dédia une de ses poésies.

chemin; il faut avoir une rétractation franche, complète, explicite.

Par une singulière coïncidence, Bouilhet, cette semaine, a sous sa porte, à l'entrée de sa rue, foutu ce qui s'appelle une pile à un porteur d'eau. Tout le quartier était en rumeur.

*P. S.* — Le porteur d'eau avait même ses crochets.

Adieu, bonne chère Muse, tâche de te raffermir, imite ce bon Delisle qui m'a l'air d'un stoïque. Ce garçon-là me va tout à fait par ce que je sais de son caractère, de sa conduite, de ses intentions, de ses aspirations et de ses œuvres.

Encore mille baisers. A toi, tout.

Ton G.

400. À LA MÊME.

[Croisset] Nuit de mardi, 1 heure [14-15 juin 1853].

Me sentant ce matin en grande humeur de style, j'ai, après ma leçon de géographie à ma nièce, empoigné ma *Bovary* et j'ai esquissé trois pages dans mon après-midi, que je viens de récrire ce soir. Le mouvement en est furieux et plein. J'y découvrirai sans doute mille répétitions de mots qu'il faudra ôter. A l'heure qu'il est, j'en vois peu. Quel miracle ce serait pour moi d'écrire maintenant seulement deux pages dans une journée, moi qui en fais à peine trois par semaine! Lors du *Saint Antoine*, c'est pourtant comme cela que j'allais; mais je ne me contente plus de ce vin. Je

le veux à la fois plus épais et plus coulant. N'importe, je crois que cette semaine m'avancera et que, dans quinze jours à peu près, je pourrai lire à Bouilhet tout ce commencement (cent vingt pages). S'il marche bien, ce sera un grand encouragement et j'aurai passé sinon le plus difficile, du moins le plus ennuyeux. Mais que de retards ! Je n'en suis pas encore au point où je croyais être pour notre dernière entrevue à Mantes.

Quels sots et violents tracas tu as eus cette semaine passée, pauvre chère amie ! Sur de pareilles merdes qui nous viennent se déposer à nos pieds, le mieux qu'il y a à faire, c'est de passer de suite l'éponge et de n'y plus songer. Mais si tu tiens le moins du monde à ce que le sieur Lacroix ou le grand Sainte-Beuve reçoivent quelque chose sur la figure ou autre part, tu n'as qu'à me le dire. C'est une commission dont je m'acquitterais avec empressement à mon prochain voyage à Paris, par manière de passe-temps, entre deux courses. Mais ne pouvais-tu, du premier mot, mettre ce Lacroix à la porte ? A quoi bon discuter, répliquer, se passionner ? Tout cela est bien facile à dire de sang-froid, n'est-ce pas ? C'est que c'est toujours ce maudit élément passionnel qui nous cause tous nos ennuis. Quel grand mot que celui de La Rochefoucauld : « L'honnête homme est celui qui ne s'étonne de rien ». Oui, il faut se brider le cœur, le tenir en laisse comme un bouledogue enragé et ensuite le lâcher tout d'un bond dans le style, au moment opportun. Cours, mon vieux, cours, aboie fort et prends au ventre. Ce que ces drôles-là ont de supérieur sur nous, c'est la patience. Ainsi dans cette histoire, Lacroix, par sa ténacité de

couardise, va lasser Delisle. Celui-ci finira par s'embêter de tout cela et quittera la partie, et «*le Jeune irrité*» (tout Sainte-Beuve est dans ce mot) n'aura eu en définitive ni épée dans la bedaine, ni coup de pied au cul, et il recommencera en sourdine ses machinations, comme dirait Homais.

Tu t'étonnes d'être en butte à tant de calomnies, d'attaques, d'indifférence, de mauvais vouloir. *Plus tu feras bien, plus tu en auras.* C'est là la récompense du bon et du beau. On peut calculer la valeur d'un homme d'après le nombre de ses ennemis et l'importance d'une œuvre au mal qu'on en dit. Les critiques sont comme les puces, qui vont toujours sauter sur le linge blanc et adorent les dentelles. Ce blâme envoyé par Sainte-Beuve à la *Paysanne* me confirmerait plus dans l'excellence de la *Paysanne* que les éloges du grand Hugo. On donne des éloges à tout le monde, mais le blâme, non. Qu'est-ce qui a jamais fait la parodie du médiocre ?

A propos de Hugo, je ne crois pas qu'il soit temps de lui écrire. Tu as mis à lui répondre un mois. Notre paquet est parti il n'y a pas quinze jours. Il faut au moins encore attendre autant. Pourvu qu'on ne l'ait pas saisi ! Toutes les précautions ont été prises pourtant. Ma mère a écrit l'adresse elle-même.

Qu'est-ce que veut donc dire cette phrase dans ta lettre de ce matin, en parlant de Delisle : «*Je crois que je m'étais trompée sur mon impression d'hier*» ? Les mots des bourgeois de Chartres à Préault sont bons. T'ai-je dit celui d'un curé de Trouville, auprès de qui je dînaï un jour ? Comme

je refusais du champagne (j'avais déjà bu et mangé à tomber sous la table, mais mon curé entonnait toujours), alors il se tourna vers moi et, avec un œil! quel œil! un œil où il y avait de l'envie, de l'admiration et du dédain tout ensemble, il me dit en levant les épaules : « Allons donc! vous autres jeunes gens de Paris qui, dans vos soupers fins, *sablez le champagne*, quand vous venez ensuite en province, vous faites les petites bouches ». Et comme il y avait de sous-entendus, entre le mot « *soupers fins* » et celui de « *sablez* », ceux-ci : « *avec des actrices* » ! Quels horizons ! Et dire que je l'excitais, ce brave homme. Et, à ce propos, je vais me permettre une petite citation :

« Allons donc ! fit le pharmacien en levant les épaules, les parties fines chez le traiteur ! les bals masqués ! le champagne ! tout cela va rouler, je vous assure.

— Moi, je ne crois pas qu'il se dérange, objecta Bovary.

— Ni moi non plus, répliqua vivement M. Homais, quoiqu'il lui faudra pourtant suivre les autres, au risque de passer pour un jésuite. Et vous ne savez pas la vie que mènent ces farceurs-là, dans le quartier latin, avec des actrices ! Du reste, les étudiants sont fort bien vus à Paris. Pour peu qu'ils aient quelque talent d'agrément, on les reçoit dans les meilleures sociétés, et il y a même des dames du faubourg Saint-Germain qui en deviennent amoureuses, ce qui leur fournit, par la suite, les occasions quelquefois de faire de très beaux mariages. »

En deux pages j'ai réuni, je crois, toutes les bêtises que l'on dit en province sur Paris, la vie

d'étudiant, les actrices, les filous qui vous abordent dans les jardins publics, et la cuisine de restaurant « toujours plus malsaine que la cuisine bourgeoise ».

Cette raideur dont m'accuse Préault<sup>(1)</sup> m'étonne. Il paraît du reste que, quand j'ai un habit noir, je ne suis plus le même. Il est certain que je porte alors un déguisement. La physionomie et les manières doivent s'en ressentir. L'extérieur fait tant sur l'intérieur! C'est le casque qui moule la tête; tous les troupiers ont en eux la raideur imbécile de l'alignement. Bouilhet prétend que j'ai, dans le monde, l'air d'un officier habillé en bourgeois. Foutu air! Est-ce pour cela que l'illustre Turgan m'avait surnommé « le major »? Il soutenait aussi que j'avais l'air militaire. On ne peut pas me faire de compliment qui me soit moins agréable. Si Préault me connaissait, probablement au contraire qu'il me trouverait trop débraillé, comme ce bon Capitaine. Mais que Ferrat a dû être beau, avec sa « bonne furie méridionale »! Je le vois de là gasconnant; c'est énorme! Tu parles de grotesque; j'en ai été accablé à l'enterrement de M<sup>me</sup> Pouchet. Décidément le bon Dieu est romantique; il mêle continuellement les deux genres. Pendant que je regardais ce pauvre Pouchet qui se tordait debout comme un roseau au vent, sais-tu ce que j'avais à côté de moi? Un monsieur qui m'interrogeait sur mon voyage : « Y a-t-il des musées en Égypte? Quel est l'état des bibliothèques publiques ? » (textuel). Et comme je démolissais ses illusions, il était désolé. « Est-il possible! Quel malheureux pays! Comment

(1) Statuaire, à qui L. Colet dédia un de ses poèmes.

la civilisation! etc... L'enterrement étant protestant, le prêtre a parlé en français sur le bord du trou. Mon monsieur aimait mieux ça... «Et puis, le catholicisme est dénué de ces fleurs de rhétorique». O humains, ô mortels! Et dire qu'on est toujours dupe, qu'on a beau se croire inventif, que la réalité vous écrase toujours. J'allais à cette cérémonie avec l'intention de m'y guinder l'esprit à faire des finesses, à tâcher de découvrir de petits graviers, et ce sont des blocs qui me sont tombés sur la tête! Le grotesque m'assourdissait les oreilles et le pathétique se convulsionnait devant mes yeux. D'où je tire (ou retire plutôt) cette conclusion : *Il ne faut jamais craindre d'être exagéré*. Tous les très grands l'ont été, Michel-Ange, Rabelais, Shakespeare, Molière. Il s'agit de faire prendre un lavement à un homme (dans *Pourceaugnac*); on n'apporte pas une seringue; non, on emplit le théâtre de seringues et d'apothicaires. Cela est tout bonnement le génie dans son vrai centre, qui est l'énorme. Mais pour que l'exagération ne paraisse pas, il faut qu'elle soit partout continue, proportionnée, harmonique à elle-même. Si vos bons-hommes ont cent pieds, il faut que les montagnes en aient vingt mille. Et qu'est-ce donc que l'idéal, si ce n'est ce grossissement-là?

Adieu, mille bons baisers, travaille bien; vois seulement les amis, monte dans la tour d'ivoire et advienne que pourra.

Encore un baiser. A toi.

---

## 401. À LA MÊME.

[Croisset] Lundi, minuit [20 juin 1853].

Tu as donc encore eu des ennuis cette semaine, pauvre chère Muse, encore ! « Encore le Crocodile ». Mais laisserons-nous donc toujours notre manteau se déchirer par les rats ! Les punaises s'insinuent à la longue dans les joints du cœur. Prends garde, il en retient le goût et les petites misères rapetissent. Laisse là les Enault et autres ! Qu'est-ce que ça te fait son salut, après tout ? Fouts-moi toutes ces canailles-là à la porte quand ils se présentent, très bien ! Mais ils ne méritent de toi pas même un battement de cœur de colère, car pas un seul brin de leur barbe ne vaut un seul de tes cheveux, sois-en sûre, et les contractions de leur vengeance, faisant saillie en petits articles, en petites calomnies, etc., n'auront jamais la consistance et la persistance de ta musculature poétique. La tour d'ivoire, la tour d'ivoire ! et le nez vers les étoiles ! Cela m'est bien facile à dire, n'est-ce pas ? Aussi, dans toutes ces questions-là, j'ose à peine parler. On peut me répondre : Ah ! vous, vous avez vos petits revenus, mon gros bonhomme, et n'avez besoin de personne. Je le sais, et j'admire ceux qui valent autant que moi et mieux que moi, et qui souffrent et sur qui on piétine. Il y a des jours où l'idée de tout ce mal qui s'attaque aux bons m'exaspère. La haine que je vois partout, portée à la poésie, à l'Art pur, cette négation complexe du Vrai me donne des envies de suicide. On voudrait crever,

puisqu'on ne peut faire crever les autres, et tout suicide est peut-être un assassinat rentré. Cette histoire d'Enault, d'Edma et la misère de ce pauvre Leconte (surtout) nous ont beaucoup attristés hier. Pauvre et noble garçon! Le succès, les compliments, la considération, l'argent, l'amour des femmes et l'admiration des hommes, tout ce que l'on souhaite enfin est, à des degrés différents, pour les médiocres (depuis Scribe jusqu'à Enault). Ce sont les Arsène Houssaye et les Du Camp qui trouvent le moyen de faire parler d'eux. Ce que j'admire, c'est que ceux-là même (Houssaye par exemple) sont, au point de vue de l'amusement, bassement embêtants. *Les Symboles et Paradoxes* sont aussi fastidieux pour un bourgeois que le serait *Saint Antoine*. Eh bien n'importe! Ils ont tant crié, imprimé, réclamé, que le bourgeois les connaît et les achète. Pauvre Leconte! C'est de toi l'idée qu'il viendrait à Rouen? Qu'il ne fasse pas cela! Il n'y resterait pas huit jours. Mieux vaut s'expatrier en Californie. Quand on est à Paris, il faut y rester, je crois, sous peine de n'y jamais revenir. En sortir est s'avouer vaincu.

Je crois que les souffrances de l'artiste moderne sont, à celles de l'artiste des autres temps, ce que l'industrie est à la mécanique manuelle. Elles se compliquent maintenant de vapeurs condensées, de fer, de rouages. Patience, quand le socialisme sera établi, on arrivera en ce genre au sublime. Dans le règne de l'égalité, et il approche, on écorchera vif tout ce qui ne sera pas couvert de verrues. Qu'est-ce que ça fout à la masse, l'Art, la poésie, le style? Elle n'a pas besoin

de tout ça. Faites-lui des vaudevilles, des traités sur le travail des prisons, sur les cités ouvrières et les intérêts matériels *du moment*, encore. Il y a conjuration permanente contre l'original, voilà ce qu'il faut se fourrer dans la cervelle. Plus vous aurez de couleur, de relief, plus vous heurterez. D'où vient le prodigieux succès des romans de Dumas? C'est qu'il ne faut pour les lire aucune initiation, l'action en est amusante. On se distrait donc pendant qu'on les lit. Puis, le livre fermé, comme aucune impression ne vous reste et que tout cela a passé comme de l'eau claire, *on retourne à ses affaires*. Charmant! La même critique est applicable à l'opéra-comique (genre françois) et à la peinture de genre, comme l'entend M. Biard, et aux délicieuses *Revue de la Semaine* de M<sup>onsieur</sup> Eugène Guinot<sup>(1)</sup>. Voilà un gaillard qui a six mille francs d'appointements par an pour parler au bout de la semaine de tout ce qu'on a lu dans le courant de la semaine. De temps en temps, je m'en repasse la fantaisie. Je lui ai découvert ce matin, en parlant de la Suisse, des phrases textuelles, à peu de chose près, de mon monsieur et de ma dame parlant de la Suisse (dans *Bovary*). O bêtise humaine, te connais-je donc? Il y a en effet si longtemps que je te contemple! Et note que ces mêmes gens qui disent « poésie des lacs », etc., détestent fort toute cette poésie, toute espèce de nature, toute espèce de lac, si ce n'est leur pot de chambre qu'ils prennent pour un océan. J'ai été assez dérangé ces jours-ci : mardi par la construction d'un mur, sur lequel il a fallu que

(1) Chargé de la chronique hebdomadaire au *Pays*.

je donne mon avis; jeudi par du vin, qu'il a fallu que j'aïlle acheter; vendredi par une visite que j'ai reçue et un dîner que j'ai pris, et aujourd'hui enfin par le re-vin qu'il a fallu classer. Bouilhet m'a accompagné jeudi dans ces courses vinicoles. J'ai été splendide et j'avais une bonne balle chez le marchand de vins, dans son comptoir, derrière les grilles, dégustant les crus dans la petite tasse d'argent, roulant mes joues et tournant les yeux. Vendredi j'ai dîné à Rouen chez Baudry avec le père Sénard, son beau-père. C'est ce Baudry qui a traduit un morceau indien dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*. Il m'a dit que tous les articles y étaient payés à raison de 100 francs la feuille. Il y a de plus un prix supérieur pour les grands hommes. On a fait le calcul et donné à Baudry 40 francs. Rougissant de les empocher (ou d'empocher si peu), il a pris un abonnement, voilà. Mais comme Bouilhet est un ami, on ne le paie pas et *Melaenis* lui a coûté 250 francs. C'est juste, *Melaenis* est bon. Il faut toujours prendre, dans les choses de ce monde, la vérité et la morale à rebours. Tu verras que Enault et Du Camp vont finir par *se lier*. J'ai beaucoup ri, dans un temps, de la conjuration d'*Holbachique*, dont Jean-Jacques se plaint tant dans ses *Confessions*. Le tort qu'il avait, je crois, c'était de voir là un parti pris, Non, la multitude, ou le monde, n'a jamais de parti pris. Ça agit comme un organisme, en vertu de lois naturelles. Et comme Rousseau devait bien heurter tout ce XVIII<sup>e</sup> siècle de beaux messieurs, de beaux esprits, de belles dames et de belles manières! Quel ours lâché en plein salon! Chaque mouvement qu'il faisait lui faisait

tomber un meuble sur la tête, *il dérangeait*. Or tout ce qui dérange est meurtri par les angles des choses qu'il déplace. Et je ne compte pas les coups de pied au cul donnés au pauvre ours, ni les chaînes, ni la bastonnade, et les sifflets, et le rire des enfants. « O ours, mes frères, j'ai compris votre douleur, etc... » Quel beau mouvement à continuer pendant dix pages!

Je lis maintenant les contes d'enfant de M<sup>me</sup> d'Aulnoy, dans une vieille édition dont j'ai colorié les images à l'âge de six ou sept ans. Les dragons sont roses et les arbres bleus; il y a une image où tout est peint en rouge, même la mer. Ça m'amuse beaucoup, ces contes. Tu sais que c'est un de mes vieux rêves que d'écrire un roman de chevalerie. Je crois cela faisable, même après l'Arioste, en introduisant un élément de terreur et de poésie large qui lui manque. Mais qu'est-ce que je n'ai pas envie d'écrire? Quelle est la luxure de plume qui ne m'excite! Adieu, bon courage; à la fin de juillet je t'irai voir; encore six semaines; d'ici là travaille bien, mille bons baisers partout, et surtout à l'âme.

---

402. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset, 23 juin 1853.]

MY DEAR,

Je me suis surembêté, ces jours-ci, d'une façon truculente. Il m'était impossible, tout l'après-midi,

de secouer une torpeur de mastodonte qui m'acablait.

J'ai fait, ou à peu près, mon trio d'imbéciles... Il m'est impossible de l'écrire court. Il me ronge. N'oublie pas de m'apporter les renseignements suivants :

1° Si c'est... nous en donnerons de ferrugineux; si au contraire nous avons affaire à... on pourrait en essayer d'oléagineux<sup>(1)</sup>.

2° Comment appelle-t-on médicalement le cauchemar? Il me faut un bon nom grec, à toute force.

3° Ma phrase de la chasse : car si la chasse, par malheur, eût été vive, il eût à cause de... perdu les deux pieds infailliblement.

Je viens de passer une heure à me chanter les *Fossiles* (*le Printemps* et *le Combat*). Tu peux te réjouir en sécurité, c'est bon ! Si tu savais, moi, dans quelles *bassesses* je suis.

No news from the Muse, comme dirait Don Dick.

J'ai lu avant-hier l'*Oiseau bleu*<sup>(2)</sup>. Comme c'est joli ! Quel dommage qu'on ne puisse pas empoigner tout cela ! Ce serait plus amusant à écrire que des discours de pharmacien<sup>(3)</sup>. Les fétidités bourgeoises où je patauge m'assombrissent. A force de peindre les chemineaux j'en deviens un moi-même.

(1) Voir *Madame Bovary*, p. 241 et suiv.

(2) Dans les *Contes de Fées* de M<sup>me</sup> d'Aulnoy.

(3) Voir *Madame Bovary*, p. 106, 111, 247.

J'âpre-difficultés de style, mauvais temps. Tout ça, ainsi que ce que nous avons dit l'autre jour, m'embête.

Adieu, cher vieux bon, à dimanche.

---

403. À LOUISE COLET.

[Croisset] Nuit de samedi, 1 h. [25-26 juin 1853].

Enfin, je viens de finir ma première partie (de la seconde). J'en suis au point que je m'étais fixé pour notre dernière entrevue à Mantes. Tu vois quels retards! Je passerai la semaine encore à relire tout cela et à le recopier et, de demain en huit, je dégueulerais tout au sieur Bouilhet. Si ça marche, ce sera une grande inquiétude de moins et une bonne chose, j'en réponds, car le fonds était bien *ténu*. Mais je pense pourtant que ce livre aura un grand défaut, à savoir : le défaut de proportion *matérielle*. J'ai déjà deux cent soixante pages et qui ne contiennent que des préparations d'action, des expositions plus ou moins déguisées de caractère (il est vrai qu'elles sont graduées), de paysages, de lieux. Ma conclusion, qui sera le récit de la mort de ma petite femme, son enterrement et les tristesses du mari qui suivent, aura soixante pages au moins. Restent donc, pour le corps même de l'action, cent vingt à cent soixante pages tout au plus. N'est-ce pas une grande défec-tuosité? Ce qui me rassure (médiocrement cepen-dant), c'est que ce livre est une biographie plutôt qu'une péripétie développée. Le drame y a peu

de part et, si cet élément dramatique est bien noyé dans le ton général du livre, peut-être ne s'apercevra-t-on pas de ce manque d'harmonie entre les différentes phases, quant à leur développement. Et puis il me semble que la vie en elle-même est un peu ça. Un coup dure une minute et a été souhaité pendant des mois ! Nos passions sont comme les volcans : elles grondent toujours, mais l'éruption n'est qu'intermittente.

Malheureusement l'esprit françois a une telle rage *d'amusement* ! il lui faut si bien des choses voyantes ! Il se plaît si peu à ce qui est pour moi la poésie même, à savoir l'*exposition*, soit qu'on la fasse pittoresquement par le tableau, ou moralement par l'analyse psychologique, qu'il se pourrait fort bien que je sois dans la blouse ou que j'aie l'air d'y être. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je souffre d'écrire en ce langage et d'y penser ! Au fond, je suis Allemand ! C'est à force d'étude que je me suis décrassé de toutes mes brumes septentrionales. Je voudrais faire des livres où il n'y eût qu'à *écrire* des phrases (si l'on peut dire cela), comme pour vivre il n'y a qu'à respirer de l'air. Ce qui m'embête, ce sont les malices de plan, les combinaisons d'effets, tous les calculs du dessous et qui sont de l'Art pourtant, car l'effet du style en dépend, et exclusivement. Et toi, bonne Muse, chère collègue en tout (collègue vient de *colligere*, lier ensemble), as-tu bien travaillé cette semaine ? Je suis curieux de voir ce second récit. Je n'ai qu'à te faire deux recommandations : 1° observe de suivre les métaphores, et 2° pas de détails en dehors du sujet, la ligne droite. Parbleu, nous ferons bien des

arabesques quand nous voudrons, et mieux que personne. Il faut montrer aux classiques qu'on est plus classique qu'eux, et faire pâlir les romantiques de rage en dépassant leurs intentions. Je crois la chose faisable, car c'est tout un. Quand un vers est bon, il perd son école. Un bon vers de Boileau est un bon vers d'Hugo. La perfection a partout le même caractère, qui est la précision, la justesse.

Si le livre que j'écris avec tant de mal arrive à bien, j'aurai établi par le fait seul de son exécution ces deux vérités, qui sont pour moi des axiomes, à savoir : d'abord que la poésie est purement subjective, qu'il n'y a pas en littérature de beaux sujets d'art, et qu'Yvetot donc vaut Constantinople; et qu'en conséquence l'on peut écrire n'importe quoi aussi bien que quoi que ce soit. *L'artiste doit tout élever*; il est comme une pompe, il a en lui un grand tuyau qui descend aux entrailles des choses, dans les couches profondes. Il aspire et fait jaillir au soleil en gerbes géantes ce qui était plat sous terre et ce qu'on ne voyait pas.

Aurai-je une lettre de toi demain à mon réveil ? Ta correspondance n'a pas été nombreuse cette semaine, chère amie ? Mais je suppose que c'est le travail qui t'a retenue. Quelle admirable figure aura le père Babinet, membre du comité de lecture à l'Odéon ! Je vois de là son *facies*, comme dirait mon pharmacien, écoutant les pièces qu'on lit.

Mais il faut aussi que d'Arpentigny en soit. Serait-il aimable pour les petites actrices ! Il a deux bonnes choses, ce bon Capitaine, l'énormité de ses

cravates blanches et le renflement interne de ses bottes.

Tu me demandes mon impression sur toutes les histoires d'Edma et d'Enault. Que veux-tu que je te dise? Tout cela me paraît profondément ordinaire et bête. Mais la Société n'est-elle pas l'infini tissu de toutes ces petites, de ces finasseries, de ces hypocrisies, de ces misères? L'humanité pullule ainsi sur le globe, comme une sale poignée de morpions sur une vaste motte. Jolie comparaison. Je la dédie à Messieurs de l'Académie française. A communiquer à Messieurs Guizot, Cousin, Montalembert, Villemain, Sainte-Beuve, etc.

A propos de gens *respectés*, officiels, comme tu dis, il se passe en ce moment, ici, une bonne charge. On juge aux assises un brave homme accusé d'avoir tué sa femme, de l'avoir ensuite cousue dans un sac et jetée à l'eau. Cette pauvre femme avait plusieurs amants, et l'on a découvert chez elle (c'était une ouvrière de bas étage) le portrait et des lettres d'un sieur Delaborde-Duthil, chevalier de la Légion d'honneur, légitimiste rallié, membre du conseil général, du conseil de fabrique, du conseil etc., de tous les conseils, bien vu dans les sacristies, membre de la société de Saint-Vincent de Paul, de la société de Saint-Régis, de la société des crèches, membre de toutes les blagues possibles, haut placé dans la considération de la belle société de l'endroit, une tête, un buste, un de ces gens qui honorent un pays et dont on dit : « Nous sommes heureux de posséder monsieur un tel ». Et voilà tout à coup qu'on découvre que ce gaillard *entretenait des relations*

(c'est le *mot!*) avec une gaillarde de la plus vile espèce, oui, madame! Ah! mon Dieu! Moi je me gaudys comme un gredin, quand je vois tous ces braves gens-là avoir des renforcements. Les humiliations que reçoivent ces bons messieurs qui cherchent partout des honneurs (et quels honneurs!) me semblent être le juste châtiment de leur défaut d'orgueil. C'est s'avilir que de vouloir toujours ainsi briller; c'est s'abaisser que de monter sur des bornes. Rentre dans la crotte, canaille! Tu seras à ton niveau. Il n'y a pas, dans mon fait, d'envie démocratique. Cependant j'aime tout ce qui n'est pas le commun, et même l'ignoble, quand il est sincère. Mais ce qui ment, ce qui pose, ce qui est à la fois [la] condamnation de la Passion et la grimace de la Vertu me révolte par tous les bouts. Je me sens maintenant pour mes semblables une haine sereine, ou une pitié tellement inactive que c'est tout comme. J'ai fait, depuis deux ans, de grands progrès. L'état politique des choses a confirmé mes vieilles théories *a priori* sur le bipède sans plumes, que j'estime être tout ensemble un dindé et un vautour.

Adieu, chère colombe. Mille bécottements sur la bouche.

A toi. Ton G.

---

404. À LA MÊME.

[Croisset] Mardi, 1 heure de nuit [28-29 juin 1853].

Je suis accablé, la cervelle me danse dans le crâne. Je viens, depuis hier dix heures du soir

jusqu'à maintenant, de recopier soixante-dix-sept pages de suite qui n'en font plus que cinquante-trois. C'est abrutissant. J'ai mon rameau de vertèbres au cou, comme remarquerait M. Énault, brisé d'avoir eu la tête penchée longtemps. Que de répétitions de mots je viens de surprendre! Que de *tout*, de *mais*, de *car*, de *cependant*! Voilà ce que la prose a de diabolique, c'est qu'elle n'est jamais finie. J'ai pourtant de bonnes pages, et je crois que l'ensemble roule, mais je doute que je sois prêt pour dimanche à lire tout cela à Bouilhet. Ainsi, depuis la fin de février, j'ai écrit cinquante-trois pages! Quel charmant métier! Quelle crème fouettée à battre, qui vaut des marbres à rouler!

Je suis bien fatigué. J'ai pourtant bien des choses à te dire. J'ai écrit *quatre* lignes tout à l'heure à Du Camp : non pour toi, c'eût été une raison qu'il y mît plus de malveillance; je connais l'homme. Voici pourquoi je lui ai écrit : j'ai reçu aujourd'hui la dernière livraison de ses photographies, dont jamais je ne lui avais parlé<sup>(1)</sup>; le billet que je lui envoie est pour le remercier. C'est tout, je ne lui dis pas plus. Si vendredi, dans l'article du Philosophe, il y a ton nom accompagné d'injures ou d'allusions, je ferai ce que tu voudras. Mais quant à moi, je me propose de rompre net et dans une belle lettre motivée. Je t'engage parfaitement à faire venir ton beau-frère, etc. . . Mais enfin, ne nous tourmentons pas, puisque la chose n'aura sans doute pas lieu. C'est l'avis de Bouilhet. Mon billet d'aujourd'hui est en prévision de l'hy-

(1) Dessins photographiques recueillis au cours de son voyage en Égypte, Nubie, Palestine, Syrie, de 1849 à 1851, publiés avec texte explicatif, en 1 vol, in-fol. chez Gide et Baudry.

pothèse contraire, afin d'être en de bons termes quand la rupture viendrait et de pouvoir lui dire : voilà ce que tu me fais encore pour me désobliger ; bonsoir et [à] jamais au revoir. Comprends-tu ?

Quant à l'article Énault, il me semble, bonne Muse, que tu te l'es exagéré. C'est bête et folâtre, voilà tout. Les petites *feminotteries* comme « femme sensible », « plus jeune », etc., qui t'ont indignée, viennent de la Edma, laquelle est jalouse de toi sous tous les rapports ; de cela j'en parie ma tête. C'est notre opinion à tous deux, Bouilhet et moi. Cela sue dans ses petits billets mensuels, sans qu'il y ait jamais rien d'articulé. Bouilhet en est profondément dégoûté et se propose de ne pas même lui faire savoir quand est-ce qu'il sera à Paris. Et puis, qu'est-ce que ça nous fout, l'opinion du sieur Énault écrite ou dite ? C'est comme le mot de Du Camp à Ferrat. Veux-tu qu'au milieu du tourbillon où il vit, avec l'infatuation de sa personne, la croix d'officier, les réceptions chez M. de Persigny<sup>(1)</sup>, etc., il puisse garder assez de netteté pour sentir une chose neuve, originale, nouvelle ? Et il y a d'ailleurs en cela calcul ; peut-être c'est un parti pris. Nous ne blanchirons jamais les nègres, nous n'empêcherons jamais les médiocres d'être médiocres. Je t'assure bien que lorsqu'il m'a dit « que j'avais une maladie de la moelle épinière, un ramollissement du cerveau », cela m'a fait beaucoup rire. Sais-tu ce que j'ai vu aujourd'hui dans ses photographies ? La seule qui

(1) Sénateur, ambassadeur et ancien ministre, a publié : *De la destination et de l'utilité permanente des pyramides contre les irrptions sablonneuses du désert.*

ne soit pas publiée est une représentant notre hôtel au Caire, le jardin devant nos fenêtres et au milieu duquel j'étais en costume de Nubien ! C'est une petite malice de sa part. Il voudrait que je n'existasse pas, *je lui pèse* et toi aussi, tout le monde. L'ouvrage est dédié à Cormenin, avec une dédicace-épigraphe latine ; et le texte a une épigraphe tirée d'Homère : toujours du grec. « Encore le Crocodile ! » Ce bon Maxime ne sait pas une déclinaison, n'importe. Il s'est fait traduire de l'allemand l'ouvrage de Lepsius, et il le pille impudemment (dans ce texte que j'ai parcouru) sans le citer une fois. J'ai su cela par Fouard que j'ai rencontré en chemin de fer, tu sais. Je dis il le pille, car il y a toutes sortes d'inscriptions qu'il n'a nullement prises, qui ne sont pas non plus dans les livres dont nous nous sommes servis en voyage, et qu'il rapporte comme ayant été prises par lui. Il en de même de tout le reste, etc. Quant à la *Paysanne*, l'éloge que Bouilhet lui en a écrit (en même temps que pour Delisle, lettre qui n'a pas eu de réponse) est la cause, sois sûre, du mot à Ferrat. Au reste, tout cela est bien peu important. Nous en avons encore été dimanche fort bêtes tout l'après-midi. Ces histoires démoralisent un peu le sieur Bouilhet, en quoi je le trouve faible, et moi aussi qui en tiens. Mais franchement, ça devient stupide, que de permettre que des gaillards comme ça vous troublent. En fait d'injures, de sottises, de bêtises, etc., je trouve qu'il ne faut se fâcher que lorsqu'on vous les dit *en face*. Faites-moi des grimaces dans le dos tant que vous voudrez : mon cul vous contemple.

Je t'aime tant quand je te vois calme et que je

te sais travaillant bien! Je t'aime plus encore peut-être quand je te sais souffrante. Et puis, tu m'écris des lettres superbes de verve. Mais, pauvre chère âme, ménage-toi, tâche de modérer ta furie méridionale, comme tu dis en parlant de Ferrat.

Les conseils de Delisle relativement à l'*Acropole* sont bons. 1° Rends à Villemain le manuscrit comme tu l'as envoyé à Jersey (je n'en reçois pas de lettre, cela me semble drôle; ma mère écrira un de ces jours à M<sup>me</sup> Farmer, si je ne reçois rien). Tu peux même faire quelques corrections encore si tu en trouves; mais moi il me semble que c'est bon, sauf les Barbares que je persiste à trouver la partie la plus faible, et de beaucoup. Puis 2° tâcher de faire paraître dans la *Presse*. 3° Nous trouverons un plan, sois-en sûre. Bouilhet sera là cet hiver, il t'aidera. Son dernier *Fossile*, troisième pièce, « *Le Printemps* », est superbe. Il y a, à la fin, une baisade d'oiseaux<sup>(1)</sup> près de nids gigantesques, qui est gigantesque elle-même. Mais il devient trop triste, mon pauvre Bouilhet. Sacré nom de Dieu! il faut se raidir et emmerder l'humanité qui nous emmerde! Oh! je me vengerai! je me vengerai! Dans quinze ans d'ici, j'entreprendrai un grand roman moderne où j'en passerai en revue! Je crois que *Gil Blas* peut être refait. Balzac a été plus loin, mais le défaut de style fera

(1) Leurs yeux ronds semblent d'or; mille frissons joyeux  
Font sur le sable fin palpiter leurs pieds bleus,  
Et dans le tourbillon des ailes qui frémissent,  
Leurs becs impatients se cherchent et s'unissent.  
L'air est chaud, le ciel lourd; de moment en moment  
Les buissons autour d'eux s'écartent lentement,  
Et l'on voit flamboyer leurs plumages superbes,  
Comme un rouge incendie, entre les hautes herbes...

que son œuvre restera plutôt curieuse que belle, et plutôt forte qu'éclatante. Ce sont de ces projets dont il ne faut pas parler, ceux-là. Tous mes livres ne sont que la préparation de deux, que je ferai si Dieu me prête vie : celui-là et le conte oriental.

Vois-tu le voyage qu'Énault publiera à son retour d'Italie ! C'est un polisson et un drôle que de faire un article aussi cavalier que celui-là sur quelqu'un chez qui l'on a dîné sans se lui avoir rendu. Quant à l'article, il est tout simplement bête. Celui qu'il avait fait sur Bouilhet n'était pas plus fort. Il souligne *sein, guenille !* L'exclamation « huit enfants ! ô poésie ! » peint l'école ; probablement qu'il y a un certain nombre d'enfants qui est convenable en littérature ? Non, si l'on s'arrête à tout cela, *et je le dis sérieusement*, il y a danger de devenir idiot.

Mon père répétait toujours qu'il n'aurait jamais voulu être médecin d'un hôpital de fous, parce que si l'on travaille sérieusement la folie, on finit parfaitement bien par la gagner. Il en est de même de tout cela. A force de nous inquiéter des imbéciles, il y a danger de le devenir soi-même. Mon Dieu, que j'ai mal à la tête ! Il faut que je me couche ! J'ai le pouce creusé par ma plume et le cou tordu.

Le père Parain va toujours de même. Il radote, à ce que nous écrit sa fille. Mais voilà une dizaine de jours que nous n'en avons eu de nouvelles.

Je trouve l'observation de Musset, sur *Hamlet* celle d'un profond bourgeois, et voici en quoi. Il reproche cette inconséquence, Hamlet sceptique, lorsqu'il a vu par ses yeux l'âme de son père. Mais d'abord, ce n'est pas l'âme qu'il a vue. Il a vu un fan-

tôme, une ombre, *une chose*, une chose matérielle vivante, et qui n'a aucun lien dans les idées populaires et poétiques, reportons-[nous] à l'époque, avec l'idée abstraite de l'âme. C'est nous, métaphysiciens et modernes, qui parlons ce langage. Et puis Hamlet ne doute pas du tout au sens philosophique; il rêve. Je crois que cette observation de Musset n'est pas de lui, mais de Mallefille, dans la préface de son *Don Juan*<sup>(1)</sup>. C'est superficiel, selon moi. Un paysan de nos jours peut encore parfaitement voir un fantôme et, revenu au grand jour, le lendemain, réfléchir à froid sur la vie et la mort, mais non sur la chair et l'âme. Hamlet ne réfléchit pas sur des subtilités d'école, mais sur des pensers humains. C'est au contraire ce perpétuel état de fluctuation d'Hamlet, ce vague où il se tient, ce manque de décision dans la volonté et de solution dans la pensée qui en fait tout le sublime. Mais *les gens d'esprit* veulent des caractères tout d'une pièce et conséquents (comme il y en a seulement dans les livres). Il n'y a pas au contraire un bout de l'âme humaine qui ne se retrouve dans cette conception. Ulysse est peut-être le plus fort type de toute la littérature ancienne, et Hamlet de toute la moderne.

Si je n'étais si las, je t'exprimerais ma pensée plus au long. C'est si facile de bavarder sur le Beau. Mais pour dire en style propre « fermez la porte » ou « il avait envie de dormir », il faut plus de génie que pour faire tous les cours de littérature du monde.

(1) Voir Mallefille, *Mémoires de Don Juan*, 4 vol. Paris, Souverain, 1852.

La critique est au dernier échelon de la littérature, comme forme presque toujours, et comme *valeur morale*, incontestablement. Elle passe après le bout rimé et l'acrostiche, lesquels demandent au moins un travail d'invention quelconque.

Allons adieu. Mille bons baisers. A toi, cœur  
sur cœur, Ton G.

---

405. À LA MÊME.

*En partie médite.*

Croisset, samedi minuit [2 juillet 1853].

Enfin ! une lettre du Grand Crocodile ! Mais j'ai mille choses à te dire et je vais les énumérer de suite pour me les rappeler : 1° lui, le suprême alligator, qui est là-bas dans ses ondes amères ; puis la *Revue de Paris* où il n'y a rien, Dieu merci ; cet article de Castille, le jeune Maxime, Pelletan, ma *Bovary*, et enfin toi, chère amie, que je réserve pour la fin comme étant le meilleur sujet à *s'étendre* ; passe-moi le calembour.

Je commençais à être inquiet de cet envoi qui n'arrivait pas ; mais je l'ai reçu intact et avec le bon timbre. Y était inclus à mon adresse un billet charmant et point poseur, ce qui m'a étonné, avec son portrait vu de profil. Je crois que le fils a une rage de portraits et que c'est là un moyen de les placer. N'ayant pas de modèles, il fait son père à satiété (comme Edma va être heureuse !). N'importe, c'est bien gracieux pour moi et je le garde précieusement. Comme cela m'aurait rendu fou, jadis ! J'ai lu ta lettre ; je vois qu'il ne rêve qu'à ça.

C'est un tort; il devrait faire autre chose. Il va finir par s'ankyloser dans cette haine! Les satires personnelles passent, comme les personnes. Pour durer, il faut s'attaquer au durable. Tu feras bien de m'envoyer la réponse de suite. J'ai une occasion prochaine et sûre avant la fin de la semaine.

J'ai ouvert ce matin, je l'avoue, la *Revue de Paris*, d'abord et j'ai feuilleté avidement cet article de Castille. Ce qu'il dit du Philosophe est même modéré en comparaison de la manière dont il a traité les autres. Mais quel imbécile, quel médiocre et envieux coco! Toujours les faibles préférés aux forts. A propos de Thiers, il lui reprochait d'aimer mieux Danton que Robespierre, A propos de Carrel, il grandit Girardin et reproche au premier d'avoir fait travailler les ouvriers du *National* à des heures indues. Aujourd'hui, c'est Chateaubriand insulté et Lamennais vanté. M. Auguste Comte (auteur de *La philosophie positive*, lequel est un ouvrage profondément farce, et qu'il faut même lire pour cela, l'introduction seulement, qui en est le résumé; il y a, pour quelqu'un qui voudrait faire des charges au théâtre, dans le goût aristophanesque, sur les théories sociales, des californies de rire), pour Auguste Comte, dis-je, il est tout miel et tout sucre, tandis que le Philosophe est malmené. De son analyse de Locke pas un mot, ni de ses travaux sur la philosophie ancienne, rien, etc. Tout est du même tonneau. Un coup de patte en passant à Jouffroy, parce que Jouffroy est mal vu du *Constitutionnel* pour avoir été bien vu de Mignet, lequel l'est mal du gouvernement. C'est charmant, cette série de ricochets! Et enfin, comme couronnement de l'œuvre, Proudhon,

un *très grand écrivain* et plus fort que Voltaire! Oh! que le père Babinet a raison de souhaiter la fin du monde! Comme il est bien ce billet du bon père Babinet avec tout son débraillé, ses phrases rajoutées aux angles, ce gros mot *triste* suivi de trois points d'exclamation! Ce petit bout d'écrit mal écrit, mais plein de fond et de caractère, m'a charmé. Les mignardises d'Edma et son beau langage ne m'impressionnent pas autant.

L'introduction aux photographies a 25 à 26 pages in-folio, dont il n'y en a pas *trois* de Du Camp. Tout est extrait de Champollion-Figeac (volume de l'*Univers pittoresque*) et de Lepsius, mais cité entre guillemets; réparation. Cela sent un peu trop la commande, le livre bâclé. C'est Gide sans doute qui aura exigé un texte; il lui en aura fourré un tel quel. Voilà comme ce malheureux garçon se respecte. En revanche, il craint de se compromettre en entrant dans un café à minuit. Tu sais l'anecdote qui m'est arrivée à ce sujet avec lui et Turgan, autre grand homme. N'importe, je suis content que ton nom et même aucune allusion n'aient paru. Ce dernier numéro<sup>(1)</sup> est d'un faible complet. Il y a un poème du marquis du Belloy que je n'ai pu achever, et pourtant je suis un intrépide lecteur. Quand on a avalé du saint Augustin autant que moi, et analysé scène par scène tout le théâtre de Voltaire, et qu'on n'en est pas crevé, on a la constitution robuste à l'endroit des lectures embêtantes. Il signe *marquis*, ce monsieur! Marquis, c'est possible; mais ce sont des vers de perruquier!

(1) *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> juillet.

Comme l'article de Pelletan est bête ! J'en ai été (ceci n'est pas une façon de parler) *plus indigné* que de celui d'Enault. Que nos ennemis disent du mal de nous, c'est leur métier ; mais que les amis en disent du bien sottement, c'est pis. Il avait à faire un article sur un poème et c'est de cela d'abord qu'il s'inquiète le moins. Il se prélassa à faire des phrases, prend toute la place pour lui, copie deux passages, bavache un éloge et signe. O critiques ! éternelle médiocrité qui vit sur le génie pour le dénigrer ou pour l'exploiter ! race de hannetons qui déchiquetez les belles feuilles de l'Art ! Si l'Empereur demain supprimait l'imprimerie, je ferais un voyage à Paris sur les genoux et j'irais lui baiser le cul en signe de reconnaissance, tant je suis las de la typographie et de l'abus qu'on en fait. Échignez-vous donc à faire un paysage ; mettez « cette hirondelle qui vient battre de son vol le front de Jeanneton mourante, etc. » Tout cela, traduit et *vanté* par un ami, s'appellera « la Parque implacable » ; la Parque pour dire la mort ! Et c'est un gaillard du progrès qui s'exprime ainsi, un citoyen qui dénigre l'antiquité ! Comme c'est peu senti, cet article ! Pas un mot de l'Art, de la forme en soi, des procédés d'effet. Quelle sacrée canaille ! J'écume ! Tous ces gens *forts* (voilà encore un mot : homme fort !), ces farceurs à idées donnent bien leur mesure lorsqu'ils se trouvent en face de quelque chose de sain, de robuste, de net, d'humain. Ils battent la campagne et ne trouvent rien à dire. Ah ! ce sont bien là les hommes de la poésie de Lamartine en littérature et du gouvernement provisoire en politique : phraseurs, poseurs, avaleurs de clair de lune, aussi incapables

de saisir l'action par les cornes que le sentiment par la plastique. Ce ne sont ni des mathématiciens, ni des poètes, ni des observateurs, ni des faiseurs, ni même des exposeurs, des analystes. Leur activité cérébrale, sans but ni direction fixe, se porte, avec un égal tempérament, sur l'économie politique, les belles-lettres, l'agriculture, la loi sur les boissons, l'industrie linière, la philosophie, la Chine, l'Algérie, etc., et tout cela au même niveau d'intérêt. « C'est de l'art aussi », disent-ils, et tout est art. Mais à force de voir tant d'art, je demande où sont les Beaux-Arts ? Et voilà les gail-lards qui nous jugent ! Ce n'est rien d'être sifflé, mais je trouve être applaudi plus amer.

Continue, bonne, chère et grande Muse, sans t'inquiéter des Énault ni des Pelletan. Si cet article fait du bien à la vente, tant mieux. Mais n'y a-t-il donc pas un coin sur la terre où l'on aime le Vrai pour le Vrai, le Beau pour le Beau, où l'enthousiasme s'accepte sans honte et pour le seul plaisir d'en jouir, comme d'une volupté où l'idée vous convie ?

Tu verras, si Jourdan tient sa promesse, que la *rengaine de la femme* s'y trouvera. C'est matière à Saint-Simonisme. D'abord j'en veux à Pelletan, pour ce titre si prétentieux. C'est passer à tes vers une robe de pédagogue. Cela sent l'école, la doctrine, le parti ; et ce qu'il y a précisément de fort dans la *Paysanne*, c'est que c'est l'histoire du « caporal et de sa payse », rappelle-toi cela. Je ne sais si j'aurais eu le toupet de mettre un pareil titre (plus ambitieux selon moi que l'autre), mais c'était le vrai. Tu as condensé et réalisé, sous une forme *aristocratique*, une histoire commune et dont

le fond est à tout le monde. Et c'est là, pour moi, la vraie marque de la force en littérature. Le lieu commun n'est manié que par les imbéciles ou par les très grands. Les natures médiocres l'évitent; elles recherchent l'ingénieux, l'accidenté. Sais-tu que si tes autres contes sont à la hauteur de celui-là, réunis en volume *ça fera un bouquin*? Quel exemplaire doré sur tranche je me promets! Il me tarde bien de voir ta *Servante*! Tu me dis que tu dois aller à la Salpêtrière pour cela. Prends garde que cette visite *n'influe trop*. Ce n'est pas une bonne méthode que de voir ainsi tout de suite, pour écrire immédiatement après. On se préoccupe trop des détails, de la couleur, et pas assez de son esprit, car la couleur dans la nature a un *esprit*, une sorte de vapeur subtile qui se dégage d'elle, et c'est cela qui doit animer en *dessous* le style. Que de fois, préoccupé ainsi de ce que j'avais sous les yeux, ne me suis-je pas dépêché de l'intercaler de suite dans une œuvre et de m'apercevoir enfin qu'il fallait l'ôter! La couleur, comme les aliments, doit être digérée et mêlée au sang des pensées.

Demain je lis à B[ouilhet] 114 p. de la *B[ovary]*, depuis 139 jusqu'à 151. Voilà ce que j'ai fait depuis le mois de septembre dernier, en 10 mois! J'ai fini cet après-midi par laisser là les corrections, je n'y comprenais plus rien; à force de s'appesantir sur un travail, il vous éblouit; ce qui semble être une faute maintenant, cinq minutes après ne le semble plus; c'est une série de corrections et de recorections des corrections à n'en plus finir. On en arrive à battre la breloque et c'est là le moment où il est sain de s'arrêter. Toute la semaine a été assez en-

nuyeuse et, aujourd'hui, j'éprouve un grand soulagement en songeant que voilà quelque chose de fini, ou approchant; mais j'ai eu bien du ciment à enlever, qui bavachait entre les pierres, et il a fallu retasser les pierres pour que les joints ne parussent pas. La prose doit se tenir droite d'un bout à l'autre, comme un mur portant son ornementation jusque dans ses fondements et que, dans la perspective, ça fasse une grande ligne unie. Oh! si j'écrivais comme je sais qu'il faut écrire, que j'écrirais bien! Il me semble pourtant que dans ces 114 pages il y en a beaucoup de raides et que l'ensemble, quoique non dramatique, a l'allure vive. J'ai aussi rêvassé à la suite. J'ai une baisade qui m'inquiète fort et qu'il ne faudra pas biaiser, quoique je veuille la faire chaste, c'est-à-dire littéraire, sans détails lestes, ni images licencieuses; il faudra que le luxurieux soit dans l'émotion.

Je ne sais hier par quelle fantaisie, venant d'achever le *Troïle et Cresside* de Shakespeare, j'ai pris son article dans la *Biographie universelle*, quoique je susse parfaitement que je n'y trouverais rien de neuf, attente qui n'a pas été trompée. L'article est de Villemain. Il faut lire ça pour s'édifier sur la hauteur de vues littéraires du monsieur, quoiqu'il admire Shakespeare; mais c'est là le déplorable; ces admirations-là! Il lui préfère Sophocle et les consacrés. Sais-tu comment il parle de Ronsard? « La diction grotesque de Ronsard »; allez donc! « O triste! », comme dit Babinet. « Triste! excepté la belle poésie ». Oui, mais pourquoi ces gaillards-là s'en mêlent-ils? Que c'est beau, *Troïle et Cresside!*

Sais-tu que tu m'as écrit jeudi une lettre brú-

*lante* et qui m'a porté sur les sens? O cher volcan, que je t'aime et comme je pense à toi, va! Si tu savais combien de fois je te regarde travaillant sur ta petite table, dans ton cabinet, et avec quelle impatience j'aspire à l'époque où nous serons réunis! A cause de toi, Paris, comme à dix-huit ans, me semble un lieu enviable. Comme mon jeune homme de mon roman, « je me meuble dans ma tête mon appartement ». Je n'y rêve pas, comme lui, une guitare accrochée au mur. Mais à sa manière, et d'une façon plus nette, j'y entrevois une figure souriante qui se penche sur mon épaule. Patience, pauvre chérie! Ce n'est plus maintenant qu'une question de mois et non d'années. C'est encore un hiver à passer, deux ou trois rendez-vous à Mantes, quelques pages à écrire. Comme je vais être seul cette année, quand tu m'auras pris mon pauvre Bouilhet! Tu peux penser comme j'aurai envie d'aller vous rejoindre!

Je ne t'entretiens jamais des affaires domestiques, mais c'est bien bête en effet. C'est bon du reste sous le rapport du grotesque. 1° Ma mère vient de découvrir que son jardinier la vole comme dans un bois. Nous seuls n'avons pas de légumes dans le village, parce que le village vit un peu à nos dépens. On vend les fleurs à Rouen, on en embarque des bouquets par le vapeur. Vois-tu la balle du jardinier « faisant son beurre » chez le bourgeois et le bourgeois pas content? 2° L'institutrice était d'un caractère si rogue, fantasque et brutal, elle malmenait tellement l'enfant qu'on la remercie; elle s'en va. 3° Nous avons découvert, par hasard, que mon frère, cet hiver, avait donné une soirée à des *têtes* sans nous en parler, pour ne

pas nous inviter (ils viennent ici tous les dimanches). Est-ce bon, ça ? Tu peux juger par là de l'empressement qui nous entoure, ma mère et moi. Mais ces braves gens (peu braves gens), qui sont la banalité même, ne comprennent guère et n'aiment guère conséquemment les non-ordinaires. N'importe comment, jouis-je de peu de considération dans mon pays et dans ma famille ! Ça rentre au reste dans toutes les biographies voulues, dans la règle. Adieu, mille tendresses et caresses. Baisers partout.

Ton G.

---

406. À LA MÊME.

[Croisset, 7-8 juillet 1853] Nuit de jeudi, 1 heure.

Hier 6 et aujourd'hui 7 juillet 1853 seront célèbres comme embêtement dans les fastes de mon existence. Deux jours d'Azvédo<sup>(1)</sup> ! Deux après-midi ! Deux dîners ! Quel crocodile ! ou plutôt quel lézard ! Et ce qu'il y a de bon, c'est que ce cher garçon m'adore. Il m'a embrassé ce soir en partant ! Hier à onze heures il arrive, et je l'ai fait partir à sept heures par le bateau. Ne sachant à quoi employer le temps, je lui ai proposé une promenade dans le bois. Il faisait un temps splendide, la vue de la forêt me calmait la sienne, et en somme je ne me suis pas trop ennuyé. Mais c'est quand on est en tête à tête et qu'on le regarde ! Aujourd'hui à 4 heures il est revenu avec Bouilhet qu'il ne quitte

(1) Critique musical déjà cité p. 124.

pas et qui en est *malade*. Quelle chose étrange ! Car au fond ce pauvre garçon n'est pas sot. Il a même quelquefois de l'esprit, à travers ses grosses blagues, et il possède une qualité fort rare, à savoir l'enthousiasme (qualité qui tient du reste plus au sang, à sa race espagnole, qu'à son esprit en soi-même). Mais il est si commun, si répulsif, nerveusement parlant, que, vous eût-il rendu tous les services du monde, on ne peut l'aimer. En quoi gît donc l'agrément ? Qu'est-ce que c'est que cette buée mauvaise et subtile qui s'exhale d'un individu et fait qu'il vous déplaît, alors même qu'il ne vous déplaît pas ? Quelle est la raison de ça ? Je me creuse à la chercher. Et puis quel costume ! quels habits ! un noir râpé partout, des souliers-bottes, des bas gris, une chemise de couleur disparaissant sous les dessins compliqués, un collier de barbe ! Oh ! c'est fort, le collier ! *Le collier est tout un monde* ; rappelle-toi ce grand mot que je trouve à l'instant même ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! N'avons-nous pas assez de crasses morales sans les crasses physiques ? Comme ça fait aimer la beauté, ces êtres-là ! Ah ! oui, c'est beau une belle figure, une belle étoffe, un beau marbre ; c'est beau l'éclat de l'or et les moires du satin, un rameau vert qui se balance au vent, un gros bœuf ruminant dans l'herbe, un oiseau qui vole... Il n'y a que l'homme de laid. Comme tout cela est triste ! Ça m'en tourne sur la cervelle. Et dire que, si j'étais aveugle, je l'aimerais peut-être beaucoup ! Je crois que ces répulsions sont des avertissements de la Providence. C'est un *instinct conservateur* qui nous avertit de se mettre en garde, et je me tue à chercher en quoi Azvédo pourra me nuire.

A propos de gens désagréables, pourquoi t'acharnes-tu, chère Muse, à me cadotter des billets de M<sup>me</sup> Didier? Je t'assure qu'ils ne me divertissent pas du tout. Je sais tout cela par cœur (quelle médiocre individuelle!). C'est comme les feuilletons de l'ami Théo; est-ce plat!

Aujourd'hui il a fait une journée indienne, un temps lourd, et mon hôte ajoutait 25 degrés à l'atmosphère. Mais l'Art est une si bonne chose, cela vous remet si bien d'aplomb, le travail, que ce soir je suis tout rasséné (*sic*), calmé, purgé. Je ne sais si Bouilhet t'a écrit. Il a dû te dire qu'il était content de ce que je lui avais lu; et moi aussi, franchement. Comme difficulté vaincue, ça me paraît fort; mais c'est tout. Le sujet par lui-même (jusqu'à présent du moins) exclut ces grands éclats de style qui me ravissent chez les autres, et auxquels je me crois propre. Le bon de la *Bovary*, c'est que ça aura été une rude gymnastique. J'aurai fait du réel écrit, ce qui est rare. Mais je prendrai ma revanche. Que je trouve un sujet dans *ma voix*, et j'irai loin. Qu'est-ce donc que les contes d'enfant<sup>(1)</sup> dont tu parles? Est-ce que tu vas écrire des contes de fées? Voilà encore une de mes ambitions! Écrire un conte de fées.

Je suis fâché que la Salpêtrière ne soit pas plus raide en couleur. Les philanthropes échignent tout, Quelles canailles! Les bagnes, les prisons et les hôpitaux, tout cela est bête maintenant comme un séminaire. La première fois que j'ai vu des fous, c'était ici, à l'hospice général, avec ce pauvre père Parain. Dans les cellules, assises et attachées par

<sup>(1)</sup> *Les Enfants célèbres*, de L. Colet, 1 vol. Paris, Hachette, 1854.

le milieu du corps, nues jusqu'à la ceinture et tout échevelées, une douzaine de femmes hurlaient et se déchiraient la figure avec leurs ongles. J'avais peut-être à cette époque six à sept ans. Ce sont de bonnes impressions à avoir jeune; elles virilisent. Quels étranges souvenirs j'ai en ce genre! L'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu donnait sur notre jardin. Que de fois, avec ma sœur, n'avons-nous pas grimpé au treillage et, suspendus entre la vigne, regardé curieusement les cadavres étalés! Le soleil donnait dessus; les mêmes mouches qui voltigeaient sur nous et sur les fleurs allaient s'abattre là, revenaient, bourdonnaient! Comme j'ai pensé à tout cela, en la veillant pendant deux nuits, cette pauvre et chère belle fille! Je vois encore mon père levant la tête de dessus sa dissection et nous disant de nous en aller. Autre cadavre aussi, lui.

Je n'approuve pas Delisle de n'avoir pas voulu entrer et ne m'en étonne [pas]. L'homme qui n'a jamais été au bordel doit avoir peur de l'hôpital. Ce sont poésies de même ordre. L'élément romantique lui manque, à ce bon Delisle. Il doit goûter médiocrement Shakespeare. Il ne voit pas la *densité morale* qu'il y a dans certaines laideurs. Aussi la vie lui défaille et même, quoiqu'il ait de la couleur, *le relief*. Le relief vient d'une vue profonde, d'une *pénétration, de l'objectif*; car il faut que la réalité extérieure entre en nous, à nous en faire presque crier, pour la bien reproduire. Quand on a son modèle net, devant les yeux, on écrit toujours bien, et où donc le vrai est-il plus clairement visible que dans ces belles expositions de la misère humaine? Elles ont quelque chose de si cru que cela donne à l'esprit des appétits de cannibale. Il

se précipite dessus pour les dévorer, se les assimiler. Avec quelles rêveries je suis resté souvent dans un lit de [...], regardant les éraillures de sa couche!

Comme j'ai bâti des drames féroces à la Morgue, où j'avais la rage d'aller autrefois, etc.! Je crois du reste qu'à cet endroit j'ai une faculté de perception particulière; en fait de malsain, je m'y connais. Tu sais quelle influence j'ai sur les fous et les singulières aventures qui me sont arrivées. Je serais curieux de voir si j'ai gardé ma puissance.

Ah! tu ne deviendras pas folle! Il avait raison! Tu as la tête d'aplomb, toi, et je crois que lui, ce pauvre garçon, il a plus de dispositions que nous. La folie et la luxure sont deux choses que j'ai tellement sondées, où j'ai si bien navigué par ma volonté, que je ne serai jamais (je l'espère) ni un aliéné ni un de Sade. Mais il m'en a cuit, par exemple. Ma maladie de nerfs a été l'écume de ces petites facéties intellectuelles. Chaque attaque était comme une sorte d'hémorragie de l'innervation. C'était des pertes séminales de la faculté pittoresque du cerveau, cent mille images sautant à la fois, en feux d'artifices. Il y avait un arrachement de l'âme d'avec le corps, atroce (j'ai la conviction d'être mort plusieurs fois). Mais ce qui constitue la personnalité, l'être-raison, allait jusqu'au bout; sans cela la souffrance eût été nulle, car j'aurais été purement passif et j'avais toujours *conscience*, même quand je ne pouvais plus parler. Alors l'âme était repliée tout entière sur elle-même, comme un hérisson qui se ferait mal avec ses propres pointes.

Personne n'a étudié tout cela et les médecins sont des imbéciles d'une espèce, comme les philosophes le sont d'une autre. Les matérialistes et les spiritualistes empêchent également de connaître la matière et l'esprit, parce qu'ils scindent l'un de l'autre. Les uns font de l'homme un ange et les autres un porc. Mais avant d'en arriver à ces sciences-là (qui seront des sciences), avant d'étudier bien l'homme, n'y a-t-il pas à étudier ses produits, à connaître les effets pour remonter à la cause? Qui est-ce qui a, jusqu'à présent, fait de l'histoire en naturaliste? A-t-on classé les instincts de l'humanité et vu comment, sous telle latitude, ils se sont développés et *doivent* se développer? Qui est-ce qui a établi scientifiquement comment, pour tel besoin de l'esprit, telle forme doit apparaître, et suivi cette forme partout, dans les divers règnes humains? Qui est-ce qui a généralisé les religions? Geoffroy Saint-Hilaire a dit : le crâne est une vertèbre aplatie. Qui est-ce qui a prouvé, par exemple, que la religion est une philosophie devenue art, et que la cervelle qui bat dedans, à savoir la superstition, le sentiment religieux en soi, est de même matière partout, malgré ses différences extérieures, correspond aux mêmes besoins, répond aux mêmes fibres, meurt par les mêmes accidents, etc.? Si bien qu'un Cuvier de la Pensée n'aurait qu'à retrouver plus tard un vers ou une paire de bottes pour reconstituer toute une société et que, les lois en étant données, on pourrait prédire à jour fixe, à heure fixe, comme on fait pour les planètes, le retour des mêmes apparitions. Et l'on dirait : nous aurons dans cent ans un Shakespeare, dans vingt-cinq ans telle architecture. Pour

quoi les peuples qui n'ont pas de soleil ont-ils des littératures mal faites? Pourquoi y a-t-il, et y a-t-il toujours eu, des harems en Orient, etc.?

On a beaucoup battu la campagne sur tout cela, on a été plus ou moins ingénieux; mais la base a toujours manqué. La première pierre est à trouver. La critique des œuvres de la Pensée a toujours été faite à un point de vue étroit, rhéteur, et la critique de l'histoire faite à un point de vue politique, moral, religieux, tandis qu'il faudrait se placer au-dessus de tout cela, dès le premier pas. Mais on a eu des sympathies, des haines; puis l'imagination s'en est mêlée, la phrase, l'amour des descriptions et enfin la rage de vouloir prouver, l'orgueil de vouloir mesurer l'infini et d'en donner une solution. Si les sciences morales avaient, comme les mathématiques, deux ou trois lois primordiales à leur disposition, elles pourraient marcher de l'avant. Mais elles tâtonnent dans les ténèbres, se heurtent à des contingents et veulent les ériger en principes. Ce mot, l'âme, a fait dire presque autant de bêtises qu'il y a d'âmes! Quelle découverte ce serait par exemple qu'un axiome comme celui-ci : tel peuple étant donné, la vertu y est à la force comme trois est à quatre; donc tant que vous en serez là vous n'irez pas là. Autre loi mathématique à découvrir : combien faut-il connaître d'imbéciles au monde pour vous donner envie de se casser la gueule? etc.

Il est bien tard, je déraisonne passablement, le jour va bientôt paraître; il est temps d'aller se coucher. L'institutrice part la semaine prochaine. J'attends un paquet. Si tu veux, nous vous verrons, je pense, de lundi prochain en quinze. Quels

bons jours nous passerons, bonne chère Muse!  
D'ici là, mille tendres baisers partout. A toi et  
tout à toi.

Ton G.

407. À LA MÊME.

[Croisset] Mardi, 1 heure [12 juillet 1853].

Toujours sauvage! toujours féroce! toujours indomptable et passionnée! Quelle étrange Muse tu fais, et comme tu es injuste dans tes *mouvements*! Je mets cela sur le compte du lyrisme. Mais je t'assure que ça a un côté bien étroit et même heurtant quelquefois, chère bonne Louise. Parce que cet imbécile d'Azvédo m'a embêté deux jours, tu m'envoies une espèce de diatribe vague contre lui, contre moi, contre tout. Mais je t'assure que je suis bien innocent de tout cela. Et d'abord je ne l'ai pas *du tout* invité. C'est lui, *de son chef*, qui est revenu le second jour. A moins de le prendre par les épaules, il n'était pas possible de le mettre à la porte. Il est revenu avec Bouilhet, et celui-ci n'a pas mieux demandé que de venir pour avoir un *soulagement*. Quant à lui, Bouilhet, après ce qu'Azvédo avait fait (ou disait avoir fait) pour la publication de *Melaenis*, il ne pouvait non plus l'envoyer promener brutalement. Enfin, le soir même j'exhale mon embêtement en dix lignes pour n'en plus parler, n'y plus penser; puis je te parlais d'autre chose, d'un tas de choses meilleures et plus hautes (dont tu ne dis pas même un mot).

Et toi, tu m'envoies pour réponse une espèce de fulmination en quatre pages, comme si j'adorais ce monsieur, que je le *choyasse*, etc., et t'abandonnasse pour lui ! Tu conviendras que c'est drôle, bonne Muse, et voilà deux fois que ça se renouvelle ! Que tu es enfant !

Je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de clore ce chapitre irrévocablement, et à l'avenir de n'en parler ni l'un ni l'autre ; je le souhaite du moins. Du reste, sois tranquille, je suis peu disposé à poursuivre cette connaissance ; je la laisserai *tomber dans l'eau*. Mais quant à faire des grossièretés gratuites à ce malheureux homme, uniquement parce qu'il est *laid* et qu'il manque de bonnes façons, non, ce serait d'une goujaterie imbécile. Seulement, on peut faire des retraites honorables, et c'est ce que je ferai. Cela dit, concluons la paix par un baiser, et songeons plutôt que dans quinze jours nous serons ensemble. J'attends demain matin une lettre de toi. J'ai hésité à remettre la mienne à demain soir pour y répondre, car, remarques-tu, chère Muse, que nous ne nous répondons guère ? Mais j'ai pensé qu'il y avait longtemps que je ne t'avais écrit, et que tu ne serais pas fâchée d'avoir la mienne un jour plus tôt. Je te juge d'après moi : cela me fait de bons réveils quand je reçois tes lettres.

Tu auras appris par les journaux, sans doute, la soignée grêle qui est tombée sur Rouen et *alentours* samedi dernier. Désastre général, récoltes manquées, tous les carreaux des bourgeois cassés ; il y en a ici pour une centaine de francs au moins, et les vitriers de Rouen ont de suite profité de l'occasion (on se les arrache, les vitriers) pour hausser

leur marchandise de 30 p. 100. O humanité ! C'était très drôle comme ça tombait, et ce qu'il y a eu de lamentations et de gueulades était fort aussi. Ça été une symphonie de jérémiades, pendant deux jours, à rendre sec comme un caillou le cœur le plus sensible ! On a cru à Rouen à la fin du monde (textuel). Il y a eu des scènes d'un grotesque démesuré, et l'autorité mêlée là dedans ! M. le préfet, etc.

Je suis peu sensible à ces infortunes collectives. Personne ne plaint mes misères, que celles des autres s'arrangent ! Je rends à l'humanité ce qu'elle me donne, *indifférence*. Va te faire foutre, troupeau ; je ne suis pas de la bergerie ! Que chacun d'ailleurs se contente d'être *bonnête*, j'entends de faire son devoir et de ne pas empiéter sur le prochain, et alors toutes les utopies vertueuses se trouveront vite dépassées. L'idéal d'une société serait celle en effet où tout individu fonctionnerait dans sa mesure. Or je fonctionne dans la mienne ; je suis quitte. Quant à toutes ces belles blagues de dévouement, sacrifice, abnégation, fraternité et autres, abstractions stériles et dont la généralité humaine ne peut tirer parti, je les laisse aux charlatans, aux phraseurs, aux farceurs, aux gens à idées comme le sieur Pelletan.

Ce n'est pas sans un certain plaisir que j'ai contemplé mes espaliers détruits, toutes mes fleurs hachées en morceaux, le potager sens dessus dessous. En contemplant tous ces petits arrangements factices de l'homme que cinq minutes de la nature ont suffi pour bousculer, j'admirais le vrai ordre se rétablissant dans le faux ordre. Ces choses tourmentées par nous, arbres taillés, fleurs qui

poussent où elles ne veulent [pas], légumes d'autres pays, ont eu dans cette rebuffade atmosphérique une sorte de revanche. Il y a là un caractère de *grande farce* qui nous enfonce. Y a-t-il rien de plus bête que des cloches à melon? Aussi ces pauvres cloches à melon en ont vu de belles! Ah! ah! cette nature sur le dos de laquelle on monte et qu'on exploite si impitoyablement, qu'on enlaidit avec tant d'aplomb, que l'on méprise par de si beaux discours, à quelles fantaisies peu utilitaires elle s'abandonne quand la tentation lui en prend! Cela est bon. On croit un peu trop généralement que le soleil n'a d'autre but ici-bas que de faire pousser les choux. Il faut replacer de temps à autres le bon Dieu sur son piédestal. Aussi se charge-t-il de nous le rappeler en nous envoyant par-ci par-là quelque peste, choléra, bouleversement inattendu et autres manifestations de la Règle, à savoir le Mal — contingent qui n'est peut-être pas le Bien — nécessaire, mais qui est l'Être enfin : chose que les hommes voués au néant comprennent peu.

Toute ma semaine passée a été mauvaise (ça va mieux). Je me suis tordu dans un ennui et un dégoût de moi corsé; cela m'arrive régulièrement quand j'ai fini quelque chose et qu'il faut continuer. La vulgarité de mon sujet me donne parfois des nausées, et la difficulté de bien écrire tant de choses si communes encore en perspective m'épouvante. Je suis maintenant achoppé à une scène des plus simples : une saignée et un évanouissement<sup>(1)</sup>. Cela est fort difficile; et ce qu'il y a de

(1) Voir *Madame Bovary*, p. 178.

désolant, c'est de penser que, même réussi dans la perfection, cela ne peut être que passable et ne sera jamais beau, à cause du fond même. Je fais un ouvrage de clown; mais qu'est-ce qu'un tour de force prouve, après tout? N'importe: «Aide-toi, le ciel t'aidera». Pourtant la charrette quelquefois est bien lourde à désembourber.

Adieu, chère bonne Muse. Mille tendres baisers partout. A bientôt les vrais.

Ton G.

408. À VICTOR HUGO.

Croisset, 15 juillet [1853].

Comment vous remercierai-je, Monsieur, de votre magnifique présent? Et qu'ai-je à dire? si ce n'est le mot de Talleyrand à Louis-Philippe qui venait le visiter dans son agonie: «C'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison!» Mais ici se termine le parallèle, pour toutes sortes de raisons.

Donc, je ne vous cacherai pas, Monsieur, que vous avez fortement

Chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse

comme eût écrit ce bon Racine! Honnête poète! et quelle quantité de *monstres* il trouverait maintenant à *peindre*, autres et pires cent fois que son dragon-taureau!

L'exil, du moins, vous en épargne la vue. Ah!

si vous saviez dans quelles immondices nous nous enfonçons ! Les infamies particulières découlent de la turpitude politique et l'on ne peut faire un pas sans marcher sur quelque chose de sale. L'atmosphère est lourde de vapeurs nauséabondes. De l'air ! de l'air ! Aussi j'ouvre la fenêtre et je me tourne vers vous. J'écoute passer les grands coups d'ailes de votre Muse et j'aspire, comme le parfum des bois, ce qui s'exhale des profondeurs de votre style.

Et d'ailleurs, Monsieur, vous avez été dans ma vie une obsession charmante, un long amour ; il ne faiblit pas. Je vous ai lu durant des veillées sinistres et, au bord de la mer, sur des plages douces, en plein soleil d'été. Je vous ai emporté en Palestine, et c'est vous encore qui me consoliez, il y a dix ans, quand je mourais d'ennui dans le Quartier Latin. Votre poésie est entrée dans ma constitution comme le lait de ma nourrice. Tel de vos vers reste à jamais dans mon souvenir, avec toute l'importance d'une aventure.

Je m'arrête. Si quelque chose est sincère pourtant, c'est cela. Désormais donc, je ne vous importunerai plus de ma personne et vous pourrez user du correspondant sans craindre la correspondance.

Cependant, puisque vous me tendez votre main par-dessus l'Océan, je la saisis et je la serre. Je la serre avec orgueil, cette main qui a écrit *Notre-Dame* et *Napoléon le Petit*, cette main qui a taillé des colosses et ciselé pour les traîtres des coupes amères, qui a cueilli dans les hauteurs intellectuelles les plus splendides délectations et qui, maintenant, comme celle de l'Hercule biblique,

reste seule levée parmi les doubles ruines de l'Art et de la Liberté!

A vous donc, Monsieur, et avec mille remerciements encore une fois.

*Ex imo.*

---

409. À LOUISE COLET.

*Entièrement inédite.*

Samedi, 11 heures du soir.

Qu'as-tu donc, pauvre chère Louise? Bouilhet m'a montré une lettre de toi qui me navre. Que veux-tu dire avec mon silence? C'est du tien, au contraire, que je me plains. Écris-moi, écris-moi! Es-tu triste? Dis-moi de t'écrire tous les jours et quand je ne t'enverrais que les premières lignes venues, quand je n'y saurais que te dire, je t'y enverrai tant de baisers qu'elles te feront du bien, car je te juge comme moi : pourvu que je reçoive de ton écriture, je suis content. Allons, sèche tes larmes. Comment peux-tu croire que j'oublie? D'où vient cette idée saugrenue que tu te fourres dans la cervelle?

Je fais tout mon possible pour hâter mes maudits comices, afin de t'aller voir plus vite; mais je suis désespéré, tout mon travail de cette semaine est à refaire. Nous venons, nous deux Bouilhet, d'avoir une discussion de *trois heures* à propos de cinq pages. J'ai fini par me rendre à ses raisons. Mais quelle galère! J'en perds la tête, il y a de quoi se pendre.

Allons, adieu, mille bons baisers, j'attends

demain matin une lettre de toi. Je t'écrirai dans les premiers jours de la semaine prochaine.

À toi, à toi. Ton G.

Tu verras Bouilhet jeudi à 1 heure.

410. À LA MÊME.

[Croisset] Vendredi soir, 1 heure [15 juillet 1853].

Tandis que je te reprochais ta lettre, bonne chère Muse, tu te la reprochais à toi-même. Tu ne saurais croire combien cela m'a attendri, non à cause du fait en lui-même (j'étais sûr que, considérant la chose à froid, tu ne tarderais pas à la regarder du même œil que moi), mais à cause de la simultanéité d'impression. Nous pensons à l'unisson. Remarques-tu cela? Si nos corps sont loin, nos âmes se touchent. La mienne est souvent avec la tienne, va. Il n'y a que dans les vieilles affections que cette pénétration arrive. On entre ainsi l'un dans l'autre, à force de se presser l'un contre l'autre. As-tu observé que le physique même s'en ressent? Les vieux époux finissent par se ressembler. Tous les gens de la même profession n'ont-ils pas le même air? On nous prend souvent, Bouilhet et moi, pour frères. Je suis sûr qu'il y a dix ans cela eût été impossible. L'esprit est comme une argile intérieure. Il repousse du dedans la forme et la façon selon lui. Si tu t'es levée quelquefois pendant que tu écrivais, dans les bons moments de verve, quand l'idée t'emplissait, et que tu te sois alors regardée dans la glace, n'as-tu

pas été tout à coup ébahie de ta beauté? Il y avait comme une auréole autour de ta tête, et tes yeux agrandis lançaient des flammes. C'était l'âme qui sortait. L'électricité est ce qui se rapproche le plus de la pensée. Elle demeure comme elle, jusqu'à présent, une force assez fantastique. Ces étincelles qui se dégagent de la chevelure, lors des grands froids, dans la nuit, ont peut-être un rapport plus étroit que celui d'un pur symbole avec la vieille fable des nimbes, des auréoles, des transfigurations. Où en étais-je donc? A l'influence d'une habitude intellectuelle. Rapportons cela au métier! Quel artiste donc on serait si l'on n'avait jamais lu que du beau, vu que du beau, aimé que le beau; si quelque ange gardien de la pureté de notre plume avait écarté de nous, dès l'abord, toutes les mauvaises connaissances, qu'on n'eût jamais fréquenté d'imbéciles ni lu de journaux! Les Grecs avaient tout cela. Ils étaient, comme *plastique*, dans des conditions que rien ne redonnera. Mais vouloir se chauffer de leurs bottes est démente. Ce ne sont pas des chlamydes qu'il faut au Nord, mais des pelisses de fourrures. La forme antique est insuffisante à nos besoins et notre voix n'est pas faite pour chanter ces airs simples. Soyons aussi artistes qu'eux, si nous le pouvons, mais autrement qu'eux. La conscience du genre humain s'est élargie depuis Homère. Le ventre de Sancho Pança fait craquer la ceinture de Vénus. Au lieu de nous acharner à reproduire de vieux chics, il faut s'évertuer à en inventer de nouveaux. Je crois que Delisle est peu dans ces idées. Il n'a pas l'instinct de la vie moderne, le *cœur* lui manque; je ne veux pas dire par là la sensibilité individuelle

ou même humanitaire, non, mais le cœur, au sens presque médical du mot. Son encre est pâle. C'est une muse qui n'a pas assez pris l'air. Les chevaux et les styles de race ont du sang plein les veines, et on le voit battre sous la peau et les mots, depuis l'oreille jusqu'aux sabots. La vie! la vie! [...] tout est là! C'est pour cela que j'aime tant le lyrisme. Il me semble la forme la plus naturelle de la poésie. Elle est là toute nue et en liberté. Toute la force d'une œuvre gît dans ce mystère, et c'est cette qualité primordiale, ce *motus animi continuus* (vibration, mouvement continu de l'esprit, définition de l'éloquence par Cicéron) qui donne la concision, le relief, les tournures, les élans, le rythme, la diversité. Il ne faut pas grande malice pour faire de la critique! On peut juger de la bonté d'un livre à la vigueur des coups de poing qu'il vous a donnés et à la longueur de temps qu'on est ensuite à en revenir. Aussi, comme les grands maîtres sont excessifs! Ils vont jusqu'à la dernière limite de l'idée. Il s'agit, dans Pourceaugnac, de faire prendre un lavement à un homme. Ce n'est pas un lavement qu'on apporte, non! mais toute la salle sera envahie de seringues! Les bonshommes de Michel-Ange ont des câbles plutôt que des muscles. Dans les bacchanales de Rubens on pisse par terre. Voir tout Shakespeare, etc., etc., et le dernier des gens de la famille, ce vieux père Hugo. Quelle belle chose que *Notre-Dame*! J'en ai relu dernièrement trois chapitres, le sac des Truands entre autres. C'est cela qui est fort! Je crois que le plus grand caractère du génie est, avant tout, la force. Donc ce que je déteste le plus dans les arts, ce qui me crispe,

c'est l'*ingénieur*, l'esprit. Quelle différence d'avec le mauvais goût qui, lui, est une bonne qualité dévoyée. Car pour avoir ce qui s'appelle du mauvais goût, il faut avoir de la poésie dans la cervelle. Mais l'esprit, au contraire, est incompatible avec la vraie poésie. Qui a eu plus d'esprit que Voltaire et qui a été moins poète? Or, dans ce charmant pays de France, le public n'admet la poésie que déguisée. Si on la lui donne toute crue, il rechigne. Il faut donc le traiter comme les chevaux d'Abbas-Pacha auxquels, pour les rendre vigoureux, on sert des boulettes de viande enveloppées de farine. Ça c'est de l'Art! Savoir faire l'enveloppe! N'ayez peur pourtant, offrez de cette farine-là aux lions, aux fortes gueules, ils sauteront dessus à vingt pas au loin, reconnaissant l'odeur.

Je lui ai écrit une lettre monumentale, au Grand Crocodile. Je ne cache pas qu'elle m'a donné du mal (mais je la crois montée, trop, peut-être), si bien que je la sais maintenant par cœur. Si je me la rappelle, je te la dirai. Le paquet part demain. J'ai été fort en train cette semaine. J'ai écrit huit pages qui, je crois, sont toutes à peu près faites. Ce soir, je viens d'esquisser toute ma grande scène des Comices agricoles. Elle sera énorme; ça aura bien trente pages. Il faut que, dans le récit de cette fête rustico-municipale et parmi ses détails (où tous les personnages secondaires du livre paraissent, parlent et agissent), je poursuive, et au premier plan, le dialogue continu d'un monsieur *chauffant* une dame. J'ai de plus, au milieu, le discours solennel d'un conseiller de préfecture, et à la fin (tout terminé) un article de journal fait par

mon pharmacien, qui rend compte de la fête en bon style philosophique, poétique et progressif. Tu vois que ce n'est pas une petite besogne. Je suis sûr de ma couleur et de bien des effets; mais pour que tout cela ne soit pas trop long, c'est le diable! Et cependant ce sont de ces choses qui doivent être abondantes et pleines. Une fois ce pas-là franchi, j'arriverai vite à ma baisade dans les bois par un temps d'automne (avec leurs chevaux à côté qui broutent les feuilles), et alors je crois que j'y verrai clair, et que j'aurai passé du moins Charrybde, si Scylla me reste. Quand je serai revenu de Paris, j'irai à Trouville. Ma mère veut y aller et je la suis. Au fond je n'en suis pas fâché : voir un peu d'eau salée me fera [du] bien. Voilà deux ans que je n'ai pris l'air et vu la campagne (si ce n'est avec toi, lors de notre promenade à Vétheuil). Je m'étendrai avec plaisir sur le sable, comme jadis. Depuis sept ans je n'ai été dans ce pays. J'en ai des souvenirs profonds : quelles mélancolies et quelles rêveries, et quels verres de rhum! Je n'emporterai pas la *Bovary*, mais j'y penserai; je ruminerai ces deux longs passages, dont je te parle, sans écrire. Je ne perdrai pas mon temps. Je monterai à cheval sur la plage; j'en ai si souvent envie! J'ai comme cela un tas de petits goûts dont je me prive; mais il faut se priver de tout quand on veut faire quelque chose. Ah! quels vices j'aurais si je n'écrivais! La pipe et la plume sont les deux sauvegardes de ma moralité, vertu qui se résout en fumée par les deux tubes. Allons, adieu, encore au milieu de la semaine prochaine une lettre, puis à la fin un petit billet, et ensuite!!!

---

## 411. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

22 juillet 1853, nuit de vendredi, 1 heure.

Oui, j'arriverai lundi prochain chez toi, vers 6 heures. Comme il faut que j'aille deux jours à Nogent, je préfère partir dès le lendemain mardi et revenir le mercredi soir. Je resterai avec toi jusqu'au mardi de l'autre semaine. Ma mère sera partie seule à Trouville; je l'irai rejoindre.

Bouilhet ne viendra pas. Je l'ai vu hier; il était un peu malade. Ses bacheliers à la fin de l'année l'occupent plus que jamais. Comme il a voulu se supprimer le tabac, il est dans une grande démoralisation et agacé nerveusement au suprême degré. Hier, il se purgeait et avait un œil tout enflé. Toutes les fois qu'il lui a fallu se mettre en train à un *fossile*, il a été indisposé.

J'ai eu, aujourd'hui, un grand succès. Tu sais que nous avons eu hier le *bonheur* d'avoir monsieur Saint-Arnaud<sup>(1)</sup>. Eh bien j'ai trouvé ce matin, dans le *Journal de Rouen*, une phrase du maire lui faisant un discours, laquelle phrase j'avais, la veille, écrite *textuellement* dans la Bovary (dans un discours de préfet, à des Comices agricoles). Non seulement c'était la même idée, les mêmes mots, mais les mêmes *assonances* de style. Je ne cache pas que ce sont de ces choses qui me font plaisir. Quand

(1) Maréchal de Saint-Arnaud, ministre de la Guerre. Répondant au discours du préfet, il assura les Rouennais que l'Empereur se faisait un devoir de restaurer l'agriculture de ses désastres.

la littérature arrive à la précision de résultat d'une science exacte, c'est roide. Je t'apporterai, du reste, ce discours gouvernemental et tu verras si je m'entends à faire de l'administratif et du Crocodile.

J'ai mis de côté Delisle, les *Fantômes*, la pièce sur Vétheuil, etc.

Ne compte pas sur les photographies. La collection n'est pas complète. Il me manque encore sept ou huit livraisons qui ne sont pas parues (je m'étais trompé parce qu'ils publient sans suivre l'ordre des numéros). Lorsque j'aurai tout, je t'apporterai tout; ça vaudra mieux.

Adieu donc, pauvre tendrement chérie. A bientôt, dans quelques heures *ton* t'embrassera.

---

412. À LA MÊME.

Trouville, mardi soir, 9 heures [9 août 1853].

Je suis arrivé ici hier au soir à 7 heures et demie, très fatigué des diligences et carrioles qui m'y ont amené. Pour prendre le paquebot, il eût fallu partir de Rouen dans la nuit, à 3 heures.

Quel volume je pourrais écrire ce soir, si l'expression était aussi rapide que la pensée! Depuis trente-six heures je navigue dans les plus vieux souvenirs de ma vie, et j'en éprouve une lassitude presque physique. Quand je suis arrivé hier, le soleil se couchait sur la mer, il était comme un grand disque de confiture de groseille. Voilà six ans qu'à la même époque de l'année j'y suis arrivé

à 2 heures du matin, à pied, avec Maxime, sac au dos, en revenant de Bretagne. Que de choses depuis ! Mais l'entrée qui domine toutes les autres est celle que je fis en 1843. C'était à la fin de ma première année de droit. J'arrivais de Paris, seul. J'avais quitté la diligence à Pont-l'Évêque, à trois lieues d'ici, et j'arrivais à pied, par un beau clair de lune, vers 3 heures du matin. Je me rappelle encore la veste de toile et le bâton blanc que je portais, et quelle dilatation j'ai eue en aspirant de loin l'odeur salée de la mer. Il n'y a que cela que je retrouve, l'odeur ; tout le reste est changé. Paris a envahi ce pauvre pays plein maintenant de chalets dans le goût de ceux d'Enghien. Tout est plein de culottes de peau, de livrées, de beaux messieurs, de belles dames. Cette plage, où je me promenais jadis sans caleçon, est maintenant décorée de sergents de ville ; il y a des lignes de démarcation pour les deux sexes.

Nature au front serein, comme vous oubliez,  
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses  
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

Il faut que la vie de l'homme soit bien longue, puisque les maisons, les pierres, la terre, tout cela a le temps de changer entre deux états de l'âme ! J'ai vu à notre ancienne maison, celle que nous avons habitée pendant quatre ans de suite, des *rochers factices*. Le rire m'a empêché les pleurs. C'est devenu la propriété d'un agent de change de Paris, et tout le monde s'accorde à trouver cela très beau.

Je crois que je deviens fort en philosophie, car ce spectacle m'eût navré il y a quelque temps.

Peut-être est-ce parce que je ne me suis pas encore trouvé suffisamment seul, ou bien parce que ton impression est encore trop forte? Je suis plein de toi. Mon linge sent ton odeur. Le souvenir de ta personne demi-nue, un flambeau à la main et m'embrassant dans le corridor, m'a poursuivi hier toute la journée à travers mes autres souvenirs, qui s'envolaient de tous les buissons de la route, au balancement de la diligence. Au chemin de fer j'ai trouvé Bouilhet. Nous avons déjeuné et dîné seuls à Croisset. Nous nous sommes couchés de bonne heure; je tombais de sommeil. Nous nous sommes quittés hier à 11 heures du matin. Qu'as-tu fait toute la journée pendant que je regardais les blés qu'on sciait, et la poussière et les arbres verts? Comment s'est passée la journée du dimanche? Je voudrais t'écrire une bonne et longue lettre, mais j'ai fort envie de dormir, quoiqu'il ne soit pas 10 heures. J'ai apporté ici quelques livres que je lirai peu, mes scénarios de la *Bovary* auxquels je travaillerai médiocrement. Je vais manger, fumer, bâiller au soleil, dormir surtout. J'ai parfois de grands besoins de sommeil pendant plusieurs jours, et j'aime mieux une jachère complète qu'un demi-labour.

Adieu, pauvre chère Muse, je pense beaucoup à toi et je t'embrasse. Mille baisers et tendresses.

Ton G.

Un de ces jours j'espère être plus proluxe. Ci-joint 100 francs.

---

## 413. À LA MÊME.

[Trouville] Dimanche 14, 4 heures [14 août 1853].

La pluie tombe, les voiles des barques sous mes fenêtres sont noires, des paysannes en parapluie passent, des marins crient, je m'ennuie ! Il me semble qu'il y a dix ans que je t'ai quittée. Mon existence, comme un marais dormant, est si tranquille que le moindre événement y tombant y cause des cercles innombrables, et la surface ainsi que le fond est longtemps avant de reprendre sa sérénité ! Les souvenirs que je rencontre ici à chaque pas sont comme des cailloux qui déboulent, par une pente douce, vers un grand gouffre d'amertume que je porte en moi. La vase est remuée ; toutes sortes de mélancolies, comme des crapauds interrompus dans leur sommeil, passent la tête hors de l'eau et forment une étrange musique ; j'écoute. Ah ! comme je suis vieux, comme je suis vieux, pauvre chère Louise !

Je retrouve ici les bonnes gens que j'ai connues il y a dix ans. Ils portent les mêmes habits, les mêmes mines ; les femmes seulement sont engraisées et les hommes un peu blanchis. Cela me stupéfie, l'immobilité de tous ces êtres ! D'autre part, on a bâti des maisons, élargi le quai, fait des rues, etc. Je viens de rentrer par une pluie battante et un ciel gris, au son de la cloche qui sonnait les vêpres. Nous avons été à Deauville (une ferme de ma mère). Comme les paysans m'embêtent, et que je suis peu fait pour être propriétaire ! Au bout

de trois minutes la société de ces sauvages m'assomme. Je sens un ennui idiot m'envahir comme une marée. La chape de plomb que le Dante promet aux hypocrites n'est rien en comparaison de la lourdeur qui me pèse alors sur le crâne. Mon frère, sa femme et sa fille sont venus passer le dimanche avec nous ! Ils ramassent maintenant des coquilles, entourés de caoutchoucs, et s'amuse beaucoup. Moi aussi je m'amuse beaucoup, à l'heure des repas, car je mange énormément de matelote. Je dors une douzaine d'heures assez régulièrement toutes les nuits et dans le jour je fume passablement. Le peu de travail que je fais est de préparer le programme du cours d'histoire que je commencerai à ma nièce, une fois rentré à Croisset. Quant à la *Bovary*, impossible même d'y songer. Il faut que je sois *chez moi* pour écrire. Ma liberté d'esprit tient à mille circonstances accessoires, fort misérables, mais fort importantes. Je suis bien content de te savoir en train pour la *Servante*. Qu'il me tarde de voir cela !

J'ai passé hier une grande heure à regarder se *baigner les dames*. Quel tableau ! Quel hideux tableau ! Jadis, on se baignait ici sans distinction de sexes. Mais maintenant il y a des séparations, des poteaux, des filets pour empêcher, un inspecteur en livrée (quelle atroce chose lugubre que le grotesque !). Donc hier, de la place où j'étais, debout, lorgnon sur le nez, et par un grand soleil, j'ai longuement considéré les baigneuses. Il faut que le genre humain soit devenu complètement imbécile pour perdre jusqu'à ce point toute notion d'élégance. Rien n'est plus pitoyable que ces sacs où les femmes se fourrent le corps, que ces serre-

tête en toile cirée! Quelles mines! quelles démarches! Et les pieds! rouges, maigres, avec des oignons, des durillons, déformés par la bottine, longs comme des navettes ou larges comme des battoirs. Et au milieu de tout cela des moutards à humeurs froides, pleurant, criant. Plus loin, des grand'mamans tricotant et des «*mósiours*» à lunettes d'or, lisant le journal et, de temps à autre, entre deux lignes, savourant l'immensité avec un air d'approbation. Cela m'a donné envie tout le soir de m'enfuir de l'Europe et d'aller vivre aux îles Sandwich ou dans les forêts du Brésil. Là, du moins, les plages ne sont pas souillées par des pieds si mal faits, par des individualités aussi fétides.

Avant-hier, dans la forêt de Touques, à un charmant endroit près d'une fontaine, j'ai trouvé des bouts de cigares éteints avec des bribes de pâtés. On avait été là *en partie*! J'ai écrit cela dans *Novembre* il y a onze ans! C'était alors purement imaginé, et l'autre jour ç'a été éprouvé. Tout ce qu'on invente est vrai, sois-en sûre. La poésie est une chose aussi précise que la géométrie. L'induction vaut la déduction, et puis, arrivé à un certain point, on ne se trompe plus quant à tout ce qui est de l'âme. Ma pauvre *Bovary*, sans doute, souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même.

J'ai vu une chose qui m'a ému, l'autre jour, et où je n'étais pour rien. Nous avons été à une lieue d'ici, aux ruines du château de Lassay (ce château a été bâti en six semaines pour M<sup>me</sup> Dubarry qui avait eu l'idée de venir prendre des bains de mer dans ce pays). Il n'en reste plus qu'un escalier, un

grand escalier Louis XV, quelques fenêtres sans vitres, un mur, et du vent, du vent! C'est sur un plateau en vue de la mer. A côté est une mesure de paysan. Nous y sommes entrés pour faire boire du lait à Liline qui avait soif<sup>(1)</sup>. Le jardinet avait de belles passe-roses qui montaient jusqu'au toit, des haricots, un chaudron plein d'eau sale. Dans les environs un cochon grognait (comme dans ta *Jeanneton*<sup>(2)</sup>) et plus loin, au delà de la clôture, des poulains en liberté broutaient et hennissaient avec leurs grandes crinières flottantes qui remuaient au vent de la mer. Sur les murs intérieurs de la chaumière, une image de l'Empereur et une autre de Badinguet! J'allais sans doute faire quelque plaisanterie quand, dans un coin près de la cheminée, et à demi paralytique, se tenait assis un vieillard maigre, avec une barbe de quinze jours. Au-dessus de son fauteuil, accrochées au mur, il y avait deux épaulettes d'or! Le pauvre vieux était si infirme qu'il avait du mal à prendre sa prise. Personne ne faisait attention à lui. Il était là ruminant, geignant, mangeant à même une jatte pleine de fèves. Le soleil donnait sur les cercles de fer qui entourent les seaux et lui faisait cligner des yeux. Le chat lapait du lait dans une terrine à terre. Et puis c'était tout. Au loin, le bruit vague de la mer. J'ai songé que, dans ce demi-sommeil perpétuel de la vieillesse (qui précède l'autre et qui est comme la transition de la vie au néant), le bonhomme sans doute revoyait les neiges de la Russie ou les sables de l'Égypte. Quelles visions flottaient devant ces yeux

(1) Sa nièce Caroline.

(2) *La Paysanne*.

hébétés? et quel habit! quelle veste rapiécée et propre! La femme qui nous servait (sa fille, je crois) était une commère de cinquante ans, court-vêtue, avec des mollets comme les balustres de la place Louis XV, et coiffée d'un bonnet de coton. Elle allait, venait, avec ses bas bleus et son gros jupon, et Badinguet, splendide au milieu de tout cela, cabré sur un cheval jaune, tricorne à la main, saluant une cohorte d'invalides dont toutes les jambes de bois étaient bien alignées. La dernière fois que j'étais venu au château de Lassay, c'était avec Alfred. Je me ressouvenais encore de la conversation que nous avons eue et des vers que nous disions, des projets que nous faisons...

Comme ça se fout de nous, la nature! et quelle balle impassible ont les arbres, l'herbe, les flots! La cloche du paquebot du Havre sonne avec tant d'acharnement que je m'interromps. Quel boucan l'industrie cause dans le monde! Comme la *machine* est une chose tapageuse! A propos de l'industrie, as-tu réfléchi quelquefois à la quantité de professions bêtes qu'elle engendre et à la masse de stupidité qui, à la longue, doit en provenir? Ce serait une effrayante statistique à faire! Qu'attendre d'une population comme celle de Manchester, qui passe sa vie à faire des épingles? Et la confection d'une épingle exige cinq à six spécialités différentes! Le travail se subdivisant, il se fait donc, à côté des machines, quantité d'hommes-machines. Quelle fonction que celle de placeur à un chemin de fer! de metteur en bande dans une imprimerie! etc., etc. Oui, l'humanité tourne au bête. Leconte a raison; il nous a formulé cela d'une façon que je n'oublierai jamais. Les *rêveurs* du moyen âge

étaient d'autres hommes que les *actifs* des temps modernes.

L'humanité nous hait, nous ne la servons pas et nous la haïssons, car elle nous blesse. Aimons-nous donc *en l'Art*, comme les mystiques s'aiment *en Dieu*, et que tout pâlisce devant cet amour! Que toutes les autres chandelles de la vie (qui toutes puent) disparaissent devant ce grand soleil! Aux époques où tout lien commun est brisé, et où la Société n'est qu'un vaste banditisme (mot gouvernemental) plus ou moins bien organisé, quand les intérêts de la chair et de l'esprit, comme des loups, se retirent les uns des autres et hurlent à l'écart, il faut donc comme tout le monde se faire un égoïsme (plus beau seulement) et vivre dans sa tanière. Moi, de jour en jour, je sens s'opérer dans mon cœur un écartement de mes semblables qui va s'élargissant et j'en suis content, car ma faculté d'appréhension à l'endroit de ce qui m'est sympathique va grandissant, et à cause de cet écartement même. Je me suis rué sur ce bon Leconte avec soif. Au bout de trois paroles que je lui ai entendu dire, je l'aimais d'une affection toute fraternelle. Amants du Beau, nous sommes tous des bannis. Et quelle joie quand on rencontre un compatriote sur cette terre d'exil! Voilà une phrase qui sent un peu le Lamartine, chère Madame. Mais, vous savez, ce que je sens le mieux est ce que je dis le plus mal (que de *que!*). Dites-lui donc, à l'ami Leconte, que je l'aime beaucoup, que j'ai déjà pensé à lui mille fois. J'attends son grand poème celtique avec impatience. La sympathie d'hommes comme lui est bonne à se rappeler dans les jours de découragement. Si la mienne lui

a causé le même bien-être, je suis content. Je lui écrirais volontiers, mais je n'ai rien du tout à lui dire. Une fois revenu à Croisset, je vais creuser la *Bovary* tête baissée. Donnez-lui donc de ma part la meilleure poignée de main possible.

Je n'ai pas encore écrit à Bouilhet depuis tantôt huit jours que je suis ici, et n'en ai pas reçu de nouvelles. J'ai peur, pauvre chère Louise, de te blesser (mais notre système est beau, de ne nous rien cacher), eh bien ! ne m'envoie pas ton portrait photographié. Je déteste les photographies à proportion que j'aime les originaux. Jamais je ne trouve cela *vrai*. C'est la photographie d'après ta gravure ? J'ai la gravure qui est dans ma chambre à coucher. C'est une chose bien faite, bien dessinée, bien gravée, et qui me suffit. Ce procédé *mécanique*, appliqué à toi surtout, m'irriterait plus qu'il ne me ferait plaisir. Comprends-tu ? Je porte cette délicatesse loin, car moi je ne consentirais jamais à ce que l'on fît mon portrait en photographie. Max l'avait fait, mais j'étais en costume nubien, en pied, et vu de très loin, dans un jardin.

Les lectures, que je fais le soir, des détails de mœurs sur les divers peuples de la terre (dans un des livres que j'ai achetés à Paris) m'occasionnent de singulières envies. J'ai envie de voir les Lapons, l'Inde, l'Australie. Ah c'est beau, la terre ! Et mourir sans en avoir vu la moitié ! sans avoir été traîné par des rennes, porté par des éléphants, balancé en palanquin ! Je remettrai tout dans mon Conte oriental. Là je placerai mes amours, comme, dans la préface du *Dictionnaire*, mes haines.

Sais-tu que je n'ai jamais fait un si long séjour

à Paris et que jamais je ne m'y suis tant plu? Il y a aujourd'hui quinze jours à cette heure, je revenais de Chaville et j'arrivais chez toi. Comme c'est loin déjà! Il y a quelque chose derrière nous qui tire vers le lointain les objets disparus, avec la rapidité d'un torrent qui passe. La difficulté que j'ai à me recueillir maintenant vient sans doute de ces deux dérangements successifs. Le mouvement est arrêté. Loin de ma table, je suis stupide. L'encre est mon élément naturel. Beau liquide, du reste, que ce liquide sombre! et dangereux! Comme on s'y noie! comme il attire!

Allons, adieu, chère bonne Muse, bon courage, travaille bien! Tu me parais en dispositions crânes. Mille compliments à «*la Servante*», mille baisers à la maîtresse. A toi tout. Ton G.

---

414. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

16 août 1853, mardi, midi.

Je t'écrirai ce soir, bonne chère Muse, et verrai ta correction. N'ayant aucun dictionnaire sous la main, je ne sais à quelle époque est mort Giotto. J'essaierai de t'arranger cela ce soir.

Je n'ai pas reçu de paquet, comme il me semble que tu me l'annonces dans ta lettre de ce matin.

Voilà deux jours que je suis *fort occupé* et drôlement. Je n'ai pas dormi cette nuit. Je suis sur pied depuis 4 heures du matin. Je te conterai cela.

Adieu, mille baisers et tendresses.

A toi. Ton G.

---

## 415. À LA MÊME.

[Trouville,] Mardi soir, 9 heures [16 août 1853].

Je t'assure que ta correction est fort difficile. Voilà une demi-heure que j'y rêve sans pouvoir trouver de solution immédiate. Ton récit<sup>(1)</sup>, qui se passe en 1420, est une *date précise*. Ton Lippi est un personnage *historique*. Je ne sais ni l'époque de la mort et de la naissance du Giotto, ni l'année où le *Triomphe de la mort* d'Orcagna a été peint, ni aucune date de la vie d'Orcagna. Comment veux-tu que je t'arrange tout cela, seul, *ici*, sans un dictionnaire biographique même le plus élémentaire, ni aucun livre enfin qui puisse me mettre sur la voie? Il fut un temps où je savais tout cela par cœur. Mais depuis dix ans que je n'ai fait d'histoire, comment veux-tu que je m'y prenne? Il m'est donc *impossible* d'arranger cela de *suite* comme tu le désires, pauvre chère amie. Envoie-moi des notes précises. Les renseignements ne te manquent pas à Paris, Delisle peut t'en donner ou toi-même dans la *Biographie universelle*, ou dans Vasari, ce qui serait mieux, tu trouveras des renseignements suffisants. Envoie-les-moi et, posté par poste, c'est-à-dire en un jour, j'arrangerai la chose.

Je crois que Giotto vivait à la fin du *xiv<sup>e</sup>* siècle, que le *Campo Santo* est à peu près du même temps, mais je ne sais ce que Giotto a fait au *Campo Santo*, que j'ai du reste mal vu, ni s'il y

(1) *LES ENFANTS CÉLÈBRES : La Rançon du Génie.*

a même travaillé. J'y ai passé deux heures. Il faudrait deux semaines, et je n'ai considéré que la grande fresque d'Orcagna. Je ne veux pas corriger tes bévues par d'autres bévues plus considérables, et c'est ce que je ferais infailliblement, flottant dans l'incertitude où je suis.

D'autre part, l'admiration de ton brigand pour Michel-Ange était possible. Michel-Ange était, de son temps, reconnu pour un grand homme. Il frayait [avec] les puissants. Sa réputation avait pu parvenir jusqu'à Buonavita, et de là je comprends sa curiosité et son admiration ensuite pour l'homme qui avait eu le pouvoir de l'épouvanter. Mais en substituant à Michel-Ange Giotto ou Orcagna, tout change. Ici nous sommes au moyen âge. Les peintres étaient de purs ouvriers, sans popularité ni retentissement. L'artiste disparaissait dans l'Art. Du bruit pouvait se faire autour de l'œuvre, mais autour du nom (et à ce point), je ne le crois pas.

Et puis, si je fais la description du *Triomphe de la mort*, ce sera une description *artistique* et fautive conséquemment dans la bouche de ton personnage. Si elle est *naïve*, si elle n'exprime que l'étonnement de la chose, je veux dire l'effet brutal produit par le dramatique du sujet, quel rapport cela aura-t-il à la vocation de peintre ? L'effet que cette fresque a dû produire sur un homme comme Buonavita et dans son temps, c'est de le faire aller à confesse ou entrer dans un couvent. En sortant de là, nous ne pouvons pas faire de cet homme un amant du pittoresque, ce serait sot.

Envoie-moi donc le nom et les dates d'un grand peintre contemporain de Lippi et l'indication de

ses œuvres, ou de son œuvre la plus capitale, ce qui vaudrait mieux, et je tâcherai de te ravauder ce passage. Quant au *Triomphe de la mort*, je le crois une idée malencontreuse. Rien n'est moins esthétique en soi, et l'admiration *pour l'artiste* qui a fait cela ne doit venir qu'à un esprit dégagé de toute tradition religieuse et habitué à comparer des formes, abstraction faite du but où elles poussent ou veulent pousser. Et c'est parce que ces formes sont incorrectes qu'elles font tant d'effet. Elles poussent à l'épouvante de la mort et non à un sentiment d'admiration, ce que Michel-Ange procure à tout le monde à peu près; ça c'est de l'Art pur.

Réfléchis à tout cela. Si tu trouves un autre joint, dis-le et renvoie les pages imprimées ci-incluses. Je suis bien fâché, chère Louise, de ne pouvoir te rendre de suite ce petit service, mais tu vois tous les empêchements. Rêves-y un peu, envoie-moi des notes, et je t'obéirai.

Voilà deux jours entiers passés avec mon frère et sa femme. Il a eu l'idée d'aller voir à une demi-lieue d'ici une fort belle habitation en vente. L'idée de l'acheter l'a pris, l'enthousiasme les a saisis, puis le désenthousiasme, puis le réenthousiasme, et les considérations, et les objections. De peur de se *laisser gagner*, il est parti ce matin en manquant le rendez-vous donné au vendeur. C'est moi qui y ai été à sa place. Je me suis couché à une heure et levé avant quatre. Que de verres de rhum j'ai bus depuis hier! Et quelle étude que celle des bourgeois! Ah! voilà un fossile que je commence à bien connaître (le bourgeois)! Quels demi-caractères! Quelles demi-volontés! Quelles demi-passions! Comme tout est flottant, incertain, faible

dans ces cervelles ! O hommes pratiques, hommes d'action, hommes sensés, que je vous trouve malhabiles, endormis, bornés !

J'ai eu ce matin donc une conférence de près de quatre heures avec un « *môsieu* », restant debout, contemplant les blés, parlant baux, engrais et amélioration possible des terres. Vois-tu ma tête ! Après quoi j'ai écrit à Achille, en quatre pages, un *modèle* de lettre d'affaire, un petit mot pour toi, et j'ai un peu dormi cet après-midi. Mais je suis encore fatigué à cause de l'ennui et du froid que j'ai eus. Je grelottais dans les guérets, et mon cigare tremblait au bout de mes dents. J'aurais bien voulu ce soir t'écrire cette correction, cela m'aurait remis ; mais je n'y vois que du feu en vérité.

---

416. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mercredi matin, 10 heures [17 août 1853].

On vient de me remettre : 1° ton paquet ; 2° ta lettre de lundi soir, et mardi, mon lit était jonché de toi (ç'a été un bon réveil) et je me lève pour t'envoyer ce petit mot.

Merci du portrait. Je ne sais ce que j'en ferai à Croisset ; mais, ici, il m'a fait plaisir. N'importe, la photographie est une vilaine chose !

Je vais corriger tes *contes*. Tu auras tout cela avant le 25. Comptes-y. J'ai lu celui d'*Imprudence*, dans lequel il y a de bien bons vers ! Que de talent

perdu ! Quel dommage que de pareils vers soient là ! Celui de *Cécile* me semble impossible à retoucher tant il y a d'anges, de chérubins. L'idée des écheveaux d'or est bien jolie ; c'est cela surtout qu'il faut mettre en relief. M'autorises-tu à faire beaucoup de coupures si je le juge nécessaire ?

Je lisais les *Souvenirs de Jeunesse* quand on m'a apporté ta lettre. Elle me fut remise par les mains du pharmacien lui-même.

J'attends avec *anxiété* la suite de l'histoire Girardin-Concours. De n'importe quelle façon qu'elle tourne, c'est bon et il faudra faire savoir à Limayrac<sup>(1)</sup> que tu es l'auteur. Courage ! Courage ! Sacré nom de Dieu ! l'avenir est aux forts, aux patients, aux purs. Dans quelque temps d'ici nous serons des géants, notre taille se rehaussera de tout l'abaissement des autres. Nous serons les seuls. Tout cède à la ligne droite, sois-en sûre, et nous la suivons. Mais il ne faut regarder ni en avant, ni en arrière. Restons le nez collé sur notre ouvrage. Si l'*Acropole* paraît dans la *Presse*, je crois que tu te dois, à toi-même, pour achever l'œuvre, de refaire une *Acropole*, et qui ait le prix. Ce serait éclatant. Tu ferais suivre la publication de cette seconde *Acropole* d'un petit morceau de remerciement à l'Académie, dont je me charge, et qui enterrerait les concours de poésie définitivement. Je te reparlerai de cela plus longuement.

Renvoie de *suite* à Villemain le manuscrit, coûte que coûte. A côté d'une grande leçon virile, il ne faut pas de petite taquinerie féminine. Mais si

(1) Rédacteur en chef du *Constitutionnel*, puis rédacteur à la *Presse* ; publia, en 1853, *Coups de plumes sincères* (littérature et politique).

Girardin publie, tu pourras recevoir le bossu convenablement, et te mettre à *ton rang*.

Pas de lettre de Bouilhet. Je le suppose à Dieppe ou à Fécamp.

Le temps est affreux; il pleut à verse. Je vais rester toute la journée avec tes *Contes*; ce sera m'occuper de toi, penser à toi.

Mille tendresses. Ton G. qui t'embrasse.

---

417. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Samedi, 10 heures du matin, 20 août 1853.

Il faut rendre *de suite* à Villemain le *manuscrit corrigé*, le primitif ne devant plus exister. Voilà trop longtemps même que tu le gardes. Villemain peut avoir quelques soupçons. Notre probité doit être comme la femme de César. Rends donc le *manuscrit corrigé*. Puis *il faut* que cet hiver, toi, Bouilhet et Delisle fassiez une *Acropole*. Celle-là, on s'arrangera pour avoir le prix. Si tu l'as, il faudra publier en brochure les deux *Acropoles* et avec une préface que je te ferai. Elle serait de remerciements envers l'Académie. Si non, tu publieras en brochure la première, le jour du prix. Dans ce cas-là, si un autre avait le prix, je parie ma tête d'avance que son poème ne vaudrait pas le tien et tu aurais donc encore le dessus en publiant, et la seconde serait regardée comme non avenue. Suis mon avis; il est bon. En tout cas il faut rendre le *manuscrit corrigé*, afin que

les vers bons restent à l'Académie et que tu puisses toujours, par la suite, t'en prévaloir. Comprends-tu ?

Tu m'écris à ce sujet de grandes vérités. N'importe, continuons tête baissée. Fais ce que dois, advienne que pourra ! Qu'il me tarde de lire la *Servante* ! Quand penses-tu que je l'aie ?

J'ai corrigé tous tes contes. Il n'y en a qu'un auquel je n'ai pas touché, et qui ne me semble pas retouchable, c'est « *Richesse oblige* ». Franchement, il est détestable de fond et de forme, et le pis c'est qu'il est très ennuyeux. Mille choses y blessent la *délicatesse*. Je crois que le meilleur avis est de l'enterrer.

Tu as publié dans « *Folles et Saintes* » deux choses très amusantes : 1° l'histoire de ton avocat Démosthène ; 2° la provinciale à Paris. Tâche d'en tirer parti, plutôt que de donner une œuvre compromettante, et je juge cette nouvelle comme telle. Les autres, au moins, ne sont pas atroces d'intention. Mais cette vision angélique, amenant à des visites dans la rue Saint-Denis !...

Il y a, du reste, une supériorité inouïe des vers sur la prose. Garde le vers, polis-le, perfectionne-le. Bouilhet m'a envoyé le commencement de son *Mastodonte*<sup>(1)</sup>. C'est bien beau.

Il est matin, je suis à peine éveillé, je dors encore. Je voulais t'écrire une bonne lettre d'encouragement, mais, franchement, les mots me manquent. Mon cœur seul a les yeux ouverts, le cerveau pas encore.

Je t'enverrai demain ou après-demain le paquet.

(1) Voir *Les Fossiles*.

Adieu, toutes sortes de tendresses, pauvre chère Muse. Ne vas-tu pas bientôt à la campagne avec Henriette? Je t'embrasse; encore à toi.

Ton G.

---

418. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Trouville] Dimanche, 11 heures  
[et lundi, 21 et 22 août 1853].

J'expédierai demain un petit paquet contenant tes Contes, et deux écrans chinois que j'ai trouvés ici dans une boutique. Je souhaite qu'ils te fassent plaisir, bonne chère Muse. Quant aux Contes, je n'ai pas touché à « Richesse oblige », comme je te l'ai dit dans ma dernière lettre. Cette œuvre me semble complètement à refaire, ou plutôt à laisser.

Tu t'es étrangement méprise sur ce que je disais relativement à Leconte. Pourquoi veux-tu que, dans toutes ces matières, je ne sois pas franc? Je ne peux pourtant (et avec toi, surtout, au risque des déductions forcées et allusions lointaines que tu en tires) déguiser ma pensée. J'exprime en ces choses ce qui me semble, à moi, *la Règle*. Pourquoi veux-tu toujours t'y faire rentrer? Quand je parle de femmes, tu te mets du nombre. Tu as tort; cela me gêne. J'avais dit que Leconte me paraissait avoir besoin de l'*élément gai* dans sa vie. Je n'avais pas entendu qu'il lui fallait une grisette. Me prends-tu pour un partisan des amours légères, comme J.-P. de Béranger? La chasteté absolue me semble, comme à toi, préférable (morale) à

la débauche. Mais la débauche pourtant (si elle n'était un mensonge) serait une chose belle et il est bon, sinon de la pratiquer, du moins de la rêver. Qu'on s'en lasse vite, d'accord ! Et les conditionnels que tu me poses à ce sujet ne peuvent même s'appliquer, car ces pauvres créatures, dont tu parles toujours avec un mépris un peu bourgeois, exhalent pour moi, un tel parfum d'ennui que j'aurais beau me forcer maintenant : les sens s'y refusent. Mais tout le monde n'a pas passé par toi. (Ne t'inquiète pas de l'avenir, va ; tu resteras toujours la légitime.) Et je persiste à soutenir que si tu pouvais offrir à Leconte quelque chose de *beau et de violent*, charnellement parlant, cela lui ferait du bien. Il faudrait qu'un vent chaud dissipât les brumes de son cœur. Ne vois-tu pas que ce pauvre poète est fatigué de passions, de rêves, de misères. Il a eu un grand excès de cœur ; un petit amour lui ferait pitié ; les excessifs sont dangereux, un *peu de farce* ne nuirait pas. Je lui souhaite une maîtresse simple de cœur et bornée de tête, très bonne fille, très lascive, très belle, qui l'aime peu et qu'il aime peu. Il a besoin de prendre la vie par les moyens termes, afin que son idéal reste haut. Quand Goëthe épousa sa servante, il venait de passer par *Werther*, et c'était un maître homme et qui raisonnait tout.

Oui, je soutiens (et ceci, pour moi, doit être un dogme pratique dans la vie d'artiste) qu'il faut faire dans son existence deux parts : vivre en bourgeois et penser en demi-dieu. Les satisfactions du corps et de la tête n'ont rien de commun. S'ils (*sic*) se rencontrent mêlés, prenez-les et gardez-les. Mais *ne les cherchez pas réunis*, car ce serait *factice*. Et cette

idée de *bonheur*, du reste, est la cause presque exclusive de toutes les infortunes humaines. Réservons la moelle de notre cœur pour la doser en tartines, le jus intime des passions pour le mettre en bouteilles. Faisons de tout notre nous-même un résidu sublime pour nourrir les postérités ! Sait-on ce qui se perd chaque jour par les écoulements du sentiment ?

On s'étonne des mystiques, mais le secret est là. Leur amour, à la manière des torrents, n'avait qu'un seul lit, étroit, profond, en pente, et c'est pour cela qu'il emportait tout.

Si vous voulez à la fois chercher le Bonheur et le Beau, vous n'atteindrez ni à l'un ni à l'autre, car le second n'arrive que par le sacrifice. L'Art, comme le Dieu des Juifs, se repaît d'holocaustes. Allons ! déchire-toi, flagelle-toi, roule-toi dans la cendre, avilis la matière, crache sur ton corps, arrache ton cœur ! Tu seras seul, tes pieds saigneront, un dégoût infernal accompagnera tout ton voyage, rien de ce qui fait la joie des autres ne causera la tienne, ce qui est piquûre pour eux sera déchirure pour toi, et tu rouleras, perdu dans l'ouragan, avec cette petite lueur à l'horizon. Mais elle grandira, elle grandira comme un soleil, les rayons d'or t'en couvriront la figure, ils passeront en toi, tu seras éclairée du dedans, tu te sentiras légère et tout esprit, et après chaque saignée la chair pèsera moins. Ne cherchons donc que la tranquillité ; ne demandons à la vie qu'un fauteuil et non des trônes, que de la satisfaction et non de l'ivresse. La Passion s'arrange mal de cette longue patience que demande le métier. L'Art est assez vaste pour occuper tout un homme. En distraire

quelque chose est presque un crime, c'est un vol fait à l'idée, un manque au devoir. Mais on est faible, la chair est molle et le cœur, comme un rameau chargé de pluie, tremble aux secousses du sol. On a des besoins d'air comme un prisonnier, des défaillances infinies vous saisissent, on se sent mourir. La sagesse consiste à jeter par-dessus le bord la plus petite partie possible de la cargaison, pour que le vaisseau flotte à l'aise.

Toi, je t'aime comme je n'ai jamais aimé et comme je n'aimerai pas. Tu es et resteras *seule*, et sans comparaison avec nulle autre. C'est quelque chose de mélangé et de profond, quelque chose qui me tient par tous les bouts, qui flatte tous mes appétits et caresse toutes mes vanités. Ta *réalité* y disparaît presque. Pourquoi est-ce que, quand je pense à toi, je te vois souvent avec d'autres costumes que les tiens ? L'idée que tu es *ma maîtresse* me vient rarement ou, du moins, tu ne te formules pas devant moi par *cela*. Je contemple (comme si je la voyais) ta figure toute éclairée de joie quand je lis tes vers en t'admirant, alors qu'elle prend une expression radieuse d'idéal, d'orgueil et d'attendrissement. Si je pense à toi, au lit, c'est étendue, un bras replié, toute nue, une boucle plus haute que l'autre et regardant le plafond. Il me semble que tu peux vieillir, enlaidir même et que rien ne te changera. Il y a un pacte entre nous deux, et indépendant de nous. N'ai-je pas fait tout pour te quitter ? N'as-tu pas fait tout pour en aimer d'autres ? Nous sommes revenus l'un à l'autre parce que nous étions faits l'un pour l'autre. Je t'aime avec tout ce qui me reste de cœur, avec les lambeaux que j'en ai gardés. Je

voudrais seulement t'aimer davantage afin de te rendre plus heureuse, puisque je te fais souffrir, moi qui voudrais te voir en l'accomplissement de tous tes *désirs*.

Tu as accusé ces jours-ci les fantômes de Trouville<sup>(1)</sup>; mais je t'ai beaucoup écrit depuis que je suis à Trouville, et le plus long retard dont j'ai été coupable a été de six jours (ordinairement je ne t'écris que toutes les semaines). Tu ne t'es donc pas aperçue qu'ici justement j'avais recours à toi, au milieu de la solitude intime qui m'environne? Tous mes souvenirs de ma jeunesse crient sous mes pas, comme les coquilles de la plage. Chaque lame de la mer que je regarde tomber éveille en moi des retentissements lointains. J'entends gronder les jours passés et se presser comme des flots toute l'interminable série des passions disparues. Je me rappelle les spasmes que j'avais, des tristesses, des convoitises qui sifflaient par rafales, comme le vent dans les cordages, et de larges envies vagues tourbillonnant dans du noir, comme un troupeau de mouettes sauvages dans une nuée orageuse. Et sur qui veux-tu que je me repose si ce n'est sur toi? Ma pensée, fatiguée de toute cette poussière, se couche ainsi sur ton souvenir, plus mollement que sur un banc de gazon. L'autre jour, en plein soleil et tout seul, j'ai fait six lieues à pied au bord de la mer. Cela m'a demandé tout l'après-midi. Je suis revenu ivre, tant j'avais humé d'odeurs et pris de grand air. J'ai arraché des varechs et ramassé des coquilles, et je me suis couché à plat dos sur le sable et sur l'herbe. J'ai croisé les

(1) Voir *Œuvres de Jeunesse inédites*, I, p. 504.

mains sur mes yeux et j'ai regardé les nuages. Je me suis ennuyé, j'ai fumé, j'ai regardé les coquelicots, je me suis endormi cinq minutes sur la dune. Une petite pluie qui tombait m'a réveillé. Quelquefois j'entendais un chant d'oiseau coupant par intermittence le bruit de la mer. Quelquefois un ruisseau, filtrant à travers la falaise, mêlait son clapotement doux au grand battement des flots. Je suis rentré comme le soleil couchant dorait les vitres du village. Il était marée basse. Le marteau des charpentiers résonnait sur la carcasse des barques à sec. On sentait le goudron avec l'odeur des huîtres.

*Observation de morale et d'esthétique.* Un brave homme d'ici, qui a été maire pendant *quarante ans*, me disait que, pendant cet espace de temps, il n'avait vu que *deux* condamnations pour vol, sur la population qui est de plus de trois mille habitants. Cela me semble lumineux. Les matelots sont-ils d'une autre pâte que les ouvriers? Quelle est la raison de cela? Je crois qu'il faut l'attribuer au *contact du grand*. Un homme qui a toujours sous les yeux autant d'étendue que l'œil humain en peut parcourir doit retirer de cette fréquentation une sérénité dédaigneuse (voir le gaspillage des marins de tout grade, insouci de la vie et de l'argent). Je crois que c'est dans ce sens-là qu'il faut chercher la *moralité de l'Art*. Comme la nature, il sera donc moralisant par son élévation virtuelle et utile par le sublime. La vue d'un champ de blé est quelque chose qui réjouit plus le philanthrope que celle de l'Océan, car il est convenu que l'Agriculture pousse aux bonnes mœurs. Mais quel piètre homme qu'un charretier près d'un ma-

telot! L'idéal est comme le Soleil; il pompe à lui toutes les crasses de la Terre.

On n'est quelque chose qu'en vertu seulement de l'élément où l'on respire. Tu me sais gré des conseils que je t'ai donnés depuis deux ans, parce que tu as fait depuis deux ans de grands progrès. Mais mes conseils ne valent pas quatre sous. Tu as acquis seulement *la Religion* et, comme tu gravites là dedans, tu es montée. Je crois que si l'on regardait toujours les cieus, on finirait par avoir des ailes.

A propos d'ailes, que de dindons sont ici-bas! dindons qui passent pour des aigles et qui font la roue comme des paons.

J'ai renoué connaissance (en le rencontrant sur le quai) avec M. Cordier, gentleman de ces contrées, ancien sous-préfet de Pont-l'Évêque sous Louis-Philippe, ancien député réac, ex-membre de la parlotte d'Orsay, ex-auditeur au Conseil d'État, jeune homme tout à fait bien, docteur en droit, belle fortune (fils d'un ancien marchand de bœufs), fréquentant à Paris la haute société, ami de M. Guizot et jouant, dit-on, fort *joliment du violon*. Je l'avais connu autrefois ici, et à Paris chez Toirac (tu peux juger l'esprit).

Lundi.

Il s'est fait bâtir un chalet charmant et qui fait rumeur dans le pays. L'extérieur est vraiment d'un homme de goût; mais c'est tellement *cosu* à l'intérieur que c'en est atroce. Il a imaginé de décorer son salon de *marines* peintes à fresque (des marines en vue de la mer!). Tout est peinturluré,

doré, candélabré. C'est pompeux et mastoc. La grosse patte du bouvier fait craquer le gant blanc du *monsieur bien*. Il vit là, enrageant de n'être pas préfet, s'embêtant fort, prétendant qu'il s'amuse, et aspirant à l'héritière comme le nez du père Aubry à la tombe. Et des mots : « J'ai renoncé aux vanités, je méprise le monde, je ne m'occupe plus que d'art. » S'occuper d'art, c'est avoir des vitraux de couleur dans son escalier, avec des meubles en chêne façon Louis XIII ! Dans sa chambre à coucher j'ai vu des volumes de Fourier : « Il est bon (disait-il) de lire tout. Il faut tout admettre, ne fût-ce que pour réfuter ces garçons-là ! Aussi vous avez pu voir à la Chambre comme je m'en acquittais ! » A la Chambre il s'est beaucoup occupé de la *question de la viande* et a fait même, à ses propres frais et en compagnie d'autres fortes têtes (ou fortes gueules), un voyage en Allemagne afin d'étudier *le bœuf*. Quand il a été habillé (il allait dîner en ville), nous sommes sortis ensemble. Comme je demandais du feu pour allumer un cigare, il m'a fait entrer dans la cuisine. « J'ai soif, va me chercher un verre de cidre », a-t-il commandé à une façon de petit vacher qui était là. L'enfant est monté dans la belle salle à manger et en a rapporté deux verres et une carafe de cristal : « Sacré nom de Dieu, foutu imbécile, je t'ai dit *dans un verre de cuisine*. » Il était exaspéré ! et me montrant lui-même les deux verres (qui valaient bien de trois à quatre francs pièce) : « Ce serait fâcheux de les casser ; voyez le filet ! J'ai commandé des *verres artistiques*. Je tiens à ce que tout, chez moi, ait un *cachet particulier*. »

Il devait aller, après son dîner, faire des visites,

danser au salon des Bains, jouer le whist chez M<sup>me</sup> Pasquier, et pendant dix minutes il n'avait cessé de me parler de la solitude!

Voilà la race commune des gens qui sont à la tête de la Société. Dans quel gâchis nous pataugeons! Quel niveau! Quelle anarchie! La médiocrité se couvre d'intelligence. Il y a des recettes pour tout, des mobiliers voulus et qui disent : « Mon maître aime les arts. Ici on a l'âme sensible. Vous êtes chez un homme grave! » Et quels discours! quel langage! quel commun! Où aller vivre, miséricorde! Saint Polycarpe avait coutume de répéter, en se bouchant les oreilles et s'enfuyant du lieu où il était : « Dans quel siècle, mon Dieu! m'avez-vous fait naître! » Je deviens comme saint Polycarpe.

La bêtise de tout ce qui m'entoure s'ajoute à la tristesse de ce que je rêve. Peu de gaieté en somme. J'ai besoin d'être rentré chez moi et de reprendre la *Bovary* furieusement. Je n'y peux songer; tout travail ici m'est impossible.

Je relis beaucoup de Rabelais; je fume considérablement. Quel homme que ce Rabelais! Chaque jour on y découvre du neuf. Prends donc, toi, pauvre Muse, l'habitude de lire *tous les jours un classique*. Tu ne lis pas assez. Si je te prêche cela sans cesse, chère amie, c'est que je crois cette hygiène salubre.

Je suis dans ce moment fort empêché par un rhumatisme dans le cou, que j'avais hier un peu, mais qui aujourd'hui, m'est revenu plus fort. Ce sont les pluies de la Grèce qui me remontent. J'en ai tant eu pendant trois semaines! Je viens néanmoins de clouer ta petite boîte. Je l'expédierai

demain et fermerai cette lettre en même temps. Je pense que tu recevras la boîte jeudi au plus tard; n'est-ce pas le jour de ta fête? Je n'en sais rien, n'ayant point de calendrier.

Nous nous en allons d'ici de mercredi prochain (après-demain) en huit. Nous irons un jour à Pont-l'Évêque, un au Havre et nous serons rentrés à Croisset samedi, qui doit être le 3. Envoie-moi l'adresse exacte de ce bon Babinet, pour que je le cadotte de son caneton dès que je serai rentré. Comme il rehausse dans mon estime, depuis que je sais que son désordre vient de ses désordres! C'est un tempérament herculéen! une riche nature, un sage (*sapiens*, le sage, de *sapere*, goûter, le sage est l'homme qui goûte), et Babinet goûte ce qui est beau et bon.

Allons, adieu, pauvre chère Muse, pioche bien ta *Servante*. Mille tendres baisers sur les yeux, à toi tout.

Ton G.

419. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mardi matin, 10 heures, 23 août 1853.

Ton étonnement relativement à *Rich[esse] obl[ige]* m'étonne tellement moi-même que j'en ai presque des remords. Me suis-je trompé? Je déclouerais la boîte, si tout cela ne devait amener du retard dans mon envoi. Relis-le donc et, si tu crois que ça puisse aller, donne-le. Moi, ça m'a semblé

ennuyeux; mais ce n'est pas une raison. Ce qui m'a choqué, c'est le mélange de tant de surnaturel avec tant d'ordinaire.

Comme détail je n'ai rien remarqué de bon ni de mauvais. Ainsi tu peux livrer la chose telle qu'elle est. Il n'y a point de disparate, mais c'est le ton général que je n'aime pas, la pâte même du style.

La première page m'avait beaucoup plu : cette neige qui tombe et jusqu'à l'évanouissement de la jeune fille, qui parle d'ailleurs un étrange langage. Le cimetière d'Allemagne aussi avait du bon; mais à partir de la vision, quel macaroni!

Tu as bien tort de *causer littérature* avec des gens qui ne parlent pas notre langue. Il faut avec ces poissons d'eau douce leur fermer l'océan, c'est-à-dire notre cœur, et rester avec eux dans les ruisseaux communs. Si, à l'avenir (ceci doit être un serment que tu te feras), l'occasion s'en présente, comme pour Béranger, par exemple, c'est d'exprimer son opinion de la manière la *plus crâne*. S'ils persistent, on fait une *leçon* de dix minutes, livre en main, et calme; puis on n'y revient plus. Tu sais que je suis toujours à ton service pour une *engueulade solennelle*, et je te serai même très reconnaissant de m'en fournir le moyen. Jamais de la vie on ne leur a dit le quart des vérités qui m'étouffent.

Rends donc l'*Acropole*, sans rien dire, et puis nous verrons. « Vous verrez! vous verrez!» comme dit Purgon.

Les bateaux pour le Havre partent de Rouen dans le mois d'octobre tous les jours impairs, 1<sup>er</sup>, 3, 5, 7, etc., jusqu'au 15. J'enverrai l'indication

des heures à M. B... lui-même, avec *prière* de m'avertir de son arrivée. Il me ferait le plus grand plaisir de descendre chez moi. Je l'ai déjà invité et je compte qu'il acceptera.

Allons, adieu chère Louise, chère Muse; mille baisers pour ta fête et des meilleurs. A toi, sur tout ton toi et tout en toi.

Ton G.

Le mauvais vouloir contre Leconte à la *Revue*, superbe! Quels misérables! *Oderunt poetas*. Le mot d'Horace est toujours vrai. Bouilhet m'écrit que ses vers n'y sont pas. Évidemment nos actions sont en baisse. Tant mieux! La bienveillance de semblables canailles, n'est-ce pas un outrage?

---

420. À LOUIS BOUILHET.

Trouville, 23 août 1853.

Quelle sacrée pluie! comme ça tombe! Tout se fond en eau! Je vois passer sous mes fenêtres des bonnets de coton abrités par des parapluies rouges. Les barques vont partir à la mer. J'entends les chaînes des ancres qu'on lève avec des imprécations générales à l'adresse du mauvais temps. S'il dure encore trois ou quatre jours, ce qui me paraît probable, nous plions bagages et revenons.

Admire encore ici une de ces politesses de la Providence et qui y feraient croire. Chez qui suis-je logé? Chez un pharmacien! Mais de qui

est-il l'élève? De Dupré! Il fait, comme lui, beaucoup d'eau de Seltz. «Je suis le seul à Trouville qui fasse de l'eau de Seltz!» En effet, dès huit heures du matin, je suis souvent réveillé par le bruit des bouchons qui partent inopinément. Pif! paf! La cuisine est en même temps le laboratoire. Un alambic monstrueux y courbe parmi les casseroles

L'effrayante longueur de son cuivre qui fume

et souvent on ne peut mettre le pot au feu à cause des préparations pharmaceutiques. Pour aller dans la cour, il faut passer par-dessus des paniers pleins de bouteilles. Là crache une pompe qui vous mouille les jambes. Les deux garçons rincent des boccas. Un perroquet répète du matin au soir : «As-tu bien déjeuné, Jacko?» Et enfin un môme de dix ans environ, le fils de la maison, l'espoir de la pharmacie, s'exerce à des tours de force en soulevant des poids avec ses dents.

Ce voyage de Trouville m'a fait repasser mon cours d'histoire intime. J'ai beaucoup rêvassé sur ce théâtre de mes passions. Je prends congé d'elles et pour toujours, je l'espère. Me voilà à moitié de la vie. Il est temps de dire adieu aux tristesses juvéniles. Je ne cache pas cependant qu'elles me sont, depuis trois semaines, revenues à flot. J'ai eu deux ou trois bons après-midi en plein soleil, tout seul sur le sable, et où je retrouvais tristement autre chose que des coquilles brisées. J'en ai fini avec tout cela, Dieu merci! Cultivons notre jardin et ne levons plus la tête pour entendre crier les corneilles.

Comme il me tarde d'avoir fini la *Bovary*, *Anubis* et mes trois *préfaces*, pour entrer dans une période nouvelle, pour me livrer au « Beau pur » ! L'oisiveté où je vis depuis quelque temps me donne un désir cuisant de transformer par l'Art tout ce qui est « de moi », tout ce que j'ai senti. Je n'éprouve nullement le besoin d'écrire mes mémoires. Ma personnalité même me répugne, et les objets immédiats me semblent hideux ou bêtes. Je me reporte sur l'idée. J'arrange les barques en tartanes. Je déshabille les matelots qui passent pour en faire des sauvages marchant tout nus sur des plages vermeilles. Je pense à l'Inde, à la Chine, à mon conte oriental (dont il me vient des fragments). J'éprouve le besoin d'épopées gigantesques.

Mais la vie est si courte ! Je n'écrirai jamais comme je veux, ni le quart de ce que je rêve. Toute cette force que l'on se sent et qui vous étouffe, il faudra mourir avec elle et sans l'avoir fait déborder !

J'ai revu hier, à deux heures d'ici, un village où j'avais été il y a onze ans avec ce bon Orłowski<sup>(1)</sup>. Rien n'était changé aux maisons, ni à la falaise, ni aux barques. Les femmes au lavoir étaient agenouillées dans la même pose, en même nombre, et battaient leur linge sale dans la même eau bleue. Il pleuvait un peu, comme l'autre fois. Il semble, à certains moments, que l'univers s'est immobilisé, que tout est devenu statue et que nous seuls vivons. Et est-ce insolent la nature ! Quel polisson de visage impudent ! On se torture l'esprit à vouloir comprendre l'abîme qui nous

(1) Musicien, voir *Correspondance*, t. I, p. 24.

sépare d'elle. Mais quelque chose de plus farce encore, c'est l'abîme qui nous sépare de nous-mêmes. Quand je songe qu'ici, à cette place, en regardant ce mur blanc à rechampi vert, j'avais des battements de cœur et qu'alors j'étais plein de «Pohésie», je m'ébahis, je m'y perds, j'en ai le vertige, comme si je découvrais tout à coup un mur à pic, de deux mille pieds, au-dessous de moi.

Ce petit travail que je fais, je vais le compléter cet hiver, quand tu ne seras plus là, pauvre vieux, le dimanche, en rangeant, brûlant, classant toutes mes paperasses. Avec la *Bovary* finie, c'est l'âge de raison qui commence. Et puis, à quoi bon s'encombrer de tant de souvenirs? Le passé nous mange trop. Nous ne sommes jamais au présent, qui seul est important dans la vie. Comme je philosophe! J'aurais bien besoin que tu fusses là! Il me coûte d'écrire; les mots me manquent. Je voudrais être étendu sur ma peau d'ours, près de toi, et devisant «mélancoliquement» ensemble.

Sais-tu que, dans le dernier numéro de la *Revue*, notre ami Leconte était assez mal traité<sup>(1)</sup>? Ce sont définitivement de plates canailles. «La phalange» est un chenil. Tous ces animaux-là sont encore beaucoup plus bêtes que féroces. Toi qui aimes le mot «piètre», c'est tout cela qui l'est!

Écris-moi une démesurée lettre, le plus tôt que tu pourras et embrasse-toi de ma part. Adieu.

---

(1) Article de J. Verdun, désobligeant et sans sincérité.

## 421. À LOUISE COLET.

[Trouville] Vendredi soir, 11 heures [26 août 1853].

Ceci est probablement ma dernière lettre de Trouville. Nous serons dans huit jours au Havre et le samedi à Croisset. Au milieu de la semaine prochaine je t'enverrai un petit mot. Le samedi soir, à Croisset, si Bouilhet n'y est pas, je t'écrirai. Tâche que j'aie une lettre de toi en rentrant pour le samedi, ou le dimanche matin plutôt. Cela me fera un bon retour. Quelle *bosse* de travail je vais me donner une fois rentré ! Cette vacance ne m'aura pas été inutile ; elle m'a rafraîchi. Depuis deux ans je n'avais guère pris l'air ; j'en avais besoin. Et puis je me suis un peu retrempé dans la contemplation des flots, de l'herbe et du feuillage. Écrivains que nous sommes et toujours courbés sur l'Art, nous n'avons guère avec la nature que des communications imaginatives. Il faut quelquefois regarder la lune ou le soleil en face. La sève des arbres vous entre au cœur par les longs regards stupides que l'on tient sur eux. Comme les moutons qui brouettent du thym parmi les prés ont ensuite la chair plus savoureuse, quelque chose des saveurs de la nature doit pénétrer notre esprit s'il s'est bien roulé sur elle. Voilà seulement huit jours, tout au plus, que je commence à être tranquille et à savourer avec simplicité les spectacles que je vois. Au commencement j'étais ahuri ; puis j'ai été triste, je m'ennuyais. A peine si je m'y fais qu'il faut partir. Je marche beaucoup, je m'éreinte avec délices.

Moi qui ne peux souffrir la pluie, j'ai été tantôt trempé jusqu'aux os, sans presque m'en apercevoir. Et quand je m'en irai d'ici, je serai chagrin. C'est toujours la même histoire ! Oui, je commence à être débarrassé de moi et de mes souvenirs. Les joncs qui, le soir, fouettent mes souliers en passant sur la dune, m'amuse plus que mes songeries (je suis aussi loin de la *Bovary* que si je n'en avais écrit de ma vie une ligne).

Je me suis ici beaucoup *résumé* et voilà la conclusion de ces quatre semaines fainéantes : adieu, c'est-à-dire adieu et pour toujours au *personnel*, à l'intime, au relatif. Le vieux projet que j'avais d'écrire plus tard mes mémoires m'a quitté. Rien de ce qui est de ma personne ne me tente. Les attachements de la jeunesse (si beaux que puisse les faire la perspective du souvenir, et entrevus même d'avance sous les feux de Bengale du style) ne me semblent plus beaux. Que tout cela soit mort et que rien n'en ressuscite ! A quoi bon ? Un homme n'est pas plus qu'une puce. Nos joies, comme nos douleurs, doivent s'absorber dans notre œuvre. On ne reconnaît pas dans les nuages les gouttes d'eau de la rosée que le soleil y a fait monter ! Evaporez-vous, pluie terrestre, larmes des jours anciens, et formez dans les cieux de gigantesques volutes, toutes pénétrées de soleil.

Je suis dévoré maintenant par un besoin de métamorphoses. Je voudrais écrire tout ce que je vois, non tel qu'il est, mais transfiguré. La narration exacte du fait réel le plus magnifique me serait impossible. Il me faudrait le *broder* encore.

Les choses que j'ai le mieux senties s'offrent à moi transposées dans d'autres pays et éprouvées

par d'autres personnes. Je change ainsi les maisons, les costumes, le ciel, etc. Ah! qu'il me tarde d'être débarrassé de la *Bovary*, d'*Anubis* et de mes trois préfaces (c'est-à-dire des trois seules fois, qui n'en feront qu'une, où j'écrirai de la critique)! Que j'ai hâte donc d'avoir fini tout cela pour me lancer à corps perdu dans un sujet *vaste et propre*. J'ai des prurits d'épopée. Je voudrais de grandes histoires à pic, et peintes du haut en bas. Mon conte oriental me revient par bouffées; j'en ai des odeurs vagues qui m'arrivent et qui me mettent l'âme en dilatation.

Ne rien écrire et rêver de belles œuvres (comme je fais maintenant) est une charmante chose. Mais comme on paie cher plus tard ces voluptueuses ambitions-là! *Quels renforcements!* Je devrais être sage (mais rien ne me corrigera). La *Bovary*, qui aura été pour moi un exercice excellent, me sera peut-être funeste ensuite comme *réaction*, car j'en aurai pris (ceci est faible et imbécile) un dégoût extrême des sujets à milieu commun. C'est pour cela que j'ai tant de mal à l'écrire, ce livre. Il me faut de grands efforts pour m'imaginer mes personnages et puis pour les faire parler, car ils me répugnent profondément. Mais quand j'écris quelque chose de mes *entrailles*, ça va vite. Cependant voilà le péril. Lorsqu'on écrit quelque chose de *soi*, la phrase peut être bonne par *jets* (et les esprits lyriques arrivent à l'effet facilement et en suivant leur pente naturelle), mais *l'ensemble manque*, les répétitions abondent, les redites, les lieux communs, les locutions banales. Quand on écrit au contraire une chose *imaginée*, comme tout doit alors découler de la conception et que la moindre

virgule dépend du plan général, l'attention se bifurque. Il faut à la fois ne pas perdre l'horizon de vue et regarder à ses pieds. Le détail est atroce, surtout lorsqu'on aime le détail comme moi. Les perles composent le collier, mais c'est le fil qui fait le collier. Or, enfiler les perles sans en perdre une seule et toujours tenir son fil de l'autre main, voilà la malice. On s'extasie devant la correspondance de Voltaire. Mais il n'a jamais été capable que de *cela*, le grand homme! c'est-à-dire *d'exposer son opinion personnelle*; et tout chez lui a été cela. Aussi fut-il pitoyable au théâtre, dans la poésie pure. De roman il en a fait un, lequel est le résumé de toutes ses œuvres, et le meilleur chapitre de *Candide* est la visite chez le seigneur *Pococurante*, où Voltaire exprime encore son opinion personnelle sur à peu près tout. Ces quatre pages sont une des merveilles de la prose. Elles étaient la condensation de soixante volumes écrits et d'un demi-siècle d'efforts. Mais j'aurais bien défié Voltaire de faire la description seulement d'un de ces tableaux de Raphaël dont il se moque. Ce qui me semble, à moi, le plus haut dans l'Art (et le plus difficile), ce n'est ni de faire rire, ni de faire pleurer, ni de vous mettre en rut ou en fureur, mais d'agir à la façon de la nature, c'est-à-dire de *faire rêver*. Aussi les très belles œuvres ont ce caractère. Elles sont sereines d'aspect et incompréhensibles. Quant au procédé, elles sont immobiles comme des falaises, houleuses comme l'Océan, pleines de frondaisons, de verdure et de murmures comme des bois, tristes comme le désert, bleues comme le ciel. Homère, Rabelais, Michel-Ange, Shakespeare, Goethe m'apparaissent *impitoyables*. Cela est sans

fond, infini, multiple. Par de petites ouvertures on aperçoit des précipices; il y a du noir en bas, du vertige. Et cependant quelque chose de singulièrement doux plane sur l'ensemble! C'est l'éclat de la lumière, le sourire du soleil, et c'est calme! c'est calme! et c'est fort, ça a des fanons comme le *bœuf* de Leconte.

Quelle pauvre création, par exemple, que Figaro à côté de Sancho! Comme on se le figure sur son âne, mangeant des oignons crus et talonnant le roussin, tout en causant avec son maître. Comme on voit ces routes d'Espagne, qui ne sont nulle part décrites. Mais Figaro où est-il? A la Comédie-Française. *Littérature de société*.

Or je crois qu'il faut détester celle-là. Moi je la hais, maintenant. J'aime les œuvres qui *sentent la sueur*, celles où l'on voit les muscles à travers le linge et qui marchent pieds nus, ce qui est plus difficile que de porter des bottes, lesquelles bottes sont des moules à usage de podagre : on y cache ses ongles tors avec toutes sortes de difformités. Entre les pieds du Capitaine ou ceux de Villemain et les pieds des pêcheurs de Naples, il y a toute la différence des deux littératures. L'une n'a plus de sang dans les veines. Les oignons semblent y remplacer les os. Elle est le résultat de l'âge, de l'éreintement, de l'abâtardissement. Elle se cache sous une certaine forme cirée et convenue, rapiécée et prenant eau. Elle est, cette forme, pleine de ficelles et d'empois. C'est monotone, incommode, embêtant. On ne peut avec elle ni grimper sur les hauteurs, ni descendre dans les profondeurs, ni traverser les difficultés (ne la laisse-t-on pas en effet à l'entrée de la science, où il faut prendre des

sabots?). Elle est bonne seulement à marcher sur le trottoir, dans les chemins battus et sur le parquet des salons, où elle exécute de petits craquements fort coquets qui irritent les gens nerveux. Ils auront beau la vernir, les goutteux, ce ne sera jamais que de la peau de veau tannée. Mais l'autre! l'autre, celle du bon Dieu, elle est bistrée d'eau de mer et elle a les ongles blancs comme l'ivoire. Elle est dure, à force de marcher sur les rochers. Elle est belle à force de marcher sur le sable. Par l'habitude en effet de s'y enfoncer mollement, le galbe du pied peu à peu s'est développé selon son *type*; il a vécu selon sa forme, grandi dans son milieu le plus propice. Aussi, comme ça s'appuie sur la terre, comme ça écarte les doigts, comme ça court, comme c'est beau!

Quel dommage que je ne sois pas professeur au Collège de France! J'y ferais tout un cours sur cette grande question des Bottes comparées aux littératures. «Oui, la *Botte est un monde*», dirais-je, etc. Quels jolis rapprochements ne pourrait-on pas faire sur le *Cotburne*, la *Sandale!* etc...

Quel beau mot, que *Sandale!* et comme il est impressionnant, n'est-ce pas? Celles qui ont des bouts retroussés en pointe, comme des croissants de lune, et qui sont couvertes de paillettes étincelantes, tout écrasées d'ornements magnifiques, ressemblent à des poèmes indiens. Elles viennent du Gange. Avec elles on marche dans des pagodes, sur des planchers d'aloès noircis par la fumée des cassolettes, et, sentant le musc, elles traînent dans les harems sur des tapis à arabesques désordonnées. Cela fait penser à des hymnes sans fin; à des amours repus... La *Marcoub* du fellah, ronde

comme un pied de chameau, jaune comme l'or, à grosses coutures et serrant les chevilles, chaussure de patriarche et de pâtre, la poussière lui va bien. Toute la Chine n'est-elle point dans un soulier de Chinoise garni de damas rose et portant des chats brodés sur son empeigne ?

Dans l'entrelacement des bandelettes aux pieds de l'Apollon du Belvédère, le génie plastique des Grecs a étalé toutes ses grâces. Quelles combinaisons de l'ornement et du nu ! Quelle harmonie du fond et de la forme ! comme le pied est bien fait pour la chaussure ou la chaussure pour le pied !

N'y a-t-il pas un rapport *évident* entre les durs poèmes du moyen âge (monorimes souvent) et les souliers de fer, tout d'une pièce, que les gens d'armes portaient alors, éperons de six pouces de longueur à molettes formidables, périodes embarrassantes et hérissées.

Les souliers de Gargantua étaient faits avec « quatre cent six aulnes de velours bleu cramoyssi, deschiquetez mignonement par lignes parallèles jointes en cylindres uniformes ». Je vois là l'architecture de la Renaissance. Les bottes Louis XIII, évasées et pleines de rubans et de pompons comme un pot rempli de fleurs, me rappellent l'hôtel de Rambouillet, Scudéry, Marini. Mais il y a tout à côté une longue rapière espagnole à poignée romaine = Corneille.

Du temps de Louis XIV, la littérature avait les bas bien tirés ! ils étaient de couleur brune. On voyait le mollet. Les souliers étaient carrés du bout (La Bruyère, Boileau), et il y avait aussi quelques fortes bottes à l'écuyère, robustes chaussures dont la coupe était grandiose (Bossuet, Molière). Puis

on arrange en pointe le bout du pied, littérature de la Régence (*Gil Blas*). On économise le cuir et la *forme* (encore un calembour!) est poussée à une telle exagération d'*antinaturalisme* qu'on en arrive presque à la Chine (sauf la fantaisie du moins). C'est mièvre, léger, contourné. Le talon est si haut que l'aplomb manque; plus de base. Et d'autre part on rembourre le mollet, emplissage philosophique flasque (Raynal, Marmontel, etc.). L'académique chasse le poétique; règne des *boucles* (pontificat de Monseigneur de La Harpe). Et maintenant nous sommes livrés à l'anarchie des *gnaffs*. Nous avons eu les jambarts, les mocassins et les souliers à la poulaine. J'entends dans les lourdes phrases de MM. Pitre-Chevalier et Émile Souvestre, bretons, l'assommant bruit des galoches celtiques. Béranger a usé jusqu'au lacet la bottine de la grisette, et Eugène Sue montre outre mesure les ignobles bottes éculées du chourineur. L'un sent le grailon et l'autre l'égout. Il y a des taches de suif sur les phrases de l'un, des traînées de merde tout le long du style de l'autre. On a été chercher du neuf à l'étranger, mais ce neuf est vieux (nous travaillons en vieux). Échec des rebottes à la Russe et des littératures lapponnes, valaques, norvégiennes (Ampère, Marmier et autres curiosités de la *Revue des Deux-Mondes*). Sainte-Beuve ramasse les défroques les plus nulles, ravaude ces guenilles, dédaigne le connu et, ajoutant du fil et de la colle, continue son petit commerce (renaissance des talons rouges, genre Pompadour et Arsène Houssaye, etc.). Il faut donc jeter toutes ces ordures à l'eau, en revenir aux fortes bottes ou aux pieds nus, et surtout arrêter

là ma digression de cordonnier. D'où diable vient-elle? D'un horrible verre de rhum que j'ai bu ce soir, sans doute. Bonsoir.

---

## 422. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Trouville] Samedi soir, mmuit [27 août 1853].

Il est difficile d'entasser plus de bêtises que je ne l'ai fait hier au soir. Enfin, puisque c'est écrit, que ça parte! Tu verras au moins par là que je ne ménage avec toi ni le temps ni le papier. Il était près de 3 heures quand je me suis couché ce matin.

Rien de neuf. La mer a été très forte aujourd'hui, la marée de cette nuit sera dure encore. Comme c'est beau la mer!

L'histoire de ma lettre que le vent envoie et porte sur la fenêtre du curé m'a beaucoup amusé. Cela est très drôle. Tiens-moi au courant de tes affaires, chère Louise. Crois-tu réussir à l'Odéon? As-tu vendu tes autres contes? Qu'as-tu décidé pour eux? Crois-tu que Babinet vienne me voir si je le réinvite? Tu peux lui dire qu'il sera le bien reçu.

Mon frère a tout à fait renoncé à l'acquisition de son château. Son beau-père n'a pas voulu lui prêter d'argent (car il n'était pas assez riche pour faire maintenant cette acquisition : 300000 francs). Mais quinze jours à réfléchir là-dessus me semblent monstrueux. Tous ces gens d'action sont si peu

habitués à penser que cela les dérange comme un événement. Quant à moi du reste, je n'aurai guère cet embarras. J'achèterai peu de propriétés!

J'ai été bien heureux que ma dernière lettre t'ait fait tant de plaisir! Tu as enfin compris et approuvé même ce qui d'abord t'avait blessée. La nature, va, s'est trompée en faisant de toi une femme : *tu es du côté des mâles*. Il faut te souvenir de cela toujours, quand quelque chose te heurte, et voir en toi si l'élément féminin ne l'emporte pas. *Poésie oblige*. Elle oblige à nous regarder toujours comme sur un trône et à ne jamais songer que nous sommes de la foule et nous y trouvons compris. T'indignerais-tu si on te disait du mal des Français, des chrétiens, des provençaux? Laisse donc là ton sexe comme ta patrie, ta religion et ta province. On doit être âme le plus possible, et c'est par ce détachement que l'immense sympathie des choses et des êtres nous arrivera plus abondante. La France a été constituée du jour que les provinces sont mortes, et le sentiment humanitaire commence à naître sur les ruines des patries. Il arrivera un temps où quelque chose de plus large et de plus haut le remplacera, et l'homme alors aimera le néant même, tant il s'en sentira participant.

J'ai dit aux vers du tombeau : vous êtes mes frères, etc.

C'était beau, le bénissement des ânes et des vaches au moyen âge. Mais ce qui était humilité deviendra intelligence. La science, en cela, marche en avant. Pourquoi la poésie n'irait-elle pas plus

vite encore ? Il faut la porter toujours au delà de nous-mêmes. Et quand je traite les femmes de haut, tu protestes en ton cœur contre cette insolence. Il te semble que c'est injuste. A coup sûr, si je t'y comptais ! Allons donc !

Adieu, bon courage ! travaille bien ! J'ai épuisé toute ma provision de papier à lettres. De Pont-Évêque sans doute je t'écrirai un petit mot jeudi. Mille baisers sur le cœur. A toi.

Ton G.

D'ici à Mantes, je reverrai le plan de l'Acropole. Penses-y de ton côté. Nous l'arrêterons là.

---

423. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Vendredi soir, 2 septembre, 9 heures.

Nous voilà revenus un jour plus tôt. Comme il n'y avait point de vapeur du Havre pour Rouen le 3, nous avons cette nuit couché à Honfleur. Dès 6 heures il a fallu se lever et à midi et demi nous étions rentrés.

Ce n'est pas sans un certain plaisir que je me retrouve à ma table, quoique j'aie été fort triste à Trouville, la veille de mon départ. Il me semblait (et à raison, je crois) que j'y avais été médiocre, que je n'avais pas assez reniflé, aspiré, regardé. La mer, ce jour-là, était plus belle encore, toute bleue, et le ciel aussi. Enfin !

J'ai rangé mes affaires avec cette activité de sauvage qui me distingue. Tout, pendant mon absence, avait été brossé, ciré, verni (jusqu'à mes pieds de momie que mon domestique a jugé convenable de badigeonner avec de la gomme). Et j'avoue que j'ai retrouvé mon tapis, mon grand fauteuil et mon divan avec charme. Ma lampe brûle, mes plumes sont là. Ainsi recommence une autre série de jours pareils aux autres jours. Ainsi vont recommencer les mêmes mélancolies et les mêmes enthousiasmes isolés.

Je me suis précipité sur les deux numéros de la *Revue*. Rien de Bouilhet dans aucun. Je crois que ses prévisions étaient justes et qu'il y a brouille; ou du moins grand refroidissement. Rien sur la *Paysanne*. J'en étais sûr. Ç'aura dû être pour l'article de Jourdan comme ç'a été pour celui de *Melaenis*. Quant à ce qu'on dit de Leconte, c'est tellement insignifiant, en bien ou en mal, tellement banal et *bête* que je ne sais s'il y a mauvaise intention. Au reste, j'ai lu l'article fort légèrement. Je le reverrai. Ils ont fait, cependant, une bonne citation.

La vue d'un journal maintenant, et de celui-là entre autres, me cause presque un *dégoût physique*. Je m'y réabonne encore pour un an parce qu'ils ont augmenté leur prix et pour n'avoir pas l'air de... Mais je jure bien, par le Styx, que c'est la dernière fois.

La dernière fois que j'étais venu de Honfleur à Rouen par bateau, c'était en 47, en revenant de Bretagne avec Maxime. Nous avions couché aussi à Honfleur. Il faisait un temps pareil, pluie et froid. Sur le vapeur il y avait deux musiciennes qui

chantaient du Loïsa Puget. Aujourd'hui un maigre guitariste miaulait une chanson où il y avait

...bâtard more  
...rives du Bosphore.

Est-ce drôle ? Et en regardant défilier les coteaux, au son des cordes qui grinçaient, de la voix qui chevrotait et des roues battant l'eau, je remontais, dans ma pensée, tout ce qui a coulé, coulé.

Hier, nous sommes partis de Pont-l'Évêque à 8 h. 1/2 du soir, par un temps si noir qu'on ne voyait pas les oreilles du cheval. La dernière fois que j'étais passé par là, c'était avec mon frère, en janvier 44, quand je suis tombé, comme frappé d'apoplexie, au fond du cabriolet que je conduisais et qu'il m'a cru mort pendant 10 minutes. C'était une nuit à peu près pareille. J'ai reconnu la maison où il m'a saigné, les arbres en face (et, merveilleuse harmonie des choses et des idées) à ce moment-là même, un roulier a passé aussi à ma droite, comme lorsqu'il y a dix ans bientôt, à 9 heures du soir, je me suis senti emporté tout à coup dans un torrent de flammes...

Rien ne prouve mieux le *caractère borné* de notre vie humaine que le *déplacement*. Plus on la secoue, plus elle sonne creux. Puisque, après s'être remué, il faut se reposer; puisque notre activité n'est qu'une répétition continuelle, quelque diversifiée qu'elle ait l'air, jamais nous ne sommes mieux convaincus de l'étroitesse de notre âme que lorsque notre corps se répand. On se dit : « Il y a dix ans j'étais là », et on est là, et on pense les mêmes choses, et tout l'intervalle est oublié. Puis il vous apparaît, cet intervalle, comme un immense précipice où le

néant tournoie. Quelque chose d'indéfini vous sépare de votre propre personne et vous rive au non-être. Ce qui prouve peut-être que l'on vieillit, c'est que le temps, à mesure qu'il y en a derrière vous, vous semble moins long. Autrefois, un voyage de six heures en bateau à vapeur (en pyroscaphe, comme dirait le pharmacien) me paraissait démesuré; j'y avais des ennuis abondants. Aujourd'hui, ça a passé en un clin d'œil. J'ai des souvenirs de mélancolie et de soleil qui me brûlaient tout, accoudé sur ces bastingages de cuivre et regardant l'eau. Celui qui domine tous les autres est un voyage de Rouen aux Andelys avec Alfred (j'avais seize ans). Nous avions envie de crever, à la lettre. Alors, ne sachant que faire, et par ce besoin de sottises qui vous prend dans les états de démoralisation radicale, nous bûmes de l'eau-de-vie, du rhum, du kirsch et du potage (c'était un riz au gras). Il y avait sur ce bateau toutes sortes de beaux messieurs et de belles dames de Paris. Je vois encore un voile vert que le vent arracha d'un chapeau de paille et qui vint s'embarasser dans mes jambes. Un monsieur en pantalon blanc le ramassa... Elle était à Trouville, la femme d'Alfred, avec son nouveau mari. Je ne l'ai pas vue.

Dès lundi je me livre à une *Bovary* furibonde. Il faut que ça marche, et bien! Ce sera! Et toi, bonne chère Muse, où en est la *Servante*? Tu as bien raison d'y être longtemps. Parle-moi de ta santé. Tes vomissements t'ont-ils reprise? Et permets-moi, à ce propos, un petit conseil que je te *supplie* de suivre. Je crois ton habitude, de ne boire que de l'eau, détestable. Mon frère m'a soutenu, il y a quelque temps, que *dans notre pays* c'était une cause

souvent de cancers à l'estomac. Cela peut être exagéré. Mais tout ce que je sais, c'est que mon père, qui était un maître homme dans son métier, préconisait fort la purée septembrale, comme disait ce vieux Rabelais. Sois sûre que dans un climat où l'on absorbe tant d'humidité, s'en fourrer toujours dans l'estomac, sans rien qui la corrige, est une mauvaise chose. Essaie pendant un mois de boire de l'eau rouge ou, si tu trouves ce mélange trop mauvais, bois à la fin de tes repas un verre de vin pur.

J'ai lu avant-hier, dans mon lit, presque tout un volume de l'*Histoire de la Restauration* de Lamartine (la bataille de Waterloo). Quel homme médiocre que ce Lamartine ! Il n'a pas compris la beauté de Napoléon décadent, cette rage de géant contre les myrmidons qui l'écrasent. Rien d'ému, rien d'élevé, rien de pittoresque. Même Alexandre Dumas eût été sublime à côté. Chateaubriand, plus injuste, ou plutôt plus injurieux, est bien au-dessus. A ce propos, quel misérable langage !

Pourquoi cette phrase de Rabelais me trotte-t-elle dans la tête, c'est comme les Barmessides : « L'Afrique apporte toujours quelque chose de nouveau » ? Je la trouve pleine d'autruches, de girafes, d'hippopotames, de nègres et de poudre d'or.

Adieu, mille bonne tendresses. Mille bons baisers. A toi, à toi.

Ton G.

Point de lettre du Crocodile ? La dernière fois, il a été cinq semaines à nous répondre. En voilà 6 ou 7 !

---

424. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Mercredi soir, minuit [7 septembre 1853].

J'attendais toujours une lettre de toi, cher amour, pour savoir où t'adresser celle-ci. Si je n'en ai pas demain, je te l'enverrai néanmoins rue de Sèvres. Comme je te plains de tes douleurs de dents et que j'admire ton courage de m'avoir écrit tranquillement chez Toirac, en attendant l'opération! Du reste, puisque c'est une du fond, il n'y a que demi-mal.

Je trouve qu'en toutes ces décadences physiques les moindres sont les dissimulées. Aussi la perte de mes cheveux m'a-t-elle réellement *embêté*. Mon parti en est pris maintenant, Dieu merci, et je fais bien! car d'ici à deux ans je ne sais s'il m'en restera de quoi même avoir un *crâne*. Mais parlons de choses plus graves, à savoir ton régime. Je t'assure que tu n'as pas raison. Les viandes substantielles ne remplacent pas le vin. Bois de la bière plutôt; mais l'eau continuellement est une mauvaise chose. Les maux d'estomac que tu as quelquefois viennent de là.

Je suis très sceptique en médecine mais très croyant en hygiène. Or, ceci est une vérité : dans les climats où l'eau est bonne il n'y a que *cela*. Partout où pousse la vigne, le houblon ou la pomme, il faut s'en alimenter; et ne me dis pas que tu ne *peux te soigner*, car cela, je t'assure, pauvre Louise, me semble un mot cruel. Moi qui vou-

drais te donner tout si j'avais quelque chose (quand je pense à *tes besoins*, cher amour, et que je me dis que je n'y peux rien, je rougis en secret comme si c'était de ma faute)! Est-ce que tu ne peux t'*infliger* une dépense de 3 ou 4 francs par semaine pour ta santé? Essaie pendant quelque temps, durant l'hiver, à l'époque de ces froids qui te navrent, et tu verras.

J'ai repris la *Bovary*. Voilà depuis lundi cinq pages d'à peu près faites; à *peu près* est le mot, il faut s'y remettre. Comme c'est difficile! J'ai bien peur que mes *comices* ne soient trop longs. C'est un dur endroit. J'y ai *tous* mes personnages de mon livre en action et en dialogue, les uns mêlés aux autres, et par là-dessus un grand paysage qui les enveloppe. Mais, si je réussis, ce sera bien symphonique.

Bouilhet a fini de ses *Fossiles* la partie descriptive. Son mastodonte ruminant au clair de lune, dans une prairie, est énorme de poésie. Ce sera peut-être de toutes ses pièces celle qui fera le plus d'*effet* à la généralité! Il ne lui reste plus que la partie philosophique, la dernière. Au milieu du mois prochain, il ira à Paris se choisir un logement pour s'y installer au commencement de novembre. Que ne suis-je à sa place!

Décidément, l'article de Verdun (que je crois de Jourdan; c'est une idée que j'ai) sur Leconte est plus bête qu'hostile. J'ai fort ri de la comparaison que l'on fait avec les *beaux morceaux* de la *Chute d'un ange*. Quelle politesse d'ours! Quant aux *Poèmes Indiens* et à la pièce de *Dies irae*, pas un mot. Il y a aussi une bonne naïveté: pourquoi appeler le Sperchius, *Sperbbios*? Cela me semble une vraie janoterie. Que devient-il, ce bon Leconte?

Est-il avancé dans son poème celtique? Voit-il une occasion quelconque de publier ses *Runoïas*? J'ai une extrême envie de les relire. Et la *Servante*, quand la verra-t-on?

Je relis maintenant du Boileau, ou plutôt tout Boileau, et avec moult coups de crayon aux marges. Cela me semble vraiment fort. On ne se lasse point de ce qui est bien écrit. Le style c'est la vie! c'est le sang même de la pensée! Boileau était une petite rivière, étroite, peu profonde, mais admirablement limpide et bien encaissée. C'est pourquoi cette onde ne se tarit pas. Rien ne se perd de ce qu'il veut dire. Mais que d'Art il a fallu pour faire cela, et avec si peu! Je m'en vais ainsi, d'ici deux ou trois ans, relire attentivement *tous* les classiques français et les annoter, travail qui me servira pour mes *Préfaces* (mon ouvrage de critique littéraire, tu sais). J'y veux prouver l'insuffisance des écoles, quelles qu'elles soient, et bien déclarer que nous n'avons pas la prétention, nous autres, d'en faire une et qu'il n'en faut pas faire. Nous sommes au contraire *dans la tradition*. Cela me semble, à moi, strictement exact. Cela me rassure et m'encourage. Ce que j'admire dans Boileau, c'est ce que j'admire dans Hugo, et où l'un a été bon, l'autre est excellent. Il n'y a *qu'un Beau*. C'est le même partout, mais il a des aspects différents; il est plus ou moins coloré par les reflets qui dominant. Voltaire et Chateaubriand, par exemple, ont été médiocres par les mêmes causes, etc. Je tâcherai de faire voir pourquoi la critique esthétique est restée si en retard de la critique historique et scientifique : on n'avait *point de base*. La connaissance qui leur manque à tous,

c'est l'*anatomie du style*, savoir comment une phrase se membre et par où elle s'attache. On étudie sur des mannequins, sur des traductions, d'après des professeurs, des imbéciles incapables de tenir l'instrument de la science qu'ils enseignent, une plume, je veux dire, et la vie manque ! l'amour ! l'amour, ce qui ne se donne pas, le secret du bon Dieu, l'âme, sans quoi rien ne se comprend.

Quand j'aurai fini cela — ce sera un travail d'une grande année, pas plus (mais au moins je me serai *vengé* littérairement, comme dans le *Dictionnaire des Idées reçues* je me vengerai moralement) — quand j'aurai fini cela (après la *Bovary* et l'*Anubis* toutefois), j'entrerai sans doute dans une phase nouvelle et il me tarde d'y être. Moi qui écris si lentement, je me ronge de plans. Je veux faire deux ou trois longs bouquins épiques, des romans dans un milieu grandiose où l'action soit forcément féconde et les détails riches d'eux-mêmes, luxueux et tragiques tout à la fois, des livres à grandes murailles et peintes du haut en bas.

Il y avait dans la *Revue de Paris* (fragment de Michelet sur Danton) un jugement sur Robespierre qui m'a plu. Il le signale comme étant, de sa personne, un *gouvernement*; et c'est pour cela que tous les gouvernementomanes républicains l'ont aimé. La médiocrité chérit la Règle; moi je la hais. Je me sens contre elle et contre toute restriction, corporation, caste, hiérarchie, niveau, troupeau, une exécration qui m'emplit l'âme, et c'est par ce côté-là peut-être que je comprends le martyr.

Adieu, belle ex-démocrate. Mille baisers. A toi.

Ton G.

Jeudi soir. Je n'ai pas envoyé ma lettre ce matin, ne sachant où tu étais. Demain je te l'envoie *quand même*. Merci du petit portrait.

---

425. À LA MÊME.

Lundi soir, minuit et demi [Croisset, 12 septembre 1853].

La tête me tourne d'embêtement, de découragement, de fatigue! J'ai passé quatre heures sans pouvoir faire *une* phrase. Je n'ai pas aujourd'hui écrit une ligne, ou plutôt j'en ai bien griffonné cent! Quel atroce travail! Quel ennui! Oh! l'Art! l'Art! Qu'est-ce donc que cette chimère enragée qui nous mord le cœur, et pourquoi? Cela est fou de se donner tant de mal! Ah! la *Bovary*, il m'en souviendra! J'éprouve maintenant comme si j'avais des lames de canif sous les ongles, et j'ai envie de grincer des dents. Est-ce bête! Voilà donc où mène ce doux passe-temps de la littérature, cette crème fouettée. Ce à quoi je me heurte, c'est à des situations communes et un dialogue trivial. Bien écrire *le médiocre* et faire qu'il garde en même temps son aspect, sa coupe, ses mots même, cela est vraiment diabolique, et je vois se défiler maintenant devant moi de ces gentilles en perspective pendant trente pages au moins. Ça s'achète cher, le style! Je recommence ce que j'ai fait l'autre semaine. Deux ou trois effets ont été jugés hier par Bouilhet ratés, et avec raison. Il faut que je redémolisse presque toutes mes phrases.

Tu n'as pas songé, bonne chère Muse, à la dis-

tance et au temps. Quant au voyage de Gisors, nous passerions notre journée en chemin de fer et en diligence. Il faut, quand on a quitté le chemin de fer de Gaillon aux Andelys, unê heure, et certainement des Andelys à Gisors *au moins* deux, ce qui fait : trois, plus deux du chemin de fer, cinq. Autant pour revenir : dix. Et cela pour se voir deux heures. Non ! non ! Dans six semaines, à Mantes, nous serons *seuls* et plus longtemps (pour si peu d'ailleurs je n'aime point les amis) et ça ne vaut pas la peine de se voir pour n'avoir que la peine de se dire adieu.

Je sais ce que les dérangements me coûtent, mon impuissance maintenant me vient de Trouville. Quinze jours avant de m'absenter, ça me trouble. Il faut à toute force que je me réchauffe et que ça marche ! — ou que j'en crève. Je suis humilié, nom de Dieu, et humilié par devers moi de la rétivité de ma plume. Il faut la gouverner comme les mauvais chevaux qui refusent. On les serre de toute sa force, à les étouffer, et ils cèdent.

Nous avons reçu vendredi la nouvelle que le père Parain était mort. Ma mère devait partir pour Nogent, mais elle a été reprise un peu à la poitrine. Elle s'est mis des sangsues aujourd'hui. J'ai toujours un fonds d'inquiétude de ce côté. Cette mort, je m'y attendais. Elle me fera plus de peine plus tard, je me connais. Il faut que les choses s'incrument en moi. Elle a seulement ajouté à la prodigieuse irritabilité que j'ai maintenant et que je ferais bien de calmer, du reste, car elle me déborde quelquefois. Mais [c'est] cette rosse de *Bovary* qui en est cause. Ce sujet bourgeois me dégoûte [...].

En voilà encore un de parti! Ce pauvre père Parain, je le vois maintenant dans son suaire comme si j'avais le cercueil, où il pourrit, sur ma table, devant mes yeux. L'idée des asticots qui lui mangent les joues ne me quitte pas. Je lui avais fait du reste des adieux éternels, en le quittant la dernière fois. Quand je suis arrivé de Nogent chez toi, j'avais été seul tout le temps dans le wagon, par un beau soleil. Je revoyais en passant les villages que nous traversions autrefois en chaise de poste, aux vacances, tous en famille avec les autres, morts aussi. Les vignes étaient les mêmes et les maisons blanches, la longue route pou-dreuse, les ormes ébranchés sur le bord...

Cette promenade de Pontoise dont tu me parles, je la connais. Il me souvient d'y avoir vu la plus admirable petite fille du monde. Elle jouait avec sa bonne. Mon père l'a beaucoup examinée et a prédit qu'elle serait superbe. Qu'est-ce qu'elle est devenue?... Comme tout cela est farce! Bonne histoire, Madame la directrice de la poste t'appela[nt] Loïsa. Il y manque un y, et un K au Colet! Ainsi écrit, «Loysa Kolet», ça ne manquerait pas de galbe.

J'ai lu, avant-hier, tout un volume du père Michelet, le sixième de sa *Révolution*, qui vient de paraître. Il y a des jets exquis, de grands mots, des choses justes; presque toutes sont neuves. Mais point de plan, point d'art. Ce n'est pas clair, c'est encore moins calme, et le calme est le caractère de la beauté, comme la sérénité l'est de l'innocence, de la vertu. Le repos est attitude de Dieu. Quelle curieuse époque! Quelle curieuse époque! Comme le grotesque y est fondu au terrible! Je le

répète, c'est là que le Shakespeare de l'avenir pourra puiser à seaux. Y a-t-il rien de plus énorme que celui du citoyen Roland? Avant de se tuer il avait écrit ce billet que l'on trouva sur lui : « Respectez le corps d'un homme vertueux! ».

Adieu, il est tard. Je n'ai pas de feu, j'ai froid. Je me presse contre toi pour me réchauffer. Mille baisers, à toi.

Ton G.

---

426. À LA MÊME.

[Croisset] Vendredi minuit [16 septembre 1853].

Il m'est *impossible* de retrouver la citation de Montaigne sur Pic de la Mirandole (ceci prouve que je ne connais pas assez mon Montaigne). Il me faudrait pour cela relire et non feuilleter (car je l'ai feuilleté) tout Montaigne.

Sapho s'est jetée à l'eau du haut du promontoire de Leucade, île de la mer Égée, ou autrement dit Archipel. Leucade est une petite île entre celle de Lesbos et la terre d'Asie Mineure (au bord du golfe de Smyrne). Leucade se trouve maintenant dans un golfe qu'on appelle golfe d'Adramite (j'ignore le nom antique). Pour ce qui est de Sapho, il y en a deux, la poétesse et la courtisane. La première était de Mitylène en Lesbos, vivait dans le VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, a poussé la tribadie à un grand degré de perfection, et fut exilée de Mitylène avec Alcée. La seconde, née dans la même île, mais à Eresos, paraît être celle qui aimait Phaon. Cette opinion (moderne du reste,

car ordinairement on confond les deux) s'appuie sur un passage de l'historien Nymphis : « Sapho d'Eresos aima passionnément Phaon. » On remarque aussi que Hérodote, qui a écrit tout au long l'histoire de Sapho de Mitylène, ne parle ni de cet amour, ni de ce suicide.

Enfin me revoilà en train! ça marche! la machine retourne! Ne blâme pas mes roidissements, bonne chère Muse, j'ai l'expérience qu'ils servent. Rien ne s'obtient qu'avec effort; tout a son sacrifice. La perle est une maladie de l'huître et le style, peut-être, l'écoulement d'une douleur plus profonde. N'en est-il pas de la vie d'artiste, ou plutôt d'une œuvre d'Art à accomplir, comme d'une grande montagne à escalader? Dur voyage, et qui demande une volonté acharnée! D'abord on aperçoit d'en bas une haute cime. Dans les cieux, elle est étincelante de pureté, elle est effrayante de hauteur, et elle vous sollicite cependant à cause de cela même. On part. Mais à chaque plateau de la route, le sommet grandit, l'horizon se recule, on va par les précipices, les vertiges et les découragements. Il fait froid et l'éternel ouragan des hautes régions vous enlève en passant jusqu'au dernier lambeau de votre vêtement. La terre est perdue pour toujours, et le but sans doute ne s'atteindra pas. C'est l'heure où l'on compte ses fatigues, où l'on regarde avec épouvante les *gerçures de sa peau*. L'on n'a rien qu'une indomptable envie de monter plus haut, d'en finir, de mourir. Quelquefois, pourtant, un coup des vents du ciel arrive et dévoile à votre éblouissement des perspectives innombrables, infinies, merveilleuses! A vingt mille pieds sous

soi on aperçoit les hommes, une brise olympienne emplit vos poumons géants, et l'on se considère comme un colosse ayant le monde entier pour piédestal. Puis, le brouillard retombe et l'on continue à tâtons, à tâtons, s'écorchant les ongles aux rochers et pleurant dans la solitude. N'importe ! Mourons dans la neige, périssons dans la blanche douleur de notre désir, au murmure des torrents de l'Esprit, et la figure tournée vers le soleil !

J'ai travaillé ce soir avec émotion, mes bonnes sueurs sont revenues et j'ai regueulé, comme par le passé.

Oui, c'est beau *Candide* ! fort beau ! Quelle justice ! Y a-t-il moyen d'être plus large, tout en restant aussi net ? Peut-être non. Le merveilleux effet de ce livre tient sans doute à la nature des idées qu'il exprime. C'est aussi bien *cela* (*sic*) que *cela* qu'il faut écrire, mais pas *comme cela*.

Pourquoi perds-tu ton temps à relire *Graziella* quand on a tant de choses à relire ? Voilà une distraction sans excuse, par exemple ! Il n'y a rien à prendre à de pareilles œuvres. Il faut s'en tenir *aux sources*, or Lamartine est un robinet. Ce qu'il y a de fort dans *Manon Lescaut*, c'est le souffle *sentimental*, la naïveté de la passion qui rend les deux héros si vrais, si sympathiques, si *honorables*, quoiqu'ils soient des fripons. C'est un grand cri du cœur, ce livre ; la composition en est fort habile. Quel ton d'excellente compagnie ! Mais moi, j'aime mieux les choses plus épicées, plus en relief, et je vois que tous les livres de premier ordre le sont à outrance. Ils sont criants de vérité, archidéveloppés et plus abondants de détails in-

trinsèques au sujet. *Manon Lescaut* est peut-être le premier des livres secondaires. Je crois, contrairement à ton avis de ce matin, que l'on peut intéresser avec tous les sujets. Quant à faire du Beau avec eux, je le pense aussi, théoriquement du moins, mais j'en suis moins sûr. La mort de Virginie est fort belle, mais que d'autres morts aussi émouvantes (parce que celle de Virginie est exceptionnelle)! Ce qu'il y a d'admirable, c'est sa lettre à Paul, écrite de Paris. Elle m'a toujours arraché le cœur quand je l'ai lue. Que l'on pleure moins à la mort de ma mère Bovary qu'à celle de Virginie, j'en suis sûr d'avance. Mais l'on pleurera plus sur le mari de l'une que sur l'amant de l'autre, et ce dont je ne doute pas, c'est du cadavre. Il faudra qu'il vous poursuive. La première qualité de l'Art et son but est l'illusion. L'émotion, laquelle s'obtient souvent par certains sacrifices de détails poétiques, est une tout autre chose et d'un ordre inférieur. J'ai pleuré à des mélodrames qui ne valaient pas quatre sous et Goethe ne m'a jamais mouillé l'œil, si ce n'est d'admiration.

Tu me parais là-bas, à ta campagne, en bon train. Je ne comprends pas que tu puisses travailler aussi bien à Paris, car enfin tu as tout ton temps à toi. J'ai envoyé les canetons à Babinet et n'en ai point reçu de réponse. Dans le numéro d'aujourd'hui, les vers de Bouilhet y sont, et seuls! Ces gars-là sont comme les ânes : ils baissent les oreilles quand on les étrille. Adieu, j'ai envie de dormir. Fasse Morphée que je te rêve! Mille baisers partout.

A toi. Ton G.

---

## 427. À LA MÊME.

[Croisset] Mercredi, 1 heure du matin  
[21-22 septembre 1853].

Non! « tout mon bonheur n'est pas dans mon travail, et je plane peu sur les ailes de l'inspiration ». Mon travail au contraire fait mon chagrin. La littérature est un vésicatoire qui me démange. Je me gratte par là jusqu'au sang. Cette volonté qui m'emplit n'empêche pas les découragements, ni les lassitudes. Ah! tu crois que je vis en brahmane dans une absorption suprême, et humant, les yeux clos, le parfum de mes songes. Que ne le puis-je! Plus que toi j'ai envie de sortir de là, de cette œuvre, j'entends. Voilà deux ans que j'y suis! C'est long, deux ans, toujours avec les mêmes personnages, et à patauger dans un milieu aussi fétide! Ce qui m'assomme, ce n'est ni le mot, ni la composition, mais mon *objectif*; je n'y ai rien qui soit excitant. Quand j'aborde une situation, elle me dégoûte d'avance par sa vulgarité; je ne fais autre chose que de doser de la merde. A la fin de la semaine prochaine, j'espère être au milieu de mes comices. Ce sera ou ignoble, ou fort beau. L'envergure surtout me plaît, mais ce n'est point facile à décrocher. Voilà trois fois que Bouilhet me fait refaire un paragraphe (lequel n'est point encore venu). Il s'agit de décrire l'effet d'un homme qui allume des lampions. Il faut que ça fasse rire, et jusqu'à présent c'est très froid.

Tu vois, bonne chère Muse, que nous ne nous ménageons guère, et quand nous te traitons si

durement pour les corrections, c'est que nous te traitons comme nous-mêmes.

Il a dû partir hier pour Cany, Bouilhet. Je ne sais si je le verrai dimanche. Dans une quinzaine, il part à Paris pour s'aller chercher un logement; puis il reviendra pendant huit jours, et puis adieu. Cela m'attriste grandement. Voilà huit ans que j'ai l'habitude de l'avoir tous les dimanches. Ce commerce si intime va se trouver rompu. La seule oreille humaine à qui parler ne sera plus là. Encore quelque chose de parti, de jeté en arrière, de dévoré sans retour.

Quand donc ferai-je comme lui? Quand me décrocherai-je de mon rocher? Mais j'entends mes plumes qui me disent, comme les oiseaux voyageurs à René: « Homme, la saison de ta migration n'est point encore venue. »

Ah! je pense à toi souvent, va, plus souvent que je ne le voudrais. Cela m'amollit, m'attriste, me *retarde*.

Puisque j'ai commencé ici et dans un système lent, il faut finir de même. Pour une installation à Paris et le temps que ça me demanderait avant d'y être habitué, il faudrait des mois, et en quatre ou cinq mois on fait de la besogne.

Tu m'as envoyé un bien bon aperçu de ton auberge, avec les rouliers courant après les filles dans les corridors: tu m'y parais être assez mal.

Quand retournes-tu rue de Sèvres? Et les dents? les maux de cœur? Pauvre chère amie, qu'as-tu donc? Tu me sembles bien sombre; ah! la vie n'est pas gaie, sacré nom de Dieu!

Delisle tient-il à ce que je fasse une insigne malhonnêteté à l'*Athenæum*? J'y suis tout disposé. Je

peux leur écrire que je les supplie de ne plus m'envoyer leur journal. Qu'il tienne bon contre le gars Planche! Il faut être Cannibale!

Dans le dernier numéro de la *Revue*, il y a un conte de Pichat qui m'a fait rire pour plus de cinquante francs, comme dit Rabelais. Lis-moi ça un peu! Du reste ça sert beaucoup, le mauvais, quand il arrive à être de ce tonneau-là. La lecture de ce conte m'a fait enlever dans la *Bovary* une expression commune dont je n'avais pas eu conscience et que j'ai remarquée là.

Je ne suis pas sans inquiétude sur le grand Crocodile. Notre paquet a-t-il été perdu? Il me semble qu'il était dans le caractère de l'homme de répondre de suite à ma lettre. Tu ferais bien de lui en écrire une (que j'enverrais seule) où tu lui dirais que tu ne sais que penser de ce retard. Qu'en dis-tu?

Je viens de relire tout Boileau. En somme c'est raide. Ah! quand je serai à Paris, près de toi, quels bons petits cours de littérature nous ferons!

Les affaires d'Orient m'inquiètent. Quelle belle charge, s'il y allait avoir la guerre et que tout l'Orient fanatisé se révoltât! Qui sait? Il ne faut qu'un homme comme Abd-el-Kader, lâché à point et qui amènerait à Constantinople tous les Bédouins d'Asie. Vois-tu les Russes bousculés, et cet empire crevant d'un coup de lance comme un ballon gonflé. O Europe! quel émétique je te souhaite!

Je n'en peux plus de fatigue, adieu. Un de ces jours je me mettrai à t'écrire de meilleure heure et causerai plus longuement.

Mille baisers sur tes yeux si souvent pleins de larmes.

A toi. Ton G.

## 428. À LA MÊME.

[Croisset] Mercredi, minuit et demi.

Voici enfin un envoi du Grand Crocodile (je garde une lettre à M<sup>me</sup> d'Aunet que je t'enverrai la première fois; le paquet serait trop gros). Tu verras un discours dont j'ai le double et qui me paraît peu raide. J'ai peur que le grand homme ne finisse par s'abêtir là-bas, dans sa haine. L'attention qu'il a eue de t'envoyer ce journal de Jersey me semble très délicate. Dans sa lettre à moi, il me dit qu'il *exige* la correspondance, et il qualifie mes lettres des « plus spirituelles et des plus nobles du monde ». J'ai envie maintenant de lui écrire tout ce que je pense. Le blesserai-je ? Mais je ne peux pourtant lui laisser croire que je suis républicain, que j'admire le peuple, etc.. Il y a une mesure à prendre entre la grossièreté et la franchise, que je trouve difficile. Qu'en dis-tu ? Par un hasard singulier, on m'a apporté avant-hier un pamphlet en vers contre lui, stupide, calomniant, baveux. Il est d'un citoyen d'ici, ancien directeur de théâtre, drôle qui a épousé pour sa fortune une femme sortant des Madelonnettes<sup>(1)</sup> et qui, veuf maintenant, se retrouve sur le pavé, ne sachant comment vivre. Cela est *payé* bien sûr, mais n'aura guère de succès, car c'est *illisible*.

Ce soubiranne a jadis *calé* en duel devant un de mes amis, le frère d'Ernest Delamarre (qui m'a donné cette petite statue dorée que tu as vue rue

(1) Sorte de couvent, sous le vocable de sainte Madeleine, où étaient enfermées les femmes de mauvaise vie.

du Helder). Il lui a fait écrire *sur le terrain* des rétractations. Et ce gredin-là, dans son pamphlet, accuse Hugo de lâcheté, d'avoir poussé à l'assassinat, etc. Et il le menace de la vengeance ! Ah ! quelles canailleries s'étalent sur le monde ! Quand donc cela finira-t-il ? Quelque chose à tous, tant que nous sommes, nous pèse sur le cœur. Quand donc viendra l'ouragan pour nous soulager de ce fardeau ?

Ce bon Leconte rêve les Indes, aller là-bas et y mourir. Oui, c'est un beau rêve. Mais c'est un rêve ; car on est si pitoyablement organisé qu'on en voudrait revenir, on crèverait de langueur, on regretterait la patrie, la mine des maisons et les indifférents même. Il *faut se renfermer* et continuer tête baissée dans son œuvre, comme une taupe. Si rien ne change, d'ici à quelques années, il se formera entre les intelligences libérales un compagnonnage plus étroit que celui de toutes les sociétés clandestines. A l'écart de la foule, un mysticisme nouveau grandira. Les hautes idées poussent à l'ombre et au bord des précipices, comme les sapins.

Mais une vérité me semble être sortie de tout cela ; c'est qu'on n'a nul besoin du vulgaire, de l'élément nombreux des majorités, de l'approbation, de la consécration. 89 a démoli la royauté et la noblesse, 48 la bourgeoisie et 51 *le peuple*. Il n'y a plus *rien*, qu'une tourbe canaille et imbécile. Nous sommes tous enfoncés au même niveau dans une médiocrité commune. L'égalité sociale a passé dans l'esprit. On fait des livres pour tout le monde, de l'Art pour tout le monde, de la science pour tout le monde, comme on construit des chemins

de fer et des chauffoirs publics. L'humanité a la rage de l'abaissement moral, et je lui en veux de ce que je fais partie d'elle.

J'ai bien travaillé aujourd'hui. Dans une huitaine, je serai au milieu de mes comices que je commence maintenant à comprendre. J'ai un fouillis de bêtes et de gens beuglant et bavardant, avec mes amoureux en dessus, qui sera bon, je crois. Et cette *Servante*, quand donc la caresse-t-on ?

Sais-tu que ce pauvre père Parain, en mourant, ne pensait qu'à moi, qu'à Bouilhet, qu'à la littérature enfin ? Il croyait qu'on lisait des vers de lui (Bouilhet). Comme je le regretterai, cet excellent cœur qui me chérissait si aveuglément, si jamais j'ai un succès ! Quel plaisir j'aurais eu à voir sa mine au drame de Bouilhet ou au tien ! Quel est le sens de tout cela, le but de tout ce grotesque et de tout cet horrible ?

Voilà l'hiver qui vient ; les feuilles jaunissent, beaucoup tombent déjà. J'ai du feu maintenant et je travaille à ma lampe, les rideaux fermés, comme en décembre. Pourquoi les premiers jours d'automne me plaisent-ils plus que les premiers du printemps ? Je n'en suis plus cependant aux poésies pâles de chutes de feuilles et de brumes sous la lune ! Mais cette couleur dorée m'enchanté. Tout a je ne sais quel parfum triste qui enivre. Je pense à de grandes chasses féodales, à des vies de château. Sous de larges cheminées, on entend bramer les cerfs au bord des lacs, et les bois frémir.

Quand reviens-tu à Paris ? Adieu, bonne chère Louise, mille baisers. A toi. Ton G.

Prends garde de perdre, ou d'égarer même, le discours. Où tu es, ça pourrait avoir des inconvénients. Faut-il t'envoyer la lettre à M<sup>me</sup> d'Aunet ici, ou attendre que tu sois à Paris?

---

## 429. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Lundi soir, minuit [26 septembre 1853].

Ci-inclus une lettre du Crocodile pour sa dulcinée.

Pourquoi donc n'as-tu pas été franche avec moi, bonne chère Louise? C'est mal! Si Babinet ou Leconte étaient en position de t'aider n'aurais-tu pas recours à eux? Pourquoi cette exception à l'encontre d'un plus ami? Je n'avais pas d'argent; j'en eusse eu. Pour toi je vendrais jusqu'à ma chemise, tu le sais bien, ou plutôt, nous nous mettrions sous la même. En ces matières, du reste, j'ai toujours l'air d'un plat bourgeois et d'une canaille. Je suis tranquillement à me chauffer les pieds à un grand feu, dans une robe de soie, et en ce qu'on peut appeler (à la rigueur) un château, tandis que tant de braves gens qui me valent, et plus, sont à tirer le diable par la queue avec leurs pauvres mains d'anges! J'ai enfin de quoi ne pas m'inquiéter de mon dîner, chose immense et que j'appréciais peu jadis, alors que plein de fantaisies luxueuses j'en voulais jouir dans la vie. Mais je leur ai à toutes donné congé. Je fuis ces idées-là comme malsaines. Elles sont au fond

petites et partent du plus bas de l'imagination. Il faut se faire des harems dans la tête, des palais avec du style, et draper son âme dans la pourpre des grandes périodes. Ah ! si j'étais riche, quelles rentes je ferais à toi, à Bouilhet, à Leconte et à ce bon père Babinet ! Ce serait beau, une vie piétée et fort aérée, dans une grande demeure pleine de marbres et de tableaux, avec des paons sur des pelouses, des cygnes dans des bassins, une serre chaude et un suprême cuisinier, à cinq ou six, là, ou trois ou quatre même. Quelle bénédiction ! Elle est charmante, la lettre du père Babinet. J'en raffole, j'adore ce bonhomme. C'est fouillu, touffu, nourri. Il y a là plus de naïveté, d'esprit et de lecture que dans vingt journaux en dix ans. Et je ne parle pas du cœur qui y palpite à chaque ligne. *Viendra-t-il me voir ?* J'en suis anxieux ; j'aurai grand plaisir à le recevoir. Quant à Leconte, je n'ai rien à lui dire, si ce n'est que je l'aime beaucoup. Il le sait ; tout ce que je pourrais lui écrire, il le pense. Je partage son indignation contre ce misérable Planche. Je garde à ce drôle une vieille rancune qui date de 1837, à propos d'un article contre Hugo. Il y a des choses qui vous blessent si profondément aux plus purs endroits de l'âme que la cicatrice est éternelle, et il est certain que je verrais le gars Planche crever sous mes yeux avec une certaine satisfaction. Qu'il ne le ménage pas ! C'est un homme qui passera partout et qu'il faut faire passer partout. La générosité à l'encontre des gredins est presque une indécatesse à l'encontre du bien. Dans le refus de son article à l'*Athenæum* et dans la malveillance de la *Revue* à son endroit, il y a du Du Camp. Quant à

Saulcy, le mot était peut-être donné depuis longtemps pour refuser net tout ce qui se présenterait là touchant M<sup>me</sup> C..., car ils doivent être maintenant mal ensemble (Saulcy ne fait point son éloge). Mais il faut ajouter encore deux autres éléments : 1<sup>o</sup> influence bigote, système de moralité impérialiste et amie de l'ordre ; 2<sup>o</sup> haine de la poésie.

Récapitulons pour voir comme les amis sont bien servis par les amis ;

1<sup>o</sup> Article de moi pour Bouilhet arrêté à la *Presse* ; 2<sup>o</sup> promesse de Jourdan vaine ; 3<sup>o</sup> refus à l'*Athenæum* ; 4<sup>o</sup> refus des réclamations de Leconte, à la *Revue de Paris*, et ici contre une autre revue ! contre leur rival, contre leur ennemi ! Mais cela ne fait que quatre ! Attendons la douzaine.

Quelle bêtise pourtant ! Quels pauvres gens ! Quelle misère ! Comme si tout cela empêchait rien ! (Quand tu auras fini ton *Poème de la Femme*, tu verras si, réuni en volume, ça se vend.) Est-ce que les Poésies de Leconte, par exemple, n'ont pas été plus remarquées que le *Livre Posthume*, dont l'auteur pourtant avait à sa disposition une belle réclame ! Mais ces gamins-là n'entendent pas même la réclame. Ils ont la bonne volonté d'être des charlatans. Quant à la capacité, non ; car il faut des poumons pour crier sur la place publique pendant deux heures de suite et pour faire assembler le monde avec des blagues connues.

Les héros pervers de Balzac ont, je crois, tourné la tête à bien des gens. La grêle génération qui s'agite maintenant à Paris autour du pouvoir et de la renommée a puisé, dans ces lectures, l'admiration bête d'une certaine immoralité bour-

geoise à quoi elle s'efforce d'atteindre. J'ai eu des confidences à ce sujet. Ce n'est plus Werther ou St-Preux que l'on veut être, mais Rastignac ou Lucien de Rubempré. D'ailleurs tous ces fameux gaillards pratiques, actifs, qui connaissent les hommes, admirent peu l'admiration, visent au solide, font du bruit, se démènent comme des galériens, etc., tous ces malins, dis-je, me font pitié, et au point de vue même de leur malice, car je les vois sans cesse tendre la gueule après l'ombre et lâcher la viande. Ils s'enferment dans leurs mensonges, ils se dupent eux-mêmes avec aplomb (c'est l'histoire de Badinguet se payant à lui-même des enthousiasmes). Quand j'en aurai vu un seul, un seul de ceux-là, avoir gagné par tous les moyens qu'ils emploient seulement un million, alors je mettrai chapeau bas. D'ici là qu'il me soit permis de les considérer comme des épiciers fourvoyés.

Le plus grand de la bande, n'était-ce pas Girardin ? Or le voilà maintenant avec la cinquantaine passée, une fortune des plus restreintes et une considération nulle. En fait d'habileté, je préfère donc les cotonniers de ma belle patrie.

J'en ai connu un ; ce n'était pas un cotonnier, mais un indigoteur. Voilà un homme, celui-là ! Il avait trouvé moyen, dans l'espace de vingt ans, d'acquérir deux cent mille livres de rentes (*en terre*) en mouillant ses indigos, lesquels il descendait dans sa cave, nuitamment, et *lui-même* ! Mais quelle canaille ! quelle modestie ! quel bon père de famille ! quelle mise de caissier ! La probité se hérissait jusque sur les poils de sa redingote. Il ne cherchait pas à briller, celui-là, à éblouir les

sots, mais à les flouer, ce qui est bien plus magistral! Oh Jésus, Jésus, redescends donc pour chasser les vendeurs du temple! Et que les lanières dont tu les cingleras soient faites de boyaux de tigre! Qu'on les ait trempées dans du vitriol, dans de l'arsenic! Qu'elles les brûlent comme des fers rouges! Qu'elles les hachent comme des sabres et qu'elles les écrasent comme ferait le poids de toutes tes cathédrales accumulées sur ces infâmes!

Enchanté du fiasco du citoyen Méry<sup>(1)</sup>! Encore un habile, celui-là, un malin, un homme d'esprit, un gaillard *qui ne se fiche pas mal de ça!* Quand on fait de sa plume un alambic à ordures pour gagner de l'argent, et qu'on ne gagne pas même d'argent, on n'est en définitive qu'un idiot doublé d'un misérable.

Je ne pardonne point aux hommes d'action de ne pas réussir, puisque le succès est la seule mesure de leur mérite. Napoléon a été *trompé* à Waterloo: sophisme, mon vieux. Je ne suis pas du métier, je n'y connais goutte: *il fallait vaincre.* Or, j'admire le vainqueur, quel qu'il soit.

Le père Hugo avait perdu l'adresse de Londres, c'est pour cela qu'il a été longtemps à me répondre, dit-il. Sa lettre était impudemment de Jersey. Par bonheur il n'est arrivé aucun mal. Je suis curieux du volume. Mais comment l'aurai-je? J'essayerai de lui répondre une *bonne* lettre; tant pis si le fond le choque, la forme sera convenable.

(1) Romancier, poète, auteur dramatique. Son œuvre est une des plus abondantes de l'époque romantique. Flaubert fait ici allusion aux *Mémoires poétiques*, que Méry venait de publier chez Leure et qui furent mal accueillies par la presse.

Je ne peux pas mentir pour lui être agréable et je ne lui cacherai pas que je me souhaite ses illusions, mais ne les partage point. Je dis illusions et non convictions. Non, s. n. de Dieu, non ! je ne peux admirer le peuple et j'ai pour lui, en masse, fort peu d'entrailles parce qu'il en est, lui, totalement dépourvu. Il y a un cœur *dans l'humanité*, mais il n'y en a point *dans le peuple*, car le peuple, comme la patrie, est une chose morte. Où bat-il donc maintenant, le cœur synthétique de toutes les forces nobles de l'être humain ? A Constantinople, dans la poitrine d'un derviche chevelu qui hurle contre les Moscovites. C'est là que s'est réfugiée à cette heure la seule *protestation morale* qui soit encore.

Pauvre flamme de la liberté et de l'enthousiasme ! Tu brûles là-bas entre des œufs d'autruche et sous les coupoles de porcelaine, dans une lampe musulmane, au fond d'une mosquée. Ah ! ces bons Turcs, ces vieux *Babaloum*<sup>(1)</sup>, comme je les aime ! Quels souhaits je fais pour eux ! J'y pense sans cesse. Que ne puis-je reprendre mon tarbouch, [...] et courir par tout Stamboul en criant : « Allah ! Allah ! Emsik el baroud ! (au nom de Dieu ! au nom de Dieu ! prenez vos armes ! ) ». Je sens à ces pensées comme une brise du désert qui m'arriverait sur la figure. S'il se soulevait, tout l'Orient ! si les Bédouins du Hauran allaient venir ! et toute la Perse ! et l'Arabie, l'inconnue ! Il ne faut qu'un homme, non, un

(1) *Babaloum* signifie en turc « voyons ». Le mot revenant souvent dans la conversation a servi aux Européens pour désigner les Ottomans. Aujourd'hui on emploie plutôt, avec une nuance de mépris, *banabab* « regarde-moi », qui sert à interpellier les inférieurs.

prophète, un homme-idée, Abd-el-Kader qu'on lâcherait ; mais il a fait son temps.

Il paraît que l'on redoute pour cet hiver une misère soignée. Est-ce possible ! Des gens si forts ! Après avoir tant soigné les *intérêts matériels* et après avoir tant donné *d'ouvrage*, tant fait travailler le peuple, il se trouve que le peuple n'a pas un sou ! Charmant ! As-tu vu dans la *Presse* la joie de Blanqui à propos de l'entrée de la viande étrangère ? Il était malade, mais il n'a pas pu *retenir son émotion* à cette nouvelle. Il s'est tellement senti déborder d'enthousiasme qu'il a pris la plume pour communiquer au public son bonheur, et *au risque même de compromettre sa santé* ! Sainte Thérèse n'était pas plus contente d'avoir vu le Christ dans sa chambre que ce gars-là n'est content de voir venir les bœufs d'Amérique en France ! O Aristophane et Molière, quels galopins vous fûtes !

C'est parce que je suis au bout de mon papier et qu'il est une heure et demie passée que je te quitte, car je suis fort en train de causer.

Adieu donc, toutes sortes de tendresses.

A toi. Ton G.

430. À LA MÊME.

[Croisset] Vendredi minuit [30 septembre 1853].

As-tu encore ta dent ? Fais-toi donc enlever cela, tout de suite, malgré les avis de Toirac. C'est une manie moderne de ces drôles. Il y a dix ans même chose m'est arrivée. Je préparais mon deuxième examen (autre dent), quand je fus pris d'une rage telle que je montai dans un fiacre en

recommandant au cocher de m'arrêter à la première enseigne venue. Puis, une fois ma dent arrachée, Toirac, à qui je contai la chose, m'approuva. Et depuis quinze jours il me lanternait ainsi et m'embêtait avec un tas de drogues! Rien n'est pis au monde que la douleur physique, et c'est bien plus d'elle que de la mort, que je suis homme, comme dit Montaigne, « à me mettre sous la peau d'un veau pour l'éviter ». Elle a cela de mauvais, la douleur, qu'elle nous fait trop sentir la vie. Elle nous donne à nous-même comme la preuve d'une malédiction qui pèse sur nous. *Elle humilie*, et cela est triste pour des gens qui ne se soutiennent que par l'orgueil.

Certaines natures ne souffrent pas, les gens sans nerfs. Heureux sont-ils! Mais de combien de choses aussi ne sont-ils pas privés! Chose étrange, à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres, la faculté nerveuse augmente, c'est-à-dire la faculté de souffrir. Souffrir et penser seraient-ils donc même chose? Le génie, après tout, n'est peut-être qu'un raffinement de la douleur, c'est-à-dire une plus complète et intense pénétration de l'objectif à travers notre âme. La tristesse de Molière, sans doute, venait de toute la bêtise de l'Humanité qu'il sentait comprise en lui. Il souffrait des Diafoirus et des Tartufes qui lui entraient par les yeux dans la cervelle. Est-ce que l'âme d'un Véronèse, je suppose, ne s'imbibait pas de couleurs continuellement, comme un morceau d'étoffe sans cesse plongé dans la cuve bouillante d'un teinturier? Tout lui apparaissait avec des *grossissements de ton* qui devaient lui tirer l'œil hors de la tête. Michel-Ange disait que les marbres fré-

missaient à son approche. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il frémissait, lui, à l'approche des marbres. Les montagnes, pour cet homme, avaient donc une âme. Elles étaient de nature correspondante; c'était comme la sympathie de deux éléments analogues. Mais cela devait établir, de l'une à l'autre, je ne sais où ni comment, des espèces de traînées volcaniques d'un ordre inconcevable, à faire péter la pauvre boutique humaine.

Me voilà à peu près au milieu de mes comices (j'ai fait quinze pages ce mois, mais non finies). Est-ce bon ou mauvais? Je n'en sais rien. Quelle difficulté que le dialogue, quand on veut surtout que le dialogue ait du *caractère*! Peindre par le dialogue et qu'il n'en soit pas moins vif, précis et toujours distingué en restant même banal, cela est monstrueux et je ne sache personne qui l'ait fait dans un livre. Il faut écrire les dialogues dans le style de la comédie et les narrations avec le style de l'épopée.

Ce soir, j'ai encore recommencé sur un nouveau plan ma maudite page des lampions que j'ai déjà écrite quatre fois. Il y a de quoi se casser la tête contre le mur! Il s'agit (en une page) de peindre les gradations d'enthousiasme d'une multitude à propos d'un bonhomme qui, sur la façade d'une mairie, place successivement plusieurs lampions. Il faut qu'on voie la foule gueuler d'étonnement et de joie; et *cela sans charge* ni réflexions de l'auteur. Tu t'étonnes quelquefois de mes lettres, me dis-tu. Tu trouves qu'elles sont bien écrites. Belle malice! Là, j'écris ce que je pense. Mais penser pour d'autres comme ils eussent pensé, et les faire parler, quelle différence! Dans ce moment-ci, par

exemple, je viens de montrer, dans un dialogue qui roule sur la pluie et le beau temps, un particulier qui doit être à la fois bon enfant, commun, un peu canaille et prétentieux ! Et à travers tout cela, il faut qu'on voie qu'il *pousse sa pointe*. Au reste, toutes les difficultés que l'on éprouve en écrivant viennent du *manque d'ordre*. C'est une conviction que j'ai maintenant. Si vous vous acharnez à une tournure ou à une expression qui n'arrive pas, *c'est que vous n'avez pas l'idée*. L'image, ou le sentiment bien net dans la tête, amène le mot sur le papier. L'un coule de l'autre. « Ce que l'on conçoit bien, etc. » Je le relis maintenant, ce vieux père Boileau, ou plutôt je l'ai relu en entier (je suis à présent à ses œuvres en prose). C'était un maître homme et un grand écrivain surtout, bien plus qu'un poète. Mais comme on l'a rendu bête ! Quels piètres explicateurs et prôneurs il a eus ! La race des professeurs de collège, pédants d'encre pâle, a vécu sur lui et l'a aminci, déchiqueté comme une horde de hannetons fait à un arbre. Il n'était déjà pas si touffu ! N'importe, il était solide de racine et bien piété, droit, campé.

La critique littéraire me semble une chose toute neuve à faire (et j'y converge, ce qui m'effraie). Ceux qui s'en sont mêlés jusqu'ici n'étaient pas du métier. Ils pouvaient peut-être connaître l'anatomie d'une phrase, mais certes ils n'entendaient goutte à la physiologie du style. Ah ! la littérature ! Quelle démangeaison permanente ! C'est comme un vésicatoire que j'ai au cœur. Il me fait mal sans cesse, et je me le gratte avec délices.

Et la *Servante* ? Pourquoi ai-je peur que ce ne soit trop long ? C'est une bêtise, cela tient sans

doute à ce que le temps de la composition me trompe sur la dimension de l'œuvre. Au reste, il vaut mieux être trop long que trop court. Mais le défaut général des poètes est la longueur, comme le défaut des prosateurs est le commun, ce qui fait que les premiers sont ennuyeux et les seconds dégoûtants : Lamartine, Eugène Sue. Combien de pièces dans le père Hugo sont trop longues de moitié ! Et déjà le vers, par lui-même, est si commode à déguiser l'absence d'idées ! Analyse une belle tirade de vers et une autre de prose, tu verras laquelle est la plus pleine. La prose, art plus immatériel (qui s'adresse moins aux sens, à qui tout manque de ce qui fait plaisir), a besoin d'être bourrée de choses et sans qu'on les aperçoive. Mais en vers les *moindres paraissent*. Ainsi la comparaison la plus inaperçue dans une phrase de prose peut fournir tout un sonnet. Il y a beaucoup de troisièmes et de quatrièmes plans en prose. Doit-il y en avoir en poésie ?

J'ai dans ce moment une forte rage de Juvénal. Quel style ! quel style ! Et quel langage que le latin ! Je commence aussi à entendre Sophocle un peu, ce qui me flatte. Quant à Juvénal, ça va assez rondement, sauf un contre-sens par-ci par-là et dont je m'aperçois vite. Je voudrais bien savoir, et avec moult détails, *pourquoi* Saulcy a refusé l'article de Leconte, quels sont les motifs qu'on lui a allégués ? Cela peut nous être curieux à connaître. Tâche d'avoir le fin mot de l'histoire.

Tâche de te mieux porter et de travailler à Paris comme tu travaillais à la campagne. Tu as pourtant tout ton temps à toi. Je plains bien ce pauvre Leconte de sa leçon. Pour avoir fait ce

métier comme Bouilhet l'a fait pendant quatorze ans, à huit et dix heures par jour (et il avait, de plus que Leconte, les maîtres de pensions sur le dos), je crois qu'il fallait être né avec une constitution enragée de force, un tempérament cérébral titanique. Il aura bien mérité la gloire aussi, celui-là ! Mais on ne va au ciel que par le martyre. On y monte avec une couronne d'épines, le cœur percé, les mains en sang et la figure radieuse.

Adieu, mille baisers sur la tienne. A toi, ton vieux G.

---

431. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Vendredi minuit [7 octobre 1853].

Je ne t'en écrirai pas long, ce soir, bonne chère Louise, tant je suis mal à mon aise. J'ai plus besoin de me coucher que d'écrire encore. J'ai eu toute la soirée des maux d'estomac et de ventre à m'évanouir, si j'en étais capable. Je crois que c'est une indigestion. J'ai aussi fort mal à la tête, je suis brisé. Voilà trop de nuits que je me couche tard ! Depuis que nous sommes revenus de Trouville, je me suis rarement mis au lit avant 3 heures. C'est une bêtise, on s'épuise. Mais je voudrais tant avoir fini ce roman ! Ah ! quels découragements quelquefois, quel rocher de Sisyphe à rouler que le style, et la prose surtout ! *Ça n'est jamais fini.* Cette semaine pourtant, et surtout ce soir (malgré mes douleurs physiques) j'ai fait un grand pas. J'ai arrêté le plan du milieu de mes comices (c'est du dialogue à deux, coupé par un discours, des mots

de la foule et du paysage). Mais quand les aurai-je faits? Comme cela m'ennuie! Que je voudrais en être débarrassé pour t'aller voir! J'en ai tant besoin! et je te désire beaucoup.

Bouilhet, je pense, te verra la semaine prochaine. N'allez pas vous *voir* et me faire des traits, hé, dites donc! Il était, dimanche dernier, dans l'intention de partir mardi prochain. Je ne pense pas qu'il ait changé d'avis. Au reste il a dû t'écrire.

Je ne t'avais pas dit *ces vacances*, chère Louise (cela n'aurait pas eu de sens), mais cet hiver, ma mère devant aller à Paris. Je te réitère la promesse de mon engagement : *je ferai tout mon possible* pour que vous vous voyiez, pour que vous vous connaissiez. Après cela, vous vous arrangerez comme vous l'entendrez. Je me casse la tête à comprendre l'importance que tu y mets, mais enfin *c'est convenu*; n'en parlons plus.

Comme Leconte a eu raison de montrer les dents à Planche! Ces canailles-là c'est toujours la même chose,

Oignez vilain, il vous poindra :  
Poignez vilain, il vous oindra.

Avance-t-il dans son poème celtique, ce bon Leconte?

Vous allez être là-bas, cet hiver, un trio superbe. Moi, ma solitude commence, et ma vie va se des-siner comme je la passerai peut-être pendant trente ou quarante ans encore. (J'aurai beau avoir un logement à Paris, je n'y resterai jamais que quelques mois de l'année, mon plus grand temps se passera ici!...) Enfin Dieu est grand!... Oui, je vieillis et cela me vieillit beaucoup, ce départ de Bouilhet,

quoique je ne le retienne guère, quoique je le pousse à partir.

Comme mes cheveux tombent! Un perruquier qui me les coupait lundi dernier en a été effrayé, comme le Capitaine de la laideur de Villemain. Ce qui m'attriste, c'est que je deviens triste, et bêtement, d'une façon sombre et rentrée. Oh! la *Bovary*, quelle meule usante c'est pour moi!

L'ami Max a commencé à publier son *Voyage en Égypte*. *Le Nil* pour faire pendant à *Le Rhin*! C'est curieux de nullité. Je ne parle pas du style, qui est archiplat et cent fois pire encore que dans le *Livre posthume*. Mais comme fond, comme faits, il n'y a rien! Les détails qu'il a le mieux vus et les plus caractéristiques dans la nature, il les oublie. Toi qui as lu mes notes, tu seras frappée de cela. Quelle dégringolade rapide! Je te recommande surtout son passage des Pyramides où brille, par parenthèse, un éloge de M. de Persigny.

As-tu répondu au Crocodile? Vas-tu lui répondre? Faut-il que je lui écrive?

Adieu, je fume une pipe et vais me coucher. Mille baisers sur le cœur. A toi.

---

432. À LA MÊME.

[Croisset] Mercredi, minuit [12 octobre 1853].

J'ai *la tête en feu*, comme il me souvient de l'avoir eue après de longs jours passés à cheval. C'est que j'ai aujourd'hui rudement chevauché ma plume. J'écris depuis midi et demi sans désemparer (sauf de temps à autre pendant cinq minutes pour fumer

une pipe, et une heure tantôt pour dîner). Mes comices m'embêtaient tellement que j'ai lâché là, pour jusqu'à ce qu'ils soient finis, grec et latin. Et je ne fais plus que ça à partir d'aujourd'hui. Ça dure trop ! Il y a de quoi crever, et puis je veux t'aller voir.

Bouilhet prétend que ce sera la plus belle scène du livre. Ce dont je suis sûr, c'est qu'elle sera neuve et que l'intention en est bonne. Si jamais les effets d'une symphonie ont été reportés dans un livre, ce sera là. *Il faut que ça hurle par l'ensemble*, qu'on entende à la fois des beuglements de taureaux, des soupirs d'amour et des phrases d'administrateurs. Il y a du soleil sur tout cela, et des coups de vent qui font remuer les grands bonnets. Mais les passages les plus difficiles de *Saint Antoine* étaient jeux d'enfant en comparaison. J'arrive au dramatique rien que par l'entrelacement du dialogue et les oppositions de caractère. Je suis maintenant en plein. Avant huit jours, j'aurai passé le nœud d'où tout dépend. Ma cervelle me semble petite pour embrasser d'un seul coup d'œil cette situation complexe. J'écris dix pages à la fois, sautant d'une phrase à l'autre. Il faut pourtant qu'un de ces jours j'écrive au Crocodile. Il a perdu l'adresse de M<sup>me</sup> Farmer et ne pourrait nous adresser de lettres que de Jersey directement, ce qui est à éviter autant que possible.

Je suis presque sûr que Gautier ne t'a pas vue dans la rue lorsqu'il ne t'a pas saluée. Il est fort myope, comme moi, à qui pareilles choses sont coutumières. C'eût été une insolence gratuite, qui n'est pas du reste dans ses allures ; c'est un gros bonhomme fort pacifique et très putain. Quant à

épouser les animosités de l'ami, j'en doute fort, à la manière dont il m'en a parlé *le premier*. La dédicace, malgré ton opinion, ne prouve rien du tout : *pose* et *repose*. Le pauvre garçon se raccroche à tout, accole son nom à tout. Quelle *descente* que ce *Nil* ! Si quelque chose pouvait me raffermir dans mes théories littéraires, ce serait bien lui. Plus le temps s'éloigne où Du Camp suivait mes avis et plus il dégringole, car il y a de *Tagabor* au *Nil* une décadence effrayante et, en passant par le *Livre posthume* qui est leur intermédiaire, le voilà maintenant au plus bas, et de la force du jeune Delessert ; ça ne vaut pas mieux. La proposition de Jacottet m'a étrangement révolté, et tu as eu bien raison. Toi, aller faire des politesses à un galopin pareil ! Ah ! non, non, ah ! non.

Quelle étrange créature tu fais, chère Louise, pour m'envoyer encore des *diatribes*, comme dirait mon pharmacien ! Tu me demandes une chose ; je te dis oui, je te la repromets, et tu grondes encore ! Eh bien, puisque tu ne me caches rien (ce dont je t'approuve), moi je ne te cache pas que cette idée me paraît un tic chez toi. Tu veux établir entre des affections de nature différente une liaison dont je ne vois pas le sens, et encore moins l'utilité. Je ne comprends pas du tout comment les politesses que tu me fais à Paris engagent ma mère en rien. Ainsi j'ai été pendant trois ans chez Schlésinger où elle n'a jamais mis les pieds. De même que voilà huit ans que Bouilhet vient coucher, dîner et déjeuner tous les dimanches ici, sans que nous ayons eu *une fois* révélation de sa mère, qui vient à Rouen à peu près tous les mois. Et je t'assure bien que la mienne n'en est nullement

choquée. Enfin, il sera fait selon ton désir. Je te promets, je te jure, que je lui exposerai tes raisons et que je la prierai de faire que vous vous voyiez. Quant au reste, avec la meilleure volonté du monde, je n'y peux rien. Peut-être vous conviendrez-vous beaucoup, peut-être vous déplairez-vous énormément. La bonne femme est peu liante et elle a cessé de voir non seulement toutes ses anciennes connaissances, mais ses amies même. Je ne lui en connais plus qu'une, et celle-là n'habite pas le pays.

Je viens de finir la *Correspondance* de Boileau. Il était moins étroit dans l'intimité qu'en Apollon. J'ai vu là bien des confidences qui corrigent ses jugements. *Télémaque* est assez durement jugé<sup>(1)</sup>, etc., et il avoue que Malherbe n'était pas né poète. N'as-tu pas remarqué combien ça a peu de volée, les correspondances des bonshommes de cette époque-là ? On était terre à terre, en somme. Le lyrisme, en France, est une faculté toute nouvelle. Je crois que l'éducation des jésuites a fait un mal inconcevable aux lettres. Ils ont enlevé de l'Art la nature. Depuis la fin du xvi<sup>e</sup> siècle jusqu'à Hugo, tous les livres, quelque beaux qu'ils soient, sentent la poussière du collège. Je m'en vais relire ainsi *tout mon français* et préparer de longue main mon *Histoire du sentiment poétique en France*. Il faut faire de la critique comme on fait de l'histoire naturelle, *avec absence d'idée morale*. Il ne s'agit pas de déclamer sur telle ou telle forme, mais bien d'exposer en quoi elle consiste, comment elle se

(1) Dans sa lettre du 10 novembre 1699, Boileau écrit à Brossette : « Il y a de l'agrément dans ce livre (*Télémaque*) et une imitation de l'*Odyssée* que j'approuve fort. »

rattache à une autre et *par quoi* elle vit (l'esthétique attend son Geoffroy Saint-Hilaire, ce grand homme qui a montré la légitimité des monstres). Quand on aura, pendant quelque temps, traité l'âme humaine avec l'impartialité que l'on met dans les sciences physiques à étudier la matière, on aura fait un pas immense. C'est le seul moyen à l'humanité de se mettre un peu au-dessus d'elle-même. Elle se considérera alors franchement, purement, dans le miroir de ses œuvres. Elle sera comme Dieu, elle se jugera d'en haut. Eh bien, je crois cela faisable. C'est peut-être, comme pour les mathématiques, rien qu'une *méthode* à trouver. Elle sera applicable avant tout à l'Art et à la Religion, ces deux grandes manifestations de l'idée. Que l'on commence ainsi je suppose : la première idée de Dieu étant donnée (la plus faible possible), le premier sentiment poétique naissant (le plus mince qu'il soit), trouver d'abord sa manifestation, et on la trouvera aisément chez l'enfant, le sauvage, etc. Voilà donc un premier point. Là, vous établissez déjà des rapports. Puis, que l'on continue, et en tenant compte de tous les contingents relatifs, climat, langue, etc. Donc, de degré en degré, on peut s'élever ainsi jusqu'à l'Art de l'avenir, et à l'hypothèse du Beau, à la conception claire de sa réalité, à ce type idéal enfin où tout notre effort doit tendre. Mais ce n'est pas moi qui me chargerai de la besogne, j'ai d'autres plumes à tailler.

Adieu. Je t'embrasse sur les yeux.

A toi. Ton G.

---

## 433. À LA MÊME.

[Croisset] 1 heure, nuit de lundi [17-18 octobre 1853].

J'ai fait ce matin mes adieux à Bouilhet. Le voilà parti pour moi. Il reviendra samedi; je le reverrai peut-être encore deux autres fois. Mais c'est fini, les vieux dimanches sont rompus. Je vais être seul, maintenant, seul, seul. Je suis navré d'ennui et humilié d'impuissance. Le fond de mes *comices* est à refaire, c'est-à-dire tout mon dialogue d'amour dont je ne suis qu'à la moitié. Les idées me manquent. J'ai beau me creuser la tête, le cœur et les sens, il n'en jaillit rien. J'ai passé aujourd'hui toute la journée, et jusqu'à maintenant, à me vautrer à toutes les places de mon cabinet, sans pouvoir non seulement écrire *une* ligne, mais trouver une pensée, un mouvement! Vide, vide complet.

Ce livre, au point où j'en suis, me torture tellement (et si je trouvais un mot plus fort, je l'emploierais) que j'en suis parfois malade *physiquement*. Voilà trois semaines que j'ai souvent des souleurs à défaillir. D'autres fois, ce sont des oppressions ou bien des envies de vomir à table. Tout me dégoûte. Je crois qu'aujourd'hui je me serais pendu avec délices, si l'orgueil ne m'en empêchait. Il est certain que je suis tenté parfois de foutre tout là, et la *Bovary* d'abord. Quelle sacrée maudite idée j'ai eue de prendre un sujet pareil! Ah! je les aurai connues, les *affres* de l'Art!

Je me donne encore quinze jours pour en finir. Au bout de ce temps-là, si rien de bon n'est venu, je lâche le roman indéfiniment et jusqu'à ce que

je ressente le besoin d'écrire. Je t'irais bien voir tout de suite, mais je suis tellement irrité, irritant, maussade, que ce serait un triste cadeau à te faire que ma visite. Sacré nom de Dieu, comme je rage!

Je veux toujours écrire au Crocodile; mais, franchement, je n'en ai toujours ni l'énergie, ni l'esprit.

Tu vas avoir un beau jeudi, toi. Je vous envie. Quelle bosse de *Servante* et de *Fossiles*!

J'ai grand'hâte que Bouilhet soit revenu, pour qu'il me parle de cette fameuse *Servante*. Un tel sujet en vers, quand j'y réfléchis, me paraît une grande chose comme difficulté vaincue. Je sais ce que c'est que de mettre en style des sujets communs. Cette scène que je recommence était froide comme glace. Je vais faire du Paul de Kock. On va toujours du guindé au canaille. Pour éviter le commun on tombe dans l'emphase et, d'autre part, la simplicité est si voisine de la platitude!

J'ai relu avant-hier soir *Han d'Islande*. C'est bien farce! Mais il y a un grand souffle là dedans et c'est curieux comme esquisse (d'intention de *Notre-Dame*).

Adieu; je ne sais que te dire, sinon que je t'embrasse. Tâche de m'envoyer de l'inspiration. C'est une denrée dont j'ai grand besoin pour le quart d'heure. Pensez à moi jeudi. Ma pensée sera avec vous toute la soirée. Quelle pluie!

Le temps n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Encore adieu; mille baisers tendres; à toi, à toi.

Ton G.

## 434. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Dimanche, 5 heures [23 octobre 1853].

Bouilhet m'est revenu fort assombri. Il paraît que vous n'avez pas été gais là-bas. Ce qu'il m'a dit de toi me navre, pauvre chère Louise. Qu'as-tu donc? Allons, sacré nom de Dieu, relève-toi. Tu as fait une fort belle chose, à ce qu'il paraît. De l'orgueil! de l'orgueil! et toujours! Il n'y a que ça de bon. Tu me verras avec Bouilhet quand il va aller te rejoindre. Que ne puis-je y rester! Mais je sens, je suis sûr que ce serait une insigne folie, et quand même cette conviction ne serait qu'une *idée*, comme on dit, ne suffit-il pas que j'aie cette idée pour qu'elle m'empêche et me trouble? Si l'on pouvait se donner des *fois* (*sic*) et en vingt-quatre heures, au milieu d'une œuvre, changer des habitudes de quinze ans, sans que cette œuvre s'en ressente, tu me verrais, dès la fin de la semaine, installé à Paris quoi qu'il en coûte.

Bouilhet est pénétré de ta *Servante*. Il en trouve le plan très émouvant, la conduite bonne et le vers continuellement *ferme*. Il ne te reproche qu'une chose, c'est d'avoir fait une allusion trop claire à Musset. Sans me prononcer encore, je penche à être de son avis; mais il faut voir. D'ici là je m'abstiens. Il m'a dit de très belles choses de cette œuvre! La représentation au spectacle, *la servante servant les actrices!* etc., il paraît que tout cela est

raide et a une haute tournure. En somme, Bouilhet a une grande opinion de ta *Servante*. Qu'il me tarde de la voir ! Le plaisir que cette nouvelle m'a causé est contrarié par l'idée que tu souffres. Qu'a donc ta santé depuis quelque temps ? Tu te ronges, tu t'agites. Ménage tes pauvres nerfs, soigne-toi mieux. Ce conseil bourgeois est plus facile à donner qu'à suivre. Une chose cependant doit nous faire l'accepter : remarque que plus tu as bridé en toi l'élément sensible, plus l'intellectuel a grandi. A mesure que la passion a tenu moins de place dans ta vie, l'Art s'est développé. Compare dans ton souvenir ce que tu faisais il y a quelques années, au milieu des orages, et ce que tu as écrit depuis deux ans, et tu remercieras peut-être le hasard de toutes ces larmes versées qui te paraissent si stériles. Dans cinquante ou soixante pages j'aurai fait un pas, et l'époque de mon séjour à Paris se rapprochera. Un peu de patience, pauvre Muse, encore quelques mois. Croyez-vous donc qu'il ne m'en coûte rien et que je vais m'amuser tout seul ? Ovide chez les Scythes n'était pas plus abandonné que je vais l'être.

Comment se fait-il que j'aie fait de bonne besogne cette semaine ? Bouilhet a été très content de mes comices (je n'ai plus qu'un point qui m'embarrasse). Il trouve maintenant que c'est ardent, que ça marche franchement. Je me suis raidi et fouetté jusqu'au sang pour que mon héroïne soupire d'amour. J'ai presque pleuré de rage. Enfin, encore un défilé de passé ou à peu près !

Allons, à bientôt maintenant. Tâche d'avoir fini la *Servante*. Prends courage, et si la vie est mau-

vaïse, si le soleil est pâle, est-ce que l'idéal n'est pas bon et l'Art resplendissant? C'est là, c'est là qu'il faut aller, comme dit la Mignon de Gœthe.

Mille baisers; tout à toi.

Ton G.

435. À LA MÊME.

[Croisset] Mardi soir, minuit [25 octobre 1853].

Bouilhet ne m'a parlé que de toi toute la journée de dimanche, ou du moins presque toute la journée. Il n'était pas gai, ce pauvre garçon! Eh bien, il oubliait ses chagrins pour ne penser qu'aux tiens. Dans quel diable d'état vous êtes-vous donc mis? Voilà de jolies dispositions à vous voir souvent! Ah! aime-le ce pauvre Bouilhet, car il t'aime d'une façon touchante et qui m'a touché, navré; ou plutôt c'est ce qu'il m'a dit de toi qui m'a navré. J'ai passé un dimanche rude, et hier aussi. Il faut même que je sois bien attaché à ce gredin-là, pour ne pas lui garder rancune (au fond du cœur) de tout ce qu'il m'a prêché. Cela m'a au contraire émerveillé. Il m'a ouvert en lui des horizons de sentiment qu'à coup sûr je ne lui connaissais pas et qu'il n'avait pas il y a un an. Est-ce lui qui change, ou moi? Je crois que c'est lui. Son concubinage avec Léonie l'a attendrifié. Moi, je me suis recuit dans ma solitude. Ma mère prétend que je deviens sec, hargneux et malveillant. Ça se peut! Il me semble pourtant que j'ai encore du jus au cœur. L'analyse que je fais continuellement sur moi me rend peut-être injuste à mon égard.

Et puis, on ne pardonne pas assez à mes nerfs. Cela m'a ravagé la sensibilité pour le reste de mes jours. Elle s'é mouss e à tout bout de champ, s' use sur les moindres niaiseries et, pour ne pas crever, je la roule ainsi sur elle-même et me contracte en boule, comme le hérisson qui montre toutes ses pointes. Je te fais souffrir, pauvre chère Louise. Mais penses-tu que ce soit par parti pris, par plaisir, et que je ne souffre pas de savoir que je te fais souffrir ? Ce ne sont pas des larmes qui me viennent à cette idée, mais des cris de rage plutôt, de rage contre moi-même, contre mon travail, contre ma lenteur, contre la destinée qui veut que cela soit. Destinée, c'est un grand mot ; non, contre l'arrangement des choses. Et si je les dér ange maintenant, je sens que tout croule. Si je savais que le chagrin te submergeât (et tu en as beaucoup depuis quelque temps, je le devine au ton contraint de tes lettres ; l'encre porte une odeur pour qui a du nez. Il y a tant de pensée entre une ligne et l'autre ! et ce que l'on sent le mieux reste flottant sur le blanc du papier), si j'apprenais enfin, ou que tu me disses que tu n'y tiens plus de tristesse, je quitterais tout et j'irais m'installer à Paris, comme si la *Bovary* était finie, et sans plus penser à la *Bovary* que si elle n'existait pas. Je la reprendrais plus tard. Car de déménager ma pensée avec ma personne, c'est une tâche au-dessus de mes forces. Comme elle n'est jamais avec moi-même et nullement à ma disposition, que je ne fais pas du tout ce que je veux, mais ce qu'elle veut, un pli de rideau mis de travers, une mouche qui vole, le bruit d'une charrette, bonsoir, la voilà partie ! J'ai peu la faculté de Napoléon I<sup>er</sup>.

Je ne travaillerais pas au bruit du canon. Celui de mon bois qui pète suffit à me donner quelquefois des soubresauts d'effroi. Je sais bien que tout cela est d'un enfant gâté et d'un piètre homme, en somme. Mais enfin, quand les poires sont gâtées on ne les rend pas vertes. O jeunesse ! jeunesse ! que je te regrette ! Mais t'ai-je jamais connue ? Je me suis élevé tout seul, un peu par la méthode Baucher, par le système de l'équitation à l'écurie et de la pile en place. Cela m'a peut-être cassé les reins de bonne heure. Ce n'est pas moi qui dis tout cela, ce sont les autres.

Vous êtes heureux, vous autres, les poètes, vous avez un déversoir dans vos vers. Quand quelque chose vous gêne, vous crachez un sonnet et cela soulage le cœur. Mais nous autres, pauvres diables de prosateurs, à qui toute personnalité est interdite (et à moi surtout), songe donc à toutes les amertumes qui nous retombent sur l'âme, à toutes les *glaires* morales qui nous prennent à la gorge !

Il y a quelque chose de faux dans ma personne et dans ma vocation. Je suis né lyrique, et je n'écris pas de vers. Je voudrais combler ceux que j'aime et je les fais pleurer. Voilà un homme, ce Bouilhet ! Quelle nature complète ! Si j'étais capable d'être jaloux de quelqu'un, je le serais de lui. Avec la vie abrutissante qu'il a menée et les bouillons qu'il a bus, je serais certainement un imbécile maintenant, ou bien au bagne, ou pendu par mes propres mains. Les souffrances du dehors l'ont rendu meilleur. Cela est le fait des bois de haute futaie : ils grandissent dans le vent et poussent à travers le silex et le granit, tandis que les espa-

liers, avec tout leur fumier et leurs paillassons, crèvent alignés sur un mur et en plein soleil. Enfin, aime-le bien, voilà tout ce que je peux t'en dire, et ne doute jamais de lui.

Sais-tu de quoi j'ai causé hier toute la soirée avec ma mère? De toi. Je lui ai dit beaucoup de choses qu'elle ne savait pas, ou du moins qu'elle devinait à demi. Elle t'apprécie, et je suis sûr que cet hiver elle te verra avec plaisir. Cette question est donc vidée.

La *Bovary* remarque. Bouilhet a été content dimanche. Mais il était dans un tel état d'esprit, et si disposé au tendre (pas à mon endroit cependant) qu'il l'a peut-être jugée trop bien. J'attends une seconde lecture pour être convaincu que je suis dans le bon chemin. Je ne dois pas en être loin, cependant. Ces comices me demanderont bien encore six belles semaines (un bon mois après mon retour de Paris). Mais je n'ai plus guère que des difficultés d'exécution. Puis il faudra récrire le tout, car c'est un peu gâché comme style. Plusieurs passages auront besoin d'être réécrits, et d'autres désécrits. Ainsi, j'aurai été depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de novembre à écrire *une scène*! Et si elle m'amusait encore! Mais ce livre, quelque bien réussi qu'il puisse être, ne me plaira jamais. Maintenant que je le comprends bien dans tout son ensemble, il me dégoûte. Tant pis, ç'aura été une bonne école. J'aurai appris à faire du dialogue et du portrait. J'en écrirai d'autres! Le plaisir de la critique a bien aussi son charme et, si un défaut que l'on découvre dans son œuvre vous fait concevoir une beauté supérieure, cette conception seule n'est-

elle pas en soi-même une volupté, presque une promesse ?

Adieu, à bientôt. Mille baisers.

Ton G.

---

436. À LA MÊME.

[Croisset] Vendredi soir, minuit et demi,  
[28-29 octobre 1853].

J'ai passé une triste semaine, non pour le travail, mais par rapport à toi, à cause de toi, de ton idée. Je te dirai plus bas les réflexions personnelles qui en sont sorties. Tu crois que je ne t'aime pas, pauvre chère Louise, et tu te dis que tu es dans ma vie une affection secondaire. Je n'ai pourtant guère d'affection humaine au-dessus de celle-là, et quant à des affections de femme, je te jure bien que tu es la première, la seule, et j'affirme plus : je n'en ai pas eu de pareille, ni de si longue, et de si douce, ni de si profonde surtout. Quant à cette question de mon installation immédiate à Paris, il faut la remettre, ou plutôt la résoudre tout de suite. Cela m'est *impossible maintenant* (et je ne compte pas l'argent que je n'ai pas et qu'il faut avoir). Je me connais bien, ce serait un hiver de perdu et peut-être tout le livre. Bouilhet en parle à son aise, lui qui heureusement a l'habitude d'écrire partout, qui depuis douze ans travaille en étant continuellement dérangé. Mais moi, c'est toute une vie nouvelle à prendre. Je suis comme les jattes de lait : pour que la crème se forme, il faut les laisser immobiles. Cependant je te le ré-

pète : si tu *veux* que je vienne, maintenant, tout de suite, pendant un mois, deux mois, quatre mois, coûte que coûte, j'irai ; tant pis ! Sinon, voici mes plans et ce que j'ai fait. D'ici à la fin de la *Bovary* je t'irai voir plus souvent, huit jours tous les deux mois, sans manquer d'une semaine, sauf cette fois où tu ne me reverras qu'à la fin de janvier [...]. Ainsi nous nous verrons ensuite au mois d'avril, de juin, de septembre, et dans un an je serai bien près de la fin. J'ai causé de tout cela avec ma mère. Ne l'accuse pas (même en ton cœur), car elle est plutôt de *ton bord*. J'ai pris avec elle mes arrangements d'argent et elle va faire cette année ses dispositions pour mes meubles, mon linge, etc. J'ai déjà avisé un domestique que j'emmènerai à Paris. Tu vois donc que c'est une *résolution inébranlable* et, à moins que je ne sois crevé d'ici à trois cents pages environ, tu me verras *installé dans la capitale*. Je ne déménagerai rien de mon cabinet parce que ce sera toujours là que j'écrirai le mieux, et qu'en définitive je passerai le plus de temps, à cause de ma mère qui se fait vieille. Mais rassure-toi, je serai *piété* là-bas et bien.

Sais-tu où m'a mené la mélancolie de tout cela et quelle envie elle m'a donnée ? Celle de foutre là à tout jamais la littérature, de ne plus rien faire du tout et d'aller vivre avec toi, en toi et de reposer ma tête entre tes seins au lieu de me la masturber sans cesse pour en faire éjaculer des phrases. Je me disais : l'Art vaut-il tant de tracas, d'ennui pour moi, de larmes pour elle ? A quoi bon tant de refoulements douloureux pour aboutir en définitive au médiocre ? Car je t'avouerai que je ne suis pas gai. J'ai de tristes doutes par

moments, et sur l'homme et sur l'œuvre, sur celle-ci comme sur les autres. J'ai relu *Novembre*<sup>(1)</sup>, mercredi, par curiosité. J'étais bien le même particulier il y a onze ans qu'aujourd'hui (à peu de chose près du moins; ainsi j'en excepte d'abord une grande admiration pour les putains, que je n'ai plus que théorique et qui jadis était pratique). Cela m'a paru tout nouveau, tant je l'avais oublié; mais ce n'est pas bon, il y a des monstruosité de mauvais goût, et en somme l'ensemble n'est pas satisfaisant. Je ne vois aucun moyen de le récrire, il faudrait tout refaire. Par-ci, par-là une bonne phrase, une belle comparaison, mais pas de *tissu de style*. Conclusion : *Novembre* suivra le chemin de l'*Éducation sentimentale*<sup>(2)</sup>, et restera avec elle dans mon carton indéfiniment. Ah! quel nez fin j'ai eu dans ma jeunesse de ne pas le publier! Comme j'en rougirais maintenant!

Je suis en train d'écrire une lettre monumentale au Crocodile. Dépêche-toi de m'envoyer la tienne, car voilà plusieurs jours que ma mère a écrit la sienne à M<sup>me</sup> Farmer et me persécute pour que je lui donne la mienne, afin de la faire partir.

Je relis du Montaigne. C'est singulier comme je suis plein de ce bonhomme-là! Est-ce une coïncidence, ou bien est-ce parce que je m'en suis bourré toute une année à dix-huit ans, où je ne lisais *que lui*? mais je suis ébahi souvent de trouver l'analyse très déliée de mes moindres sentiments! Nous avons mêmes goûts, mêmes opinions, même manière de vivre, mêmes manies. Il y a des gens

(1) Voir *Œuvres de Jeunesse inédites*, t. II.

(2) Voir *Œuvres de Jeunesse inédites*, t. III.

que j'admire plus que lui, mais il n'y en a pas que j'évoquerais plus volontiers et avec qui je causerais mieux.

L'amour de M<sup>lle</sup> Chéron m'émeut médiocrement. Elle est trop laide, cette chère fille ! Quand on a un nez comme le sien, on ne devrait penser qu'à avoir des rhumes de cerveau et non des amants. Et puis cette mère qui *l'engage à aimer* me paraît stupide. C'est charmant cela, mais après ? Est-ce que Leconte peut l'épouser ? Et si enfin, excédé d'elle, il a la faiblesse de la baiser, crois-tu qu'il ne la plantera pas là, très parfaitement ? Quelle atroce existence il se préparerait le malheureux ! Mais je l'estime trop pour ne pas le préjuger insensible aux charmes de cette infortunée !

Quant au père Babinet (tu vois bien que c'est le premier besoin de l'humanité etc., m'écris-tu) c'est tout bonnement de la paillardise, lui. Quand il dit : il me faut une femme, il entend une *belle femme*, et si un brave garçon voulait bien lui payer une partie chez les *Puces* ou chez la mère Guérin, cette âme en peine retirerait immédiatement sa culotte. Voilà. Ne confondons pas les genres. Les hommes de son âge et de son époque ne sont point délicats et, s'ils recherchent autre chose que les filles, c'est parce que les filles sont peu complaisantes pour les vieux. Mets-toi bien cela dans l'esprit. Les sentimentalités des vieux (Villemain, etc.) n'ont d'autre cause que la mine rechignée de la putain, à leur aspect. Tu crois qu'ils cherchent l'amour ? Nenni ! Ils évitent seulement une humiliation et tâchent de faire fuir loin d'eux la preuve évidente de leur vieillesse ou de leur laideur. Leconte a donné à Bouilhet une idée qui me plaît

(celle de publier toutes ses poésies en un seul volume). Cela m'agrée par sa franchise et sa crânerie. Il est grand, ce garçon-là (Leconte) et je le crois aussi incapable d'une bassesse que d'une banalité!

Adieu, mille tendres baisers. Dans cinq ou six jours je serai arrivé à mon point. J'attendrai ensuite Bouilhet pour partir. Je crois que c'est au milieu de l'autre semaine. Je *couve un rhume*, le nez me pique. Encore à toi.

Ton G.

---

437. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Jeudi 3 novembre 1853, midi.

Quel galant que ce Crocodile! Je commence à être inquiet. Heureusement que l'Océan nous sépare! Badinguet me rassure. Comme son hymne est piètre! La mienne a dû lui arriver aujourd'hui.

Tu as dû recevoir une lettre de Bouilhet t'annonçant notre arrivée pour dans huit jours. Jeudi prochain, à cette heure-ci, je me mettrai en marche pour aller vers toi. Avec quel plaisir je te reverrai, pauvre chère Louise!

Je refais et rabote mes comices, que je laisse à leur point. Depuis lundi je crois leur avoir donné beaucoup de mouvement et je ne suis peut-être pas loin de l'effet. Mais quelles tortures ce polisson de passage m'aura fait subir! Je fais des sacrifices de détail qui me font pleurer, mais enfin il le faut! Quand on aime trop le style, on risque

à perdre de vue le but même de ce qu'on écrit !  
Et puis les transitions, le *suivi*, quel empêtrement !

Tâche d'avoir ce que tu auras fait de *la Servante* recopié nettement afin que je puisse le lire. Bouilhet a eu du mal à suivre ta lecture, et c'est le lendemain, en chemin de fer, que tout lui est revenu. C'est classé.

A propos de copie, il me semble que tu en uses lestement avec Leconte. Je ne sais comment les choses se sont passées, mais je trouve cela cavalier envers un homme de pareille valeur.

Tu dis, chère Louise, que mes lettres sont pour toi une toile de Pénélope, je t'assure aussi que les tiennes à ce propos me causent parfois de grands étonnements. Je te vois un jour fort contente de moi ; puis, le lendemain, c'est autre chose. Mais il me semble que je suis toujours le même. Ces différences que tu trouves dans mes lettres ne viennent que des dispositions différentes dans lesquelles tu les lis. L'une te dilate le cœur, l'autre te l'assombrit, de sorte que souvent je suis tout surpris de ta joie ou de ta tristesse. Je ne varie pas cependant à ton endroit et mon affection pour toi est toujours à *Fixe*.

Je vais aujourd'hui à Rouen, dîner avec Bouilhet. Nous avons l'habitude de dîner ainsi tous les ans, à la foire Saint-Romain. Aujourd'hui c'est la dernière fois. Dîner d'adieu et de ressouvenir.

J'aurais bien voulu t'écrire plus longuement ces jours passés, mais je me hâte de donner une figure à mes comices avant le départ de Bouilhet, et j'ai tant à faire encore d'ici à huit jours ! Enfin,

tout a une fin ! et nous nous verrons bientôt, Dieu merci. Ce sera une bouffée d'air et j'en ai besoin.

Adieu, mille tendres baisers.

A toi.

Ton G.

438. À LA MÊME.

[Croisset] Dimanche, 10 heures  
[6 novembre 1853].

Quelle gentille et bonne lettre j'ai reçue de toi, ce matin, pauvre chère Muse ! Quoique tu m'y dises de te répondre longuement, je ne le ferai pas, parce que Bouilhet est là. Je profite même de ce moment où il est à faire ses adieux à ma mère pour t'envoyer ce mot. C'est son dernier dimanche. J'ai le cœur tout gros de tristesse. Quelle pitoyable chose que nous ! Nous avons relu cet après-midi du *Melaenis*. Nous venons de parler de Du Camp, de Paris, de la politique, etc. Mille douceurs et mille amertumes me reviennent ensemble. Et là maintenant, seul face à face avec ta pensée, l'idée du chagrin continuel que je te cause se mêle à ces autres faiblesses. C'est comme si mon âme avait envie de vomir ses anciennes digestions. L'idée de tes mémoires, écrits plus tard dans une solitude à nous deux, m'a attendri. Moi aussi, j'ai eu souvent ce projet vague. Mais il faut réserver cela pour la vieillesse, quand l'imagination est tarie. Rappelons-nous toujours que l'impersonnalité est le signe de la force. Absorbons l'objectif et qu'il circule en nous, qu'il se reproduise au dehors sans qu'on puisse rien comprendre à cette chimie merveilleuse. Notre cœur

ne doit être bon qu'à sentir celui des autres. Soyons des miroirs grossissants de la vérité externe.

Non, n'invite pas Delisle pour jeudi. Le vendredi si tu veux. Soyons seuls le premier jour. Quoique cela va encore t'indigner, je continuerai à descendre rue du Helder. Bouilhet a été assez mal à l'*Hôtel du Bon La Fontaine*. J'ai d'ailleurs assez vécu dans ce quartier! Et puis, au lieu de m'épargner des courses, cela m'en causerait plus. J'expédierai, comme de coutume, les miennes le matin; puis je viendrai chez toi pour tout le reste du jour (sauf un ou deux peut-être où je n'y dînerai pas). Je t'assure enfin que cela me dérangerait beaucoup de descendre si *loin du centre* (expression provinciale). Bouilhet a été content de mes comices, refaits, raccourcis et définitivement arrêtés. Moi, ça me paraît un peu *sanglé*, un peu trop cassé et rude. Je n'ai plus que cinq à sept pages pour que toute cette scène soit finie. Quand je t'ai quittée la dernière fois, je croyais être bien avancé à notre prochaine entrevue! Quel décompte! J'ai écrit seulement vingt pages en deux mois. Mais elles en représentent bien cent!

Je te promets bien qu'à l'avenir, c'est-à-dire cette année, je ne serai jamais si longtemps sans venir. Adieu, chère amie. Tu me dis que tu tressailles d'attente. Et moi!

Mille baisers. A jeudi. Ne nous fais pas dîner avant 7 heures. Je t'embrasse.

A toi. Ton G.

---

## 439. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*[Mardi soir, 10 heures, 22 novembre 1853<sup>(1)</sup>.]

J'avais ici depuis deux jours un *énorme* paquet du Crocodile que j'ai décacheté et dont je ne t'envoie qu'une partie. L'autre consistait en un re-paquet (inclus dans le tien) à l'adresse de M. Bouilhet. Pour t'épargner la peine de le transmettre et un port de lettres excessif, je te l'envoie par la poste, directement. Est-ce bien? N'y a-t-il pas indiscretion?

Quel mauvais adieu nous avons eu hier! Pourquoi? pourquoi? Le retour sera meilleur! Allons courage! espoir! J'embrasse tes beaux yeux que j'ai tant fait pleurer. A la fin de la semaine une longue lettre.

A toi. Ton G.

## 440. À MAURICE SCHLÉSINGER.

[24 novembre 1853.]

Que vous êtes bon, mon cher Maurice, d'avoir pensé à moi! Je ne vous oubliais pas de mon côté, croyez-le bien, et depuis ce soir où nous nous sommes séparés sous les arcades Rivoli, je n'ai pas été une seule fois à Paris sans entrer chez

(1) Au dos de cette lettre, Louise Colet a écrit : « Première lettre après son séjour à Paris du 10 au 22. Tristes jours. Bouilhet à l'Opéra. Mes irritations, leurs causes, amertumes, dégoût de tout! Ce n'est pas être ruinée!! »

Brandus<sup>(1)</sup> pour savoir de vos nouvelles. Votre exil volontaire est-il définitif? Avez-vous quitté la France pour toujours? Vous reverrai-je, et quand? Dites-le-moi donc! Ne venez-vous jamais à Paris? ConteZ-moi votre vie et vos projets. Rien de ce qui vous touche ne m'est indifférent, vous le savez. Tout est ici pour le plus mal dans le plus exécrationnable des mondes possibles, et la décrépitude universelle, qui m'entoure de loin, m'atteint au cœur. Je deviens d'un sombre qui me fait peur et d'une tristesse qui m'attriste. On ne peut malheureusement s'abstraire de son époque. Or, je trouve la mienne stupide, canaille, etc., et je m'enfonçe chaque jour dans une *ourserie* qui prouve plus en faveur de ma moralité que de mon intelligence. L'année prochaine, je change de vie et je vais m'installer quatre mois à Paris pour y faire de la littérature militante. La nausée m'en vient déjà! Tout cela est tombé si bas! Il est temps néanmoins que je me décide : j'ai bientôt 32 ans et les cheveux me tombent.

J'ai été cet été à Trouville avec ma mère. J'y ai beaucoup pensé à vous en revoyant votre maison. Que n'y étiez-vous, pour nous promener ensemble à cheval au bord de la mer, comme autrefois<sup>(2)</sup>, et pour fumer des cigares au clair de lune! Vous rappelez-vous cette belle soirée sur la Touques, où Panofka nous jouait des variations sur la romance du Saule? Il y a de cela dix-sept ans, environ! Que devient M<sup>lle</sup> Maria. Elle doit être grande maintenant. La mariez-vous?

(1) Éditeur de musique, successeur de Maurice Schlésinger.

(2) Voir *Œuvres de Jeunesse inédites*, t. I, p. 504.

Quant à ma famille, à moi, rien de nouveau n'y est survenu. Je m'occupe beaucoup de l'éducation de ma petite nièce. Elle commence à parler assez couramment l'anglais et à lire quelques mots d'allemand. Je vous remercie bien de votre invitation. J'en profiterai peut-être à quelque jour. Où est le temps où je n'en refusais aucune, et qu'est devenu ce bon cabinet de la *Gazette musicale*, où l'on disait de si fortes choses entre quatre et six heures du soir?

Quelle étrange chose que la vue des lieux! Chaque fois que je passe par Vernon, je me penche à la portière machinalement pour vous voir sous le débarcadère! J'ai déjà perdu tant d'affections, cher ami, je compte tant de morts, en terre et sur terre, que je tiens au peu qui me reste, et je me raccroche à mes souvenirs comme d'autres à leurs espérances.

Allons, adieu, songez à moi. Écrivez-moi. Ma mère a été bien sensible à votre souvenir. Présentez à M<sup>me</sup> Maurice toutes mes civilités affectueuses. Embrassez votre fils pour moi et donnez-vous une poignée de main de ma part.

Tout à vous.

---

441. À LOUISE COLET.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de mardi [29 novembre 1853].

Sais-tu que tu m'éblouis par ta facilité? En dix jours tu vas avoir écrit six contes. Je n'y comprends rien (bons ou mauvais, je les admire). Moi, je

suis comme les vieux aqueducs : il y a tant de détritux aux bords de ma pensée qu'elle circule lentement et ne tombe que goutte à goutte du bout de ma plume. Quand tu vas être débarrassée de cette besogne, reprends vite ta *Servante* ! Soigne la fin. Il faut que la folie de Mariette soit hideuse. La *hideur* dans les sujets bourgeois doit remplacer le *tragique* qui leur est incompatible. Quant aux corrections, avant d'en faire une seule, remédite l'ensemble et tâche surtout d'améliorer, non par des coupures, mais par une création nouvelle. Toute correction doit être faite en ce sens. Il faut bien ruminer son objectif avant de songer à la forme, car elle n'arrive bonne que si l'illusion du sujet nous obsède. Serre tout ce qui est de Mariette et ne crains pas de développer (en action, bien entendu) tout ce qui est de la servante. Si ta généralité est puissante, elle emportera, ou du moins palliera beaucoup la particularité de l'anecdote. Pense le plus possible à toutes les servantes.

Et maintenant, causons de nous. Tu es triste, et moi aussi. Depuis mardi matin jusqu'à jeudi soir, c'était à en crever. J'ai senti (comme ce jour dans la baie de Naples où j'allais me noyer, et où ma peur, me faisant peur, cessa de suite) que mon sentiment me submergeait. J'avais une fureur sans cause. Mais j'ai lâché là-dessus des robinets d'eau glacée, et me revoilà debout. L'absence de Bouilhet m'est dure. Joins-y les idées que je me fais de ta solitude, de ton chagrin, le monologue que je me tiens au coin de mon feu et où je me dis : « Elle m'accuse, elle pleure ! » ; et les phrases à faire, le mot qu'on cherche !... Quelle saleté que la vie ! Quel maigre potage couvert de cheveux !

Ne nous plaignons pas; nous sommes des privilégiés! Nous avons dans la cervelle des éclairages au gaz! Et il y a tant de gens qui grelottent dans une mansarde sans chandelle! Tu pleures quand tu es seule, pauvre amie! Non, ne pleure pas, évoque la compagnie des œuvres à faire; appelle des figures éternelles. Au-dessus de la vie, au-dessus du bonheur, il y a quelque chose de bleu et d'incandescent, un grand ciel immuable et subtil dont les rayonnements qui nous arrivent suffisent à animer des mondes. La splendeur du génie n'est que le reflet pâle de ce Verbe caché. Mais si ces manifestations nous sont, à nous autres, impossibles, à cause de la faiblesse de nos natures, l'amour, l'amour, l'aspiration nous y envoie; elle nous pousse vers lui, nous y confond, nous y mêle. On peut y vivre; des peuples entiers n'en sont pas sortis, et il y a des siècles qui ont ainsi passé dans l'humanité comme des comètes dans l'espace, tout échevelés et sublimes. Tu te plains de ce que nous ne sommes pas dans les conditions ordinaires. Mais c'est là le mal, de vouloir s'étendre sur la vie, comme faisait Elisée sur le cadavre du petit enfant. On a beau se ratatiner, on est trop grand, et la putréfaction ne palpite pas sous nous. L'immense désir ne soulève même pas la patte d'une mouche, et nos meilleures voluptés nous font pleurer comme nos pires deuils. Si j'étais cet égoïste dont on parle, je te tiendrais d'autres discours. Avec quel soin, au contraire, dans l'intérêt de ma vanité ou de mes plaisirs, ne déclamerais-je pas sur les doux trésors de ce bas monde! Les hommes, en effet, veulent toujours se faire aimer, même quand ils n'aiment point, et moi, si j'ai souhaité quelque-

fois que tu m'aimasses moins, c'était dans les moments où je t'aimais le plus, quand je te voyais souffrir à cause de moi. Dans ces moments-là, j'aurais voulu être crevé. Tu n'as qu'à demander à Bouilhet si lundi soir, alors que tu me jugeais si irrité contre toi, demande-lui, dis-je, si ce n'était pas plutôt contre moi-même que toute cette irritation se tournait.

Comment se fait-il que depuis huit jours j'aie bien travaillé, quand il me semble que je ne pense pas du tout à mon travail? J'ai écrit cinq pages. J'aurai définitivement fini les comices à la fin de la semaine prochaine. Si tout continuait à marcher comme cela, j'aurais fini cet été. Mais sans doute que je m'abuse. Pourtant, il me semble que c'est bon. Peut-être est-ce l'envie que j'ai d'avoir fini et de nous rejoindre enfin d'une manière plus continue, qui me chauffe en dessous sans que je m'en doute. A propos de chauffage, cette pauvre mère Roger est-elle définitivement [...]?

Bouilhet s'oublie à Capoue! et M<sup>me</sup> Blanchecotte<sup>(1)</sup> aussi! Ah mon Dieu. As-tu réfléchi quelquefois à toute l'importance qu'a le [...] dans l'existence parisienne? Quel commerce de billets, de rendez-vous, de fiacres stationnant au coin des rues, stores baissés! Le [...] est la pierre d'aimant qui dirige toutes les navigations. Il y a de quoi devenir chaste par contraste. Je ne hais pas Vénus, mais quel abus! J'aime dans ce monde-là deux choses : la chose d'abord, en elle-même, la chair; puis la passion, violente, haute, rare, la grande corde pour

<sup>(1)</sup> Poète, collabora à plusieurs revues. En 1851, elle publia *Rêves et Réalités*, sous le nom de M<sup>me</sup> M. B., ouvrière et poète.

les grands jours. C'est pourquoi le cynisme me plaît, tout comme l'ascétisme. Mais j'exècre la galanterie. On peut bien vivre sans cela, parbleu ! Cette perpétuelle confusion de la culotte et du cœur me fait vomir. Quand il se rencontre des affections complexes et qui s'entrelacent par tous les bouts de l'être, comme la nôtre, cela sort de l'amour et rentre dans une physiologie supérieure à laquelle, contre laquelle et pour laquelle rien ne fait. Elle est réglée comme le battement de votre sang et co-éternelle à vous comme votre conscience.

Enfin cette Edma *me dégoûte*, même de loin. Tu excuses Bouilhet et tu plains Léonie : le premier parce qu'il est loin de sa maîtresse et l'autre parce qu'elle est trompée (c'est le mot consacré). Quant à moi je l'excuse aussi parfaitement (et même je l'approuve, si ça l'amuse). Mais ma raison est toute contraire à la tienne. Quand on sort des bras de quelqu'un, on a un arrière-goût à l'âme qui empêche de goûter les saveurs nouvelles. Après ça, les contrastes ! C'est aussi une loi culinaire. Moi, je vis au bain-marie.

Adieu, je t'embrasse dans tout mon jus. Mille baisers. A toi.

Ton G.

Mon cousin et sa longue épouse sont arrivés ce soir. Ils débarquent de Paris. Ils sont « *fatigués de la cuisine de restaurant* ». Ils ont été aux Français, à l'Opéra et à l'Opéra-Comique ! les trois théâtres voulus, les seuls théâtres bien. Ils ont vu à l'Opéra-Comique *le Cbâlet* : « c'est charmant, quoique ce soit ancien. »

O les bourgeois ! Je voudrais avec la peau du dernier des bourgeois, etc. ; voir Des Barreaux.

## 442. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

[Vendredi, 2 h. de nuit, 9 décembre 1853.]

Sais-tu que tu finis par m'inquiéter avec tes maladies physiques? Qu'est-ce que veulent dire ces vomissements-là? Voilà plusieurs mois qu'ils te sont fréquents. Tu devrais consulter quelqu'un d'intelligent. Les ganaches qui te soignent, tels que les sieurs Vallerand et Appert, ne peuvent que te donner de mauvais conseils.

Je ne crois nullement à la médecine, mais à de certains médecins, à des innéités spéciales, de même que je ne crois pas aux poétiques mais aux poètes. Et il est si ennuyeux d'être [malade! car il faut se soigner et c'est là qu'on sent le fardeau de l'existence vous peser sur les épaules. Écris-moi donc de suite pour me dire comment tu vas.

Je suis très fatigué ce soir. (Voilà deux jours que je fais *du plan*, car enfin, Dieu merci, mes comices sont faits, ou du moins ils passeront pour tels jusqu'à nouvelle révision.) Aussi je ne t'écrirai que brièvement. Tu en auras plus long la première fois. J'attendais tes contes. Ne me les enverras-tu pas à recaler?

Je n'ai lu de d'Aubigné que le *Baron de Fœneste*; il y a longtemps. Ce que j'en ai compris m'a plu; mais c'est difficile à entendre, à cause du patois poitevin qui y est intercalé.

J'ai lu de plus une vie de D'Aubigné par lui-même, fort belle. Je dois même avoir des notes de cela au fond de quelque carton; mais où? Je suis

encombré par tant de notes, de lettres et de papiers que je ne m'y reconnais plus. Aussi c'est après-demain, sans faute, que je me mets à remuer tout ce fumier de ma vie. Quelles ordures je vais retrouver ! (car je n'ai jusqu'à présent brûlé aucun papier). Ce sera une longue besogne ! Mais j'y apprendrai sans doute des choses dont je ne me doute plus.

Adieu, je t'embrasse. Porte-toi donc mieux. Mille baisers. A toi.

Ton G.

443. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset, 10 décembre (?) 1853.]

Tu as dû dîner ce soir avec ma mère, et Caroline t'aura embrassé de ma part, pauvre cher vieux. Il me fait plaisir que ta première visite rouennaise ait été celle-là. Moi, me voilà donc resté seul ici comme un roquentin, comme un ours, comme un « meschant ». Je fais un feu atroce et je n'entends que le murmure de la flamme avec les palpitations régulières de ma pendule. Le seul bruit humain que j'aie perçu depuis tantôt a été une gueulade d'hommes souls qui ont passé tout à l'heure, en chantant. Il en va être ainsi pendant trois semaines. Je suis curieux de voir la mine que je vais faire. J'éprouverai si l'homme décidément est un animal sociable.

J'espère d'ici à ton arrivée avancer ferme la *Bovary*. Si ma scène d'amour n'est pas faite, elle le sera aux trois quarts. Sais-tu combien les comices (recopiés) tiennent de pages ? 23. Et j'y suis

depuis le commencement de septembre. Quels piètres primesautiers nous faisons, avouons-le!

J'ai relu hier toute la première partie. Cela m'a paru maigre. Mais ça marche (?). Le pire de la chose est que les préparatifs psychologiques, pittoresques, grotesques, etc. qui précèdent, étant fort longs, *exigent*, je crois, un développement d'action qui soit en rapport avec eux. Il ne faut pas que le prologue emporte le récit (quelque déguisé et fondu que soit le récit), et j'aurai fort à faire pour établir une proportion à peu près égale entre les aventures et les pensées. En délayant tout le dramatique, je pense y arriver à peu près. Mais il aura donc 75.000 pages, ce bougre de roman-là! Et quand finira-t-il?

Je ne suis pas mécontent de mon article de Homais (indirect et avec citations). Il rehausse les comices et les fait paraître plus courts parce qu'il les résume.

Et toi, vieux, ton *Homme* avance-t-il? Envoie-moi donc quelque chose. Je ne suis pas difficile sur la quantité, tu le sais.

Pourquoi crois-je que d'ici à peu nous aurons du sieur Théo des *fossiles* quelconques, comme nous avons eu du latin après *Melaenis*? Était-il bête, l'autre jour, ce brave garçon! (Son acharnement sur «écarté», sa théorie qu'il ne faut pas être harmonieux, etc.). Allons, pas fort! pas fort du tout! Si tu savais comme je t'ai aimé frénétiquement quand, au coin de la rue, après l'avoir quitté, tu m'as dit: «Non... non... solide comme la colonne! comme la colonne! s... n... de D...!»

Oui, il ne faut pas nous démonter! Ne prenons aucun souci de tout cela et causons un peu des

gars Texier et Du Camp. C'était charmant ! très coquet ! Et l'excuse « il était si jeune » est un mot, un mot historique. C'est peut-être par là que Du Camp passera à la postérité. Comme basse bêtise, ineptie, maladresse et grossièreté, il est de la famille de « je crois que tu as un ramollissement au cerveau ». Voilà de ces choses qu'il faut colporter et ne point se gêner de redire.

J'ai trouvé la Muse peu forte en cette circonstance. A ta place, dit-elle, elle eût fait explosion. Oh ! non ! non ! C'eût été une sottise, car tout homme médiocre considérant le blâme comme quelque chose de désagréable, il s'ensuit que l'on doit prendre pour baume toute la fange qu'on nous prodigue. Quand on descend dans la rue et que vient à souffler sur nous la poussière des passions et des bêtises humaines, il faut courber la tête, se rouler dans son manteau et passer droit. Puis, à la porte du sanctuaire, on rejette toute cette ordure avec un grand mouvement d'épaule.

Tu serais bien maladroit de leur donner les *Fossiles* pour rien. Dans ce cas-là, il vaudrait mieux les donner à n'importe quel journal, le *Pays* (?), la *Presse* (?), qui te les prendrait comme variétés. Mais pousse le père Babinet pour la *Revue des Deux-Mondes*.

Sais-tu que tes lettres sont bien courtes, mon pauvre vieux ! Je ne sais pas comment tu es installé, comment tu vis... De quelle façon arranges-tu tes heures ? Tu dois te trouver avoir beaucoup de temps à toi. Que cogites-tu entre les vers ? Mes compliments à Pétrus Borel et apporte-le-moi quand tu viendras.

---

## 444. À LOUISE COLET.

[Croisset] Nuit de mercredi, 1 heure  
[14 décembre 1853].

Voilà sept jours que je vis d'une drôle de manière, et charmante. C'est d'une régularité si continue qu'il m'est impossible de m'en rien rappeler, si ce n'est l'impression. Je me couche fort tard et me lève de même. Le jour tombe de bonne heure, j'existe à la *lueur des flambeaux* ou plutôt de ma lampe. Je n'entends ni un pas ni une voix humaine, je ne sais ce que font les domestiques, ils me servent comme des ombres. Je dîne avec mon chien; je fume beaucoup, me chauffe raide et travaille fort : c'est superbe ! Quoique ma mère ne me dérange guère d'habitude, je sens pourtant une différence et je peux, du matin au soir et sans qu'aucun incident, si léger qu'il soit, me dérange, suivre la même idée et retourner la même phrase. Pourquoi sens-je cet allègement dans la solitude ? Pourquoi étais-je si gai et si bien portant (physiquement) dès que j'entrais dans le désert ? Pourquoi tout enfant m'enfermais-je seul pendant des heures dans un appartement ? La civilisation n'a point usé chez moi la bosse du sauvage, et malgré le sang de mes ancêtres (que j'ignore complètement et qui sans doute étaient de fort honnêtes gens), je crois qu'il y a en moi du Tartare et du Scythe, du Bédouin, de la (*sic*) Peau-Rouge. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a du moine. J'ai toujours beaucoup admiré ces bons

gaillards qui vivaient solitairement, soit dans l'ivrognerie ou dans le mysticisme. Cela était un joli soufflet donné à la race humaine, à la vie sociale, à l'utile, au bien-être commun. Mais maintenant ! L'individualité est un crime. Le XVIII<sup>e</sup> siècle a nié l'âme, et le travail du XIX<sup>e</sup> sera peut-être de tuer l'homme. Tant mieux de crever avant la fin ! car je crois qu'ils réussiront. Quand je pense que presque tous les gens de ma connaissance s'étonnent de la manière dont je vis, laquelle à moi me semble être la plus naturelle et la plus normale ! Cela me fait faire des réflexions tristes sur la corruption de mon espèce, car c'est une corruption que de ne pas se suffire à soi-même. L'âme doit être complète en soi. Il n'y a pas besoin de gravir les montagnes ou de descendre au fleuve pour chercher de l'eau. Dans un espace grand comme la main ; enfoncez la sonde et frappez dessus, il jaillira des fontaines. Le puits artésien est un symbole et les Chinois, qui l'ont connu de tout temps, un grand peuple.

Si tu étais dans ces principes-là, chère Muse, tu pleurerai moins et tu ne serais pas maintenant à recorriger la *Servante*. Mais non, tu t'acharnes à la vie ; tu veux faire résonner ce sot tambour qui vous crève sous le poing à tout moment et dont la musique n'est belle qu'en sourdine, quand on lâche les cordes au lieu de les tendre. Tu aimes l'existence, toi ; tu es une païenne et une méridionale ; tu respectes les passions et tu aspiras au bonheur. Ah ! cela était bon quand on portait la pourpre au dos, quand on vivait sous un ciel bleu et quand, dans une atmosphère sereine, les idées, jeunes écloses, chantaient sous des formes neuves,

comme sous un feuillage d'avril des moineaux joyeux. Mais moi je la déteste, la vie. Je suis un catholique; j'ai au cœur quelque chose du suintement vert des cathédrales normandes. Mes tendresses d'esprit sont pour les inactifs, pour les ascètes, pour les rêveurs. Je suis embêté de m'habiller, de me déshabiller, de manger, etc. Si je n'avais peur du hachisch, je m'en bourrerais au lieu de pain et, si j'ai encore trente ans à vivre, je les passerais ainsi, couché sur le dos, inerte et à l'état de bûche. J'avais cru que tu me tiendrais compagnie dans mon âme, et qu'il y aurait autour de nous deux un grand cercle qui nous séparerait des autres. Mais non. Il te faut, à toi, les choses normales et voulues. Je ne suis pas « comme un amant doit être ». En effet, peu de gens me trouvent « comme un jeune homme doit être ». Il te faut des preuves, des faits. Tu m'aimes énormément, beaucoup plus qu'on ne m'a jamais aimé et qu'on ne m'aimera. Mais tu m'aimes comme une autre m'aimerait, avec la même préoccupation des plans secondaires et les mêmes misères incessantes.

Tu t'irrites pour un logement, pour un départ, pour une connaissance que je vais voir. Et si tu crois que ça me fâche? Non, non. Mais cela me chagrine et me désole *pour toi*. Comprends-le donc! tu me fais l'effet d'un enfant qui prend toujours les couteaux de sa poupée pour se hacher les doigts et qui se plaint des couteaux. L'enfant a raison, car ses pauvres doigts saignent. Mais est-ce la faute des couteaux? Ne faut-il plus qu'il y ait de fer au monde? Il faut alors prendre des soldats de plomb. Cela est facile à tordre.

Ah! Louise! Louise! chère et vieille amie, car voilà huit ans bientôt que nous nous connaissons, tu m'accuses! Mais t'ai-je jamais menti? Où sont les serments que j'ai violés, et les phrases que j'ai dites que je ne redise point? Qu'y a-t-il de changé en moi, si ce n'est toi? Ne sais-tu pas que je ne suis plus un adolescent et que je l'ai toujours regretté pour toi et pour moi? Comment veux-tu qu'un homme abruti d'Art comme je le suis, continuellement affamé d'un idéal qu'il n'atteint jamais, dont la sensibilité est plus aiguisée qu'une lame de rasoir, et qui passe sa vie à battre le briquet dessus pour en faire jaillir des étincelles, etc., etc. (exercice qui fait des brèches à ladite lame), comment veux-tu que celui-là aime avec un cœur de vingt ans et qu'il ait cette *ingéniosité* (*sic*) des passions qui en est la fleur? Tu me parles de tes derniers beaux jours. Il y a longtemps que les miens sont partis, et je ne les regrette pas. Tout cela était fini à 18 ans. Mais des gens *comme nous* devraient prendre un autre langage pour parler d'eux-mêmes. Nous ne devons avoir ni beaux ni vilains jours. Héraclite s'est crevé les yeux pour mieux voir ce soleil dont je parle. Allons, adieu. Écoute Bouilhet. C'est un maître homme et qui non seulement sait faire des vers, mais qui a du *jugement*, comme disent les bourgeois, chose qui manque généralement aux bourgeois et aussi aux poètes.

Adieu encore; mille baisers au cœur; à toi.

Ton G.

---

## 445. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Dimanche soir, 1 heure  
[18 décembre 1853].

J'ai mille excuses à te faire, pauvre chère Muse (commençons par nous embrasser). Quand je dis excuses, ce sont plutôt des explications.

Je ne *méprise* nullement *la Servante*. Qui t'a fourré ça dans la tête ? Au contraire ! au contraire ! Si j'avais jugé la chose mauvaise, je te l'eusse déclaré comme j'ai fait pour ta *Princesse*, pour ta comédie de l'*Institutrice*. Mais non ! Tu ne comprends jamais les demi-teintes. Je pense comme toi que tu n'as peut-être jamais écrit *de plus beaux vers* et en plus grande quantité dans la même œuvre. Mais, et ici commencent les réticences, d'abord je ne te sais nul gré de faire de beaux vers : tu les ponds comme une poule les œufs, sans en avoir conscience (c'est dans ta nature, c'est le bon Dieu qui t'a faite comme ça). Rappelle-toi encore une fois que les perles ne font pas le collier, c'est le fil, et c'est parce que j'avais admiré dans la *Paysanne* un fil transcendant, que j'ai été choqué ne plus l'apercevoir *si net* dans la *Servante*. Tu avais été, dans la *Paysanne*, shakespearienne, impersonnelle. Ici, tu t'es un peu ressentie de l'homme que tu voulais peindre<sup>(1)</sup>. Le lyrisme, la fantaisie, l'individualité, le parti pris, les passions de l'auteur s'entortillent trop autour de ton sujet. *Cela est plus jeune* et, s'il y a une supériorité de forme incontestable,

(1) Alfred de Musset.

des morceaux superbes, l'ensemble ne vaudra jamais l'autre (?) parce que la *Paysanne* a été imaginée, que c'est un sujet *de toi*, et en imaginant on reproduit la généralité, tandis qu'en s'attachant à un fait *vrai*, il ne sort de votre œuvre que quelque chose de contingent, de relatif, de restreint. Tu m'objectes n'avoir pas voulu faire de *didactique*. Qui te parle de didactique ? Si ! il fallait faire la *Servante* ! Maintenant, il est trop tard, et au reste peu importe. Une fois le titre mis de côté, ce sera une fort belle œuvre et émouvante. Mais élague tout ce qui n'est pas nécessaire à l'idée même de ton sujet. Ainsi, pourquoi ta grande artiste, à la fin, qui vient parler à Mariette ? À quoi bon ce personnage complètement inutile dans le drame, et fort incolore par lui-même ? Soigne les dialogues et évite surtout de dire vulgairement les choses vulgaires. *Il faut que tous les vers soient des vers.*

La continuité constitue le style, comme la constance fait la vertu. Pour remonter les courants, pour être bon nageur, il faut que, de l'occiput jusqu'au talon, le corps soit couché sur la même ligne. On se ramasse comme un crapaud et l'on se déploie sur toute la surface, en mesure, de tous les membres, tête basse et serrant les dents. L'idée doit faire de même à travers les mots et ne point clapoter en tapant de droite et de gauche, ce qui n'avance à rien et fatigue. Mais comment pouvais-tu me juger assez borné pour méconnaître la valeur de ta *Servante* ?

Dis-moi donc, et n'oublie pas, si je n'ai point commis une grande sottise en décachetant le dernier paquet du Crocodile et en envoyant directement la lettre à M<sup>e</sup> B\*\*\*. C'était pour t'épargner

un port de lettre considérable, voilà tout. Lui réponds-tu, au Crocodile? Encore un mot sur les lettres; nous causerons de nous ensuite. C'est à propos de ta comédie que l'on va insérer dans le *Pays*. Tu t'étonnes de la pudibonderie de Cohen. Eh bien! il est de l'opinion générale. Sois sûre que ce qu'il dit, d'autres le pensent et ne le disent pas.

Voilà où nous en sommes. Tu as vu le scandale de Sainte-Beuve qui trouvait que tu manquais de *délicatesse*! Ce sont de ces choses dont il faut profiter, ou plutôt qu'il faut exploiter au profit même de son œuvre. Soyons donc contenus, chastes, sans rien nous interdire comme *Intention*; mais surveillons-nous sur les mots.

Toi, tu te lâches un peu trop en ces matières et tu y mets une candeur qui peut passer pour impudeur (je parle en général, témoin : « c'est le dernier amour, etc. ! »). Dans ce conte de la *Servante* il n'est question que d'impureté, de débauche! de courtisane! Interdis-toi, à l'avenir, tout cela. Ton œuvre y gagnera d'abord, et ensuite tu auras plus de lecteurs et moins de critiques.

Ces sujets-là te troublent. Je voudrais qu'il te fût interdit d'en parler et j'attends pour t'admirer sans réserve que tu nous aies écrit un conte où il ne soit pas question d'amour, une œuvre insexuelle, *in-passionnelle*. Médite bien ta *Religieuse*, et surtout point d'amour et point de déclamation contre les prêtres ni la religion! Il faut que ton héroïne soit *médiocre*. Ce que je reproche à Mariette, c'est que c'est une femme supérieure.

Quant à publier, je ne suis pas de ton avis.

Cela sert. Que savons-nous s'il n'y a pas à cette heure, dans quelque coin des Pyrénées ou de la Basse-Bretagne, un pauvre être qui nous comprenne? On publie pour les amis inconnus. L'imprimerie n'a que cela de beau. C'est un déversoir plus large, un instrument de sympathie qui va frapper à distance. Quant à publier maintenant, je n'en sais rien. Lancer à la fois la *Servante* et la *Religieuse* serait peut-être plus imposant, comme masse et contraste. Non! je n'ai pas pour tout un *détachement sépulcral*, car rien que d'apprendre tes petites réussites de librairie m'a fait plaisir. Je suis bien peu détaché de toi, va! pauvre Muse! moi qui voudrais te voir riche, heureuse, reconnue, fêtée, enviée! Mais je veux par-dessus tout te voir grande. Ce qui te fait [te] méprendre, c'est que j'en veux à ceci : l'*aspiration au bonheur par les faits, par l'action*. Je hais cette recherche [de] béatitude terrestre. Elle me semble une manie médiocre et dangereuse. Vivent l'amour, l'argent, le vin, la famille, la joie et le sentiment! Prenons de tout cela le plus que nous pourrons, mais n'y croyons point. Soyons persuadés que le bonheur est un mythe inventé par le diable pour nous désespérer. Ce sont les peuples persuadés d'un paradis qui ont des imaginations tristes. Dans l'antiquité, où l'on n'espérait (et encore!) que des Champs-Élysées fort plats, la vie était aimable. Je ne te blâme que de cela, toi, pauvre chère Muse, de demander des oranges aux pommiers. Oranger ou pommier, j'étends mes rameaux vers toi et je me couche sur tout ton être.

A toi, mille baisers partout.

Ton G.

Je t'eusse écrit plus longuement sans la résolution que j'ai prise de me coucher un peu de meilleure heure. Voilà plusieurs nuits que je n'entre au lit qu'à 4 heures du matin ; c'est stupide.

---

446. À LA MÊME.

*En partie inédite.*

[Croisset] Nuit de vendredi, 2 heures  
[23 décembre 1853].

Il faut t'aimer pour t'écrire ce soir, car je suis épuisé. J'ai un casque de fer sur le crâne. Depuis 2 heures de l'après-midi (sauf vingt-cinq minutes à peu près pour dîner), j'écris de la *Bovary*, je suis [...], en plein, au milieu; on sue et on a la gorge serrée. Voilà une des rares journées de ma vie que j'ai passée dans l'illusion, complètement et depuis un bout jusqu'à l'autre. Tantôt, à 6 heures, au moment où j'écrivais le mot attaque de nerfs, j'étais si emporté, je gueulais si fort et sentais si profondément ce que ma petite femme éprouvait, que j'ai eu peur moi-même d'en avoir une. Je me suis levé de ma table et j'ai ouvert la fenêtre pour me calmer. La tête me tournait. J'ai à présent de grandes douleurs dans les genoux, dans le dos et à la tête. Je suis comme un homme qui a trop [...] (pardon de l'expression), c'est-à-dire en une sorte de lassitude pleine d'enivremments. Et puisque je suis *dans l'amour*, il est bien juste que je ne m'endorme pas sans t'envoyer une caresse, un baiser et toutes les pensées qui me restent. Cela sera-t-il bon? Je n'en

sais rien (je me hâte un peu pour montrer à Bouilhet un ensemble quand il va venir). Ce qu'il y a de sûr, c'est que ça marche vivement depuis une huitaine. Que cela continue ! car je suis fatigué de mes lenteurs. Mais je redoute le réveil, les désillusions des pages recopiées ! N'importe, bien ou mal, c'est une délicieuse chose que d'écrire, que de ne plus être *soi*, mais de circuler dans toute la création dont on parle. Aujourd'hui par exemple, homme et femme tout ensemble, amant et maîtresse à la fois, je me suis promené à cheval dans une forêt, par un après-midi d'automne, sous des feuilles jaunes, et j'étais les chevaux, les feuilles, le vent, les paroles qu'ils se disaient et le soleil rouge qui faisait s'entrefermer leurs paupières noyées d'amour. Est-ce orgueil ou piété, est-ce le débordement niais d'une satisfaction de soi-même exagérée ? ou bien un vague et noble instinct de religion ? Mais quand je rumine, après les avoir subies, ces jouissances-là, je serais tenté de faire une prière de remerciement au bon Dieu, si je savais qu'il pût m'entendre. Qu'il soit donc béni pour ne pas m'avoir fait naître marchand de coton, vaudevilliste, homme d'esprit, etc. ! Chantons Apollon comme aux premiers jours, aspirons à pleins poumons le grand air froid du Parnasse, frappons sur nos guitares et nos cymbales, et tournons comme des derviches dans l'éternel brouhaha des Formes et des Idées :

Qu'importe à mon orgueil qu'un vain peuple m'encense...

Ceci doit être un vers de M. de Voltaire, quelque part, je ne sais où ; mais voilà ce qu'il faut se dire. J'attends la *Servante* avec impatience. Ah

oui! va, pauvre Muse, tu as bien raison : « Si j'étais riche, tous ces gens-là baiseraient mes souliers ». Pas même tes souliers, mais la trace, l'ombre! Tel est le courant des choses. Pour faire de la littérature étant femme, il faut avoir été passée dans l'eau du Styx.

Quant aux offres de Du Camp relativement à M<sup>me</sup> Biard, il y a entre les hommes une sorte de pacte fraternel et tacite qui les oblige à être maquereaux les uns des autres. Pour ma part je n'y ai jamais manqué. On reconnaît à cela la bonne éducation, le gentleman. Mais si j'étais directeur d'une Revue, je serais peu gentleman. Au reste les articles de la mère B... ne sont pas pires que d'autres. Tout se vaut, au-dessous d'un certain niveau comme au-dessus. Quant à toi, si tu leur envoyais quelque chose, je suis sûr qu'ils l'accepteraient; à moins que ce ne soit un parti pris de t'écarter complètement, ce qui se peut. Il faudrait pour cela renouer avec le Du Camp, et c'est un homme à *ne pas voir*, je crois. Cette locution que j'emploie ouvre la porte à *toutes* les hypothèses. Ce malheureux garçon est un de ces sujets auxquels je ne veux pas penser. Je l'aime encore au fond; mais il m'a tellement irrité, repoussé, nié, et fait de si odieuses crasses que c'est pour moi « comme s'il était déjà mort », ainsi que dit le duc Alphonse à M<sup>me</sup> Lucrezia. Je ne sais aucun détail lubrique touchant la Sylphide qui, à ce qu'il paraît, a été fortement *touchée* (et branlée peut-être?).

Bouilhet ne m'a écrit dans ces derniers temps que des lettres fort courtes. J'avais toujours jugé ladite une gaillarde chaude, et je vois que je ne

me suis pas trompé. Mais elle a l'air de mener ça bien rondement, cavalièrement. Tant mieux ! Cette femme est rouée, elle connaît le monde ; elle pourra ouvrir à Bouilhet des *horizons nouveaux*... piètres horizons il est vrai ! Mais enfin ne faut-il pas connaître tous les appartements du cœur et du corps social, depuis la cave jusqu'au grenier, et même ne pas oublier les latrines, et surtout ne pas oublier les latrines ! Il s'y élabore une chimie merveilleuse, il s'y fait des décompositions fécondantes. Qui sait à quels suc d'excréments nous devons le parfum des roses et la saveur des melons ? A-t-on compté tout ce qu'il faut de bassesses contemplées pour constituer une grandeur d'âme ? tout ce qu'il faut avoir avalé de miasmes écœurants, subi de chagrins, enduré de supplices, pour écrire une bonne page ? Nous sommes cela, nous autres, des vidangeurs et des jardiniers. Nous tirons des putréfactions de l'humanité des délectations pour elle-même, nous faisons pousser des bannettes de fleurs sur des misères étalées. Le Fait se distille dans la Forme et monte en haut, comme un pur encens de l'Esprit vers l'Éternel, l'Immuable, l'Absolu, l'Idéal.

J'ai bien vu le père Roger passer dans la rue avec sa redingote et son chien. Pauvre bonhomme !... Comme il se doute peu ! As-tu songé quelquefois à cette quantité de femmes qui ont des amants, à ces quantités d'hommes qui ont des maîtresses, à tous ces ménages sous les autres ménages ? Que de mensonges cela suppose ! Que de manœuvres et de trahisons, et de larmes et d'angoisses ! C'est de tout cela que ressort le

grotesque et le tragique. Aussi l'un et l'autre ne sont que le même masque qui recouvre le même néant, et la Fantaisie rit au milieu comme une rangée de dents blanches au-dessus du bavolet noir.

Adieu, chère bonne Muse; de t'écrire m'a passé mon mal au front; je le mets sous tes lèvres et vais me coucher.

Encore adieu et mille caresses. A toi.

Ton G.

447. À LOUIS BOUILHET.

[Croisset, décembre 1853, entre le 15 et le 27.]

Journée pleine! et que je m'en vais te narrer. J'ai vu Léonie, j'ai vu des sauvages, j'ai vu Dubuget, Védie<sup>(1)</sup>, etc. Commençons par le plus beau, les sauvages.

Ce sont les Cafres dont, moyennant la somme de cinq sols, on se procure l'exhibition, Grande-Rue, 11. Eux et leur cornac m'ont l'air de mourir de faim, et la haute société rouennaise n'y abonde pas. Il n'y avait comme spectateurs que sept à huit blouses, dans un méchant appartement enfumé où j'ai attendu quelque temps. Après quoi une espèce de bête fauve, portant une peau de tigre sur le dos et poussant des cris inarticulés, a paru, puis d'autres. Ils sont montés sur leur estrade et se sont accroupis comme des singes autour d'un pot de braise. Hideux, splendides,

(1) Chirurgien.

couverts d'amulettes, de tatouages, maigres comme des squelettes, couleur de vieilles pipes culottées, face aplatie, dents blanches, œil démesuré, regards éperdus de tristesse, d'étonnement, d'abrutissement, ils étaient quatre et ils grouillaient autour de ces charbons allumés, comme une nichée de lapins. Le crépuscule et la neige qui blanchissait les toits d'en face les couvraient d'un ton pâle. Il me semblait voir les premiers hommes de la terre. Cela venait de naître et rampait encore avec les crapauds et les crocodiles. J'ai vu un paysage de je ne sais où. Le ciel est bas, les nuages couleur d'ardoise. Une fumée d'herbes sèches sort d'une cabane en bambous jaunes, et un instrument de musique, qui n'a qu'une corde, répète toujours la même note grêle, pour endormir et charmer la mélancolie bégayante d'un peuple idiot. Parmi eux est une vieille femme de 50 ans qui m'a fait des avances *lubriques*; elle voulait m'embrasser. La société était ébouriffée. Durant un quart d'heure que je suis resté là, ce n'a été qu'une longue déclaration d'amour de la sauvagesse à mon endroit. Malheureusement le cornac ne les entend guère et il n'a pu me rien traduire. Quoiqu'il prétende qu'ils sachent un peu l'anglais, ils n'en comprennent pas un mot, car je leur ai adressé quelques questions qui sont restées sans réponse. J'ai pu dire comme Montaigne : « Mais je fus bien empesché par la bêtise de mon interprète », lorsqu'il voyait, lui aussi, et à Rouen, des Brésiliens, lors du sacre de Charles IX.

Qu'ai-je donc en moi pour me faire chérir à première vue par tout ce qui est crétin, fou, idiot,

sauvage? Ces pauvres natures-là comprennent-elles que je suis de leur monde? Devinent-elles que je suis de leur monde? Devinent-elles une sympathie? Sentent-elles, d'elles à moi, un lien quelconque? Mais cela est *infaillible*. Les crétins du Valais, les fous du Caire, les santons de la haute Égypte m'ont persécuté de leurs protestations! Pourquoi? Cela me charme à la fois et m'effraie. Aujourd'hui, tout le temps de cette visite, le cœur me battait à me casser les côtes. J'y retournerai. Je veux épuiser cela.

J'ai une envie démesurée d'inviter les sauvages à déjeuner à Croisset. Si tu étais là, ce serait une très belle charge à faire. Une seule chose me retient et me retiendra, c'est la peur de paraître vouloir poser. Que de concessions ne fait-on pas à la crainte de l'originalité apparente!

Comme contraste, en sortant, j'ai rencontré Védie. Voilà les deux bouts de l'humanité! Cela a complété mon plaisir. J'ai fait des rapprochements. Il m'a salué, en passant, d'un air dégagé.

Puis je trouvai Léonie grelottant de froid et charmante, excellente et bonne femme. Elle s'embête, m'a-t-elle dit, énormément. Elle n'a pas mis le pied dehors depuis trois semaines. J'y suis resté deux heures. Nous avons beaucoup devisé de l'existence. C'est une créature d'un rare bon sens et qui la connaît, l'existence. Elle me paraît avoir peu d'illusions; tant mieux. Les illusions tombent, mais les âmes-cyprès sont toujours vertes. Ensuite visite à la bibliothèque, neige épouvantable, perte des bottes, coupe de cheveux chez Dubuget. Il porte maintenant de cols rabattus comme

un barde de salon. Il m'a demandé si «j'éprouvais beaucoup d'intempéries au bord de l'eau», voulant apparemment savoir s'il faisait très froid à la campagne. Quant à la calvitie, pas un mot, point le moindre trait. Je suis sorti soulagé d'un poids de 75 kilogrammes.

Au bas de la rue Grand-Pont, j'ai songé qu'il fallait me réchauffer par quelque chose de violent et, pensant fort à toi, et je dirai presque à ton intention, je suis entré chez Thillard où j'ai pris un «cahoé» avec un *borrifique* verre de fil en quatre, ce qui ne m'a pas empêché de parfaitement dîner chez Achille. Joli ordinaire chez ce garçon-là ! joli ! joli ! Pourquoi s'informe-t-il de toi avec un intérêt tel que j'en suis attendri ?

Je suis revenu à dix heures, couvert de mon tarbouch, enfoncé dans ma pelisse, toutes glaces ouvertes et fumant. La plaine de Bapeaume était comme un steppe de Russie. La rivière toute noire, les arbres noirs. La lune étalait sur la neige des moires de satin. Les maisons avaient un air d'ours blanc qui dort. Quel calme ! Comme ça se fiche de nous, la nature ! J'ai pensé à des courses en traîneau, aux rennes soufflant dans le brouillard et aux bandes de loups qui jappent derrière vous en courant. Leurs prunelles brillent à droite et à gauche comme des charbons, de placé en place, au bord de la route.

Et ces pauvres Cafres, maintenant, à quoi rêvent-ils ?

Dans le numéro de la *Revue de Paris* du 15, à la chronique littéraire, diatribe contre «l'Art pour l'art». «Le temps en est passé, etc.» «On a compris, etc.». Je te recommande, du sieur Castille,

de jolis dialogues dans la dernière nouvelle : « Aspiration au pouvoir. » Quel langage ! quels mots !

Comment va cette pauvre Muse ? Qu'en fais-tu ? Que dit-elle ? Elle m'écrit moins souvent. Je crois qu'au fond elle est lasse de moi. A qui la faute ? A la destinée. Car moi, dans tout cela, je me sens la conscience parfaitement en repos et trouve que je n'ai rien à me reprocher. Toute autre à sa place serait lasse aussi. Je n'ai rien d'*aimable* et je le dis là au sens profond du mot. Elle est bien la seule qui m'ait aimé. Est-ce là une malédiction que le ciel lui a envoyée ? Si elle l'osait, elle affirmerait que je ne l'aime pas. Elle se trompe pourtant.

---

#### 448. À LOUISE COLET.

[Croisset] Mercredi, 11 heures du soir  
[28 décembre 1853].

Sais-tu ce que je viens de faire, depuis deux heures de l'après-midi, sans désespérer ? De classer, de ranger *toute* ma correspondance depuis quinze ans. J'en avais plein trois énormes boîtes et quatre cartons ! Je n'ai lu que les écritures qui m'étaient inconnues. Que de gens morts ! Combien il y en a aussi d'oubliés ! J'ai fait là des découvertes très tristes et d'autres très farces. Les yeux me piquent à force d'avoir feuilleté et j'ai les reins fatigués d'être resté si longtemps courbé. Mais voilà un bon débarras de moins ! Je pourrai maintenant commencer l'épuration avec méthode. J'ai brûlé beaucoup de lettres de M<sup>me</sup> Didier et de la Sylphide à ton adresse. Je n'ai point retrouvé

celle de Gagne. Où est-elle? Il est vrai que je ne l'ai point cherchée. Les tiennes, cher amour, emplissent tout un carton. Elles sont à part avec les petits objets qui viennent de toi. J'ai revu la branche verte qui était sur ton chapeau à notre premier voyage à Mantes, les pantoufles du premier soir et un mouchoir à moi, [...]. J'ai bien envie de t'embrasser ce soir. Je mets mes lèvres sur les tiennes et je t'étreins du plus profond de moi-même, et partout. A la fin du mois prochain nous nous reverrons! Voici une année qui vient. A l'autre jour de l'an, si je ne suis pas encore à Paris, j'y aurai du moins mon logement, car je vois qu'il faudra s'y prendre de bonne heure à cause de l'Exposition. Du reste, la *Bovary* avance. La [...] est faite et je la laisse, parce que je commence à faire des bêtises. Il faut savoir s'arrêter dans les corrections, d'autant qu'on ne voit pas bien les proportions d'un passage quand on est resté dessus trop longtemps. J'attends Bouilhet avec anxiété pour lui lire ce qu'il ne connaît pas. Sa dernière lettre était des plus tristes. Ce que j'avais prévu arrive, Paris l'*assombrit*. Mais je m'en vais tâcher de lui *remonter le moral*, comme dirait mon pharmacien. A l'heure qu'il est, il doit être arrivé à Rouen et se livrer avec Léonie à des [...] violents et réitérés, à moins que la Sylphide ne lui ait pris tout son suc.

Rien n'est plus vrai que tout ce que tu dis dans ta dernière lettre sur les femmes qui viennent chez toi. Sois sûre qu'elles sont toutes jalouses de ta personne et qu'au fond la Sylphide t'exècre. Cela est dans l'ordre. Elle fera tout son possible pour te brouiller avec Bouilhet. Les femmes ne veulent

le partage de rien, et qui n'est pas à elles complètement est *contre* elles. Tu as tout ce qu'il faut pour te faire détester de ce sexe : beauté, esprit, franchise, etc. Pourquoi donc prends-tu toujours sa défense ? Il faut être du côté des forts.

Sois sans inquiétude, pauvre amie : ma santé est meilleure que jamais. Rien de ce qui vient de moi ne me fait de mal. C'est l'élément externe qui me blesse, m'agite et m'use. Je pourrais travailler dix ans de suite dans la plus austère solitude sans avoir un mal de tête; tandis qu'une porte qui grince, la mine d'un bourgeois, une proposition saugrenue, etc., me font battre le cœur, me révolutionnent. Je suis comme ces lacs des Alpes qui s'agitent aux brises des vallées (à ce qui souffle d'en bas à ras du sol); mais les grands vents des sommets passent par-dessus sans rider leur surface et ne servent au contraire qu'à chasser la brume. Et puis, ce qui plaît fait-il jamais du mal ? La vocation suivie patiemment et naïvement devient une fonction presque physique, une manière d'exister qui embrasse tout l'individu. Les dangers de l'excès sont impossibles pour les natures exagérées.

J'ai reçu avec infiniment de plaisir la nouvelle de la chute de M<sup>rs</sup> Augier et Sandeau<sup>(1)</sup>. Que ces deux canailles-là aient un raplatissement congru, tant mieux, charmant ! Je suis toujours charmé de voir les gens d'argent enfoncés.

Ah ! gens d'esprit, qui vous moquez de l'Art par amour des petits sous, gagnez-en donc de

<sup>(1)</sup> *La Pierre de Touche* venait d'être accueilli très froidement au Théâtre-Français et jugée avec des réserves malveillantes par la critique.

l'argent! Quand je songe que quantité de gens de lettres maintenant jouent à la Bourse! Si cela n'est pas à faire vomir! Quoique la Seine, à cette heure, soit froide, j'y prendrais de suite un bain pour avoir le plaisir de les voir crever de faim dans le ruisseau, tous ces misérables-là. Rien ne m'indigne plus, dans la vie réelle, que la *confusion des genres*. Comme tous ces poètes-là eussent été de bons épiciers, il y a cent ans, quand il était impossible de gagner de l'argent avec sa plume! quand ce n'était pas un métier (la colère qui m'étouffe m'empêche de pouvoir écrire — littéral). La mine de Badinguet, indigné de la pièce, ou plutôt de l'accueil fait à la pièce! *Hénaurme!* splendide! Ce bon Badinguet qui désire des chefs-d'œuvre, en cinq actes encore, et pour relever les Français! Comme si ce n'était pas assez d'avoir relevé l'ordre, la religion, la famille, la propriété, etc., sans vouloir relever les Français! Quelle nécessité? Mais quelle rage de restauration! Laisse donc crever ce qui a envie de mourir. Un peu de ruines, de grâce (c'est une des conditions du paysage historique et social)! Ce pauvre Augier, qui dîne si bien, qui a tant d'esprit, et qui me déclarait, à moi, « n'avoir jamais fourré le nez dans ce bouquin-là » (en parlant de la Bible)!

As-tu jamais remarqué comme tout ce qui est *pouvoir* est stupide en fait d'Art? Ces excellents gouvernements (rois ou républiques) s'imaginent qu'il n'y a qu'à commander la besogne, et qu'on va leur fournir. Ils instituent des prix, des encouragements, des académies, et ils n'oublient qu'une seule chose, une toute petite chose, sans laquelle rien ne vit : l'*atmosphère*. Il y a deux espèces de

littératures, celle que j'appellerais la nationale (et la meilleure); puis la lettrée, l'individuelle. Pour la réalisation de la première, il faut dans la masse un fonds d'idées communes, une solidarité (qui n'existe pas), un lien; et pour l'entière expansion de l'autre, il faut la *liberté*. Mais quoi dire, et sur quoi parler maintenant? Cela ira en empirant; je le souhaite et je l'espère. J'aime mieux le néant que le mal, et la poussière que la pourriture. Et puis l'on se relèvera! l'aurore reviendra! Nous n'y serons plus! Qu'importe?

Je suis navré de ce que tu me dis de ce pauvre et excellent Delisle! Personne ne plaint plus que moi la gêne (il faudrait écrire *gehenne*) matérielle, et devant ces misères j'ai l'air d'une canaille, moi qui suis à me chauffer devant un bon feu, le ventre plein et dans une robe de soie! Mais je ne suis pas riche. Oh si je l'étais, rien ne souffrirait autour de moi. J'aime que tout ce que je vois, tout ce qui m'entoure de près ou de loin, tout ce qui me *touche* enfin, soit bien et beau. Que n'ai-je cent mille francs de rentes! Dans quel château nous vivrions tous! J'ai tout juste ce qu'il faut pour vivre honorablement, comme dit le monde (qui n'est pas difficile en fait d'honneur). Enfin c'est déjà beaucoup! Et je remercie le ciel, ou plutôt l'âge, de n'avoir plus les besoins de luxe que j'avais jadis. Mais je voudrais aider ceux que j'aime. Va, pauvre Muse, si quelqu'un a désiré pour sa maîtresse *de l'argent*, c'est bien moi. Que ne puis-je en avoir pour Delisle aussi, et pour Bouilhet, pour lui faire imprimer son volume etc. Que puis-je faire pour Delisle? Lui prendre de ses exemplaires? Cela est impossible, il saura que

c'est nous. Si tu trouves quelqu'un de *sûr* et d'un secret *inviolable*, dis-le-moi!

Je ne t'ai point parlé de son *Tigre*<sup>(1)</sup>; j'ai oublié l'autre jour. Eh bien, j'aime mieux le *Bœuf*<sup>(2)</sup>, et de beaucoup. Voici mes raisons. Je trouve la pièce inégale et faite comme en deux parties. Toute la seconde, à partir de « Lui, baigné par la flamme... » est *superbe*. Mais il y a bien des choses dans ce qui précède que je n'aime pas. D'abord la position de la bête qui s'endort le *ventre en l'air*, ne me semble pas naturelle : jamais un quadrupède ne *s'endort* le ventre en l'air.

La langue rude et rose va pendant.

*Dur!* et *va pendant* est exagéré de tournure. Ce vers :

Toute rumeur s'éteint autour de son repos,

est disparate de ton avec tout ce qui précède et tout ce qui suit. Ces deux mots *rumeur* et *repos*, qui sont presque métaphysiques, qui sont non *imaginés*, me semblent d'un effet mou et lâche. Ainsi intercalé dans une description très précise, je vois bien qu'il a voulu mettre un vers de transition très calme et simple. Eh bien, alors, *s'éteint* est chargé, car c'est une métaphore par soi-même. Ensuite, nous perdons trop le tigre de vue avec la panthère, les pythons, la cantharide (ou bien alors il n'y en a pas assez; le plan secondaire, n'étant pas assez long, se mêle un peu au principal et l'encombre). *Musculeux*, à pythons, ne me semble

(1) *Les Jungles (Poèmes Barbares)*.

(2) *Fultus Hyacintho (Poèmes Antiques)*.

pas heureux; sur les serpents, voit-on *saillir* les muscles? Le *roi rayé*, voilà un accollement de mots disparates : le *roi* (métaphore) *rayé* (technique). Si c'est *roi* qui est l'idée principale, il faut une épithète *dérivant de l'idée de roi*. Si c'est *rayé*, au contraire, sur qui doit se porter l'attention, il faut un substantif en rapport avec *rayé*, et il faut appeler le tigre d'un nom qui, dans la *nature*, ait des *raies*. Or un *roi* n'est pas *rayé*. A partir de là, la pièce me paraît fort belle.

Mais l'ombre en nappe noire à l'horizon descend  
est bien ample, bien calme.

Le vent passe au sommet des bambous, il s'envole  
Et.....

Superbe. Je n'aime pas à cette place, dans un milieu si raide, les *nocturnes gazelles*, pour dire *qui viennent pendant la nuit*. C'est une expression latine; n'importe, c'est trop poétique à côté d'un vers aussi *vrai* que celui-ci :

Le frisson de la *faim* fait palpiter son *flanc*.

Quant aux quatre derniers, il sont sublimes.

*Je te prie* de ne point lui faire part de mes impressions. Ce bon garçon est assez malheureux maintenant sans que mes critiques s'y joignent. Et toi? J'attends la *Servante*; je te la renverrai *épluchée*. C'est au mois de février, tu sais, enfin à mon prochain voyage, que je te ferai mon petit cadeau de jour de l'an! Je t'envoie mille baisers.

Adieu, chère Louise. A toi.

Ton G.

P. S. Énault doit être splendide, depuis qu'il est revenu d'Orient. Nous allons avoir encore un voyage d'Orient! impressions de Jérusalem! Ah! mon Dieu! descriptions de pipes et de turbans. On va nous apprendre encore ce que c'est qu'un bain, etc.

Mes compliments sur le sonnet. Mais quel est l'indécent ou l'indécente qui a composé le dernier vers? On n'est *jamais* trop long; on ne peut être que trop gros.

---

449. À ERNEST CHEVALIER.

Mercredi soir [1853].

Pauvre bougre et cher ami, je te croyais parfaitement à Grenoble et en train de faire respecter Thémis, et non aux Andelys souffrant et cacochyme (si l'on peut s'exprimer ainsi). Voilà ce que c'est, mon bon, que de prendre les choses sublunaires trop à cœur. Si tu eusses été philosophe, tu eusses épargné du mouvement à ta bile, du chagrin à ta famille et beaucoup de désagrément à toi-même.

Et moi aussi, j'ai su ce que c'était que les nerfs. Si la sensibilité est une sorte de guitare que nous avons en nous-mêmes et que les objets extérieurs font vibrer, on a tant raclé sur cette pauvre mienne guimbarde que quantité de cordes en sont cassées depuis longtemps, et je suis devenu sage parce que je suis devenu vieux. Beaucoup de cheveux vous réchauffent la cervelle : or, me voilà chauve.

Grand moutard! fous-toi un peu plus doctoralement d'autrui, de ses opinions, de ses discours et de son estime même. Le seul moyen de rester tranquille dans son assiette, c'est de regarder le genre humain comme une vaste association de crétins et de canailles. Plaire à tout le monde est trop difficile. Pourvu qu'on se plaise, ça c'est l'important, et la tâche bien souvent n'est déjà pas si aisée.

Quand te verra-t-on? Quand viendras-tu? toi, ta femme et M<sup>me</sup> Leclerc, que ma mère sera fort aise de recevoir de nouveau? Quant à t'aller voir, je ne peux te le promettre prochainement. Mais si tu ne pouvais venir (ce que je ne crois pas), j'irais un de ces jours aux Andelys, m'assurer moi-même de ta parfaite connaissance dont j'attends des nouvelles. Adieu, vieux. Mille amitiés à toi et pour tous les tiens.

450. À LOUISE COLET.

*Entièrement inédite.*

Mercredi soir [Janvier 1854].

Qu'est-ce que Bouilhet me conte? Je n'y comprends goutte! Il me dit que tu te plains de n'avoir pas de lettres de moi, que je t'oublie, etc... Si je n'avais la tête vissée d'aplomb sur les épaules, voilà de ces choses qui me la feraient tourner. En fait de lettres, celle-ci est la troisième depuis vendredi. Or, à moins que de s'écrire tous les jours, je ne vois guère moyen de s'écrire plus souvent.

Tu as dû avoir une lettre de moi samedi. Dimanche le paquet du Crocodile, dont tu ne m'as pas même fait la gracieuseté de m'accuser réception, et ce matin tu as dû avoir encore une lettre écrite avant-hier.

Si je n'ai rien mis dans le paquet de Hugo ; c'est qu'il était déjà fort gros. Cependant, pour ne point me borner au simple rôle de facteur, j'y avais intercalé un petit bout de papier sur lequel je t'embrassais. Muse ! Muse ! qu'as-tu donc ? Quel vent te souffle en tête ? Qu'est-ce qui t'agite si fort ? pourquoi ? Qu'y a-t-il de changé entre nous deux ?

A propos du Crocodile, je te préviens qu'il m'avertit *lui-même* de prendre garde. Un homme de Saint-Malo, dont il me cite le nom (Aubain), a été condamné à 3 ans de prison pour avoir été surpris ayant un volume des Poésies dans sa poche. Aussi je t'engage fort à n'en colporter aucun et à les garder pour toi. Je me doute parfaitement que tu ne suivras pas l'avis. Réfléchis-y cependant. On peut tout par le temps qui court, et on n'a d'égard à rien, ni pour rien.

Je viens de passer ici trois journées à faire quatre à cinq corrections qui m'ont beaucoup embêté. Bouilhet les juge finies ; mais il faut revoir tout cela à froid.

Samedi et dimanche se passeront pour moi à piocher la *Servante*. Tu auras mardi soir un volume de commentaires. Rien de neuf ; dégel, pluie, brouillard. Le mois de janvier se passe pour moi sans visites, ce dont je bénis la Providence.

Adieu, je t'embrasse.

A toi. Ton G.

---

## 451. À LA MÊME.

*Entièrement inédite.*

Mardi, minuit.

Si je ne t'ai pas reparlé de l'affaire du Philosophe, c'est que je croyais que c'était entièrement fini, quant à présent du moins, et fini par un refus formel de sa part. Malgré l'avis contraire de Béranger, je persiste à penser que le mien était bon, si toutefois tu continues à le tenir *ferme*. Je t'ai donné ce conseil d'après les données de son caractère, que tu m'as dit être faible; et, cela admis, j'avais raison! Donc, attends et *tiens bon*, et ne crois plus, chère Muse, que je ne m'intéresse pas à tes affaires. Rien de ce qui te touche, au contraire, ne m'est indifférent. Je voudrais te voir, avant tout, *heureuse*, heureuse de toute façon, de toute manière, heureuse d'argent, de position, de gloire, de santé, etc., et si je savais quelqu'un qui pût te donner tout cela, je t'irais le chercher pieds nus.

Le bonheur, ou ce qui en approche, est un composé de petits bien-être, de même que le non-malheur ne s'obtient que par la plénitude d'un sentiment unique qui nous bouche les ouvertures de l'âme à tous les accidents de la vie.

N'est-ce pas vendredi prochain que l'on décide le prix? J'attends dimanche matin avec anxiété.

Tu me verras dans trois semaines au plus tard. Je n'ai plus, d'ici à mon départ, que cinq ou six pages à faire et, de plus, sept ou huit à moitié ou aux deux tiers faites. Je patauge en plein dans

la chirurgie. J'ai été aujourd'hui à Rouen, exprès, chez mon frère, avec qui j'ai longuement causé anatomie du pied et pathologie des pieds-bots<sup>(1)</sup>. Je me suis aperçu que je me foutais dans la blouse (si l'on peut s'exprimer ainsi). Ma science, acquise de fraîche date, n'était pas solide de base. J'avais fait une chose très comique (le plus joli mouvement de style qu'il fût possible de voir et que j'ai pleuré pendant deux heures), mais c'était de la fantaisie pure et j'inventais des choses inouïes. Il en faut donc rabattre, changer, refondre! Cela n'est pas facile, que de rendre littéraires et *gais* des détails techniques, tout en les gardant précis. Ah! les aurai-je connus les affres du style! Au reste, tout maintenant m'est montagne! Bouilhet n'a pas été mécontent de ce que je lui ai lu. J'ai fait, je crois, un grand pas, à savoir, la transition *insensible* de la partie psychologique à la dramatique. Maintenant, je vais entrer dans l'action et mes passions vont être effectives. Je n'aurai plus autant de demi-teintes à ménager. Cela sera plus amusant, pour le lecteur du moins. Il faut qu'au mois de juillet, quand je reviendrai à Paris, j'aie commencé la fin. Puis j'y reviendrai au mois d'octobre, pour prendre un logement. Quand arrivera-t-il donc ce bienheureux jour où j'écrirai le mot : *fin*? Il y aura, en septembre prochain, trois ans que je suis sur ce livre. Cela est long, trois ans passés sur la même idée, à écrire du même style (de ce style-là surtout, où ma personnalité est aussi absente que celle de l'empereur de la Chine), à vivre toujours avec les

(1) Voir *Madame Bovary*, p. 243.

mêmes personnages, dans le même milieu, à se battre les flancs toujours pour la même illusion.

J'ai lu, relu (et je les ai là sous les yeux) tes deux dernières pièces de vers sur lesquelles il y a beaucoup à dire. Les bons vers abondent mais, encore une fois, je ne t'en sais aucun gré. Les bons vers ne font pas les bonnes pièces. Ce qui fait l'excellence d'une œuvre, c'est sa *conception*, son *intensité* et, en vers surtout, qui est l'instrument précis par excellence, il faut que la pensée soit tassée sur elle-même. Or je trouve la pièce *A ma fille*<sup>(1)</sup>, lâche de sentiment (c'est là ce que toutes les mères eussent dit et à peu près de la même manière, poésie à part, bien entendu). Commençons :

La première strophe, sauf le premier vers, me semble très bonne, surtout le dernier vers qui est excellent. Mais remarque que de répétitions dans les cinq strophes qui suivent. C'est toujours *sur* ou *sous*. La pensée est divisée en petites phrases pareilles et c'est sans cesse la même tournure de style.

La deuxième strophe, du reste, me plaît assez, quoique moins bonne que l'autre.

Tes cheveux dorés *caressent* ton front

*caressent*, expression consacrée.

Sur ta joue *il luit*

désagréable à l'oreille. Les deux vers qui suivent, charmants, mais il eût fallu les mieux amener par

<sup>(1)</sup> Voir, à l'Appendice, quelques-uns des vers signalés par Flaubert.

quelque chose *de plus large*, à propos des cils, et qui aurait fait un pendant plus exact à « un pli de la nuit sur ta bouche rose ».

Voilà trois strophes qui commencent de même :

Sur ton oreiller  
Sous tes longs cils  
Sur ta bouche.

Ils sont du reste très bons ces deux vers :

Sur ta bouche  
Ton souffle

Mais, dans les deux qui suivent, l'inversion est trop forte. Sois sûre que la pensée ne gagne rien à ces tournures poétiques.

Quant à la strophe « de ton joli », je la trouve ATROCE ! de toute façon.

De ton *joli* corps sous ta *couverture*

est obscène et *bors* du sentiment de la pièce. « Couverture » est ignoble de réalité, outre que le mot est laid en soi. Le sentiment était :

Ton visage rit sur la toile blanche

mais cela est tout bonnement cochon, surtout avec la suite :

Plus souple apparaît le contour charmant ;

Et puis, qu'est-ce que vient faire là le Parthénon, l'antiquité et la « frise pure » si près de la « couverture » ? Et d'abord, un enfant n'a pas *les formes* si saillantes qu'on les voie ainsi sous une couverture ; et « comme les filles du Parthénon

dont les seins font bosse », cela est complètement faux, de sentiment et d'expression. Il y a ici *une chair* qui n'est pas du tout à sa place.

Et, pour les rouvrir, tu baisses mes yeux, (Superbe!)  
Nous *mêlons nos soins*, tendre tu m'habilles

Que signifie « mêler des soins » ? et cette tournure archi-prétentieuse « tendre tu m'habilles » ? et quelle vulgarité dans ce « tu m'habilles » ! Notez que nous avons plus bas « ta tête d'ange ».

*Des frais tissus chers aux jeunes filles*

école de Delille. Au reste, il y a beaucoup de rococo dans cette pièce :

Tu t'assieds parfois *réveuse au piano*,  
Je pose une fleur sur ta tête d'ange.

« *Nous allons au bal* », un ange qui va au bal et qui a un *port virginal* (port comporte par lui-même une idée de maturité). Je trouve toute cette seconde page fort plate.

Auprès du foyer tu brodes, je couds  
Tu dances, tu ris,

Est-ce de la poésie cela ? A quoi bon faire des vers pour de pareilles trivialités ? Les morts qui reviennent sont fort embêtants. *Cela n'est pas ému*, parce que ça tient trop peu de place dans l'économie de la pièce. Il ne faut pas ménager la sensibilité du lecteur quand on la touche. Et puis, voilà encore des détails de beauté qui reviennent :

Avec ton front poli comme un marbre,  
Une jeune fille est comme un arbre.

C'est trop. Si elle a le front *comme un marbre*, elle ne peut être, elle, comme un arbre.

A tous ses rameaux des fruits sont promis,

fort ingénieux; mais, encore une fois, cela est trop dans un ordre d'idées étrangères à celle de maternité, de virginité.

Et les blanches fleurs  
Et les nids joyeux,

quel dommage que deux si bons vers soient perdus!

L'orage, pour dire le malheur, a été dit par tout le monde, et puis, le pire de tout cela et ce qui m'irrite, ce qui fait que je ne suis peut-être pas impartial, c'est le sujet. Je hais les pièces de vers à ma fille, à mon père, à ma mère, à ma sœur. Ce sont des prostitutions qui me scandalisent (voir le *Livre Posthume*). Laissez-donc votre cœur et votre famille de côté et ne les détaillez pas au public! Qu'est-ce que cela dit tout cela? qu'est-ce que ça a de beau, de bon, d'utile et, je dirai même, de vrai? Il faut couper court avec la queue lamartinienne et faire de l'art *impersonnel*; ou bien, quand on fait du lyrisme individuel, il faut qu'il soit étrange, désordonné, tellement *intense* enfin que cela devienne *une création*. Mais quant à dire faiblement ce que tout le monde sent faiblement, non.

Pourquoi donc reviens-tu toujours à *toi*? Tu te portes malheur. Tu as fait dans ta vie une œuvre de génie (une œuvre qui fait pleurer, note-le) parce que tu t'es oubliée, que tu t'es souciée des passions des autres et non des tiennes. Il faut

s'inspirer de l'âme de l'humanité et non de la sienne. C'est comme le sonnet *A la gloire*<sup>(1)</sup>; cela n'est pas lisible et le lecteur s'indignera toujours de la supériorité que l'auteur se reconnaît.

La première strophe est superbe, mais ensuite cela dégringole. « La Poésie personnifiée et parlant », mauvais goût; « l'étendard de la poésie », *idem*.

Une route étoilée et sereine

que l'on poursuit un étendard à la main et que l'idéal traçait,

De la cime où je plane,

tout cela est forcé, cherché, encombré.

La gloire sur ma tombe a sonné son réveil,

de qui le réveil? De la gloire ou de la royauté?

Nous avons déjà *reine* et, plus bas, encore *reine*.

La fleur de l'aloès éclate épanouie

non. La fleur éclate *en s'épanouissant*, mais elle n'éclate pas épanouie. Quand elle éclate, elle n'a pas pour qualité, pour attribut d'être épanouie; elle est, au contraire, s'épanouissant.

Si tu as ton prix, travaille ta *Servante* tranquillement et mets-toi de suite, sans t'inquiéter de rien, à tes autres contes et publie tout *en masse*. Il faut toujours employer les grosses artilleries. Il ne faut pas donner ainsi son sang goutte à goutte. Songe à ce que serait la publication de

(1) Voir ce sonnet à l'Appendice.

six bons contes en vers, bien différents de forme et de fond, et reliés par une pensée et un titre commun. Cela serait imposant *d'aspect*, à part la valeur du contenu.

Bouilhet m'a dit que Philippon [du *Journal pour rire*,] t'avait défendu *formellement* de rien recevoir. Dois-je faire néanmoins l'article pour la Librairie nouvelle? En cas qu'oui, dis-le-moi; je te l'apporterai.

A toi, je t'embrasse.

Ton G.

---



## APPENDICE.

---

### LES FANTÔMES.

#### I

Que faites-vous des anciennes amours ?  
Les chassez-vous comme des ombres vaines ?  
En y pensant, n'avez-vous pas toujours  
Comme un frisson qui vous court dans les veines ?

Ils ont été ces fantômes glacés,  
Cœur contre cœur, une part de vous-même,  
Ils ont frémi dans vos bras enlacés,  
Ils vous ont dit ce mot sacré : Je t'aime !

Ils ont senti, ne fût-ce qu'une nuit,  
Leur être ému se confondre à votre être ;  
Et Dieu lui-même a recueilli le bruit  
De vos baisers dont une âme a pu naître.

Que faites-vous de chaque souvenir,  
Spectres moqueurs, ou larves désolées ?  
Évoquez-vous ces ivresses mêlées  
Pour les pleurer, les plaindre ou les bénir !

#### II

Avec dédain souriant, mais l'œil sombre,  
Écho de tous un homme répondit :  
« Dans un désert quel lion sait le nombre  
« Des grains de sable où son flanc s'étendit ?

« Depuis l'éphèbe aux formes déliées,  
 « Jusqu'au vieillard que la mort vient courber,  
 « Qui de nous sait les femmes oubliées  
 « Que dans nos bras le hasard fit tomber ?

Larmes, dégoûts des caresses vendues,  
 Voix des douleurs dans le plaisir criant,  
 Remords, pitiés des âmes éperdues  
 On vous étouffe en vous multipliant.

L'arbre jauni que le vent découronne  
 Voit s'effeuiller ses rameaux sans douleur,  
 Et l'homme aussi vous chasse de son cœur,  
 Pauvres amours, tristes feuilles d'automne.

## III

Elle était pâle et morne un soir d'été,  
 Les cœurs des femmes ont aussi leurs fantômes;  
 Entre l'éther à la molle clarté  
 Et la campagne aux enivrants arômes,

Elle voyait passer silencieux  
 Le défilé des images aimées  
 Marchant vers elle et les yeux sur ses yeux,  
 Lui rappelant les heures enflammées.

Leurs bras tendus semblaient la ressaisir;  
 Ce n'étaient point ces ombres effacées  
 Que l'homme entasse et confond à plaisir;  
 C'étaient des voix, des regards, des pensées.

C'était l'amour! ce fantôme espéré  
 Qu'attend la vierge et qui déçoit l'épouse,  
 Toujours, toujours, sa vision jalouse  
 A fui son cœur après l'avoir navré.

Mais elle aima : sa douleur véhémence,  
 Devint pardon; l'amour s'est transformé;  
 Dans sa pitié, qui change en sœur l'amante,  
 Elle les plaint de n'avoir pas aimé.

Comme une eau vive à la lèvre altérée  
S'offre tranquille et sans troubler son cours,  
Dans sa douceur sa tendresse épurée  
Voudrait s'offrir pour rafraîchir leurs jours.

Comme un beau chant répand son harmonie,  
Comme un calice exhale son parfum,  
Elle voudrait de sa paix infinie  
Faire monter le calme vers chacun.

Être la rive ombreuse des vallées  
Qui nous charma, vers laquelle on revient,  
Et recueillir ces âmes envolées  
Au doux abri d'un cœur qui se souvient.

---

## LA PAYSANNE <sup>(1)</sup>.

.....  
L'embrassement de la plage muette  
Lui rappelant un jour lointain pareil,  
Quelques doux cris de merle ou de fauvette  
Dans la pauvre âme ont produit ce réveil.  
A l'horizon elle étendit la vue :  
*Le vieux château que baignait le soleil,*  
*Illuminant ses deux tours dans la nue,*  
Lui paraissait d'or sur un fond vermeil.  
Il lui sembla courir dans l'avenue  
Où mille oiseaux gazouillaient leur chanson ;  
Le cuisinier à la face charnue  
Lui souriait debout sur le perron ;  
Sous les rameaux le vitrail de la serre  
S'illuminait ; des parfums en sortaient,  
Et dans ce cœur submergé de misères  
Les souvenirs par degrés remontaient.

(1) En raison de la longueur de ce poème, nous ne donnons que les passages permettant au lecteur de suivre les corrections conseillées par Flaubert. Nous avons donné au tome II les passages précédemment corrigés.

Oh! c'est l'amour, c'est encor la jeunesse,  
 C'est le bonheur!... Elle lui tend les bras;  
 En laissant choir sa gerbe elle s'affaisse,  
 Elle repose, elle ne souffre pas.  
 La vision qu'embrasse sa pensée  
 Remplit ses yeux, ils regardent sans voir...  
 Sur les cailloux sa tête est renversée;  
 Ses cheveux blancs flottent au vent du soir  
 Qui la caresse et soulève autour d'elle  
 Le chaud parfum des genêts à fleurs d'or;  
 D'un vol rapide une noire hirondelle  
 Rase son front, plane et revient encor.  
 Broutant au loin le thym et la roquette,  
 Les grands troupeaux poussent leur bêlement,  
 Et des béliers la petite clochette  
 Répand dans l'air son léger tintement.  
 Le jour s'éteint... La pauvre vieille expire  
 A ces doux bruits qui la berçaient enfant;  
 Sur son visage erre un calme sourire  
 Qui dans la mort y survit triomphant.  
 Puis tout se tait : les champs deviennent pâles;  
 L'on n'entend plus que le Rhône qui fuit  
 Et le coucou jetant par intervalles  
 Son cri sonore au milieu de la nuit.

## VI

Un soir d'hiver, dans le pauvre village  
 Les chiens de garde aboyaient au mistral,  
 Tout était noir des rochers à la plage,  
 Hors une porte où pendait un fanal :  
 C'était le seuil d'une salle creusée  
 Aux flancs d'un roc; l'œil en y regardant  
 Sur la paroi du fond tout embrasée  
 Aurait pu voir des ombres se tordant.  
 Dans l'âtre rouge une énorme chaudière  
 Fait retentir comme un bruit de sanglots.  
 Et des mulets agitant leurs grelots  
 Tourment la meule au cylindre de pierre.

*La verte olive, à la forte senteur,*  
 Comme un blé mûr en poussière est broyée;  
 Puis va s'étendre en pâte délayée  
 Dans des cabas où filtre sa liqueur.  
 Des hommes noirs, huilés, souples, bizarres,  
 Nus jusqu'aux reins et dressant leurs bras forts,  
 Sur un pressoir croisent de longues barres  
 Qu'ils font tourner en y pendant leurs corps.  
 Dans l'eau qui bout d'autres plongent des cruches  
 Qu'ils vont vider au pressoir mugissant,  
 Et, s'échappant comme le miel des ruches,  
 L'huile à flots d'or en rigoles descend.  
 Le long des murs le marc chaud des olives  
 Fume étalé : c'est le lit où l'on dort.  
 Des troncs rugueux, ou de vieilles solives,  
 Forment des bancs et des tables au bord.  
*O moulin d'huile, avec les douces flammes*  
*De tes grands feux de branches d'olivier*  
 Chauffant en rond les vieillards et les femmes,  
 Comme l'on t'aime aux jours froids de janvier!  
 C'est toi qui mets tout le village en fête,  
 Dans ton enceinte on danse tous les soirs;  
 En jupon court l'oliveuse coquette  
 Vient y sourire à tes mouliniers noirs;  
 Ton clair fanal la nuit montre un asile  
 Aux mendiants dans leur route égarés,  
 Et grâce à toi, bon et chaud moulin d'huile,  
 Ils ont la soupe et le gîte assurés.

Or, ce soir-là plus froide était la bise,  
 Et vers minuit les chiens jappaient plus fort,  
 Lorsqu'un vieillard à longue barbe grise  
 Parut traînant sa marche avec effort :  
 Un vieux schako vacille sur sa tête;  
 Sous son caban troué, son pantalon  
 Laisse entrevoir la pourpre d'un galon;  
 Sa veste porte un débris d'épaulette;  
 Ses pieds sont nus. Quel est cet indigent ?  
*Près du foyer, insensible il s'affaisse;*  
 On le secourt, on l'entoure, on s'empresse.  
 Dans ce vieillard, qui reconnaîtrait Jean ?

Il revenait du fond de la Russie,  
 Où prisonnier la France l'oublia.  
 En traversant l'Europe il mendia,  
 Sa route était par le but adoucie.  
 Parmi la neige et les steppes sans fin,  
 Riante au loin il voyait la frontière;  
 Et, fredonnant quelque marche guerrière,  
 Il secouait sa fatigue et sa faim.  
 Aller mourir dans son pauvre village,  
 Revoir le Rhône, aspirer l'air en feu,  
 Se retrouver dans le doux paysage  
 Du vieux château, c'était son dernier vœu.  
 Songes lointains, spectres des jours prospères.  
 Vous vous levez quand la mort vient à nous!  
 Pour nous saisir, poussières de nos pères,  
 Vous attirez nos atomes vers vous.  
*Il arriva. Le terme du voyage*  
 Vit le vieillard pâlir et chanceler;  
 Et jusqu'au jour, comme épuisé par l'âge,  
 Dans le moulin il dormit sans parler.  
 Mais avec l'aube il s'éveille, il s'élançe,  
 Il va frapper à chaque seuil connu;  
 Il crie à tous : « Dieu me ramène en France,  
 « C'est moi ! c'est Jean qui vous suis revenu ! »  
 Nul n'accourait fêter son arrivée;  
*Plus un ami, pas un toit familier;*  
 Des enfants seuls la bruyante couvée  
 Dans le village escorte le troupiér.  
 Il marche ainsi, triste, de porte en porte,  
 Sans éveiller l'écho d'un souvenir.  
 Depuis longtemps sa Jeanneton est morte;  
 Mort est leur fils. — A quoi bon revenir ? —  
 Quelques vieillards se rappellent à peine  
 Le petit Jean, comme eux devenu vieux,  
 Et le château qui dominait la plaine  
 Ne dresse plus ses deux tours dans les cieux :  
 Serre et jardin sont de blanches usines.  
 Comment donc vivre ? Il cherche du travail.  
 Durant l'été, sur les hautes collines  
 Le pauvre Jean va menant le bétail;  
 Durant l'hiver, parfois il vit d'aumône.  
 Si l'on remplit sa pipe il est joyeux ;

Il va fumer sur les grèves du Rhône,  
Et sans penser suit le courant des yeux.

Mais une année il sentit sa détresse ;  
*Tout le bameau fut pauvre à l'unisson.*  
Dans la contrée une âpre sécheresse  
Tarit les fruits et brûla la moisson.  
*Le vin manquait ; partout l'herbe était jaune ;*  
Des grands marais l'exhalaison montait.  
La fièvre enfin, lorsque arriva l'automne,  
Porta la mort où la misère était.

Les trépassés, dans l'étroit cimetière,  
Ne trouvent plus la place qu'il leur faut.  
Un jour, celui qui les mettait en terre,  
Frappé comme eux, soudain leur fait défaut.  
Les pauvres morts pourrissent en présence  
Des survivants, et, telle est la frayeur,  
Qu'en vain on cherche un autre fossoyeur.

En racontant ses exploits d'ambulance,  
*Jean vint s'offrir pour fouiller le charnier.*  
Il avait faim, il se mit à l'ouvrage.  
Durant quinze ans, la guerre et le carnage  
*L'avaient trempé pour ce rude métier.*

L'aube un matin blanchissait la vallée,  
L'enveloppant du suaire des morts ;  
Un brouillard gris montait de la saulée  
Au cimetière, étagé sur ces bords  
Avec effort Jean faisait une brèche  
Au pied d'un mur qu'il fallait démolir ;  
Et l'on voyait, à l'entour de sa bêche,  
Du trou béant des squelettes saillir :  
Crânes rongés et faces aux yeux vides,  
Côtes, fémurs, cartilages rompus,  
Où tout gluants rampaient des vers livides,  
Dans leur repas tranquille interrompus.  
Jean, toup à coup, dans la terre a vu luire  
Comme un bijou parmi les ossements ;  
Il le convoite avec un joyeux rire ;  
Son œil en a des éblouissements.

Le bras plongé dans les débris funèbres,  
 Avidement il saisit le trésor :  
 C'était autour d'un rameau de vertèbres,  
 Quelques fils noirs où pendait un cœur d'or!  
 Un papier jaune, empreint de moisissure,  
 Était dedans!... Jean fut pris d'un frisson.  
 Quoique le temps eût rongé l'écriture,  
 Il reconnut sa lettre à Jeanneton!

---

## L'ACROPOLE <sup>(1)</sup>.

De tous les peuples de la terre, les  
 Grecs ont le plus noblement rêvé le  
 rêve de la vie.

GÆTHE, *Pensées*.

*A M. le Comte Alfred de Vigny.*

Quand de la mer Egée où glisse le navire  
 Aux clartés du matin le voyageur voit luire  
 Les golfes de l'Attique en cirques arrondis,  
 Il découvre, éclairé comme il était jadis,  
 Le calme paysage où rayonnait Athènes.  
 Au fond le Pentélique aux lignes incertaines,  
 Plus près le mont Hymette au lumineux contour,  
 Et dans le vif azur où ruisselle le jour,  
 Comme un trépied géant un roc à large cime  
 Qui porte avec fierté le Parthénon sublime!  
 Aux baisers du soleil son fronton s'est doré,  
 Les siècles en fuyant l'ont à peine altéré,  
 Et, des temples tombés dominant les décombres,  
 Il est demeuré seul, phare parmi les ombres.  
 A sa base, il a vu s'entasser, écroulés,  
 Volutes, chapiteaux, bas-reliefs mutilés;

(1) Nous ne donnons de ce long poème que les extraits où se trouvent encore les passages défectueux indiqués par Flaubert et Bouilhet

Sortant de leurs débris la Tour vénitienne  
 Heurte de sa lourdeur la grâce athénienne;  
 Elle passe du front le portique éclatant,  
 De sa beauté tranquille il l'écrase pourtant  
 Et la forme ineffable, éternellement pure  
 Découpe au bleu du ciel sa sereine structure.  
 .....

.....  
 Et de cette hauteur il voit fuir l'Illisus,  
 Il aperçoit au pied du mont Lycabethus  
 L'Athènes renaissante et le bois séculaire  
 Des oliviers sacrés. — Au rivage, Phalère,  
 Le Pirée. — Au delà, belle encore de son nom,  
 Salamine! et là-bas, à l'extrême horizon,  
 Par les feux du couchant *Corinthe couronnée*  
 Dressant sur les deux mers *sa tête illuminée!*  
 Alors, comme des flots qu'on entendait venir,  
 Sur le passé muet monte le souvenir.  
 .....

.....  
 Des peuples primitifs le culte était l'emblème,  
 Dans leur religion passait leur esprit même.  
 Leur foi défiait l'idéal adoré.  
 Quand le peuple était grand, c'était un grand symbole  
 L'âme d'Athènes ainsi plana sur l'Acropole  
*Dans le temple du dieu qu'elle avait préféré.*

Ce n'était pas Vénus au sourire impudique,  
 Entre ses bras ouverts berçant le monde antique  
 Et vers l'homme abaissant la dignité des cieus  
 C'était l'âme du Beau, c'était la foi guerrière,  
 C'était la pudeur sainte et l'amour sérieux,  
 C'était Minerve, vierge altière!  
 .....

## III

Athènes! tu naissais à peine quand Pallas  
 T'anima de son cœur, te soutint de son bras,

D'un souffle olympien elle t'a fécondée.  
 Elle te fit grandir par la force et l'idée  
 Et vers tes hauts destins tandis que tu montais,  
 Comme l'on sent son âme, en toi tu la sentais!

.....

.....

Ta déesse de bois devint d'or et d'ivoire;  
 Tu lui voulus un temple à l'égal de ta gloire;  
 Sur l'Acropole, autour de l'olivier sacré  
 Qui, planté par Minerve, a grandi vénéré  
 Sur le dôme d'un ciel souriant à toute heure,  
 De la Divinité s'éleva la demeure!  
*Tout un peuple accourut pour tailler de sa main  
 Les blocs du Pentélique aussi durs que l'airain.*

*Le voilà ce temple sans tache  
 Blanc comme un vêtement sacré!  
 Comme la neige qui s'attache  
 Au front du Parnasse ébéré!  
 Éblouissante colonnade  
 Que Zéphire va caressant;  
 Le voilà tournant sa façade  
 Aux feux du matin rougissant.  
 Son fronton monte et se décore  
 De tout l'Olympe radieux.  
 Minerve, qu'éclaire l'aurore,  
 Apparaît au milieu des dieux  
 Et de l'autre côté du temple  
 Par le couchant illuminé  
 Victorieuse elle contemple  
 Neptune à ses pieds enchaîné.*

Sur la frise où le jour palpite  
 Semblent hennir les coursiers blancs.

.....

.....

Puis viennent les guerriers aux formidables tailles  
 Qui portent la cuirasse et la cotte de mailles  
 L'image de Pallas jaillit de leurs cimiers.

Ils frappent en chantant l'orbe des boucliers  
 Et le peuple applaudit leurs poses intrépides.  
 .....

.....  
 De tout petits enfants, les mains entrelacées,  
 Agitent gravement de frêles caducées;  
 La rose, en gais festons, ceint leurs fronts ingénus  
 Et sous leur robe claire on dirait qu'ils sont nus.  
 Les vierges s'avançant en longues théories  
 Couvrent leurs chastes corps de chastes draperies.  
 Il semble à voir flotter leurs souples vêtements  
 .....

.....  
 Des peuples sans nom, des peuples barbares,  
 Tout couverts de peaux et d'armes bizarres,  
 Grands et chevelus, apportent la mort.  
*Ils sont accourus des forêts du Nord*  
*Ils sont accourus du fond de l'Asie!*  
 Se précipitant dans leur frénésie  
 Sombre tourbillon qui va grossissant  
 Extermine et passe en roulant du sang.  
 .....

## VI

Comme la bouche sèche et morne d'un cratère  
 Dont la cendre sans feu retombe sur la terre  
 Foyer du monde antique, es-tu donc refroidi?  
 Le corps s'est profané, — l'esprit s'est engourdi!  
 Le Bien, âme du Beau, tel qu'un soleil qui baisse  
 Aux bords de l'horizon en déclinant sans cesse!  
 La forme dégradée, et l'idéal détruit,  
 Laissent l'art et le cœur dans une égale nuit,  
 Mais à cette heure sombre où l'humanité doute,  
 Quand l'artiste inquiet ne connaît plus sa route,  
 Les hommes de pensée et les hommes de foi  
 Ô mère des grandeurs, se sont tournés vers toi!  
 Oui l'exemple peut plus que ne peut la parole :  
 Partez, mineurs de l'Art! explorez l'Acropole!

Fouillez ce roc fécond, pesez dans votre main  
 Ces vieux marbres où court un souffle surhumain;  
 De l'immortalité par leurs débris gardée  
 Interprétez le sens et retrouvez l'idée;  
 Prosternez-vous devant l'immuable beauté,  
 Dérobez son mystère à son éternité.  
 Et, de tant de splendeurs reconquérant l'essence,  
 Rapportez parmi nous une autre Renaissance!

---

## A MA FILLE <sup>(1)</sup>.

.....  
*Sur ton oreiller ton cou frais se penche  
 Du drap rabattu tu sors ton bras rond  
 Ton visage rit sur la toile blanche,  
 Tes cheveux dorés caressent ton front.*

Sous tes longs cils bruns ton œil bleu se voile  
 Parfois entr'ouvert sur ta joue il luit  
 Ainsi doucement scintille l'étoile  
 Qui recouvre au ciel un pli de la nuit.

*Sur ta bouche rose aux belles dents claires  
 Ton souffle d'enfant court suave et doux.*  
 .....

.....  
*De ton joli corps sous la couverture  
 Plus souple apparaît le contour charmant;  
 Telle au Parthénon quelque frise pure  
 Nous montre une vierge au long vêtement.*

(1) Nous ne donnons de ce poème que les extraits contenant les corrections conseillées par Flaubert.

Quand vient le matin c'est toi qui m'éveilles  
 Avec ton doux rire et tes chants joyeux :  
 Je sens sur mon front tes lèvres vermeilles,  
*Et pour les rouvrir tu baises mes yeux.*

Nous mêlons nos soins; tendre, tu m'habilles  
 J'entoure ton front de tes longs cheveux  
*Et des frais tissus cbers aux jeunes filles*  
 J'ajuste sur toi les plis onduleux.

Sans souci de plaire et d'être applaudie  
 Tu t'assieds, parfois, rêveuse, au piano.  
 .....

.....  
 .....  
*Je pose une fleur sur ta tête d'ange,*  
 Tu dances, tu ris, nous allons au bal :  
 Et je suis heureuse à chaque louange  
 .....

.....  
 Mais nos meilleurs soirs, ceux que je préfère  
 Ce sont les longs soirs qui sont tout à nous  
 Les volets sont clos, la lampe t'éclaire  
 Au près du foyer, tu brodes, je couds.

---

## LA GLOIRE.

Je ne te cherche plus gloire contemporaine  
 Blême prostituée aux baisers de hasard,  
 Qui tends tes bras à tous, et, sein nu, dans l'arène  
 Prodiges ton étreinte aux bateleurs de l'Art.

La Poésie un jour m'a dit : « Tu seras reine ! »  
 Et dans ma frêle main j'ai pris son étendard,  
 Et je poursuis *la route étoilée et sereine*  
 Que l'idéal altier me traçait au départ.

*J'entrevois sur ma tombe, une foule soumise  
Un immortel vieillard me dit : « Tu t'es promise ! »  
Et mon front couronné s'appuie au front du temps.*

*Reine par son hymen, je renais éblouie ;  
La fleur de l'aloès, qui fut close cent ans,  
Aux baisers du soleil éclate épanouie.*

## TABLE DES MATIÈRES.

---

1852.

	Pages.
337. A Louise Colet ( <i>en partie inédite</i> ).....	1
338. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	5
339. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	5
340. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	6
341. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	12
342. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	19
343. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	22
344. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	28
345. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	32
346. A la même.....	36
347. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	41
348. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	43
349. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	46
350. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	47
351. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	48
352. A la même.....	51
353. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	55
354. A la même.....	55
355. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	62
356. A la même.....	65
357. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	69
358. A Louis Bouilhet.....	71
359. Au même.....	72
360. A Louise Colet.....	76
361. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	79

1853.

362. A Louise Colet.....	85
363. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	87
364. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	90
365. A la même.....	92
366. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	96
367. A la même.....	99
368. A la même.....	102
369. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	106
370. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	111
371. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	112
372. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	117
373. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	121
374. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	124
375. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	126
376. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	126
377. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	128
378. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	131
379. A la même.....	145
380. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	155
381. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	160
382. A la même.....	162
383. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	169
384. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	173
385. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	176
386. A la même.....	180
387. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	185
388. A la même.....	190
389. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	193
390. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	193
391. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	194
392. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	200
393. A la même.....	205
394. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	211
395. A Victor Hugo ( <i>entièrement inédite</i> ).....	219
396. A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	222
397. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	224
398. A la même.....	232
399. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	234

400. A Louise Colet . . . . .	235
401. A la même . . . . .	241
402. A Louis Bouilhet . . . . .	245
403. A Louise Colet . . . . .	247
404. A la même . . . . .	251
405. A la même ( <i>en partie inédite</i> ) . . . . .	258
406. A la même . . . . .	266
407. A la même . . . . .	273
408. A Victor Hugo . . . . .	277
409. A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	279
410. A la même . . . . .	280
411. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	285
412. A la même . . . . .	286
413. A la même . . . . .	289
414. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	296
415. A la même . . . . .	297
416. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	300
417. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	302
418. A la même ( <i>en partie inédite</i> ) . . . . .	304
419. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	313
420. A Louis Bouilhet . . . . .	315
421. A Louise Colet . . . . .	319
422. A la même ( <i>en partie inédite</i> ) . . . . .	327
423. A la même ( <i>en partie inédite</i> ) . . . . .	329
424. A la même ( <i>en partie inédite</i> ) . . . . .	334
425. A la même . . . . .	338
426. A la même . . . . .	341
427. A la même . . . . .	345
428. A la même . . . . .	348
429. A la même ( <i>en partie inédite</i> ) . . . . .	351
430. A la même . . . . .	357
431. A la même ( <i>en partie inédite</i> ) . . . . .	362
432. A la même . . . . .	364
433. A la même . . . . .	369
434. A la même ( <i>en partie inédite</i> ) . . . . .	371
435. A la même . . . . .	373
436. A la même . . . . .	377
437. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	381
438. A la même . . . . .	383
439. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ) . . . . .	385
440. A Maurice Schlésinger . . . . .	385
441. A Louise Colet ( <i>en partie inédite</i> ) . . . . .	387

442. A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	392
443. A Louis Bouilhet.....	393
444. A Louise Colet.....	396
445. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	400
446. A la même ( <i>en partie inédite</i> ).....	404
447. A Louis Bouilhet.....	408
448. A Louise Colet.....	412
449. A Ernest Chevalier.....	419

## 1854.

450. A Louise Colet ( <i>entièrement inédite</i> ).....	420
451. A la même ( <i>entièrement inédite</i> ).....	422
APPENDICE.....	431







# Date Due

DEC 17 1971

APR 8 1975



TRENT UNIVERSITY



0 1164 0225180 9

PQ2247 .A2 1926 t.3

Flaubert, Gustave

Correspondance.

DATE	ISSUED TO
	<b>33742</b>
DEC 17 1971	<del>Julie Smith Lee.</del> <sup>690117</sup>

**33742**

PQ  
2247  
A2  
1926  
t.3

Flaubert, Gustave  
Correspondance.  
Nouv. éd. augm.

Trent  
University

